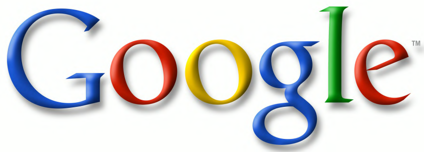

Google


NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07582164 9





PREMIÈRE SUITE DE L'AVENTURIER FRANÇOIS, OU MÉMOIRES DE GRÉGOIRE MERVEIL, MARQUIS D'ERBEUIL.

Nouvelle Édition.

Per varios casus, & tot discrimina rerum
Venimus.

VIRG.

TOME PREMIER,

Faisant le troisième de l'ouvrage.

V, 3-4

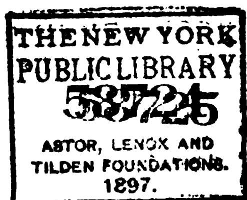


A LONDRES,

Et se trouve à PARIS,

Chez
L'AUTEUR, Hôtel de Malthe, rue Christine,
QUILLAU l'aîné, même rue,
La Veuve DUCHESNE, rue Saint-Jacques,
BELIN, même rue,
MÉRIGOT le jeune, quai des Augustins,
DUBOSC, même quai.

M. DCC. LXXXVII.


THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
58725
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS.
1897.

AVANT-PROPOS.

QUOIQUE le principal but de cet ouvrage soit l'amusement, il nous paroît qu'on a reconnu, dans la première partie, des idées philosophiques, & le caractère d'un Auteur qui, en écrivant un Roman, ne pouvoir renoncer entièrement au plaisir d'être utile. Nous souhaitons qu'on apperçoive, dans cette suite, le même esprit; & que, par-tout où la vraisemblance des faits paroîtra manquer, on trouve du moins celle des mœurs & des caractères; c'est-à-dire, qu'on voie les hommes peints au naturel, agissans selon les situations où on les place, & selon les passions, mobiles ordinaires du genre humain. Il a fallu, dans un Roman de pur agrément, insérer des amours & des jouissances; mais nous n'avons fait que les indiquer, sans oser les peindre; nous en avons fait rougir notre Héros, qui n'érige point ses foiblesses en ac-

tes de triomphe. Nous l'avons toujours peint, avec des talens supérieurs, depuis l'état le plus abject jusques sur le trône, droit, honnête, fidèle même dans le cœur; enfin nous nous flattons qu'on trouvera, parmi tant d'aventures, les choses exposées sous un point de vue naturel, & non selon les idées paradoxales d'une fausse Philosophie qui, sous la plume de tant d'Ecrivains, renverse les notions du juste & de l'injuste. Voilà ce que nous avons fait, en préludant à un ouvrage d'un but tout-à-fait moral, que nous avons promis. Si, en nous lisant, on sent quelquefois des élans d'amour pour la vertu, & d'horreur pour le vice, notre livre n'aura pas été entièrement inutile.

Il y a, dans cette édition, faite sous les yeux de l'Auteur, différentes choses, qui ne se trouvent pas dans les contrefaçons.



PREMIÈRE SUITE DE L'AVENTURIER FRANÇOIS.

PREMIÈRE PARTIE.

LIVRE PREMIER.

J'ai promis la ſuite de mes aventures; je tiens parole. Il faut ſe rappeller que j'ai épouſé Julie, la bien aimée de mon cœur, & que j'ai été heureux avec elle; mais ce bonheur n'a duré que trois mois. Je n'ai pas encore trente ans accomplis, & je parois à peine en avoir vingt-cinq. Je ſuis donc encore mis unanimement dans la claſſe des jeunes gens; &, comme tel, je recommence un cours d'aventures qui va exercer, pendant quelques années, toutes mes facultés, & reculer mon bonheur, en me donnant, ſur la route, beaucoup de peines & quelques plaiſirs.

Si la possession de Julie a fait mes délices, la privation dé cette chère épouse a dû causer mes chagrins. Je vivois avec elle dans le calme le plus parfait, comme un simple bourgeois. Nous n'avions point encore d'hôtel ni même d'équipage; nous aimions à partager le sort de la classe la plus simple & la plus honnête de la nation, & nous nous préparions lentement à passer dans une sphère plus élevée.

Nous avions fait l'acquisition d'un ami, qui est peut-être le premier des hommes, tant pour les graces de sa personne, que pour la beauté de son ame. Il se nomme Eugène Sans-Pair. Il a eu autant d'aventures que moi; mais il est bien plus vertueux : on lui donne même généralement le nom de Philosophe; &, s'il écrivoit sa vie, je lui conseillerois de l'intituler : *le Philosophe parvenu* *.

Un voisin, nommé Bassonville, qui s'étoit épris pour mon épouse d'une passion effrénée, en nous causant quelques embarras, n'avoit élevé sur nous qu'un nuage passager. Depuis quelque temps, il paroissoit guéri de ce délire; il avoit même eu

* Les aventures d'Eugène Sans-Pair viennent d'être publiées par l'Editeur de l'*Aventurier François*, sous le titre du *Philosophe parvenu*.

la ſageſſe de s'abſenter, ſans doute, pour ſe guérir d'une inclination malheureuſe; & nous ne penſions plus à lui.

Une cuiſinière & un domeſtique formoient toute notre maiſon. Le domeſtique prétendoit deſcendre du Chevaſier Forbin, & porter ſon nom; mais le public s'étoit toujours obſtiné à lui donner celui de Fourbin, qu'il paroiſſoit mériter, & que je lui ai fidèlement conſervé. Ce garçon m'étoit ſuſpect, parce qu'il m'avoit été donné par Baſſonville, & que je lui trouvois un peu trop d'aſtuce, quoiqu'il cherchât à la cacher; mais je lui reconnoiſſois d'ailleurs de l'intelligence; & il montroit tant de zèle, que je ne pouvois me défaire de lui, tant qu'il ne me donnoit aucun ſujet de plainte. En m'inquiétant par ſon caractère, il me forçoit d'approuver ſa conduite, ou du moins de la ſupporter.

Je revenois un ſoir de la campagne, où j'avois paſſé huit jours. Je revolois, plein d'amour, dans les bras de ma Julie. J'entre; la cuiſinière me dit d'un air naif que Madame n'eſt pas encore rentrée; j'attends avec impatience cette chère perſonne. (Je prie le lecteur de faire attention à tous ces premiers détails; ils peuvent lui paroître ſans conſéquence; mais il verra par la ſuite qu'ils ſont eſſentiels.) Fourbin arrive, &

me dit, d'un air déſeſpéré, que mon épouſe a diſparu dès le premier jour de mon abſence, & qu'on ne l'a pas encore revue. Frappé de ce coup de foudre, j'interroge de nouveau la cuiſinière, qui paroit embarraſſée, & me répond, en balbutiant, à-peu-près la même choſe que ſon camarade. J'envoie mon domeſtique chez toutes nos connoiſſances, & je me prépare à courir moi-même de tous côtés, pour chercher mon épouſe; me figurant qu'elle a pu aller comme moi, à la campagne, où quelque ami l'aura conduite; car je dois me rendre cette juſtice, que je ne formai, contre ma Julie, aucun ſoupçon injurieux. Tout à-coup le Prince de ***, avec lequel j'étois lié depuis quelque temps, vient m'enlever malgré moi, pour me mener chez ſa maîtreſſe, à quelques lieues de Paris. J'eus beau lui répéter que j'étois dans le plus grand embarras, que je le priois de me laiſſer à moi-même pour le moment, que je revenois de la campagne, qu'il devoit me permettre du moins, après huit jours d'abſence, de revoir mon épouſe, avant de le ſuivre. Ces gens ſont tyranniques le plus poliment du monde: il me jura qu'il avoit le plus grand beſoin de moi, & me força de monter avec lui en voiture. J'écrivis, avant de partir, deux lignes, par leſquelles

je priois Julie de me tirer d'inquiétude, dès qu'elle feroit de retour, en m'écrivant deux mots au château de ***, où j'allois.

L'importante affaire pour laquelle le Prince m'entraînoit, avoit pour objet de le reconcilier avec sa maîtresse; ce qui me coûta trois jours mortels de soins & de négociations. Quand je cessai d'être utile, il me fut permis de retourner chez moi.

La cuisinière me dit encore que Madame n'étoit pas rentrée. Je voulus qu'elle s'expliquât, & qu'elle me dît si ma Julie étoit revenue. « Elle n'est pas de retour, me ré» pondit la méchante femme; mais parlez » à Fourbin. » Je questionnai ce Fourbe; il me donna, pour toute réponse, une lettre qui venoit, disoit-il, d'arriver. Je l'ouvre avec précipitation; elle étoit datée de Lyon, & elle en portoit le timbre. Charles Baletti & Compagnie, se disant banquier, m'écrivoit qu'une grande dame, qu'il me dépeignoit semblable à Julie, s'étoit présentée devant lui, se disant femme du Marquis d'Erbeuil, & l'avoit requis de lui prêter la somme de deux mille écus; qu'il n'avoit pas cru que la prudence lui permît de faire à cette dame une pareille avance sans mon consentement; mais que, comme il connoissoit ma famille, sur mon ordre, il compteroit sans délai l'argent à

mon épouse, qui se disoit logée au Parc, près la place des Terreaux.

Je pris sur le champ la poste; j'arrivai bientôt à Lyon : je descendis au Parc; je questionnai l'hôte, qui me répondit d'abord vaguement. A l'entendre, une dame, semblable à celle que je dépeignois, avoit logé quelques jours chez lui, mais elle étoit partie pour Turin, le matin qui avoit précédé mon arrivée. Le récit de cet honnête homme ne me paroissant pas bien clair, Fourbin, qui lui parla, m'engagea à l'interroger de nouveau; il me répondit alors très-clairement que M[me] la Marquise d'Erbeuil avoit logé chez lui, & venoit d'en partir; il ajouta qu'elle voyageoit avec un petit homme, gros, épais, le nez épaté. C'étoit justement le portrait de Bassonville. Ce scélérat avoit-il feint de s'absenter pour mieux cacher son jeu? Avoit-il eu l'audace d'enlever Julie? Avoit-il été assez heureux pour l'engager à y consentir? Cette dernière idée étoit insoutenable; oser m'y arrêter étoit un sacrilège.

Je partis le jour même pour Turin. Je ne trouvai pas Julie dans l'auberge où je descendis; mais Fourbin, qui avoit rodé d'abord dans la ville, si je l'en voulois croire, m'apprit qu'au Bœuf rouge, on lui avoit donné des nouvelles de la chère fugitive,

toujours accompagnée du gros nez épaté: ils n'avoient fait que coucher à Turin, & ils étoient partis de grand matin, prenant la route de Milan.

Pour ne pas me tromper, je parcourus toute la capitale du Piémont. Je visitai toutes les auberges; & ne recueillant pas d'autres lumières, je me décidai à partir sur le champ pour Milan. A mon arrivée dans cette ville, je descendis à l'auberge du Faucon. Je vis monter en voiture une jeune dame, à-peu-près de la taille de Julie, mais je ne pus distinguer son visage enterré dans une grande calèche. « Et la voilà, » la voilà, me crioit Fourbin, du second » étage. » Je croyois comprendre qu'il me parloit de mon épouse; mais je ne savois s'il étoit question de la jeune dame que j'avois vu monter en voiture, & qui s'éloignoit rapidement, ou s'il vouloit me dire qu'il avoit trouvé Julie au second étage.

Je montai à grands pas pour le rejoindre. « Où est-elle, m'écriai-je ? » — « On assure, me répondit-il, qu'elle est dans cet » appartement. » — « Malheureux, lui » dis-je, je croyois que tu l'avois trouvée, » c'est peut-être elle que je viens de voir » monter en voiture, & qui s'éloigne ventre à terre : tu m'as empêché de l'arrêter, » & de retrouver ma Julie. » — « Selon

» ce qu'on m'a dit, reprit-il, je la crois
» dans cette chambre; mais on vient d'en
» ôter la clef. » Nous appellâmes le *camerière*, ou garçon, pour qu'il nous fît ouvrir. Ce malheureux fut long-temps à répondre, & encore plus long-temps à venir. Enfin, à l'aide d'une double clef, il entra, à notre requisition, dans l'appartement où je brûlois d'entrer moi-même, & revint nous dire que la personne n'étoit pas visible pour le moment, qu'elle nous prioit d'attendre quelques minutes. Il fallut s'y résoudre. En pestant, nous eûmes la patience d'attendre un grand quart d'heure, au bout duquel on nous ouvrit gravement. Nous fûmes introduits dans une chambre lugubre, où nous ne vîmes qu'un vieux prêtre cacochime, qui toussoit horriblement. Il me demanda froidement ce que je voulois. « Où est ma Julie,
» lui répondis-je vivement? » Il me prit pour un fou, & me pria de le laisser tranquille. « On s'est trompé, m'écriai-je au garçon;
» je demande une jeune dame qu'on me
» dit logée ici. » — « Elle vient de partir,
» me répondit-il flegmatiquement, que ne
» lui parliez-vous? »

Furieux d'avoir manqué ma Julie: « vo-
» lons à sa poursuite, m'écriai-je; des che-
» vaux, des chevaux! » Un Prince, qui venoit de partir avec sa suite, avoit em-

ployé tous ceux de la poste. Il fallut en attendre de nouveaux, & nous ne pûmes nous mettre en route qu'une heure après, pour Venise: un postillon de retour nous dit qu'il y avoit conduit la jeune dame; elle devoit avoir sur moi plus de quatre postes d'avance.

Je descendis à Venise, à la Reine de France; je n'y trouvai point Julie, ni rien qui lui ressemblât. Voilà donc sa trace perdue, en cas que je l'eusse réellement suivie. Je courus, je cherchai dans toute la ville; je demandois mon épouse à tous ceux que je connoissois, & à ceux que je ne connoissois pas. On venoit de trouver une jeune dame noyée dans un canal, & je tremblois que ce fût ma Julie.

Après quelques jours passés dans les recherches & dans les alarmes, une vieille duegne, d'une figure qui n'inspiroit pas trop la confiance, vint un matin me dire: « *Signor Cavaliere*, vous cherchez votre » épouse; elle vous cherche pareillement. » Je prétends vous réunir ensemble, mais » j'exige votre parole d'honneur: promet» tez-moi donc, foi de Chevalier, de » suivre en tout mes intentions. » Je lui demandai en quoi elles consistoient, & si l'exécution en étoit possible. « Ce que » j'exige de vous, me répondit-elle, est » difficile pour un François, mais n'est pas

» impossible ; je ne vous demande que du
» silence. » J'en promis, mais je la priai
de s'expliquer. « Votre épouse n'est pas
» coupable, reprit la vieille ; elle brûle de
» vous être rendue, & de se justifier à vos
» yeux ; mais je veux, moi, que la recon-
» ciliation précède l'explication : je vous
» introduirai entre ses bras, dans le lit
» conjugal ; vous vous livrerez à votre lé-
» gitime tendresse, & vous ne direz pas
» un mot jusqu'à ce que vous ayiez rempli
» les saints devoirs de l'hymen. Vous ne
» vous exprimerez que par les transports
» de votre amour ; elle gardera pareille-
» ment le silence, en vous rendant heu-
» reux ; vous n'ouvrirez tous deux la bou-
» che, que quand je vous en donnerai le
» signal ; & je n'en viendrai-là, qu'au
» moment où je croirai qu'il en se ratemps:
» donnez-moi votre parole d'honneur. »
Je ne refusai pas à la duegne cette satisfac-
tion ; & elle me dit : « Soyez prêt à onze heu-
» res du soir. » Je le promis, & elle partit.

Je ne comprenois rien à ce mystère, à
ce silence auquel me condamnoit la Sybille.
Vouloit-elle me rendre mon épouse, ou
ne cherchoit-elle point, sous ce prétexte,
à m'introduire auprès de quelque fille suf-
pecte ? J'attendis onze heures avec impa-
tience. Le moment arriva lentement. La

vieille, fidèle à sa promesse, parut à l'heure convenue. Elle exigea de nouveau ma parole, relativement au silence qu'elle me prescrivoit. Je la donnai sincérement, & je crus devoir la tenir, vis-à-vis de quelqu'un qui me paroissoit disposé à tenir la sienne. Elle me fit prendre un bonnet de nuit, car elle pensoit à tout; elle me dit : *partons :* je la suis, & nous arrivons.

J'entre, sur les pas de l'entremetteuse, dans une petite maison située au fond d'un quartier fort écarté, sur un petit canal. Ma conductrice, une lanterne sourde à la main, m'introduit, de l'air le plus mystérieux, dans une petite chambre fort sombre, éclairée seulement par une foible lampe cachée derrière un paravent. Elle ne tarda pas à m'amener une grande dame, qu'elle me donna pour mon épouse, & qui en avoit en effet la taille. Il ne m'étoit pas possible, dans l'obscurité, de distinguer les traits de cette belle; mais je voyois par-tout ceux de ma Julie. Nous volâmes dans les bras l'un de l'autre; nous nous serrâmes réciproquement, & nous manquâmes de nous évanouir dans cette douce étreinte. La Pythonisse nous crioit sans cesse: « Silence, vous « l'avez juré tous les deux; » & nous tâchions de suppléer, par la vivacité de nos caresses, au plaisir de nous faire mutuelle-

ment les plus douces protestations. La vieille servit de femme-de-chambre au cher objet qui devoit passer la nuit avec moi ; elle fut très-expéditive, je fus aussi bien vîte déshabillé, & le lit conjugal nous reçut tous les deux. Ma compagne se livra à ma tendresse, avec la bonne foi & l'innocence d'une jeune épouse ; & je ne pus douter, au plaisir dont je fus enivré, que Julie ne fût réellement dans mes bras : elle seule pouvoit me faire goûter de pareilles délices.

Revenu de l'ivresse où m'avoient plongé nos chastes voluptés, je regardai autour de moi. La Prêtresse de Mercure n'avoit pas quitté le chevet de nôtre lit, jalouse de nous contenir dans le silence ; mais je m'apperçus qu'elle n'avoit pu résister au poids du sommeil. Alors embrassant de nouveau ma chère compagne, je lui dis d'une voix basse : « O ma Julie ! je te presse donc enfin » dans mes bras. Mais, qu'as-tu fait ? » Comment t'ai-je perdue ? Comment » nous retrouvons-nous à Venise ? Quel » est ce mystère ? Crains-tu de paroître » coupable à mes yeux ? Moi, soupçonner » ma Julie ! Ah ! je me croirois sacrilège ; » mais daigne me faire entendre les ac- » cents de cette voix chérie. . . . » Tandis que je parlois, je sentois que ma compagne

trembloit dans mes bras. *Ohimè !* s'écria-t-elle, d'une voix étouffée. Cet *hélas* italien m'alarma : il ne me paroissoit pas naturel dans la bouche de Julie. Je voulus embrasser la belle éplorée, je sentis augmenter son frisson, & couler ses larmes : elle voulut s'échapper de mes bras, je la retenois fortement.

Tout-à-coup j'entends un tumulte affreux ; on enfonce la porte : je vois, à la lueur de plusieurs flambeaux, entrer des gens armés, conduits par un homme furieux qui avoit l'épée nue à la main : « Ah ! malheureuse, s'écria-t-il, en appercevant sa femme qui tomba évanouie dans mes bras. » On voit par-là que j'avois été trompé, aussi-bien que ma compagne ; que, quoique parfaitement irreprochable du côté des intentions, je me trouvois en adultère avec une Italienne, tandis que je m'étois cru dans le sein de ma Julie. Qu'on juge de ma surprise. Le mari outré ne me laissa pas le temps de m'y livrer. Nû, sans armes, chargé du poids de son épouse évanouie, je devois être criblé de coups d'épée ; mon bonheur me tira de ce mauvais pas. L'agresseur effréné, voulant me percer, glisse & tombe sur le parquet nouvellement frotté ; j'ai le temps de déposer mon précieux fardeau, de saisir mon épée qui

étoit au chevet de mon lit ; je me mets en garde. Mon adversaire fond sur moi ; je me défends avec avantage. Dans son aveugle colère, il me poussoit des bottes sans aucun ménagement ; je suis obligé de lui riposter vigoureusement, pour n'être pas sa victime. Heuréusement, ceux qui l'accompagnoient n'étoient pas si furieux que lui ; c'étoient d'honnêtes domestiques d'une prudence & d'un sang-froid admirables ; ils se contentoient d'être spectateurs, en criant *bravo* à chaque prouesse de leur maître. L'infortuné me contraignit, en ne me ménageant pas, à ne pas le ménager moi-même ; & bientôt j'eus le douloureux avantage de lui passer mon épée au travers du corps. *Secourez votre Maître*, criai-je aux domestiques, qui le reçurent dans leurs bras, & s'empressèrent de le soigner, avec les démonstrations du plus grand zèle. *Sauvons-nous*, me dit la vieille, en recueillant nos hardes, pour les emporter avec nous. Je présentai un bras pour appui à la dame, qui l'accepta, & qui étoit encore bien foible, quoiqu'un peu revenue à elle-même ; &, tenant toujours mon épée nue à la main, je sortis sans éprouver de résistance. Un seul de ces vaillans serviteurs voulut s'opposer à mon passage ; je quittai le bras de la dame, & me mis en devoir d'enfiler ce fier-à-bras : il se

rangea promptement, me fit place, & me salua poliment.

La *meneuse* nous fit descendre au bord du canal ; elle appella un gondolier qui nous recueillit dans sa gondole, & elle nous remit nos habits. Nous nous trouvâmes dans une ombre épaisse, étendus en chemise sur les coussins. Il faisoit chaud ; &, dans la distraction qui nous étoit commune, nous ne pensions pas à nous habiller. Je serrai dans mes bras ma chère compagne ; &, par mes chastes caresses, elle recouvra entièrement ses esprits ; mais ce fut pour s'abandonner aux plus touchantes lamentations. « Je suis bien malheureuse, » s'écrioit-elle ; Dieu voit le fond de mon » cœur : j'étois innocente, & mon mari » avoit droit de me croire coupable ; j'ai » voulu me réunir à lui, me justifier à ses » yeux, & il m'a surprise en adultère ; & » me voilà criminelle, & peut-être homi» cide. » Je lui prouvai qu'elle n'avoit rien à se reprocher, rejettant toute la faute sur la malheureuse vieille, qui avoit exigé de nous un silence funeste.

Cette indigne mégère, qui étoit en dehors, sur la gondole, & que nous appellâmes, vint d'un air aisé nous dévoiler, pour excuser sa conduite, la turpitude de ses intentions. « La *Signora Marchesa*, dit,

» elle, vouloit ſe juſtifier aux yeux de ſon
» époux; elle le cherchoit pour ce but lé-
» gitime, mais elle ne pouvoit le trouver.
» J'ai appris qu'il y avoit à Veniſe un pau-
» vre époux en quête de ſa femme; j'ai dit
» en moi-même : « c'eſt le mari de la *Si-*
» *gnora*, ou bien ce ne l'eſt pas. Si c'eſt ſon
» mari, je lui rendrai ſa moitié, & ce ſera
» ſon avantage & ſans doute auſſi le mien;
» ſi ce n'eſt pas ſon mari, pour peu que les
» deux parties ſe parlent & ſe voient, elles
» ſe reconnoîtront réciproquement pour
» n'être pas ce qu'elles cherchent : en ce
» cas, il n'y aura rien de fait, & ce ne ſera
» pas mon compte. Il faut uſer de pru-
» dence. Si j'ai la précaution de ne réunir
» les conjoints que dans l'ombre, ils ne ſe
» verront pas; ſi je les contrains au ſilence,
» ils ne ſe parleront pas, & ne pourront ſe
» reconnoître à la voix. Dès-lors, ils au-
» ront beau n'être pas les deux époux;
» trompés pour leur bonheur, ils ſe livre-
» ront à leur tendreſſe; &, quand ils au-
» ront enſemble fait ce premier pas, il n'y
» aura plus à reculer. Alors, peu m'im-
» portera qu'ils ſe reconnoiſſent pour
» étrangers l'un à l'autre, ils n'auront plus
» la faculté, ni la volonté peut-être de ſe
» ſéparer; &, tant que leur commerce du-
» rera, ſans doute leur reconnoiſſance me

» récompenſera de mes peines. » Tels étoient les motifs que l'infâme entremetteuſe avouoit ſans pudeur. Il me fallut témoigner à la dame que j'étois extrêmement mortifié des plaiſirs que j'avois goûtés avec elle; &, de ſon côté, elle me fit les plus humbles excuſes de s'être trouvée avec moi dans une poſition ſi familière, & dont nous étions l'un & l'autre ſi confus.

Malgré le ſingulier paſſe-temps dont je venois de jouir ſi innocemment, ma ſituation me paroiſſoit fort embarraſſante. Je me voyois privé de ma Julie, hors d'état de la pourſuivre. J'avois ſur les bras, à ſa place, une femme, à la vérité fort jolie, mais qui ne me dédommageoit pas de celle que j'avois perdue. Je me trouvois chargé d'un meurtre que j'avois commis, à mon corps défendant, pour faire cette acquiſition. Je me voyois aſſaſſin du mari, raviſſeur de la femme; &, pour comble de diſgrace, je n'appercevois pas trop comment je pourrois réparer à temps le *deficit* de ma bourſe.

Je ne témoignai rien de mon embarras à la jeune Marquiſe, mais elle ſe le figura, & m'en fit les plus tendres excuſes. Elle deſira de ſavoir qui j'étois; &, pour m'engager à lui en faire confidence, elle me raconta en peu de mots ſon hiſtoire.

« Je suis, dit-elle, fille d'un bon Gentilhomme Romain. J'ai vécu fort tranquille jusqu'à l'âge de dix-huit ans; alors un jeune Avocat a paru me faire la cour, & j'avoue que je n'étois pas insensible à ses tendres instances. Sa famille étant honnête, mon père n'étoit pas éloigné de me le donner pour époux. Sur ces entrefaites, ma malheureuse étoile a conduit sur mes pas le Marquis Contini, homme d'une fortune correspondante à sa naissance; il s'est épris d'un trop ardent amour pour moi : le plus riche l'a emporté aux yeux de mon père, & je me suis vue livrée au Marquis que je n'aimois pas, & privée de l'Avocat que j'aimois peut-être en secret. Cet infortuné fut aussi courroucé qu'il devoit l'être; il jura qu'on ne pourroit l'empêcher de me posséder, & disparut. Il fallut étouffer mes soupirs & mes regrets: le Marquis contribua, par ses procédés honnêtes, à me faire oublier mon premier amant, & mon sort devint supportable; mais mon repos ne dura pas. Je me trouvois, il y a trois mois, à la campagne; je crus voir roder, autour du château, mon ancien soupirant; & bientôt, en osant m'enlever au milieu du grand chemin, il me fit voir que je ne

» m'étois pas trompée. Il me conduisit à
» Modène : là, j'appris que mon époux
» étoit furieux contre moi, qu'il savoit
» que mon ravisseur étoit positivement
» celui dont j'avois reçu les vœux avant les
» siens, qu'il pensoit que j'étois de conni-
» vence avec lui, & qu'il vouloit laver son
» affront dans mon sang. J'eus le bonheur
» & la force de m'échapper de la maison
» du ravisseur, & de retourner chez mon
» époux, mais je ne le trouvai pas au logis;
» il étoit parti, en jurant qu'il ne remet-
» troit pas le pied chez lui, qu'il ne m'eût
» trouvée. Je partis sur le champ pour le
» joindre & le ramener; en suivant la
» route qu'on me disoit qu'il avoit prise,
» j'arrivai à Venise, où, recueillant par-
» tout des informations, j'appris qu'il y
» avoit un mari qui cherchoit sa femme.
» J'eus le malheur de rencontrer la mau-
» dite vieille que je ne connoissois pas;
» elle s'offrit de m'amener ce mari : elle
» vous vit, Monsieur, & vint m'assurer
» que l'homme qu'elle avoit vu étoit mon
» mari; que ce raisonnable époux étoit un
» peu moins en colère contre moi, parce-
» qu'il avoit appris que j'étois retournée
» de moi-même chez lui. Elle me fit pro-
» mettre, par serment, que je garderois
» le silence vis-à-vis de lui, quand elle

» me l'ameneroit, jusqu'à ce qu'il se fût
» livré à sa tendresse; elle me jura qu'elle
» avoit obtenu de vous le même serment,
» auquel nous avons été tous les deux trop
» fidèles. L'infâme mégère nous a expliqué
» les motifs de sa conduite; nous sommes
» aujourd'hui ses dupes & ses victimes. »

La dame n'avoit pas fini ces mots, que nous abordâmes un petit vaisseau. La vieille fit marché avec le Capitaine, qui voulut bien se charger de nous, pour le prix de douze sequins, que je fus obligé de promettre. Alors on leva le drap noir qui nous enfermoit dans la gondole, afin que nous en sortissions pour monter sur le vaisseau. En ce moment, nous nous apperçûmes, avec confusion, que nous étions nus. La dame, en rougissant, me fit encore des excuses, pour se trouver auprès de moi dans un état si immodeste. Je lui en fis de pareilles, qui furent interrompues par les ris immodérés de tous les matelots; nous nous hâtâmes de nous habiller, pour faire cesser leurs bruyantes risées, & nous montâmes à bord.

Le récit de ma belle compagne avoit suspendu la crainte que nous devions avoir d'être poursuivis. Heureusement pour nous, il ne tarda pas à s'élever un vent frais qui engagea le Capitaine à mettre à la voile;

nous eûmes l'esprit moins inquiet quand nous nous vîmes en pleine mer. Je rendis à la dame récit pour récit. Je lui racontai mes aventures; elles parurent faire sur elle une impression qui me fut très-favorable, & que j'avois le bonheur, à chaque instant, de lire dans ses beaux yeux.

Cependant sa situation n'étoit pas plus avantageuse que la mienne; cette chère personne paroissoit adultère, meurtrière de son époux, & s'enfuyoit avec celui dans les bras duquel on l'avoit surprise: d'ailleurs, obligée de s'expatrier, elle étoit sans ressources pour subsister, & se voyoit totalement à la merci de moi, qui, malgré tous ses charmes, ne pouvois être flatté, pour le moment, d'une acquisition si agréable en elle-même. Notre position réciproque ne nous mettoit pas dans le cas de nous arrêter beaucoup à des idées de plaisir; nous formâmes une infinité de projets dont nous ne devions exécuter aucun, parce que le mobile universel, l'or, nous manquoit absolument.

Nous arrivâmes bientôt à Ancône; &, pour payer le trajet, je fus obligé de voir le fond de ma bourse: nous débarquâmes avec la plus grande inquiétude. J'allois être réduit à la nécessité de vendre ma montre & ma bague, qui ne pouvoient nous pro-

curer que des ressources passagères. J'étois humilié de me voir si dépourvu vis-à-vis d'une femme aimable, qui avoit besoin de mes secours.

A peine descendois-je sur le port, que j'y apperçus Fourbin, dont l'apparition me surprit sans me flatter; c'étoit une nouvelle charge pour moi, & je ne voyois pas que j'eusse beaucoup à me féliciter de le revoir.

Il ne me laissa pas la faculté de l'éviter; il avoit le coup-d'œil aussi fin que moi, & bientôt il fut dans mes bras: il me témoigna la plus grande joie de me retrouver, & me peignit, avec effusion, tous les transports de son zèle. Je lui avouai l'embarras où je me trouvois; il me dit qu'il l'avoit prévu, & qu'il y apportoit remède : en conséquence, il me remit sa bourse qui étoit dans un état respectable. « Vous en » avez besoin, ajouta-t-il, car vous ne » pouvez trop vous éloigner de Venise; » on a dépêché sur le champ pour vous » poursuivre comme meurtrier du Mar- » quis Contini, & ravisseur de son épouse. » Il n'est pourtant pas mort. Il est vrai que » vous voilà hors des terres de la Républi- » que, mais votre histoire est déjà sue » dans ce pays-ci; je me suis hâté de » venir par terre, en poste, dès que j'ai su

» que vous étiez parti sur une tartane qui » faisoit voile pour Ancône. Je vous amène » tous vos effets. Si vous m'aviez consulté, » vous ne vous seriez pas laissé conduire » par l'infâme vieille, ou, du moins, vous » m'auriez permis de vous accompagner. » Au reste, il y a pour vous un nouveau » motif de poursuivre votre chemin : je » soupçonne que j'ai retrouvé la trace de » Madame votre épouse. Si j'en crois les » rapports que j'ai recueillis, elle a passé » ici, il y a quelques jours, & elle suit la » route de Rome : volons sur ses pas, & » nous la retrouverons sans doute. »

Une si bonne nouvelle, & des secours dont j'avois tant de besoin, me firent bénir l'arrivée de Fourbin, & je lui fis un accueil aussi gracieux qu'il le méritoit. Je suivis son conseil, & je résolus de partir sur le champ; mais je crus pouvoir me dispenser d'emmener avec nous la vieille, qui ne nous étoit pas aussi nécessaire que celle de Candide : je donnai quelques sequins à cette femme trop officieuse, & elle devint ce qu'il plut au ciel. Je ne pus me défaire pareillement de ma compagne de lit; & j'étois embarrassé, en imaginant quelle figure elle feroit devant mon épouse, quand je retrouverois cette chère fugitive.

Nous partîmes, la Marquise, Fourbin

& moi. En côtoyant la mer, nous arrivâmes bientôt à Notre-Dame de Lorete ; je vis avec plaisir une ville qui est une foire continuelle de chapelets & d'*agnus* ; le trésor me parut d'une richesse énorme. Je fus surpris de voir, dans l'église, Fourbin qui se traînoit, sur ses deux genoux, autour de la chapelle qu'on nomme la *Santa Casa* ; (la Sainte Maison) on suppose que c'est celle de la Vierge. Le fourbe, après avoir fini sa burlesque cérémonie, vint me raconter en secret qu'il s'étoit confessé, qu'il avoit approché de la Sainte Table, & qu'il avoit fait dire trois messes, pour que le Ciel daignât ramener, dans mes bras, mon épouse. Il y a des confessionaux pour toutes les langues ; & un vieux prêtre Normand occupoit celui qui portoit pour inscription, *lingua gallica*. (langue françoise) Les yeux de Fourbin étoient ceux d'un franc hypocrite ; en me détaillant tous les mystères de sa dévotion, il me parloit du trésor avec la grande convoitise. » Oh ! si j'étois » Prince, disoit-il, si j'avois seulement » deux ou trois mille hommes à mon ser- » vice, quelle prise à faire ! »

Nous poursuivîmes notre route par la Romagne. Fourbin me vantoit toujours la confiance qu'il avoit dans ses trois messes, & sa ferme espérance de retrouver mon

épouse,

épouſe. Il me parloit encore avec emphaſe ſur ce ſujet, quand, près de Macerata, nous vîmes, ſur le bord du chemin, une pierre poſée, depuis quelques jours, avec une inſcription, qui annonçoit aux paſſants qu'une jeune dame Françoiſe étant tombée de cheval, avoit perdu la vie en cet endroit, & qu'elle y avoit été enterrée. L'accident étoit ſi récent, qu'on recueilloit encore les aumônes des fidèles pour payer les prières des prêtres en ſa faveur. On vint nous demander notre contribution; Fourbin fit mes libéralités, & me regarda très-attentivement. Je ſentis naître en moi un violent friſſon, que je tâchai de ſurmonter par mes réflexions. Je me dis intérieurement: « N'y a-t-il pas d'autre dame » Françoiſe que Julie? a-t-elle même paſſé » par ici? » Il eſt vrai que je me répondois malgré moi: « Oui, ſans doute, ſi » j'en crois les rapports qu'on ne ceſſe de » me faire, elle a dû y paſſer il y a peu » de jours. » Ces idées me plongeoient dans une inquiétude accablante, que Fourbin ne ceſſoit de fomenter, en répétant ſans ceſſe: « Ce ne peut être Madame, » dont cette pierre indique la ſépulture. »

Pour me diſtraire, je faiſois à ma petite Marquiſe les plus tendres careſſes. Elle me les rendoit de tout ſon cœur. En apprenant

que Julie étoit supposée avoir passé par cette route, elle prenoit part à mes alarmes, & les diminuoit par l'intérêt qu'elle y prenoit. Elle en sembloit acquérir plus de droits de se livrer à sa tendresse pour moi, & de me faire des amitiés, pour travailler à ma consolation.

Cependant je n'avois expressément rien témoigné de mes inquiétudes; tout ce commerce d'alarmes & de consolations étoit muet de part & d'autre. Je me contentois de faire d'innocentes caresses à ma petite Marquise; elle me témoignoit sa sensibilité avec une pareille innocence; & nous arrivâmes bientôt à Rome.

Nous perdîmes, dans cette grande ville, la prétendue trace de Julie. Je parcourus la capitale du monde chrétien, plutôt pour trouver celle que j'aimois, que pour voir les curiosités & les antiquités qui attirent les autres voyageurs. Rien ne m'offroit ma Julie, par conséquent rien ne me flattoit. Des statues, des ruines, des temples anciens & modernes ne me dédommageoient pas d'une Beauté que j'adorois. Cependant Fourbin renouvelloit mes inquiétudes. Selon lui, la nouvelle de mon assassinat m'avoit précédé à Rome. La République de Venise me demandoit; & le Gouvernement Romain, toujours courtois, devoit

accorder ma perſonne, auſſi facilement que des indulgences. Ma chère Marquiſe étoit auſſi inquiète que moi; ſa tendreſſe en redoubloit, & elle s'y livroit ingénument. Elle ne demandoit pas mieux que de ſuppléer & de remplacer ma Julie; mais, malgré le plaiſir d'une ſi agréable compagnie, je ſentois dans mon ame un vuide inſupportable; & ma ſituation pénible menaçoit d'attaquer ma ſanté, & peut-être ma vie.

Fin du Livre premier.

PREMIÈRE SUITE
DE
L'AVENTURIER FRANÇOIS.

LIVRE SECOND.

Je promenois mes inquiétudes autour de Rome, dans tous ses environs. Je cherchois à la perdre au milieu des ruines & des tombeaux.

Un jour, je m'égarois à quelques milles de la ville, plongé dans mes sombres réflexions. Malgré ma distraction, je m'apperçus que j'étois examiné. Je courus soudain vers ma voiture, que j'avois laissée assez loin de l'endroit où je me trouvois alors; mais avant que j'eusse pu la rejoindre, je fus assailli par une troupe de gens armés. J'étois sans armes, il leur fut aisé de s'emparer de ma personne. Je ne doutai pas que je ne fusse tombé au pouvoir de la Justice de Venise, qui, selon Fourbin, me poursuivoit. Cela me parut d'autant plus probable, que, parmi ces insolents ravis-

ſeurs, j'en entendis pluſieurs qui parloient vénitien. J'eus beau demander pourquoi l'on m'arrêtoit; on ne me répondit autre choſe, ſinon qu'on me le feroit ſavoir; & l'on me força de monter dans une voiture, qui n'étoit pas la mienne.

Nous arrivâmes, au bout de quelques heures, à la porte d'un château fermé par un pont-levis, qu'on baiſſa pour nous, & qu'on releva ſur le champ. Il y avoit trop de reſſemblance entre ce donjon funeſte & la Baſtille, pour ne pas me confirmer dans l'opinion que j'étois au pouvoir de la Juſtice. Il y avoit déjà long-temps que le jour ne luiſoit plus; je ne pouvois qu'entrevoir ce manoir qui me paroiſſoit très-lugubre. Je fus conduit dans une chambre que je pris pour un cachot. J'y fus laiſſé d'abord ſans lumière, & enfermé ſous la clef.

Je me regardai comme décidément en priſon; & l'obſcurité peu épaiſſe me préſentant un faux jour, j'entrevoyois, dans mon cachot, des fers, des inſtruments de tortures, & les objets les plus ſiniſtres. Celui où j'avois été jadis enfermé chez les perfides moines, n'offroit rien de plus triſte à mon imagination effrayée.

On ouvre, on m'apporte de la lumière. Alors, au lieu d'un ſéjour auſſi lugubre

que je l'imaginois, je vois une chambre fort propre, tendue en damas, ornée, avec goût, de toutes les superfluités d'un luxe recherché. On alluma des girandoles de bougies qui se répétoient dans les glaces; elles éclairoient des tableaux voluptueux, qui inspiroient des idées peu analogues à l'état d'un prisonnier. Un lit pompeux sembloit m'offrir le trône de la volupté.

Cependant il n'est point de belles prisons; &, quoique celle-ci fût moins révoltante que les autres, je ne m'y livrois pas moins aux tristes réflexions qui naissoient de ma situation, où j'étois privé de Julie, & où je n'avois de perspective que le supplice & la mort.

On m'apporta bientôt à souper; & je dois avouer que je fus servi avec une délicatesse étonnante, qui m'invita à manger, & suspendit un moment l'amertume de mes réflexions.

Je ne pus m'empêcher de reconnoître en moi-même, à cette occasion, le peu de rigueur du Gouvernement ecclésiastique. Il étoit heureux pour moi, puisqu'il falloit être en prison, de m'y trouver dans un pays où elle étoit si douce. Il est vrai que j'étois servi en silence, & que je me voyois enfermé sous la clef; mais il falloit bien

sentir, de quelque manière, les dégoûts de la captivité.

Le grand repos qu'on me laissoit goûter sembloit appeller le sommeil. Je me couchai, sur le duvet, dans un lit qui paroissoit fait pour célébrer les mystères de l'amour. J'entendois de tous les côtés, dans le vaste édifice dont j'occupois un étroit espace, la musique la plus séduisante. « Les » prisonniers, me disois-je, sont gais dans » cette retraite; on m'en va bientôt arra- » cher, pour me conduire à Venise dans » les *Camerotti*, sous les plombs, mais » jouissons du présent, sans trop nous » mêler de prévoir l'avenir. »

La gaîté de mon séjour écarta les nuages qui offusquoient mon imagination. Je ne desirois plus rien que ma Julie & la liberté. J'aurois voulu tenir ma bien-aimée dans mes bras, sur ce lit digne d'un prélat. Je m'endormis en pensant à elle; & des songes riants me la peignirent, toute la nuit, dans les attitudes les plus enchanteresses.

Le lendemain, je fus éveillé par le chant des oiseaux. Nous étions dans la plus belle saison de l'année; & la sérénité régnoit autour de moi. Je vis, de mes fenêtres, la perspective la plus riante. J'appercevois des jardins charmans, qui sembloient dépendre de la maison où j'étois renfermé. « Quel

» agrément, me disois-je, si l'entrée de » ces promenades m'est permise ! quel » ennui si elle m'est interdite! »

On vint me demander ce que je voulois pour mon déjeûner. Je priai qu'on me donnât du chocolat, qui me fut apporté sur le champ, & que je trouvai excellent. Bientôt après, on vint me chercher pour me conduire, je ne savois où. « Je vais » paroître sans doute devant les juges, » me disois-je, & subir un interroga- » toire. » Je m'armai de courage, le plus qu'il me fut possible. Je me décidai à dire exactement la vérité. N'ayant rien à me reprocher, que pouvois-je avoir à craindre ?

En approchant d'une grande salle, je crus entrevoir, à travers les vitres, plusieurs personnes habillées de rouge. « Voilà » les robes rouges, me disois-je; sont-ce » des Cardinaux ou des Sénateurs ? Il » paroît que je serai jugé solemnelle- » ment. »

J'entre, je vois en effet des robes rouges; mais c'étoient des femmes qui les portoient. Je me vois admis devant un tribunal femelle, tout composé de vieilles, portant lunettes sur le nez. J'avoue que je fus tenté de rire de la plaisante gravité de mes juges. Je ne pouvois rien comprendre

à une pareille comédie. Cependant je m'avançai le plus sérieusement & le plus respectueusement qu'il me fut possible. Je fis, à ces augustes duegnes, une profonde révérence. Toutes me regardèrent avec un sourire de complaisance, & des signes d'approbation, d'où j'eus lieu de tirer un bon augure. Elles me firent tourner par devant, par derrière, en disant toujours : « C'est ce que nous cherchons. » Enfin elles ordonnèrent la visite. Je ne savois si c'étoit celle de mes poches, ou de mon individu. Je restois ébahi & muet. Deux grands coquins se mirent en devoir de me dépouiller. Je voulus faire quelque résistance. Il en parut six autres, qui m'ôtèrent toute possibilité de me défendre; & je fus exposé, malgré moi, dans un état fort peu décent, aux regards de ces Sibylles, qui, avec leurs lunettes, m'examinèrent du plus grand sang-froid. Le résultat fut qu'elle s'écrièrent unanimement : « Nous » ne pouvions mieux trouver. Qu'il soit » conduit devant Son Excellence. » Alors les vénérables se levèrent ; & moi, fort scandalisé de la cérémonie, je fus conduit dans un magnifique appartement. On me fit asseoir sur un fauteuil; & l'on me laissa seul.

Je n'eus pas le temps de me livrer à de

longues réflexions ſur ce qui venoit de ſe paſſer. A peine ai-je regardé autour de moi, la porte s'ouvre à deux battans, & je vois entrer une grande dame, couverte d'un voile aſſez épais, miſe en noir, qui paroiſſoit une veuve, & qui, quoique bien faite, n'annonçoit pas une grande jeuneſſe. Elle s'aſſit ſur un canapé, me regarda en ſilence; & bientôt m'honorant d'une approbation tacite, elle me fit ſigne de venir m'aſſeoir auprès d'elle. J'obéis. Elle me demanda en italien, qui j'étois, d'où je venois. Je répondis poliment à toutes ſes queſtions; & je pris la liberté de lui en faire moi-même, la priant de me dire où j'étois, ce qu'on exigeoit de moi, & à propos de quoi l'on m'avoit enlevé avec violence. « Vous ſaurez tout, me dit la » Dame, & vous verrez que vous n'avez » pas tant à vous plaindre de ce que vous » nommez violence. Je ne raſſemble chez » moi des hommes aimables, que pour » les rendre heureux. . . . . Et, au bout de quelques momens de converſation, elle ajouta : « Je ſuis contente de votre » eſprit & de votre figure. Je vais donner » mes ordres pour que vous ſoyez traité » de la manière la plus ſatisfaiſante. » Nous nous connoîtrons mieux par la » ſuite. » A ces mots, elle ſortit, en

m'honorant d'un coup de tête assez gracieux.

Alors une dame Gertrude, qui avoit du jadis être assez belle femme, entra, & me dit : « *Signor Cavaliere*, souhaitez-vous » voir le séjour que vous habitez ? » Je lui témoignai que j'étois flatté de la proposition, & je la suivis.

Je parcourus des appartements d'une magnificence qui réalisoit ce qu'on raconte des palais des Fées. Les jardins étoient ceux d'Armide ou d'Alcine. Tout respiroit la volupté. Je n'avois rien vu d'égal dans tous mes voyages.

Bientôt la cloche du réfectoire sonna. Celle qui me servoit de guide m'y conduisit. Je me vis accueilli, de la manière la plus flatteuse, par une trentaine de jeunes gens, tous d'une figure agréable & d'une taille avantageuse, tous en habit de bal, vêtus de soie, ornés de rubans, comme des héros d'opéra. J'avois moi-même le riant uniforme de la maison. « Honneur à » notre nouveau camarade, s'écrièrent ces » Sybarites. » Je fus considéré par chacun d'eux. Tous m'assurèrent que je prendrois infailliblement, & que je serois bientôt l'homme du jour.

Je vis, dans le fond du réfectoire, ou de la salle à manger, le portrait d'une grande Dame fort jolie, habillée de noir

comme celle que j'avois vue, & qui me paroissoit la maîtresse ou la souveraine de la maison. Le reste de la salle étoit orné des portraits d'une vingtaine d'Adonis, tous plus beaux les uns que les autres, & qui avoient sans doute été les favoris de la Vénus de ce palais.

Je vis une grande table & une petite, dressées avec une égale magnificence. Un de mes nouveaux compagnons me demanda à laquelle des deux je voulois dîner. Je préférai la petite, & il s'y assit avec moi.

On nous servit une chère exquise, à laquelle je fis honneur, comme les autres. Toute la jeunesse, qui m'environnoit, paroissoit de la plus grande gaieté; ce qui m'en donnoit à moi-même. Nous étions servis par des femmes, toutes d'assez bonne mine, mais un peu surannées. C'étoient des restes de Beautés qui ne tentoient plus. Elles gardoient le silence; & personne ne les troubloit dans leurs augustes fonctions.

La conversation fut fort gaie. Vers le dessert, je demandai enfin où j'étois. «Vous » ne tarderez pas à le deviner, me dit un » des convives de la grande table. On » exige de nous un profond silence sur » cet objet; mais regardez autour de vous; » ici les murailles parlent.»

Ce que je pus conjecturer, d'après tout

ce que je voyois, & le peu que j'entendois, c'est que nous étions chez une très-grande Dame, prodigieusement riche, qui s'étoit mis en tête, (oserai-je le dire?) de rassembler, pour ses plaisirs, une espèce de serrail mâle ; & qu'on m'avoit jugé digne d'être admis dans ce scandaleux séjour. Je fus en secret indigné de mon sort, & je méprisai souverainement la riche impudique. Je me trouvois, jusques-là, confondu dans le vulgaire de ceux qu'on destinoit pour la suite à l'honorable fonction d'amuser Son Excellence ; mais il y avoit, d'ailleurs, un choix d'élus, dont elle daignoit faire sa société. En effet, quand nous fûmes dans le jardin, nous ne tardâmes pas à voir paroître Madame sur son balcon. Une cour de très-beaux jeunes gens l'environnoit. Je fus particulièrement considéré par elle & par sa compagnie. Il me sembla que mon extérieur fut jugé favorablement. La jalousie se peignit sur le visage de quelques-uns des favoris. Je fus honoré d'un léger salut de la part de S. E. & complimenté par tous mes compagnons d'esclavage, qui avoient la lâcheté de goûter un état si humiliant.

Selon ce que j'appris, le château que nous occupions avoit été ci-devant une Chartreuse, qu'on avoit évacuée depuis

moyens de m'échapper de ma prison; mais je vis avec désespoir qu'elle étoit trop bien gardée. Je sondai quelques-uns de mes compagnons, leur représentant combien il étoit honteux de ramper sous les loix d'une femme, & d'être ignominieusement engraissé pour ses plaisirs. Je ne vis pas ces indignes Sybarites sensibles à une pareille honte. La plupart étoient, si l'on en croit la médisance, des moines & des chanoines mêmes, qui trouvoient cette vie plus douce que celle du cloître, & qu'on n'avoit point été obligé d'enlever, pour les amener là. Ils auroient été bien fâchés au contraire qu'on les en eût chassés. Plusieurs avoient même sollicité pour s'y voir admis. D'ailleurs, ceux qui étoient venus librement dans cet asyle y jouissoient de leur liberté. Ils sortoient, quand bon leur sembloit, & leur sort devoit avoir des charmes pour eux. La captivité n'étoit que pour ceux dont on craignoit la fuite.

Je tâchai d'obtenir, par la ruse, ce que la force ne pouvoit me procurer; &, d'abord, je crus devoir lier particulièrement connoissance avec la singulière Dame qui se trouvoit arbitre de mon sort. Elle venoit souvent me voir peindre, & se plaisoit à faire avec moi, le soir, des observations astronomiques. Elle avoit beaucoup d'es-

prit. Nous repréſentions exactement, entre nous deux, les ſcènes que Fontenelle décrit ſi agréablement dans le livre *des Mondes*; mais toutes nos converſations commençoient par de juſtes reproches, que je lui faiſois, ſur l'injuſtice de ma détention. De quel droit oſoit-elle me faire une ſi ſcandaleuſe violence ? Elle ne me faiſoit jamais que des réponſes vagues & embarraſſées. Un jour cependant je lui diſois, pour la flatter, que peut-être le ſéjour de ſon château pourroit m'être ſupportable, ſi j'avois du moins, comme tant d'autres, la liberté de ſortir de temps en temps. « Ce ſeroit » votre perte, me répondit-elle. Vous ne » tarderiez pas à être arrêté, & remis aux » mains des Vénitiens, pour être livré au » glaive de la Juſtice. Vous devez ſavoir » que vous avez tué un mari, & enlevé » ſa femme. »

Je fus très-ſurpris de ce qu'elle m'apprenoit, & j'en reſtai muet pendant quelques moments. D'où pouvoit-elle ſavoir mon aventure ? Il y avoit là du Fourbin. Je racontai à la Dame l'hiſtoire telle qu'elle étoit arrivée, & de manière à lui prouver mon innocence. Elle me goûta chaque jour de plus en plus. Elle conçut pour moi de l'eſtime, & s'efforça de mériter la mienne. Elle n'oſa ſe préſenter à moi ſous l'aſpect

d'une Messaline; car quel autre nom donner à une femme qui tenoit chez elle un haras d'hommes, & qui faisoit enlever les jeunes gens pour ses plaisirs ? Elle eut beau me protester qu'elle ne cherchoit que ceux de la conversation & de la société, je savois à quoi m'en tenir. Le jour favorable, sous lequel elle vouloit paroître à mes yeux, me procura du moins l'avantage d'être dispensé de briguer ses faveurs, dont je n'avois pas lieu d'être fort jaloux. Je ne lui cachois pas même combien je trouvois humiliant le rôle que jouoient, chez elle, ses favoris. S. E. n'étoit point jeune. A en juger par son portrait, qui décoroit la salle à manger, elle avoit dû être fort bien; mais ce tems-là n'étoit plus. Elle avoit beau s'enterrer dans de grandes coëffes, & dans des caleches, son âge perçoit à travers les voiles.

Je demandois vainement à mes camarades, qui elle étoit, nul ne pouvoit me répondre. On n'avoit même qu'une idée confuse de sa figure. Elle ne la découvroit que le soir, quand on ne pouvoit que l'entrevoir dans l'obscurité. Aussi tous ses desservants la nommoient-ils la belle de nuit, ou la fée. On assuroit cependant que c'étoit une grande princesse, presque du sang royal; mais on ne pouvoit me dire son nom.

Je fus bientôt admis dans la société intime de S. E. On ne s'y amusoit pas mieux que dans la société subalterne, quoiqu'on y fût plus envié. Sous peu de jours, je devins le favori en titre ; ce qui fut moins humiliant pour moi que pour mes prédécesseurs : car enfin je n'étois chéri que pour les qualités de mon ame, pour ce qui rend estimable ; & je n'avois pas à rougir d'une telle faveur.

La fée, donnons-lui ce nom, puisque toute sa cour le lui a prodigué ; la fée, dis-je, s'apperçut, avec chagrin, que je m'ennuyois chez elle. Elle crut que j'avois besoin de quelque dissipation, elle n'en avoit aucune à me donner dans son château. Toutes les Beautés qui l'environnoient me paroissoient trop mûres pour exciter mes desirs. « Vous allez voir, mon cher Mar-
» quis, me dit-elle un jour, à quel point
» j'ai à cœur votre satisfaction. Je vais vous
» accorder une faveur dont je n'ai encore
» honoré personne. Je vais vous admettre
» dans le plus profond sanctuaire de mes
» secrets. Vous me voyez entrer, chaque
» jour, après le dîner, par une petite
» porte, dans un endroit que nul de vous
» ne connoît : je veux bien vous y intro-
» duire ; mais il faut que vous vous dégui-
» siez en femme, tant par égard pour vos

» camarades dont vous exciteriez la jalou-
» ſie, s'ils ſavoient que j'y conduis un
» homme, que pour les perſonnes chez
» leſquelles vous allez être reçu. »

J'étois fort curieux d'aller voir le myſté-rieux aſyle que la fée vouloit bien m'ouvrir. Je fus promptement déguiſé. Je m'enſevelis, comme elle, la tête ſous une caleche; & elle me conduiſit à la petite porte, où mes compagnons me virent entrer avec la plus grande ſurpriſe, quoiqu'ils ne ſe doutaſſent pas que ce fût moi. Pour écarter leurs ſoupçons, j'avois fait ſemblant de m'enfermer, à deſſein de finir un tableau, que je diſois preſſé.

Une eſpèce de tourrière nous reçut.
» Ah! vous êtes en compagnie, dit-elle
» à S. E. » Et ſoudain, elle baiſſa ma caleche ſur mes yeux, de façon que je ne pouvois voir qu'à mes pieds. Elle ſonna une cloche, ſans doute, pour écarter tout le monde de deſſus notre paſſage; car j'entendis courir pluſieurs perſonnes, qui ſembloient s'éloigner de nous. S. E. me défendit très-poſitivement de lever ma caleche.

Nous entrâmes bientôt dans le château; & nous fûmes introduits auprès d'un vieux ſpectre, jadis homme, qui, par ſa maigreur, pouvoit bien repréſenter la mort.
« Voilà l'inconnue dont je vous ai parlé,

» lui dit la fée ; je pense que sa conversa-
» tion pourra vous amuser. » — Vous
» lui avez, sans doute, prescrit le plus
» rigoureux secret, dit le vieillard. » Elle
lui répondit qu'elle n'avoit pas manqué à
cette précaution. « D'ailleurs, ajouta-t-il,
» *l'acquetta* pourroit bien faire rentrer
» dans le silence les indiscrets, qui auroient
» la témérité de s'en écarter. » L'*acquetta*
veut dire un poison. On emploie communément ce mot en Italie, comme on dit vulgairement, en France, *un bouillon.* Qu'on juge du goût qu'un pareil propos dut m'inspirer pour ce lugubre fantôme. Je toussai, & je fis semblant de n'avoir pas entendu, pour lui déguiser mon indignation. Il chuchotta long-temps avec la Dame; ensuite on joua tristement, & je commençois à trouver ce passe-temps insupportable. Le vieux despote permit qu'on fît venir une personne qu'il nomma; & je vis entrer une grande Dame voilée, mais parfaitement semblable à ma Julie, pour la taille. Il est vrai que je voyois par-tout cet objet chéri. La nouvelle venue m'intéressa, m'émut, quoique je ne visse pas sa figure. Le tyran lui défendit de parler, & lui ordonna de jouer. Elle obéit. Au bout de quelque temps on se quitta. Le vieux Duc étoit

plus tourmenté, ce jour-là, que les précédents, d'une asthme qui ne le laissoit guères tranquille. Il avoit besoin de repos. Il quitta sa chère Princesse (c'est ainsi qu'il nommoit ma conductrice), en lui permettant de me ramener le lendemain.

Je n'étois pas fort jaloux d'y retourner. Je ne voyois pas ce qu'il y avoit de si agréable dans la compagnie d'un vieil hypocondre de cette espèce que je trouve encore cent fois plus odieux que la Princesse. Je témoignai fort peu de reconnoissance à cette fée, pour la prétendue dissipation qu'elle m'avoit procurée. La seule Dame voilée m'intéressoit; mais je ne pouvois ni voir sa figure, ni entendre sa voix.

Nous partîmes sans beaucoup de regret. La fée me recommandoit toujours de bien baisser ma calèche. Je lui obéissois, mais avec la plus ardente volonté de lui désobéir. Je profitai d'un moment où elle détourna la tête, pour mettre ma vue en liberté; & j'apperçus, d'un coup-d'œil rapide, une foule de jeunes Beautés qui nous regardoient avec attention, mais en silence. Je crus même entrevoir, parmi elles, la jeune Marquise Romaine. Le lieu d'ailleurs me parut enchanteur. Je me hâtai de rebaisser ma calèche; & la Princesse ne s'apperçut point de ma désobéissance pas-

ſiègere. Je me dis alors en moi-même : « Quoi! dans deux maiſons contiguës, tant » de richeſſes inutiles, parce quelles ſont » ſéparées! quels indignes poſſeſſeurs que » ce tyran & cette fée! quel bonheur il » réſulteroit de la communication des » deux maiſons! » Tout-à-coup, ſans former, cependant, des projets de libertinage, je conçus les plus douces eſpérances. Je vis s'ouvrir une perſpective riante, & je m'égarai dans une foule d'illuſions agréables.

Je ne témoignai rien à la fée des idées joyeuſes que je concevois. Je lui répétai même que la diſſipation qu'elle croyoit m'avoir procurée, ne m'avoit pas paru fort gaie. « Patience, me dit-elle, en s'accoutumant à vous, on deviendra moins » ſauvage, & vous verrez peut-être des » objets qui vous plairont. »

Quand je fus couché, je repenſai à cette Dame voilée qui avoit la taille de Julie. » Seroit-ce elle, me diſois-je? Elle ne » m'a rien témoigné. Il eſt vrai que j'étois » déguiſé en femme, & que j'avois, » comme elle, le viſage couvert; mais » ſon cœur n'auroit-il pas dû me deviner » & me reconnoître? »

Le deſir de connoître cette chère perſonne me donnoit une envie extrême de

retourner chez le vieux Duc. La fée me proposa, le lendemain, d'en faire la partie, me demandant cela comme une grace. « Dévorez, me dit-elle, cet ennui pour » l'amour de moi : vous en serez peut-être » dédommagé par la suite. » J'eus cette complaisance. On nous reçut d'un air plus amical que la veille. On ne sonna point, pour écarter les curieuses de dessus notre passage. On ne me recommanda plus si rigoureusement de baisser ma calèche ; & je vis, assez à mon aise, un paradis terrestre supérieur encore à celui que j'habitois, pour les charmes du lieu ; & qui l'emportoit infiniment par les graces des Vénus qu'il rassembloit. Jamais Salomon, dans toute sa gloire, n'a pu réunir, je crois, tant de Beautés si parfaites. Je vis très-distinctement ma petite Marquise Romaine. Elle paroissoit mélancolique, & méditoit à l'écart. Elle ne fit pas attention à moi ; & je me promis bien de la tirer, par la suite, de sa distraction.

Le spectre nous reçut un peu mieux que la veille. Il voulut voir ma figure, & me la fit découvrir. Heureusement il étoit assis dans un endroit obscur, il me trouva assez bien. Plus heureusement encore j'étois fraîchement rasé, car il me passa la main sous le menton, & ne s'apperçut pas de

mon

mon ſexe. Je parlai, je le fis ſourire ; il me goûta véritablement. Il fit encore venir la Dame qui reſſembloit à Julie, pour la taille ; mais il lui dit : « Cachez votre » viſage, car vous nous attriſteriez par » votre mélancolie, & que je n'entende » pas votre voix gémiſſante. » La mélancolie de cette chère captive m'auroit beaucoup plus amuſé, que l'ennuyeuſe gaîté du tyran. Il me fit approcher de la fenêtre, me montra, de loin, les Beautés éparſes dans ſes jardins. « Au premier » moment que la goute me laiſſera de » libre, me dit-il, je vous ferai voir mon » petit ſerrail. Il faudra auſſi que votre » maîtreſſe vous prête à moi, pour quel- » ques jours, ... & pour quelques nuits. » Il dit ces derniers mots avec un air de malice niaiſe, qui me fit ſourire.

Je ſortis beaucoup plus content que la veille. J'entrevis un plaiſir ſenſible à me trouver ſeul de mon ſexe dans ce paradis de Mahomet, où j'avois lieu de me flatter que toutes les houris me préféreroient à leur dégoûtant Sultan.

Pluſieurs objets m'intéreſſoient déjà dans cet aſyle. Je voulois y voir d'abord cette petite Marquiſe Romaine, que le haſard avoit amenée dans mon lit à Veniſe ; mais ſur-tout je brûlois d'y parler à

ma Julie ; car j'aimois à me faire illusion en faveur de ce cher objet. Il y avoit très-peu d'apparence que ce fût-elle que j'avois vue, en présence du vieux Duc, voilée & silencieuse. Si c'eût été ma Julie, je l'aurois reconnue aux palpitations de mon cœur ; mais comment renoncer à une idée si flatteuse ?

Je me trouvai, le lendemain, reconnu pour être de la maison, chez le vieux débauché ; j'eus même la liberté de me promener seul dans le jardin, & de causer avec qui je voulus. J'observai en détail toutes les Beautés qui le peuploient. Qu'on n'aille pas me prêter ici des projets de libertinage, & se représenter Grégoire Merveil comme Catilina, dont Cicéron disoit : *Notat & designat oculis ad cædem, &c.* (il choisit des yeux & marque ses victimes.) J'ai toujours eu les intentions les plus honnêtes. Je ne sais, cependant, si mon sexe n'opéroit pas à travers mes habits de femme. Il est très-sûr, au moins, que toutes les odalisques paroissoient flattées de mon abord. Ma présence sembloit amener la joie parmi elles. Cette joie étoit réciproque. Nous avions été sevrés de part & d'autre. Ainsi, quand le ciel a été couvert pendant quelques jours, au premier moment où le soleil reparoît,

la terre attire plus avidement ses rayons. Qu'on me passe cette comparaison poétique : elle peint l'impression que je parus faire, & celle que j'éprouvai.

J'allai trouver ma petite Marquise, qui rêvoit seule à l'écart. Elle fut quelque temps à me remettre. Elle parut enfin stupéfaite de me voir. Ma vue opéra sur elle le même effet, qu'elle avoit autrefois produit sur Julie, quand je me présentai à elle, dans son couvent, sous les habits de son sexe. Enfin, ma chère Marquise vola dans mes bras, avec une tendresse égale à la mienne. « Comment!
» dit-elle, par quelle aventure vous trou-
» vez-vous ici, mon cher Marquis ?
» Dieu soit loué ! Je tremblois que vous
» ne fussiez à Venise. Je croyois avoir
» appris que vous aviez été enlevé ; ju-
» gez de mes alarmes, de mon désespoir.
» Je voulois aller me jetter aux pieds
» des juges, leur déclarer, leur prouver
» votre innocence, me charger de tout.
» Je m'étois mise en route pour ce
» terrible voyage. J'ai été moi-même
» enlevée. Je me suis crue d'abord entre
» les mains de la Justice ; je m'en suis
» consolée par l'espérance de servir à
» votre justification. Amenée dans ce
» séjour de corruption, j'ai bientôt re-

» connu pour quel but on m'y renfer-
» moit. J'ai paru devant l'odieux tyran,
» & mon malheur a fait que je lui ai
» plu. Le barbare s'est flatté de me
» gagner ; mais il n'a pu réussir. Il a vou-
» lu recourir à la violence ; il a encore
» moins réussi. Il s'est un peu rebuté,
» & m'a abandonnée, pour me laisser
» le temps, dit-il, de faire mes ré-
» flexions. »

Je promis à ma petite Marquise de faire tous mes efforts, pour l'arracher de cet odieux séjour, après que j'aurois pu m'en tirer moi-même. « Nous nous
» verrons, lui dis-je, tous les jours ;
» mais il faut de la prudence. Je vous
» quitte, pour ne pas donner le soupçon
» d'aucune liaison particulière entre nous
» deux. »

Je retournai près du spectre. La jeune Dame voilée s'y trouvoit. Le tyran n'exigeoit plus d'elle qu'elle gardât le voile & le silence ; cependant elle s'y obstinoit, & j'avoue que j'en fus surpris.

Au bout de quelques jours, le Duc me demanda à la Princesse, pour que je passasse chez lui quelques nuits : ce fut son expression. Je m'étois attaché à lui inspirer de l'estime ; ainsi, je ne craignois pas qu'il cherchât à me manquer de respect. Je cou-

chai donc chez lui, & je me trouvai seul d'hommes dans son serrail; car, pour lui, il étoit moins que rien. Il admettoit à sa table celles de ses captives qui lui plaisoient le plus. Ma petite Marquise étoit privée de cet honneur; mais, comme il me vit une ou deux fois lui parler, il crut que je la goûtois; &, dans le dessein de me faire sa cour, il l'invita & la fit placer auprès de moi. Il me donna bientôt inspection sur toutes ses Sultanes : emploi dangereux pour un homme qui n'étoit pas privé de son sexe! J'en profitai d'abord pour voir en particulier ma petite Marquise; &, comme on respiroit un air empoisonné dans ce séjour de corruption, sa vertu, si forte contre le tyran, le fut moins contre moi. Je rougis de me représenter ici comme agresseur. Quoi qu'il en soit, le hasard nous avoit fait faire innocemment les premiers pas à Venise; & nous mîmes toutes les suites sur le compte du hasard.

Ce séjour étoit en effet bien corrompu. Je le trouvois beaucoup plus scandaleux que celui de la fée. Les jardins du vieux despote étoient ceux d'Epicure. La statue de ce philosophe trop relâché s'élevoit au milieu d'un petit bois de myrthe; on rencontroit, à chaque pas, celles de tous les

plus fameux voluptueux de l'histoire tant ancienne que moderne, depuis les souverains, comme Sardanapale, jusqu'aux simples auteurs, comme Ovide & Pétrone. Les Laïs, les Phryné, les Leontium, les Aspasie respiroient, par les mains des Phidias, dans ces dangereuses retraites. Auprès des courtisannes Italiennes, notre fameuse Ninon brilloit entre la Fare & Chaulieu. On voyoit un petit temple, qui portoit pour inscription, *A la Déesse des Sybarites*. Au milieu de ce profane sanctuaire s'élevoit une statue, qui représentoit Vénus ou la Volupté. L'édifice étoit orné de tableaux, qui offroient des scènes de mollesse & de plaisirs obscènes; ou s'ils représentoient la mort de quelques héros, c'étoit celle des débauchés, qui avoient expiré dans les bras de la volupté, comme l'Empereur Adrien, qui en mourant prononçoit ces vers :

Animula, blandula, vagula, &c.
Ma petite ame, ma mignonne, &c.

& quelques autres.

Il y a de la bizarrerie & du caprice dans tout ce qui procède des gens dévoués à leurs passions, & brouillés avec la raison. Auprès de ces deux châteaux consacrés au libertinage, les propriétaires avoient fondé

deux couvents, l'un d'hommes, l'autre de femmes, où l'on avoit rassemblé des victimes de l'un & de l'autre sexe, qui faisoient pénitence pour toutes les sottises qu'on ne cessoit de commettre dans les deux séjours de corruption; & tandis que des coquins se livroient sans retenue à leurs coupables divertissements, de petits novices & de jeunes nones étoient chargés de se discipliner saintement pour ces pervers, qui, sur cette idée, péchoient en sûreté de conscience.

J'osai pénétrer dans ces asyles d'une pieuse crédulité. J'interrogeai ces innocentes victimes, qui comptoient faire leur salut, en travaillant si naïvement pour celui de mes indignes compagnons. Je vis, avec une douce surprise, que ceux qui expioient les fautes étoient infiniment plus heureux, que ceux qui les commettoient; & qu'il y avoit plus de bonheur dans le séjour de la pénitence, que dans celui de la débauche & du plaisir.

On avoit bâti en secret, entre les deux couvents, un autre asyle encore plus sérieux. Un homme vêtu de noir m'y fit entrer un jour. Au sortir de l'endroit le plus voluptueux de la moderne Sybaris que j'habitois, je pénétrai dans un antre funèbre, où je vis, d'un côté, une statue dévorée de serpents, se rongeant les poings, dans l'atti-

tude du plus horrible déſeſpoir, avec cett inſcription, LE REMORDS. Des flamme ſortant d'un gouffre éclairoient lugubrement ce ſimulacre. De l'autre côté, une ſe conde ſtatue, la poitrine briſée, fondoi en larmes; & ſes pleurs formoient un fontaine, qui portoit pour inſcription, L REPENTIR. J'allois ſouvent viſiter cett retraite & les deux couvents contigus; & j'y puiſois de la force pour réſiſter à la cor ruption qui m'environnoit.

Je me laſſai bientôt du ſot habit & du rôle de femme; & ce ne fut pas pour un motif bien louable. Je crus, puiſqu'il faut le dire, que, pour être le vrai Sultan du ſerrail où j'étois enfermé, il falloit que je priſſe l'habit d'homme. J'en demandai la permiſſion au ſtupide tyran, lui proteſtant que j'avois toujours paſſé pour être aſſez bien, ſous cet ajuſtement. « Je ſuis aſſez » porté à le croire, me dit-il, & je conſens » à cette comédie. » En effet il me trouva merveilleuſement bien en homme. » Tu » vas, me dit-il, faire tourner la tête à » toutes nos femmes. Que je ſuis fâché » qu'elles t'aient vu ſous un autre unifor- » me! Tâche de leur perſuader que tu es » réellement un homme, que tu t'étois dé- » guiſé en femme pour t'introduire chez » moi; je feindrai d'être dupe, & nous

nous amuſerons. » Le principal amuſement devoit être pour moi. Il falloit obéir au ſouverain du lieu. Il vouloit me voir perſuader à ſes femmes que j'étois du ſexe fait pour leur plaire : je me ſentois en état de le leur prouver.

L'impreſſion que la vue d'un homme fit ſur ces jeunes recluſes eſt ſingulière. Toutes embraſsèrent avec tranſport l'idée que j'étois du ſexe, dont j'arborois l'étendard. Pluſieurs parurent diſpoſées à en recevoir des preuves; & des jeunes gens peut-être trouveront qu'alors ma ſituation étoit digne d'envie; mais les plaiſirs ne ſont pas le bonheur; & l'on ne peut être heureux quand on rougit de ſoi-même.

La jeune Dame voilée piqua mon amour propre. Jamais elle ne vouloit me faire voir ſon viſage, ni me faire entendre ſa voix; &, pour que je ne violaſſe pas le myſtère dont elle vouloit s'envelopper, jamais elle ne s'offroit devant moi qu'en compagnie. Cependant elle m'aimoit, ou, du moins, elle paroiſſoit s'intéreſſer à moi. Souvent elle ſoupiroit, elle laiſſoit tomber des larmes, & me ſerroit quelquefois la main. « Eſt-ce, Julie, me diſois-je, qui rougit » à mes yeux de ſa ſituation, & qui n'oſe » me dévoiler une infidèle ? » On verra par la ſuite quelle étoit cette Dame, & les rai-

ſons qu'elle avoit de ſe cacher à mes yeux.

Cependant la Princeſſe s'appercevoit de mes prétendus plaiſirs, dont elle étoit jaloufe, parce que jamais elle n'y avoit participé. Elle deſiroit, pour me punir, que quelques-uns de mes camarades vinſſent les partager. Eux-mêmes, de leur côté, le ſouhaitoient de toute leur ame. Ils ſe doutoient que j'étois dans le paradis qu'on leur interdiſoit; & la jalouſie s'établiſſoit naturellement dans leurs cœurs.

Leur maîtreſſe réſolut décidément de me donner un rival, chez le vieux Duc. Cette infirme Excellence traînoit en langueur; Madame avoit, parmi ſes favoris, un médecin de bonne mine; elle propoſa au grabataire de le lui amener. Il y conſentit; & l'Eſculape vint jouer, avec moi, le rôle d'Hercule, parmi tant de Beautés. On va croire, d'après ces expreſſions, que j'étois fort coupable. Je l'étois moins que tout autre ne l'auroit été à ma place; mais il ne m'étoit pas toujours poſſible de réſiſter à l'aſcendant des circonſtances; & le récit de cette partie de ma vie eſt une confeſſion expiatoire, que je fais humblement au lecteur.

L'Eſculape fut d'abord enchanté de ce ſéjour. Pour moi, je le vis entrer avec autant de plaiſir que toutes nos odaliſques.

J'avois besoin d'aide. Il ne s'épargna pas, pour m'en procurer. Il se ménagea moins que moi, & fut moins scrupuleux. Je lui sus gré du service qu'il me rendoit. Il fut flatté de ma reconnoissance, conçut de l'amitié pour moi, & me parla, dès le commencement, à cœur ouvert. Bientôt il me dit : « Je suis sur les dents. Il faut faire » venir tous les autres, ou, dans peu, » nous serons enterrés. Dix régiments n'y » suffiroient pas. »

Il étoit plus adroit & par conséquent plus fourbe que moi. Il s'insinua dans l'esprit du Duc, & lui persuada que, dans l'impuissance où il étoit de goûter du plaisir, son seul amusement devoit être d'en voir goûter aux autres. Il lui fit desirer d'engager la Princesse à permettre que quelques uns de ses levriers (c'est ainsi qu'elle les appelloit) vinssent *fourager* chez lui. Madame, qui étoit en secret dans le même dessein, se hâta d'y consentir. Elle affecta de fermer les yeux, & laissa passer chez le Duc six de ses Adonis, impatients de partager mes plaisirs, qui furent bientôt suivis par six autres aussi bien intentionnés. On sent quels lauriers durent cueillir des hommes si expéditifs, au milieu d'une si abondante moisson. Ce premier pas franchi, il n'y eut bientôt plus moyen de retenir les autres as-

pirans. La petite porte fut enfoncée ; & ces brigands se précipitèrent sur les innocentes victimes qui voloient au-devant des coups. Qu'il se commit d'iniquités ! que de sottises à expier, par les saints reclus des deux couvents voisins ! que j'ai hâte de faire sortir mon lecteur de ces maisons perverses ! Le Duc fut d'abord surpris & irrité de ce désordre ; mais il se passa des scènes si plaisantes à ses yeux, qu'il ne pouvoit s'empêcher d'en rire comme un fou ; ce qui étoit suivi de quintes, dans lesquelles il sembloit prêt à rendre l'ame.

La Princesse rioit beaucoup moins que lui, de tous ces scandaleux passe-temps. Ses plaisirs en diminuoient. Tous ses favoris avoient bien moins d'empressement pour elle, depuis qu'ils pouvoient se pourvoir si abondamment. Sa santé déclinoit ; elle n'avoit pas impunément un médecin. Celui-ci, aussi intrépide assassin que le sont tous ses confrères, si l'on en croit nos railleurs, savoit insinuer doucement la mort dans le cœur de ses deux riches victimes. Il les conduisoit sur le bord du tombeau, les y retenoit, & ne vouloit les y laisser tomber, que quand il seroit las de s'amuser à leurs dépens. (Conduite indigne, même à l'égard du vieux tyran !) Il leur persuadoit cependant qu'ils avoient bien

du plaisir à voir cette jeunesse se divertir. Il y avoit en effet des divertissements de toutes les espèces. Les deux maisons n'en faisoient plus qu'une. Outre les orgies de l'Amour & de Bacchus, il y avoit des fêtes, des bals; on jouoit des comédies devant les deux momies agonisantes. Toute cette jeunesse étoit dans l'ivresse du plaisir; & moi, j'étois si confus, que la honte me rendoit ce séjour insupportable.

La petite Marquise étoit aussi scandalisée que moi d'un pareil débordement. Jamais elle ne laissa approcher d'elle aucun de ces impudens débauchés. Forte contre tous les autres, elle n'avoit de foiblesse que pour moi. Je lui en étois plus attaché. Les autres Beautés blessoient peu-à-peu ma délicatesse, qui trouvoit à se soulager auprès de ma petite Romaine. Je goûtois dans ses bras les plaisirs de la décence; & l'on pourroit presque dire de l'honnêteté, en les comparant aux dérèglements qui nous environnoient.

Au milieu de tant d'objets révoltans, sans doute ma conduite choqua moins la Dame voilée que ci-devant. Sans daigner se dévoiler à mes yeux, elle consentit du moins à me parler; mais avec la précaution de mettre toujours dans sa bouche je ne sais quel instrument, pour déguiser sa

voix. Elle me fit jurer que je n'approcherois pas la main de ſon voile; & dès-lors elle ſe livra à ma bonne foi. Expliquons-nous. Elle reſta intacte tant de ma part, que de celle de tous les autres. Je n'eus que ſa confiance. Son appartement fut d'ailleurs un ſanctuaire que les plus abandonnés de ces libertins reſpectèrent. J'y étois ſeul admis. Elle dépoſoit ſes larmes dans mon ſein. Elle m'avouoit que je la connoiſſois; mais elle ne vouloit jamais convenir qu'elle étoit ma Julie. Et, pure comme j'avois lieu de la croire, qu'elle raiſon auroit-elle eue de me cacher la vérité, & de ne pas ſe rendre à mon amour?

Il étoit temps que le maître & la maîtreſſe mouruſſent, pour faire ceſſer tout ce déſordre. Le médecin jugea enfin à propos de terminer leur ennuyeuſe vie. Le vieux Duc eut les honneurs du pas; la Princeſſe eut le crève-cœur de le ſuivre quelques jours après. Il faut pourtant peindre la différence qu'il y eut entre la fin de l'un & de l'autre perſonnage. Le vieux deſpote rendit ſon ame infernale, au milieu du vice & de la corruption, avec tous les ſymptômes qui pouvoient faire préſumer ſa damnation éternelle. La Dame, bien moins révoltante que lui, donna des eſpérances en ſa faveur, par une mort plus édifiante. D'abord, elle

voulut imiter le débauché octogenaire, en rassemblant, autour de son lit mortuaire, tout l'appareil des plaisirs profanes. Une musique douce & touchante, accompagnée de spectacles tristement voluptueux, s'efforçoit d'écarter loin d'elle les horreurs du trépas. Frivoles efforts! le vautour éternel perçoit en secret dans son sein.

Une jeune Beauté, consacrée à la chasteté dans le couvent où l'on faisoit des prières pour la moribonde, fut touchée du sort de cette malheureuse Dame ; & voulut contribuer à faire mourir saintement celle qui avoit vécu si indignement. Elle obtint, de sa prieure, la permission de venir braver les dangers du plus odieux séjour, pour y faire une si bonne œuvre. Le zèle de cette pieuse professe étoit un peu inconsidéré. On vit entrer, avec surprise, dans un repaire de perdition, une figure angélique. Il est vrai qu'elle avoit baissé son voile; mais les indignes débauchés le lui arrachèrent sans pudeur. Ils furent éblouis de ses charmes, & Vénus toute entière passa dans leurs cœurs. Je vis l'instant où leur rage insatiable alloit dévorer l'innocente victime. Je parus; je fus moi-même enchanté de sa vue; mais le respect pour la vertu contint mes transports. Je me présentai aux scélérats, pour servir de bouclier à cette

jeune vierge. Je parlai, je touchai, j'obtins un aſcendant dont j'eus lieu d'être glorieux. Par ma ſeule éloquence, j'enchaînai ces lions écumans aux pieds de la beauté vertueuſe. Je la conduiſis intacte auprès de la Dame mourante; & j'avoue que cet effort fut un de mes plus difficiles exploits.

Je ne puis peindre la ſenſation que j'éprouvai, quand je vis l'innocence ornée de tant de charmes auprès du vice agoniſant. La pieuſe vierge parla. Quelle grace céleſte dans ſon langage! quel douce perſuaſion couloit de ſes lèvres! quel contraſte de cette Beauté heureuſe, au ſein des auſtérités, par l'attrait de ſes pures vertus, avec une femme blaſée qui expiroit des ſuites de ſes plaiſirs infâmes! Combien celle qui vit en paix avec ſa conſcience eſt plus heureuſe, que celle qui meurt dévorée de ſes remords!

La Princeſſe fut touchée des diſcours de la belle none, au point qu'elle en fut convertie. Elle ſupplia en grace la jeune miſſionnaire de ſolliciter pour qu'elle pût expirer dans le monaſtère. On voulut bien accorder cette grace à S. E. moribonde qui alla rendre l'ame ſur un lit de cendre, au milieu des nones, qu'elle édifia autant par ſa mort, qu'elle les avoit ſcandaliſées par ſa vie.

Dès que la Princeſſe eut terminé ſes triſtes jours, la Juſtice vint fondre dans l'aſyle des plaiſirs, pour le piller d'une nouvelle manière. Le médecin, la Dame voilée, la petite Marquiſe, quelques autres, & moi, nous étions couchés ſur les deux teſtaments. Les deux morts n'avoient point d'héritiers, & leurs biens furent employés en ce qu'on appelle œuvres pies. On agrandit les deux monaſtères contigus, en y enclavant tout le terrein qui avoit ſervi aux myſtères de la profanation. Le nombre des ſujets de ces deux couvents augmenta avec leurs revenus; mais tous ces ſujets furent condamnés à ſe mortifier, pour expier les fautes commiſes par les fondateurs. La mémoire de ces déſordres fut ainſi perpétuée, par la rigoureuſe perpétuité des pénitences qu'ils occaſionnèrent; & des religieux, d'un côté, & des religieuſes, de l'autre, travaillèrent à réparer les déréglements commis en ce lieu, par des religieux & des religieuſes; puiſqu'il ſe trouvoit, dit-on, des ſujets de l'une & de l'autre eſpèce, parmi les malheureux dont nous avons décrit & déploré les débordements.

Fin du Livre ſecond.

PREMIÈRE SUITE
DE
L'AVENTURIER FRANÇOIS.

LIVRE TROISIÈME.

CHACUN retourna dans ſon couvent, ou dans ſon logis. La violence que tout le monde prétendit avoir reçue fut une excuſe générale. Je retournai à Rome avec la Marquiſe & la Dame voilée. Leur part de l'héritage leur ſervit à payer penſion dans un couvent, où je les mis en dépôt. Quant à moi, il me revint deux mille écus, avec leſquels je me diſpoſai à pourſuivre mes recherches; car je voulois toujours trouver ma Julie, quoique, dans ma funeſte retraite, je me fuſſe rendu peut-être indigne d'elle.

Je ne tardai pas à rencontrer Fourbin. Le drôle avoit l'art de ſe trouver par-tout ſur ma route. J'avois de l'argent, il n'en manquoit pas; nous fûmes très-contents l'un de l'autre. Je lui demandai des nouvelles de Julie. « Je crois l'avoir déterrée,

» me répondit-il : elle avoit disparu pen-
» dant quelque temps ; mais elle vient de
» reparoître & d'entrer dans un couvent. »
— « Quel est ce couvent ? lui dis-je. » Il me le nomma. C'étoit précisément le même, que celui où j'avois placé la Dame voilée. « Si j'en crois mes soupçons, reprit-il,
» elle y est avec votre petite Marquise
» Contini. Elles se sont trouvées ensemble,
» me dit-on, dans un château dont on ra-
» conte des choses étranges. Elles avoient
» été toutes deux enlevées pour ce bel
» asyle. » Alors il me raconta mille particularités que je ne savois pas, touchant les deux maisons où j'avois logé, m'en fit connoître le maître & la maîtresse, & m'apprit une infinité de choses, que je me garderai bien de confier au papier, & sur lesquelles je prétends garder un silence éternel.

Puissances du ciel, c'étoit donc Julie sous les yeux de laquelle j'avois vécu chez le vieux Duc ! Quelle vie, bon Dieu, j'y avois menée ! Mais non, j'avois mille raisons plus fortes de croire que ce n'étoit pas mon épouse. Pour dissiper mes doutes, d'une ou d'autre manière, je volai au couvent où j'avois mis les deux intéressantes personnes. Je demandai la Dame voilée. On me dit qu'elle n'y étoit pour personne, & sur-

tout qu'elle n'y feroit jamais pour moi. Je fus piqué d'un fi cruel refus. Je voulus parler, au moins, à ma petite Marquife; elle vint au parloir. « Oui, j'en conviens, me » dit-elle, je fuis déjà intimement liée » avec la Dame inconnue, qui eft l'objet » de vos recherches. Cette Dame a fes rai- » fons pour ne pas fe faire connoître à » vous; &, malgré l'amour que je vous » porte, jamais je ne trahirai les fecrets de » mon amie. » Dans mon dépit, je m'écriai: « Il n'y a peut-être qu'une femme » difcrète dans le monde. Elle l'eft à con- » tre-temps; & il faut qu'elle me tombe » en partage. »

Furieux, j'allai confulter M. Bartolin, avocat, pour favoir fi je ne pourrois pas me faire rendre ma femme; car la contradiction me perfuadoit que c'étoit elle que j'avois mife au couvent. « Rien de plus fimple, me » dit le petit Cujas. Il s'agit feulement de » prouver que la Dame, que vous récla- » mez, eft votre femme. » — « Je n'en » fuis pas sûr, lui répondis-je; » mais je lui expofai les motifs de mes foupçons. « Il » faut vérifier tout cela, reprit-il, & aller » aux informations. J'y procéderai avec le » plus de diligence qu'il me fera poffible. » Voyez fi vous êtes en fonds. » Je ne voulus pas rifquer plus de cinquante fequins,

il daigna se contenter d'une si foible avance; & me recommanda de faire aussi des perquisitions de mon côté. Fourbin s'en chargea, & je me fiois un peu plus à sa sagacité, qu'à celle de M. Bartolin.

Je commençois à concevoir des espérances presque sûres de trouver ma Julie dans la Dame voilée, quand Fourbin vint me dire qu'elle étoit dangereusement malade. Je tressaillis à cette nouvelle, & je volai à son couvent. On me répéta ce qu'on m'avoit déjà dit, qu'elle seroit toujours invisible pour moi. « Mais, m'écriai-je, on » dit qu'elle est dangereusement malade. » — « C'est une raison de plus, me répondit-on, pour que vous ne puissiez la » voir. » Je voulus insister. « Vous ne vous » flattez pas, me dit-on, qu'on fasse des» cendre une mourante pour vous parler, » ni qu'on viole les saintes loix de la clô» ture, pour vous conduire auprès d'elle. » — » Mais, repris-je, est-ce elle ou une au» tre, qui est malade? y a-t-il ici quelque » malade? » — « Il y a plusieurs malades » ici, me répondit-on. Quant à la personne » dont vous vous informez, elle ne veut » pas que vous soyez instruit de son sort; » ainsi toute question est superflue. » Je demandai qu'on fît venir, du moins, la Marquise Contini. « Elle n'est plus ici,

» me répondit-on; ſon mari eſt venu nous » l'enlever. » — « Ciel ! il n'eſt donc pas » mort, m'écriai-je! » — « Il y a apparen- » ce, me répliqua-t-on froidement; » & je ne pus obtenir d'autre réponſe.

Je me retirai déſeſpéré. J'étois, à la vérité, moins inquiet ſur mon compte, puiſque le mari que j'avois tué n'étant pas mort, je devois être à l'abri de toute pourſuite, pour cauſe d'aſſaſſinat; mais mes inquiétudes augmentèrent, parce que j'en conçus auſſi ſur le compte de la petite Marquiſe. « Que va faire le barbare de cette » charmante épouſe, m'écriai-je ? Et ma » Julie! eſt-ce elle qui eſt malade ? eſt-ce » elle qui eſt en danger ? »

Je chargeai Fourbin de s'en informer. Il m'aſſuroit tous les jours que c'étoit la Dame voilée qui étoit malade, & que cette Dame étoit ma Julie. Les nouvelles devenoient, de jour en jour, plus déſeſpérantes. Un matin il m'annonça qu'il y avoit un peu de mieux; mais le lendemain il m'apprit que la malade n'étoit plus au couvent. Il conſuma deux jours de recherches, pour découvrir qu'on l'avoit tranſportée à la campagne, afin qu'elle y reſpirât un air plus ſalubre. Il déterra enfin l'endroit où elle étoit. Le mieux ne s'étoit pas ſoutenu. Nous nous trouvions dans la ſaiſon où rè-

gne à Rome ce qu'on appelle *la mala aria* (le mauvais air). On dit que, dans ce temps mal-ſain, il eſt preſque mortel de changer d'habitation. Je tremblai pour la précieuſe malade. J'arrivai à la maiſon de campagne où elle étoit. On ne ſavoit qui je demandois. On ignoroit ſon nom. Seulement on me dit qu'il y avoit, dans la maiſon, une Dame à toute extrémité ; qu'on avoit défendu de la laiſſer voir à perſonne. Je me retirai, le déſeſpoir dans le cœur.

Je paſſai deux jours dans les plus cruelles inquiétudes; mais ce n'étoit que le prélude de ce que j'allois ſouffrir. Le troiſième jour, Fourbin entra dans ma chambre, le viſage compoſé, étalant tous les dehors de la plus grande conſternation. Il affecta des ménagements extrêmes, pour m'apprendre enfin que la Dame, qui m'intéreſſoit, n'étoit plus. Je m'attendois à ce coup de foudre, & je n'en fus pas moins frappé. « Mais conſolez-vous, mon cher maître, » reprit le traître, ce n'eſt peut-être pas » Julie... » — « Julie! Arrête, m'écriai- » je, ne prononce pas ce nom ſacré. » Après ce cri de douleur, je tombai dans un profond évanouiſſement.

Le zélé ſerviteur me fit revenir à moi-même. J'entr'ouvris mes yeux appeſantis ;

il me sembloit que j'étois tombé dans le fond d'un précipice. Mes réflexions sans suite étoient les rêves d'un malade. Je fus attaqué d'une grosse fièvre, & l'on me mit au lit.

Malgré tout ce que pouvoient me dire Fourbin & ceux qui m'environnoient, je m'enfonçois, sous leurs yeux, dans l'amertume de mes réflexions. Je me rappellois toute ma vie passée à songer à ma Julie. Elle avoit toujours été l'objet de tous mes vœux. Au fond des Terres Australes, sur le trône d'un grand empire, sous la terre, sur les mers, je n'avois pensé qu'à elle, je n'avois desiré qu'elle. Après n'avoir eu qu'elle pour but de tous mes pas, dans une si grande diversité d'aventures, je n'avois joui d'elle que trois mois; &, sur-le champ, je l'avois perdue. Je l'avois enfin retrouvée dans un séjour infâme; & comment s'y trouvoit-elle? Ah! du moins, elle étoit vertueuse, elle étoit estimable, au milieu de la corruption; & moi! quelle étoit ma conduite? Étois-je digne qu'elle se dévoilât à moi? ne devoit-elle pas rougir d'un si honteux époux? Hélas! si près d'elle, avois-je assez de bon sens pour la chercher sérieusement, pour m'assurer qu'elle étoit sous mes yeux? Plongé dans des voluptés qui m'abrutissoient, je poursuivois, sous ses

yeux,

yeux, mes honteuses infidélités. Quel creve-cœur pour elle ! & qui sait si ce n'est pas ce chagrin que je lui ai causé, qui l'a précipitée dans le tombeau ? J'aurois donné la mort à ma Julie ! ô ciel ! A cette horrible idée, je poussai un cri perçant, & je tombai dans l'anéantissement. Bientôt après, revenu à moi-même, je repris le cours de mes réflexions, qui devinrent moins lugubres. Le flambeau de l'espérance vint luire & s'avancer à mes yeux. « Mais est-ce elle » enfin, me disois-je ? Y a-t-il même la » moindre apparence ? Je ronge un frein » douloureux, je dévore les serpens des » remords, pour l'unique plaisir de me » désespérer. »

Le lendemain, Fourbin dit, auprès de mon lit, qu'il venoit d'assister à une partie des obseques de la Dame, qu'il s'étoit senti le cœur si serré, qu'il n'avoit pu y rester. Il fit la description de cette morte intéressante, qui, selon l'usage du pays, avoit la face découverte. « Est-ce elle, m'écriai-» je en sursaut ? » Fourbin, la main sur la poitrine, d'un air oppressé, me dit avec peine, qu'il n'en pouvoit plus douter.

« Je la verrai, m'écriai-je ; je saurai à » quoi m'en tenir : je confondrai ceux qui » soutiennent que c'est ma Julie. » Je me levai sur-le-champ ; &, malgré ma foi-

bleſſe, je volai vers la fatale égliſe, qui étoit, en même temps, une paroiſſe & un couvent. J'arrivai trop tard. L'office tiroit à ſa fin. On enlevoit le cadavre, pour l'emporter en terre. Les prêtres, qui environnoient leur proïe, ſembloient jaloux de me la cacher. Je voulus les écarter, pour voir l'objet qu'ils enlevoient. Je le fis avec trop peu de meſure. Je paroiſſois égaré. On me prit pour un fou qui venoit troubler les ſaints myſtères; on m'écarta avec violence. Je ne pus qu'entrevoir la victime. On venoit de lui couvrir le viſage, de ſon linceul; il me fut impoſſible de la reconnoître. Je ne pus même diſtinguer ſi c'étoit la Dame que j'avois vue dans l'indigne ſerrail. On la dépoſa, devant moi, dans la terre. J'entendis les têtes & les os de morts rouler ſur ce cadavre ſi précieux pour moi. Il ſembloit que tout ce fardeau tomboit ſur mon cœur. Je rentrai dans l'égliſe, pour y pleurer aux pieds des ſaints autels. Je m'aſſis dans un confeſſionnal. J'écoutai, avec une volupté douloureuſe, le chant funèbre qui fut recommencé pour la même morte, ou pour quelqu'autre. Ma douleur ſe calma par dégrés; & laiſſa place à la réflexion, qui me diſoit toujours que j'étois un grand fou de me déſeſpérer pour une chimère, que je n'avois aucune certitude de la mort

de celle que j'aimois. « Peut-être vit-elle,
» me disois-je; peut-être est-elle plus heureuse que moi. Si elle jouissoit, tandis
» que je la pleure; si elle se livroit à un
» criminel amour, dans les bras de son indigne ravisseur!... Julie!... ah! c'est
» un crime de le penser. Il vaut mieux la
» croire morte. » Peu-à-peu le sommeil, qui, depuis huit jours, se refusoit à mes voeux, vint se glisser entre mes paupières, & me plonger enfin dans un anéantissement semblable à la mort que j'invoquois.

Bientôt un songe frappant vint me persuader que je veillois. Je crus entendre quatre anges, qui, des quatre coins du temple, faisoient retentir, sous la voûte, des trompettes éclatantes, pour éveiller les morts. Je vis les mânes plaintifs percer la tombe, & s'élever du sépulcre, m'offrant de longs fantômes couverts de linceuils funéraires. Au milieu d'eux Julie, excédant sa stature naturelle, vêtue de blanc & couverte d'un voile azuré, à travers lequel je distinguois sa figure angélique, s'avança vers moi, une palme à la main. Je lui tendis les bras: « O ma Julie! lui dis-je, toi
» que je cherche & que j'adore sans cesse,
» es-tu toujours sous les cieux, ou la mort
» a-t-elle moissonné tes appas? » — Ah!
» cher époux, me répondit-elle, je t'aime

» toujours ; mais toi, n'as-tu point à rou-
» gir ? Je ſuis pure aux yeux de l'Eternel,
» en peux-tu dire autant de toi ? Tu ſou-
» haites que je vive ; ah ! ſi je ſuis à tes
» yeux d'un ſi grand prix, rends-toi digne
» de moi. Tant que tu ne mérites pas ta
» Julie, elle eſt morte pour toi. » Alors j'élevai mes bras vers cette Beauté, jurant de lui être fidèle. Elle m'honora d'un ſourire céleſte ; & parut s'élever dans les cieux, tandis que les morts rentroient dans le ſein de la terre. Je m'éveillai, frappé d'une ſecrète horreur. Je croyois voir encore les ombres ſépulcrales s'égarer au milieu du temple, & deſcendre lentement dans la tombe. Je ſentois qu'un ſonge n'étoit qu'une vaine illuſion ; mais cherchant à ſaiſir tout ce qui pouvoit flatter mon eſpoir, je me diſois : « ſelon mon ſonge,
» le ſort de Julie eſt différent de celui des
» morts. Elle n'eſt pas deſcendue avec eux
» ſous la terre. Elle me promet que je la
» poſſéderai, ſi je ſuis digne de ce bonheur.
» Elle n'eſt donc pas au rang des morts. »

Je regardois autour de moi avec effroi. J'étois tranſi. Je ne ſavois comment j'avois pu m'endormir ainſi dans un temple ; & comment perſonne ne m'avoit éveillé. Je vis, dans l'égliſe, un autre cadavre qui attendoit, pour le lendemain, les honneurs

de la sépulture; c'étoit celui d'une femme. Ses traits paroissoient horriblement défigurés par les suites d'un apoplexie, dont elle avoit dû mourir.

Tout-à-coup j'entendis un grand bruit, qui me fit chercher un asyle pour me cacher. Je vis entrer des moines éclairés de plusieurs flambeaux. Ils apportèrent un corps entièrement nu, d'une figure maigre, exterminée par les traces d'une effroyable misère, portant une très-longue barbe, quoique ce ne fût pas l'usage de ce couvent. Ils approchèrent de la fosse destinée pour le cadavre de la femme, dont je viens de parler, & s'apprêtèrent à y déposer celui qu'ils apportoient. De l'endroit où j'avois su me cacher, j'étois à portée de tout voir. La figure sépulcrale ouvrit la bouche, & poussa un soupir. Les moines me parurent d'abord étonnés, plusieurs même se sauvèrent : mais les plus intrépides leur crièrent : « c'est une terreur panique, appro» chez. » A l'instant tous ces bourreaux entourèrent le mort, qui ne l'étoit pas, si j'en devois croire mes yeux. Je ne pus bien distinguer ce qu'ils lui firent : mais au bout de quelques minutes, ils dirent : « à présent » il est bien mort. » Un d'eux ajouta, d'un air de compassion : « après la vie doulou» reuse à laquelle il avoit été condamné,

» sans doute la mort est un bienfait pour » lui. » Je le vis encore, après leur funeste opération, avant qu'il fût précipité dans la tombe. Je crus appercevoir, sur son col, la marque d'une corde dont ils venoient peut-être de le serrer. Enfin les Religieux le descendirent au fond de la sépulture préparée pour la morte. On jetta, sur lui, de l'eau bénite, de la chaux, pour le consumer promptement, & un peu de terre, pour le couvrir. « De cette manière, dit quel-» qu'un, l'on ne pourra rien soupçonner. » La profondeur de la fosse fait qu'il ne » paroîtra rien; & qu'on pourra la croire » occupée toute entière, par la morte à » laquelle elle est destinée. »

Cette sainte action achevée, les Religieux firent une courte prière, & se retirèrent. Je fus saisi d'une juste horreur. J'avois entendu parler confusément d'un certain moine qui avoit disparu, il y avoit quelques années, sans qu'on eût pu savoir ce qu'il étoit devenu; j'eus lieu de croire que c'étoit lui qui avoit été, sans doute, enfermé, comme je l'avois jadis été moi-même, & qui avoit enfin succombé sous le poids de ses maux. Je plaignis cet infortuné, d'autant plus vivement, que j'étois en état de mesurer l'horreur des peines qu'il avoit souffertes. Je remerciai le ciel,

qui m'avoit caché aux regards de ces malheureux : car, peut-être, s'ils m'avoient apperçu, ils auroient aussi trouvé place pour moi, dans la profondeur de la fosse.

Je sentis que la nuit devoit être encore bien longue. Je fis sonner ma répétition ; elle m'apprit qu'il n'étoit encore qu'une heure & demie. Je me remis dans mon confessionnal, où l'inquiétude & le froid m'empêchèrent de refermer l'œil.

Bientôt je suis témoin d'une nouvelle scène. Un jeune ecclésiastique entre dans l'église, par une fenêtre qu'il a l'imprudence de laisser ouverte. Il va droit à l'autel, ouvre le tabernacle, enlève le S. Ciboire, y joint quelques calices, & le soleil ou ostensoire, & fait un paquet de toute cette précieuse capture. Delà, il remonte sur la fenêtre, pour se retirer ; mais il est bien surpris de voir, dans la rue, une foule de gens armés, qui le couchent en joue, & lui crient *ferma* (arrête). Les Italiens sont la piété même. Un fils auroit tué son père, ils s'empresseroient tous pour le sauver, en disant *le pauvret, il s'est aidé* ; mais il s'agissoit ici du vol d'une église ; tout le monde doit, en conscience, faire, dans cette circonstance, le rôle d'archer. Depuis quelques jours, on avoit entendu dire, chaque matin, que quelque

église avoit été volée, dans la nuit. On vit une fenêtre ouverte, on remarqua une lumière, qui paroissoit errer dans le temple. Il n'en fallut pas davantage pour faire croire qu'il y avoit, là, un voleur. Soudain les braves Romains avoient été chercher leurs fusils; & ils étoient sous les armes, pour contenir le sacrilège, en attendant que la garde fût venue.

Le malheureux, voyant cette troupe inattendue, rentra dans l'église, pour se cacher. Je m'étois caché moi-même, en voyant approcher ce nouvel orage. J'eus le déplaisir que le coupable vint se réfugier précisément dans la niche, qui me servoit d'asyle. C'étoit dans l'épaisseur d'une fenêtre, devant laquelle il y avoit un rideau tiré. Je voulus céder ma place au voleur, & fuir une pareille compagnie; mais ce mauvais sujet, très-fâché de me rencontrer, m'appuya son couteau sur la poitrine, me jurant qu'il l'enfonceroit, si je faisois le moindre mouvement. Quoique malade, j'avois assez d'agilité pour tenter de lui échapper; mais j'entendis la garde entrer dans l'église, & je n'osai remuer. On chercha par-tout; & l'on désespéroit de trouver le criminel. La fenêtre où nous étions cachés s'élevoit derrière les orgues; quelques degrés y conduisoient. Malheureusement le rideau tiré devant

nous étoit trop court, & laiſſoit voir nos pieds. Quelqu'un les apperçut; il ouvre le rideau, & dit: « Ah! voici nos deux coquins! » Le voleur eut l'honnêteté de s'écrier: « celui-ci n'en eſt pas, » & tenant ſon couteau tout prêt, il ſe l'enfonça dans la poitrine, avec une rage inexprimable, pouſſa un beuglement, & tomba roide mort.

On enleva le mort & le vivant. On nous enferma tous deux enſemble, dans un cachot. On me mit les fers aux pieds & aux mains; & on eut la ſcrupuleuſe attention d'en faire autant au cadavre, de peur qu'il n'eût la malice de s'échapper.

Le lendemain, nous fûmes tous deux traduits devant le Juge. Le mort fut, d'abord, atteint & convaincu, parce qu'il ne nioit pas; mais moi je niois. Je racontai l'hiſtoire ſelon la plus exacte vérité. Je dis que j'étois malade depuis huit jours, ce que je demandai à prouver, par la dépoſition de toute la maiſon où je logeois; qu'ayant voulu voir l'inhumation d'une perſonne qui m'étoit chère, je m'étois tranſporté, avec peine, à l'égliſe; que le ſommeil m'y avoit ſurpris dans un confeſſionnal; que m'étant éveillé vers le milieu de la nuit, j'avois été, pour ma diſgrace, témoin du vol; que le voleur étant venu, malheureuſement, ſe cacher dans l'aſyle où je m'étois

réfugié moi-même, avoit ſu me contenir, en m'appuyant ſon couteau ſur la poitrine; qu'il avoit enfin reconnu lui-même que je n'étois pas ſon complice. Pour ne pas me ſuſciter de nouveaux embarras, je gardai le ſilence ſur le mort à longue barbe, que j'avois vu enterrer.

On procéda aux informations. On vérifia ce que j'avois dit, touchant ma maladie. Fourbin & toute la maiſon, où je logeois, en atteſtèrent la vérité. On découvrit que c'étoit le jeune eccléſiaſtique, qui avoit volé précédemment pluſieurs égliſes. On ſe ſouvint de lui avoir entendu dire, que s'il ſe trouvoit dans le cas de voler, & qu'il fût découvert, il ſe donneroit la mort, plutôt que de ſe laiſſer prendre. C'étoit un malheureux, un déterminé; mais non pas un ſcélérat. Il voloit pour entretenir ſes maîtreſſes, il riſquoit ſa vie; mais il n'attentoit pas à celle d'autrui. Il ſe donna la mort, pour éviter l'infamie du ſupplice; mais il eut l'attention, dans ce moment terrible, de reconnoître mon innocence.

Il y avoit beaucoup de préſomptions en ma faveur; mais la circonſtance d'avoir été pris, comme en flagrant délit, avec le coupable, offroit un indice terrible contre moi. On n'oſoit me condamner; mais on ne pouvoit m'abſoudre. Je craignois que

l'affaire ne traînât en longueur ; & que, déjà malade, le chagrin ne me fît succomber à tant de maux, dans un cachot malsain. Heureusement mon Juge tomba malade lui-même : son substitut poursuivit la procédure à sa place. Je le reconnus, il me reconnut. Il avoit été un de mes camarades d'esclavage dans le serrail de la fée. Il savoit l'histoire de la Dame voilée ; & pouvoit être sûr que je n'étois pas coupable. Il se hâta de me rendre justice, & de me mettre en liberté, en bénissant le ciel qui l'avoit mis à portée de délivrer l'innocence.

Je retournai chez moi. Fourbin me reçut avec de grands yeux ébaudis, & les dehors outrés d'un zèle extrême. Il me raconta toutes les démarches qu'il avoit faites pour me tirer de prison. Le traître vouloit s'attribuer l'honneur de ma délivrance.

On sent que tant de malheurs & d'inquiétudes, joints au séjour d'un cachot, n'avoient pas dû rétablir ma santé. Pour la recouvrer, je fus obligé, en arrivant chez moi, de me mettre au lit ; & j'y restai plus que je ne voulus.

« Mais, répétois-je sans cesse à Fourbin, » est-ce Julie que j'ai perdue ? Puis-je croire » une si horrible nouvelle ? » Il me dit que, pour m'offrir quelque chose de certain, il comptoit aller à l'église, chercher

l'extrait mortuaire de celle que j'avois vue enterrer. Il s'y transporta en effet, & me rapporta un extrait qui ne put éclaircir mes doutes. On y déclaroit que le 13 Novembre 1776, on avoit enterré une Dame françoise, cheveux d'un chatin-clair, traits réguliers, taille de cinq pieds cinq pouces morte, âgée, selon les apparences, d'environ vingt-cinq ans, dont on n'avoit pu deviner le nom, ni la condition; laquelle Dame, selon le rapport des gens chez qui elle étoit morte, annonçoit, par son langage, beaucoup d'éducation; &, par sa conduite, un caractère très-estimable.

Ce portrait avoit, sans doute, beaucoup de ressemblance avec ma Julie; mais toutes ces particularités pouvoient se rassembler dans plusieurs autres femmes; & l'extrait ne disoit pas le nom de la personne enterrée. D'ailleurs, comme on faisoit le portrait de la morte, afin de la caractériser & de la faire connoître, au défaut de son nom, si ç'eût été Julie, on n'auroit pas omis ce qui pouvoir la désigner plus particulièrement, savoir un signe naturel au coin de la bouche, du côté gauche, un autre sur la main droite, & une légère cicatrice au bras gauche. Je m'obstinai donc à me flatter que mon épouse respiroit encore. Cette espérance, que je nourrissois dans mon ame,

contribua même à accélérer ma guérison. Bientôt je fus convalescent ; &, quelques jours après, parfaitement rétabli.

Cependant, par une contradiction naturelle aux hommes, en espérant de retrouver ma Julie, je la pleurois toujours comme morte. Elle l'étoit pour moi ; car si elle vivoit encore, j'avois, du moins, perdu sa trace ; & je ne savois de quel côté tourner mes recherches. J'étois violemment tenté de retourner à Paris ; mais la saison étoit devenue déplorable, & j'étois encore dans ma convalescence. J'écrivis à mon frère, pour le prier de me mander l'état de mes affaires ; & si Julie, par hasard, n'avoit pas reparu. Je lui exposois un précis de mes aventures ; & je lui annonçois que je partirois pour aller le rejoindre, dès que j'aurois reçu sa réponse. Je lui faisois, d'ailleurs, des reproches de n'avoir jamais répondu à aucune de mes lettres, depuis mon départ. Cela étoit vrai ; & je ne savois pourquoi je n'avois reçu de nouvelles, ni de lui, ni de personne.

En attendant sa réponse, je voulus jouir des plaisirs d'une douce mélancolie. Je fis boucher toutes mes fenêtres, & draper ma chambre en noir. Je m'y enfermai avec la statue de ma Julie, que j'avois sculptée à la hâte en carton, & qui se trouva

parfaitement reſſemblante; tant j'avois les traits de cette perſonne chérie gravés au fond de mon cœur! Je me confirme toujours, de plus en plus, dans l'opinion que l'idolâtrie a dû naître de la ſculpture & de l'amour; car je rendois à mon ouvrage, & à celle qui en étoit l'objet, un culte réel; & qui, malgré mes douleurs, étoit pour moi une ſource de délices. Enfermé, comme j'étois, entre quatre murs tendus de noir, éclairé par vingt bougies, ma ſenſibilité, mon imagination ſe reſſerroient dans l'aſyle que j'habitois; &, n'ayant aucune iſſue pour s'évaporer, devenoient plus fortes & plus ardentes. Je compoſois délicieuſement des vers élégiaques; & les quatre livres de mes *Triſtes* paroîtroient peut-être égaux à ceux d'Ovide, ſi je les faiſois imprimer, comme j'en ai la tentation. Je vivois avec Julie, elle reſpiroit avec moi: mon imagination me la rendoit auſſi préſente, que ſi elle eût été réellement ſous mes yeux.

Pour mieux m'occuper d'elle encore, j'eſſayai de compoſer ſon image d'une façon nouvelle. Je voulus faire une figure qui parût réellement vivante. J'obtins, d'un chirurgien, la peau d'une jeune perſonne très-jolie, morte récemment, ſans être défigurée. Les traits avoient quelque

rapport avec ceux de mon épouse. Je préparai cette peau d'une manière qui la rendit souple, moëlleuse, & sut lui conserver les couleurs de la vie, & jusqu'à ce léger duvet qu'aucune image ne peut imiter. Cette peau me servit d'enveloppe, & je sus si bien la remplir, qu'avec des yeux d'émail, je représentai ma Julie d'une maniére *effrayante*. Les cheveux, les cils, les sourcils, tout étoit naturel. Je fis ensuite habiller ce mannequin, & tout le monde le prenoit pour une personne vivante. Je me proposai de perfectionner, par la suite, cet ouvrage, de joindre la méchanique à la sculpture, & de donner à ma figure le mouvement, la parole, & presque la vie.

Fourbin m'apporta enfin une longue lettre de mon frère. Elle n'étoit pas de sa main. Il en donnoit pour excuse, qu'il étoit malade. Il n'avoit écrit que quelques lignes au bas; & son écriture y étoit altérée tellement, que ces lignes paroissoient plutôt de quelqu'un qui auroit voulu contrefaire sa main, que de sa main même. J'attribuai cette altération à sa maladie, & il en convenoit lui-même « Mon cher frère, me » disoit-il, j'ai été long-temps absent; c'est » ce qui m'a empêché tant de recevoir vos » lettres, que d'y répondre. J'ai aussi couru » après ma femme, qui s'est évadée comme

» la vôtre. A mon retour, j'ai appris la » mort de votre Julie. Les héritiers de » la maiſon Noirville, à l'inſtigation du » vieux moine, père de votre infidèle, » vous ont intenté un procès. Ils ont d'a» bord fait caſſer au Conſeil l'arrêt du Par» lement qui vous avoit déclaré Marquis » d'Erbeuil, & vous avoit adjugé les biens » de la famille. Enſuite la cauſe a été portée » au Parlement de Dijon. Ce tribunal a dé» claré Grégoire Merveil impoſteur, uſur» pateur, déchu des biens injuſtement poſ» ſédés par lui, a rendu ces biens aux héri» tiers de Noirville; & vous a condamné » en deux cents mille livres de dommages » & intérêts. Ces injuſtes héritiers ont ob» tenu une lettre de cachet pour vous faire » enfermer, comme un fourbe & un vo» leur. Ils vous font chercher par-tout; &, » ayant découvert que vous êtes à Rome, » ils ont obtenu du Gouvernement, qu'on » vous demande au Pape, comme un pri» ſonnier d'Etat, coupable de crimes con» tre l'Etat. Si vous êtes privé de votre » rang, de votre bien; ſi votre liberté, de » plus, eſt menacée, je ne ſuis pas plus » heureux que vous. Des héritiers de la » maiſon Bonac, ayant découvert que je » n'étois pas le fils de cette maiſon, ont » fait caſſer le teſtament que feu M. de

» Bonac avoit fait en ma faveur. Ainsi,
» me voilà dépouillé comme vous ; mais
» avec beaucoup moins de ressources, par-
» ceque je n'ai aucun talent. A cette diffé-
» rence près, la fortune s'est plû à traiter de
» même les deux jumeaux, & à mettre,
» entre leur sort, la même ressemblance
» qu'on reconnoît entre leurs figures. Privé
» de sa fortune & de sa femme, le plus in-
» fortuné s'adresse à son frère, pour en
» obtenir des secours, &c. »

Cette lettre étoit bien loin de me consoler. En disputant à qui des deux étoit le plus infortuné, il me semble que je pouvois prétendre, sur mon frère, à ce triste avantage. Je n'en résolus pas moins de le secourir. Je n'avois déjà plus que mille écus ; je chargeai Fourbin de lui en faire passer la moitié.

Il ne falloit plus penser à retourner en France, ni même à rester à Rome, où je risquois d'être arrêté. Je me décidai sur-le-champ à prendre la route de Naples. Je venois de lire J. J. Rousseau, qui fait le plus magnifique éloge de l'usage de voyager à pied. J'adoptai son systême. Fourbin avoit je ne sais quelles affaires qui le retenoient à Rome. Il mit mon paquet au coche ; & me laissa partir seul à pied, en me promettant de me rejoindre bientôt en poste.

Fin du livre troisième.

PREMIÈRE SUITE
DE
L'AVENTURIER FRANÇOIS.

LIVRE QUATRIÈME.

ME revoilà ſur le grand chemin, à pied, dans une ſituation à-peu-près ſemblable à celle où je m'étois trouvé, dans ma première jeuneſſe. Tout me manquoit, il eſt vrai; mais ma ſanté avoit ſemblé y gagner, & ma gaieté, ſur-tout, s'en étoit fortifiée. Je me ſentois auſſi leſte, auſſi diſpos, auſſi alègre qu'à l'âge de quinze ans.

Je ne tardai pas à rencontrer un petit gaillard de ſeize à dix-ſept ans, qui avoit à-peu-près la même tournure que je devois avoir à cet âge. Ce jeune-homme, qui ſentoit le déſerteur d'une lieue à la ronde, vint, d'un ſaut léger, ſe préſenter à moi pour camarade de voyage. A mon aſpect, il ſourit de la meilleure grace du monde. Un rayon de joie ſembla étinceler dans ſes yeux. Il me ſauta au cou, & m'em-

brassa de tout son cœur. Je le lui rendis de tout le mien, charmé de faire une impression si flatteuse sur le cœur d'un jeune-homme. Je ressentis pour lui tout ce qu'il paroissoit sentir pour moi.

Je croyois entrevoir, dans la figure de mon camarade, quelques-uns de mes traits, & cela contribuoit peut-être à me le faire paroître aimable. Il ne tarda pas à s'ouvrir à moi; &, sur ce que je lui dis que je le croyois déserteur: « Oui je le suis, dit-il, » je crois pouvoir me fier à vous; mais, » en vérité, il n'y a pas de ma faute. J'étois » aimé d'une fille dont je ne me souciois » guères, d'une grosse servante de Terra- » cine. Un certain la Tulipe, mon digne » camarade, en étoit fou à lier. Il s'apper- » çut que je lui étois préféré. Il en fut d'au- » tant plus furieux, que cette préférence, » qui auroit fait le comble de sa félicité, » paroissoit l'objet de mes dédains. Il se » crut trop humilié à mes yeux, & me » chercha une querelle d'Allemand. Je ne » suis pas tapageur; mais j'ai du sang dans » les veines. Nous sortîmes ensemble; &, » dès que nous nous crûmes hors de la » porté de la vue de tout le monde, vîte » flamberge en main. En deux ou trois » bottes je vous l'expédiai. Nos camarades » accouroient pour nous séparer, ils arri-

en survint tant, qu'il fallut céder de bonne grace. Nous fûmes conduits devant le Juge du lieu. Je priai vainement qu'on m'apprît pourquoi l'on nous arrêtoit. On me dit que je le saurois en temps & lieu. On me demanda qui j'étois. Je répondis que je me nommois *Louis Marquis d'Erbeuil.* J'avois deux choses à craindre, d'être arrêté comme meurtrier du Marquis Contini, quoiqu'il vécût encore; & de l'être en vertu des poursuites que la Cour de France faisoit contre moi, selon la lettre de mon frère. Heureusement le Juge, en me demandant qui j'étois, me parut se prévenir en ma faveur. Cataudin me défendoit de toute son ame: «*Illustrissimi*, s'écrioit-il, examinez » l'homme que vous arrêtez. Voyez si, » sous cette physionomie, il est possible de » n'être pas un honnête homme. Ah! res» pectez un sujet de cette espèce. S'il vous » faut une victime, rejettez-vous sur moi, » je suis fait à souffrir. Mon camarade me » paroît accoutumé à l'aisance; & vous sa» vez, par son rapport, qu'il est homme » de condition. Je souffrirai plus volontiers » que je ne le verrai souffrir. Que m'im» portent les prisons, les fers? ces sortes » de peines ne sont pas nouvelles pour » moi. J'aime cet homme, il me paroît que » tout le monde en devroit faire autant; &

» je souffrirai volontiers pour lui, pourvu
» que je le voie délivré. Quand on devroit
» me casser la tête, elle est peut-être déjà
» fêlée. Ce n'est pas à nous pauvres haires,
» qu'il convient de vivre. La vie est faite
» pour ceux qui peuvent en jouir. »

L'assemblée ne pouvoit s'empêcher de sourire, en voyant la généreuse & singulière chaleur de cet aimable jeune-homme. Cependant un des gardes lui dit : « Vous
» allez avoir aussi votre tour, vous qui
» parlez. »

On lut ensuite mon signalement, conçu à-peu-près en ces termes : « Grégoire Mer-
» veil âgé d'environ vingt-cinq ans, taille
» de cinq pieds six pouces, visage régulier,
» grands yeux noirs, teint blanc & ver-
» meil, bouche colorée, dents blanches,
» cheveux chatains, &c. » Je produisis, pour réponse, mon extrait de baptême, où j'étois nommé *Louis fils de Charles, Marquis d'Erbeuil, & de Louise Firmorin son épouse.* Selon cet acte, j'étois âgé de trente ans. Le Juge vouloit me favoriser. « Selon
» cet extrait, qui doit faire foi par-tout,
» dit-il à l'exempt, Monsieur est Louis
» d'Erbeuil âgé de trente ans, & non Gré-
» goire Merveil âgé de vingt-cinq. Ce n'est
» pas là son signalement ; ainsi vous avez
» eu tort de l'arrêter, & vous lui devez des

» excuses. » L'exempt voulut bien ne pas chicaner, & m'en fit de très-honnêtes. On me rendit, sur-le-champ, la liberté ; & le Juge ordonna qu'on la rendît pareillement à mon camarade.

« Tout beau ! s'écria l'exempt, ce jeune-» homme est déserteur & meurtrier. Voyez » son signalement. » On le lut ; en voici, à-peu-près, la teneur :

« Grégoire le Brun, dit l'Eveillé, soldat » du régiment Royal-François, âgé de seize » ans, taille de cinq pieds quatre pouces, » grands yeux à fleur de tête, nez retroussé, » bouche vermeille, teint blanc & animé, » cheveux chatains, ayant une blessure sous » la mammelle gauche. »

A ce dernier mot, Cataudin sourit ; & ouvrant précipitamment sa veste & sa chemise : « Voyez, dit-il, Messieurs, si j'ai une » blessure sous la mammelle gauche. Votre » signalement n'est pas le mien. » Le Juge lui applaudit, & lui demanda qui il étoit. Il répondit fièrement : « Je suis fils d'un » Roi. » On le pria de s'expliquer.

« L'explication, reprit-il, ne sera pas » longue. Je connois bien ma mère ; mais » pour mon père, je n'en ai qu'une no-» tion très-vague, comme il arrive à bien » d'autres. Ma mère donc se nommoit Ca-» taut ; &, pour cette raison, je suis nom-

mé

» mé Cataudin. Elle se laissa séduire, si
» j'en crois la médisance, par un jeune
» égrillard, qu'un curé qu'elle servoit, avoit
» élevé chez lui. Je fus le fruit de cette séduc-
» tion ; ainsi je suis enfant de l'amour. Je
» n'ai jamais vu mon père ; mais dernière-
» ment j'ai appris, à Paris, des choses mer-
» veilleuses sur son compte. C'est un Mar-
» quis. On n'a pu me dire son nom ; mais
» on prétend que sa famille est illustre. Il a
» été bien plus que cela. On assure qu'il a
» été Roi dans les Terres Australes. »

A ces mots, je ne pus contenir les élans de ma tendresse. « O! mon cher fils, m'é-
» criai-je, en me précipitant sur lui, en
» l'embrassant, tu le vois ton père, il te
» serre dans ses bras. » Le jeune-homme parut d'abord étonné de mon transport. Il me regarda fixement : &, tout-à-coup, enchérissant encore, s'il est possible, sur l'excès de ma tendresse, il m'embrassa avec une ardeur inexprimable. « Ah! mon père,
» s'écria-t-il, mon cœur vous avoit devi-
» né. » — « Oui, Messieurs, repris-je, ce
» jeune homme est mon fils. Je dois con-
» fesser que Cataut me donna la première
» leçon d'amour. Elle a mis au monde un
» fils qui méritoit d'être légitime, & qui est
» honnête & vertueux, ce qui vaut beau-
» coup mieux. Oui, je le reconnois. Je vois,

» dans ſes traits, un mélange de ceux de
» ſa mère & des miens. Je ne m'étonne
» plus à préſent de ce tranſport inconnu
» qui remuoit mes entrailles, à l'aſpect
» de cet objet chéri. Il a eu, je le vois,
» une notion confuſe de mes aventures.
» J'ai été Roi, en effet; & le public verra
» peut-être, par la ſuite, les différens évé-
» nemens de ma vie, que j'écris dans mes
» momens perdus. » Tout le monde étoit attendri. Le Juge s'écria « Le père eſt digne
» du fils, le fils eſt digne du père. Mon-
» ſieur, dit-il à l'exempt, vous voyez
» bien que le ſignalement du jeune-homme
» n'eſt pas plus vrai, que celui de ſon père.
» Il ſe nomme Cataudin, & non le Brun.
» Il n'a point de bleſſure ſous la mammelle
» gauche; & ce qui eſt faux dans un point,
» l'eſt reputé dans tout le reſte. Vous n'avez
» aucun droit ſur le fils de M. le Marquis,
» & vous lui devez des excuſes comme à
» ſon père. » Cataudin avoit bien fait de ſe nommer, à ſon régiment, le Brun, qui étoit le nom de famille de ſa mère.

L'exempt voulut bien ſe contenter de ce qu'on lui diſoit. Il fit des excuſes à mon fils, comme à moi; & ſe retira. J'avois été fort heureux de ce que le jeune-homme n'avoit pas ſongé à nommer ſon père, Grégoire Merveil. Je me ſerois vu replongé dans

l'embarras aux yeux de l'exempt ; & mon ſignalement ſe ſeroit trouvé trop véritable.

Le Juge me fit les complimens les plus flatteurs ; & nous invita à dîner. Nous ne pûmes nous refuſer à ſa politeſſe ; & nous en reçûmes mille autres, dans le cours du repas. Son épouſe, ſur-tout, paroiſſoit également goûter le père & le fils ; & j'avois lieu de juger, par ſes regards, que, ſans la préſence de ſon mari, elle nous auroit encore mieux traités.

Je brûlois de me trouver ſeul avec mon fils, pour l'interroger. Nous prîmes congé de la compagnie ; & je me hâtai de lui demander ce qu'étoit devenue ſa mère, & comment il ſe trouvoit ſoldat dans le royaume de Naples. « Ma mère, dit-il, » eſt à préſent marchande de grain, aux » halles de la Grenette à Lyon. Elle a » trouvé un marchand qui a cru faire une » excellente emplette, en l'épouſant. Elle » en a eu ſix enfans, dont cinq ſont vivans. » Tous ont quelques-uns de vos traits, » parce qu'à l'entendre, votre image eſt » toujours gravée dans ſa tête & dans ſon » cœur. Elle ſe vante que vous lui avez » porté bonheur. Ce n'eſt pas à ſon mari » qu'elle dit tout cela ; elle a même eu la » diſcrétion de ne lui jamais parler de vous. » Elle me donne pour un petit neveu, &

» le mari me prend pour tel. Quant à moi,
» pour vous apprendre comment je me
» trouve ici, il faut que je vous raconte
» mes aventures, en échange des vôtres,
» que vous daignerez aussi me raconter,
» s'il vous plaît. Ce sera, demain, l'amu-
» sement de notre voyage.»

« Je crois, lui dis-je, que nous ferions
» bien mieux de partir sur-le-champ, par-
» ce que nous ne pouvons trop nous éloigner
» des maudits archers, qui ont notre signa-
» lement.» - «Volontiers, me répondit Ca-
» taudin, en faisant lestement un saut.»
Je prends ma canne, lui la sienne. Il a déjà
fait six pas devant moi. En deux enjambées
je l'ai rejoint; & nous sommes en route.

Cataudin me tint parole, & me raconta
son histoire: « J'ai été, dit-il, élevé dans
» une maison grande, belle & bien peuplée,
» où ma mère avoit le droit, comme beau-
» coup d'autres, de faire élever sa progé-
» niture. Vous reconnoissez-là, peut-être,
» l'hôpital des Enfans-Trouvés. J'eus, de
» bonne heure, quelques douceurs dans cet
» asyle. Comme j'avois l'avantage de possé-
» der quelques-uns de vos traits, on me
» trouvoit, sans doute, un peu plus gentil
» que le commun de ces rôturiers bâtards.
» En conséquence, je fus traité avec plus de
» soin & de délicatesse que ces sujets vul-

» gaires. D'ailleurs, les administrateurs ont
» soin, vous le savez, de vêtir mieux que
» les autres, ceux de leurs enfans, dont la
» figure est la plus distinguée ; & ils font
» quêter ces enfans dans Notre-Dame. Je
» fus élu de très-bonne heure, pour cette
» auguste fonction. Je ne tardai pas à y
» faire une conquête.

» Une Dame parut, un jour, frappée
» de ma figure ; & je lui plus au point,
» qu'elle me demanda pour m'élever com-
» me son enfant. On n'est pas ordinaire-
» ment fort difficile pour faire de pareilles
» cessions ; & il n'est pas besoin de grande
» protection pour les obtenir. On me céda
» donc sans délai à la Dame, qui m'enleva
» chez elle en voiture ; car c'étoit une
» Dame à voiture. Elle étoit veuve ; elle
» me traita avec une tendresse singulière,
» comme son propre enfant ; & elle vou-
» loit absolument que je le fusse. Elle ve-
» noit de perdre un fils unique, de mon
» âge, dont elle étoit tutrice ; & qu'elle
» avoit toujours tenu en pension. Elle
» voyoit qu'elle alloit être obligée de céder,
» à des collatéraux, l'héritage de son mari,
» dont elle jouissoit au nom de son fils. Il
» lui fâchoit de lâcher une si belle proie.
» Elle ressuscita son fils, en m'adoptant
» pour lui. Elle dit qu'elle avoit retiré son

» petit garçon de penſion, & me produiſit
» comme tel. On ne parut pas ſe douter
» de la fraude; mais le principal héritier,
» qui ſe trouvoit fruſtré d'une aſſez grande
» fortune, par la vie d'un ennuyeux en-
» fant, réſolut d'écarter cet obſtacle, en ſe
» défaiſant de moi, le plus adroitement
» qu'il ſeroit poſſible. Pour qu'on ne ſe
» doutât de rien, il affecta de me goûter
» beaucoup. Il careſſoit l'enfant qu'il avoit
» envie d'étrangler ; & ſe montroit ſi
» épris de moi, qu'il ſollicitoit ma préten-
» due mère, de me prêter à lui, au moins
» un jour chaque ſemaine. La chère Dame
» avoit bien ſu me faire ma leçon; & il n'y
» avoit pas à craindre que je la trahîſſe,
» en diſant que j'étois un échappé des
» Enfans-Trouvés.

» M. l'Arabe, c'eſt le nom de cet indi-
» gne héritier, venoit quelquefois m'enle-
» ver chez lui. Il m'accabloit de ſes perfides
» careſſes; &, pour m'expédier, en me
» faiſant accroire qu'il m'aimoit, il m'en-
» gageoit à manger plus que je ne voulois,
» afin d'avoir le plaiſir de me voir crever
» d'indigeſtion; croyant, ſans doute, que
» le deſir de faire bonne chère ſeroit un
» motif, pour moi, de demander ſouvent
» à aller chez lui. Heureuſement je ne ſuis
» pas né glouton. D'ailleurs, je ne voyois

» pas ce qu'il y avoit d'agréable à être bour-
» ré, malgré moi, de mangeaille, qui me
» faisoit souffrir; à me sentir les entrailles
» brûlées par l'eau-de-vie; car le malheu-
» reux me faisoit aussi boire, ou plutôt
» m'entonnoit de cette liqueur dans le go-
» sier. Je retournois toujours, à la maison,
» malade pour quinze jours, quand ma
» prétendue mère venoit me chercher; &
» le maudit l'Arabe ne demandoit qu'un
» an de ce régime, pour se débarrasser de
» moi. On me demandera comment je
» savois tant de choses; &, par quel art,
» si jeune encore, je venois à bout de dé-
» couvrir sa noire trahison, sous le voile
» de ses feintes amitiés. Je répondrai que
» j'avois des indices & même des preuves
» assez palpables. Les uns & les autres me
» venoient de la part des enfans du méchant
» homme. Ces garnemens, presque tous
» plus âgés que moi, avoient soin, quand
» ils me trouvoient à l'écart, de me rouer
» de coups, avec la plus merveilleuse una-
» nimité; se mettant cinq contre un; & me
» criant: » gueux, tu nous voles, tu nous
» prives de la succession que nous atten-
» dions; mais mon papa te fera tant man-
» ger, que tu crèveras. » Ensuite, on me
» faisoit bien des carresses; & l'on obtenoit
» de moi promesse de ne rien dire, promesse
» que je remplissois trop fidèlement.

» J'avois d'autres preuves plus agréables.
» Il y avoit, dans cette indigne maison, une
» petite sœur, nommée Adélaïde, à-peu-
» près de mon âge, heureusement discor-
» dante avec le reste de la famille, qui
» m'aimoit de tout son cœur, & que j'ai-
» mois de tout le mien. Quand nous nous
» trouvions seuls ensemble, elle me disoit :
« Ne mange pas, mon cher ami ; papa
» veut te faire mourir : » & elle me révéloit
» tout ce qu'elle savoit des noirceurs qu'on
» machinoit contre moi. Après cela, sans
» doute, il ne falloit pas que je fusse bien
» fin, pour deviner les dispositions où l'on
» étoit à mon égard. Je n'en disois rien à
» ma prétendue mère, parce qu'Adélaïde,
» qui ne vouloit pas trahir son père, me
» prescrivoit le silence. La bonne veuve se
» doutoit de quelque chose ; & elle avoit
» de la répugnance à m'envoyer chez ce
» marchand d'indigestions. Je ne devois
» pas moi-même être fort empressé d'y
» aller : mais ma petite amie m'y attiroit
» malgré elle. Les scélérats s'appercevoient
» de notre amour enfantin ; & ils en ti-
» roient parti, pour m'amener dans le
» piège. On me faisoit demander par Adé-
» laïde, j'y volois ; &, quand j'y étois
» arrivé, la pauvre petite pleuroit sur
» moi, de tout son cœur ; & me deman-

» doit pardon de m'entraîner ainsi vers ma
» ruine.

» J'eus le bonheur que ma bienfaitrice
» vint à mourir ; car ce fut un bonheur,
» puisque, par là, j'échappai à la cruelle
» bonne chère, dont on me persécutoit ;
» mais ce qui ne fut pas si heureux pour
» moi, c'est qu'avant sa mort, la chère
» Dame déclara, par scrupule, que je n'é-
» tois qu'un enfant de contrebande. Dès
» que l'Arabe sut cela, & la vit bien mor-
» te, il changea, sur le champ, de ton à
» mon égard : « Comment ! petit gueux,
» me dit-il, petit gredin, tu voulois nous
» voler !... Et moi qui prenoit des précau-
» tions pour me défaire de cela ! il m'en a
» coûté, pour le faire crèver, mille fois
» plus qu'il ne vaut ; & cela vit encore ! Je te
» ferai rendre gorge.... Tu est bien heureux
» que je n'ai plus besoin de ta mort. »
» Après cette belle apostrophe, il eut la
» cruauté de me faire donner les étrivières
» jusqu'au sang ; & me jetta à la porte,
» pour laisser mourir d'inanition celui qu'il
» avoit voulu faire crèver de plénitude.

» Il faisoit un froid épouvantable ; & je
» fus obligé de passer une grande partie
» de la nuit, sur le pavé. Heureusement
» le guet me rencontra & me conduisit au
» corps-de-garde, où je m'échauffai. Ne

» sachant de quel côté donner de la tête,
» je retournai aux Enfans-Trouvés. On ne
» voulut pas m'y recevoir; mais on m'y
» apprit que ma mère étoit mariée à Lyon,
» & l'on me dit de l'aller rejoindre. On
» eut la bonté de me donner son adresse,
» & d'y joindre mon extrait de baptême.
» Je n'avois pas un sou dans ma poche.
» Ces deux brimborions de papier ne suf-
» fisoient pas, pour toute provision, à un
» enfant de sept ans, pour faire cent lieues.
» Ma petite Adélaïde y suppléa. Elle me fit
» remettre, en secret, ses petites épargnes,
» qui montoient à près d'un louis. J'eus
» même le plaisir de la voir, avant de
» partir. Nous nous embrassâmes avec une
» tendresse inexprimable. J'emportai son
» cœur, & je lui laissai le mien.

» J'eus le courage de me mettre en rou-
» te, dans un âge si tendre, pour faire
» cent lieues, & j'eus le bonheur de n'ê-
» tre point volé; au contraire, tout le
» monde parut s'intéresser à moi. Plusieurs
» aubergistes ne voulurent pas de mon ar-
» gent. J'amusois & je faisois rire tous les
» voyageurs dans les auberges. Un grand
» nombre me fit de petits présens, sans que
» je demandasse rien; de sorte que j'arri-
» vai à Lyon, avec plus de deux louis dans
» mon gousset.

» Ma mère me reçut d'un air qui m'an-
» nonça qu'elle ne m'attendoit pas ; & qui
» ne valut pas la réception qu'on m'avoit
» faite dans les auberges. Mes frères, ses
» enfans, ne m'honorèrent pas d'un grand
» accueil ; cependant, quand elle vit ma pe-
» tite bourse, elle se dérida un peu : « Heu-
» reusement, dit-elle, mon mari n'est pas
» ici. Garde-toi bien de dire à qui que ce
» soit, que tu me crois ta mère. Je te re-
» connoîtrai peut-être pour mon neveu. »
» Elle me prit mon argent, & me dit
» qu'elle l'emploiroit pour mon bien.

» Elle me déposa chez une bonne fem-
» me de sa connoissance, me recomman-
» dant de ne point paroître chez elle. Le
» lendemain, elle vint me voir de très-
» mauvaise humeur. M. l'Arabe lui avoit
» envoyé un mémoire de mille écus, pour
» mon compte : savoir, deux mille francs,
» pour deux ans de pension chez Madame
» de Millefort, qui m'avoit retiré des En-
» fans-Trouvés ; & mille francs, pour autres
» dépenses faites en ma faveur, avec som-
» mation & injonction de payer le mon-
» tant. Les mille francs étoient, sans dou-
» te, exigés pour toute la mangeaille dont
» il m'avoit surchargé, dans le dessein de
» me faire crever. Ce paiement excédoit les
» facultés de ma mère ; la demande étoit

» absurde. Elle envoya promener celui qui » vint lui apporter ce ridicule mémoire. » On l'attaqua en Justice. Un procureur » trouva sa cause si bonne, qu'il se chargea » de la poursuivre, en avançant les frais; » & bientôt il la gagna avec dépens. On » en appella au Parlement de Paris. L'hon- » nête procureur recommanda ma mère » à un de ses confrères de la capitale, qui » voulut bien faire les mêmes avances; » & bientôt gagna aussi complettement » qu'au premier tribunal.

» Il y eut un incident, qui fit plaisir à » tout le public. Le procès intenté par l'A- » rabe, paroissoit aussi absurde qu'indigne. » J'avois parlé; & l'avocat de ma mère n'a- » voit pas manqué de détailler, en pleine » audience, tous les nobles efforts qu'on » avoit tenté pour me voir mourir d'indi- » gestion. Chacun avoit hué mon adver- » saire, de la manière la plus marquée; & » tout le monde étoit fâché de voir une si » opulente succession tomber entre les » mains de ce mauvais sujet. On exigea » qu'il produisît ses titres, pour la recueil- » lir. Il se trouva, parmi ses Juges, un con- » seiller, qui, en les examinant, & en » confrontant sa généalogie avec celle de » l'Arabe, se trouva plus proche parent » que lui; &, de droit, seul & unique

» héritier. Il intenta procès à l'usurpateur, » & le gagna. L'homme indigne fut obligé » de lui restituer la succession ; ce qui, » joint à quelques autres procès qu'il per- » dit, le ruina entièrement. Son malheur » fut universellement applaudi. Le con- » seiller gagnant avoit promis, d'abord, » qu'en cas de gain de cause, il me feroit du » bien. Il a bu, sans doute, de l'eau du fleuve » d'oubli ; & je ne me suis pas apperçu, » depuis, qu'il ait eu l'ombre d'une bonne » intention en ma faveur. Je ne gagnai » donc rien à tout cela, qu'un surcroît de » haine de la part de l'Arabe, qui, me » regardant comme la cause de sa ruine, » avoit juré de m'assommer, par-tout où » il me trouveroit.

» Ma mère n'avoit pas attendu la fin de » son procès, pour se défaire de moi. Elle » m'avoit acheté, de mon argent, une pe- » tite pacotille de babioles, montant à la » somme de dix écus. Elle m'envoya cher- » cher fortune avec cette marchandise. » Heureusement pour elle, son mari étoit » aux grandes Indes, pendant qu'on plai- » doit son procès. Je ne sais comment elle » fit, à son retour, pour lui persuader que » je n'étois que son neveu.

» J'entrai dans la carrière de la fortune, » avec une intrépidité au-dessus de mon

» âge. Cet âge eſt foible, mais il intéreſſe.
» J'allois de châteaux en châteaux; j'y dé-
» ployois ma petite marchandiſe; chacun
» rioit de la manière dont je ſavois la dé-
» biter, & de ma petite éloquence mercan-
» tile. On m'achetoit la plupart du temps;
» ou, du moins, on me diſoit d'aller me
» reſtaurer à la cuiſine. Pluſieurs gens ont
» voulu m'adopter; mais j'ai toujours pré-
» féré ma liberté, parce que j'aimois à voya-
» ger. J'ai aſſez bien fait mes petites affai-
» res, pendant ſept à huit ans, augmentant
» toujours ma fortune & mon fardeau; car,
» dès que j'en eus la force, je devins porte-
» balle. J'ai fait trois fois le tour de la
» France; j'ai vu l'Allemagne, la Hollan-
» de, & bien d'autres pays. Je ne vous dé-
» taillerai point mes aventures pendant ces
» longs voyages. Chacune de ces anecdo-
» tes pourra nous amuſer, dans nos autres
» momens perdus. Ma petite Adélaïde a
» toujours règné ſur mon cœur. J'ai été
» ſenſible, pour elle, à la ruine de ſon
» père. Je vous avoue, en ſecret, que je
» lui ai fait paſſer, de temps en temps,
» quelques ſecours; & je n'ai jamais re-
» noncé au déſir ni à l'eſpoir de la poſſéder,
» quand j'aurai acquis une fortune capable
» de la faire ſubſiſter. Je croyois approcher
» déjà de ce bonheur. J'avois pour plus de

» quatre mille francs de machandises. Des
» bandits m'ont déchargé de mon fardeau
» & de mon trésor. Chassé du palais de la
» fortune, je n'ai eu d'autre ressource que
» de m'engager dans la carrière de l'hon-
» neur. J'ai été reçu, à bras ouverts, dans
» le régiment Royal-François. Vous savez,
» l'accident qui m'a fait déserter.... Mais
» voici une bonne auberge. »

Cataudin, en finissant ces mots, apperçut, en effet, une hôtellerie d'assez bonne apparence. Il étoit temps de nous reposer. Il me proposa d'y entrer, j'y consentis. Il embrassa, en entrant, la maîtresse de la maison, sa fille, sa servante; & se trouva, aussitôt que moi, dans la chambre qui nous étoit destinée.

Je lui témoignai que ses aventures m'avoient beaucoup amusé. Nous soupâmes gaiement, & nous nous couchâmes de même.

Le lendemain, ce fut mon tour de faire les frais de l'amusement de la route. Je racontai mes aventures. A chaque instant, Cataudin m'embrassoit avec transport. Il étoit émerveillé, extasié; il se disoit fier d'avoir un tel père. Il me protestoit qu'il me regardoit toujours comme un Roi, que je méritois tous les trônes du monde. O quel pau-
» vre aventurier je suis! ajoutoit-il; moi
» qui croyois avoir eu des aventures! »

Mon récit nous amusa jusqu'à Naples, où nous arrivâmes le surlendemain. Il étoit tard, quand nous en approchâmes; mais nous étions éclairés par une éruption du mont Vésuve; & nous marchions gaiement à la lueur des feux qui en sortoient, enchantés de voir notre arrivée signalée par un si grand phénomène.

Tout étoit en consternation dans la ville. Le Vésuve lançoit des pierres énormes, & vomissoit des ruisseaux de feu. On avoit beau lui présenter la tête de S. Janvier, le cruel n'en tenoit pas compte; & les Napolitains, ne pouvant jetter la montagne dans la mer, vouloient y précipiter leur Saint. Je vis le moment où l'on alloit nous faire accompagner la bienheureuse relique, au fond des eaux. L'indiscret Cataudin eut la mal-adresse de rire, un peu trop haut, de la pieuse superstition si pardonnable dans ces bonnes gens, qui témoignèrent une tentation violente de nous apprendre à vivre, en nous noyant très-chrétiennement. Nous eûmes le bonheur de nous esquiver, & de nous réfugier dans la plus prochaine auberge.

Une Dame Françoise, d'une trentaine d'années, y arriva presque en même temps que nous, avec sa petite fille âgée d'environ douze ans. Ces deux personnes étoient

fort effrayées de l'éruption. Nous nous attachâmes à calmer leurs alarmes, & à leur rendre les soins que la circonstance exigeoit. Elles nous parurent très-reconnoissantes. Je ne ménageois pas mes peines auprès de la mère; & Cataudin se montroit tout de feu auprès de la petite, qui me paroissoit très-sensible à ses attentions. La mère en sourioit, & sembloit me dire des yeux : « Puisqu'ils se conviennent si bien » pourquoi ne nous conviendrions-nous » pas ? »

Cependant nous nous regardions réciproquement avec beaucoup d'attention. Les traits de la Dame ne m'étoient pas inconnus; & j'entrevoyois qu'elle cherchoit à se souvenir où elle avoit vu les miens. Enfin, je devinai qui elle étoit. Elle avoit été pensionnaire dans le couvent de Julie, où j'avois été sa camarade, à l'aide d'un déguisement féminin. « Eh ! c'est ma chère » Agnès de Villebrune, m'écriai-je en » l'embrassant. » Elle parut frappée de la plus grande surprise. Elle devoit avoir plus de peine à me reconnoître, que je n'en avois eu à me rappeller sa figure, parce que je l'avois vue sous les habits de son sexe; & que jamais elle ne m'avoit apperçu sous ceux du mien. Je fus obligé de lui décliner mon nom; &, sur le champ, elle m'em-

brassa avec la plus vive tendresse. Nous nous confiâmes réciproquement à-peu-près notre situation. Elle étoit mariée, & se nommoit Madame de Fégor.

« Avez-vous vu, me dit-elle, à Rome, » Mademoiselle de Mirville ? » — « Quoi ! » m'écriai-je, Mademoiselle de Mirville » est à Rome ! » — « Oui, reprit-elle. Je » l'y ai laissée du moins ; elle demeure au » couvent de ***. » C'étoit positivement celui où j'avois placé la Dame voilée dont j'ai parlé ci-dessus. Alors je me rappellai que ma belle-sœur (car on sait que Mademoiselle de Mirville étoit décorée de ce titre) avoit exactement la même taille que ma Julie. Je me figurai, sur-le-champ, que c'étoit elle, & non mon épouse, que j'avois trouvée dans le serrail du vieux Duc. Elle n'avoit pas voulu se dévoiler à mes yeux, parce qu'étant la femme de mon frère, elle avoit dû rougir devant moi, de se trouver dans un asyle si peu décent. Mon frère m'avoit, en effet, mandé que sa femme l'avoit quitté. « Voilà l'énigme expli- » quée, me disois-je. La Dame voilée me » connoissoit, puisqu'elle étoit ma belle- » sœur ; mais elle ne vouloit pas que je la » connusse. Elle avoit ses raisons.... Mais » quoi ! dis-je à la Dame, c'est donc elle » qui est morte, & non pas ma Julie ? »

(Et, malgré mon attachement pour ma belle-sœur, je commençois à me livrer en secret à la joie de voir mon épouse ressuscitée.) « Je ne la crois pas morte, cette » chère Mirville, répondit la Dame, ou » c'est depuis mon départ; car elle m'a » accompagnée jusqu'à ma voiture, quand » je suis partie hier de Rome. » Je retombai dans la consternation. « C'est donc Ju» lie qui est morte! m'écriai-je encore. » — « Sa mort seroit de fraîche date, reprit » Madame de Fégor; car j'ai vu dernière» ment une de ses lettres, qui paroissoit » récente, dans les mains de sa bonne » amie Mirville. » Je fis mille questions à la Dame, sur la date précise de cette lettre, sur le lieu d'où elle étoit écrite, sur le contenu. Elle ne put me donner, sur ces objets, aucun éclaircissement. Je me creusai la cervelle, pour lire dans un labyrinthe si ténébreux. La Dame voilée étoit ma belle-sœur; cela me paroissoit indubitable. Ce n'étoit pas elle qui étoit morte; ce pouvoit donc être ma Julie. Fourbin me l'attestoit. « Mais comment cela se fait-il, me » disois-je? C'est la Dame voilée qui a été » malade, & c'est Julie qui est morte, » Nouvelle énigme! » Je ne voyois qu'un moyen de concilier ces contrariétés. Comme ces deux Beautés étoient exactement de

la même taille, n'étoient-elles point toutes les deux dans le ferrail; & ne paroiſſoient-elles point tour-à-tour, avec ce maudit voile qui faiſoit que je croyois toujours voir la même perſonne, tandis que je voyois peut-être tantôt l'une, tantôt l'autre? En ce cas, Julie étant une des deux, on ne m'auroit pas trompé, en me diſant qu'elle avoit été malade; mais étoit-elle morte? comment cela s'accordoit-il avec cette lettre récente? Je voulois, ſur-le-champ, repartir pour Rome. Je queſtionnai, de nouveau, Fourbin, qui en arrivoit déjà. « Julie étoit-elle la Dame voilée? Eſt-ce » Julie qui eſt morte? » — « Je ne ſais, » me répondit-il, ſi Madame Julie étoit » votre Dame voilée, que je ne connois » pas, parce que je n'ai pas été dans votre » ſerrail; mais, ſi j'en crois mes yeux, c'eſt » Madame votre épouſe qui eſt morte. » — « Il faut partir, il faut partir, m'écriai-» je. » — « Trouvez bon auparavant, me » dit Madame de Fégor, que je vous pré-» ſente au Miniſtre. Je tiens à lui de très-» près; & je ſuis sûre qu'il fera beaucoup » à ma ſollicitation, tant pour votre fils, » qu'il faut placer, que pour vous-même, » qui en avez beſoin, ſelon la peinture » que vous m'avez faite de votre ſituation. » A votre retour de Rome, vous ne me » retrouveriez peut-être plus ici. »

J'embrassai tendrement cette utile amie. Elle se rendit, sur-le-champ, chez le Ministre, auquel elle nous annonça ; &, dès le lendemain matin, elle eut la bonté de nous présenter à lui. Il nous fit l'accueil le plus flatteur. Mon fils fut placé, le jour même, dans les Gardes-du-Corps. Quant à moi, Son Excellence me pria d'attendre quelque temps, m'assurant que, selon ce que sa parente lui avoit dit de mon intelligence, je devois être l'homme qu'il lui falloit pour une commission, dont il vouloit me charger. Il fallut remercier très-respectueusement ce Ministre ; & attendre, avec résignation, ses ordres, en pestant au fond de l'ame ; car enfin, je ne pouvois plus partir, & je brûlois de retourner à Rome.

Je remerciai, de toute mon ame, la chère Madame de Fégor. J'avois un plaisir sensible de voir mon fils placé ; mais j'étois violemment tenté de partir sur-le-champ. Ma généreuse amie sut m'engager à rester, & à dépêcher, en ma place, le zélé Fourbin. Elle lui remit une lettre pour Mademoiselle de Mirville ; car elle ne la connoissoit que sous ce nom. Je donnai mille instructions au rusé compagnon. Je lui dis : « Pars, maraud, & ramène-moi Julie. »

Fin du Livre quatrième.

PREMIÈRE SUITE
DE
L'AVENTURIER FRANÇOIS.

LIVRE CINQUIÈME.

MADAME de Fégor ne tarda pas à partir elle-même, & je me trouvai ſeul à Naples; car mon fils étoit tantôt à Portici, tantôt à Caſerta, à la ſuite de la Cour. La commiſſion du Miniſtre ne venoit jamais. J'avois beau me préſenter chez lui, je ne pouvois pénétrer juſqu'à lui; ou, quand je parvenois juſques-là, il me diſoit: « Je » penſe toujours à vous; » & c'eſt tout ce que j'obtenois. Fourbin me mandoit, de Rome, qu'il faiſoit une infinité de démarches, toutes infructueuſes; que ma belle-ſœur étoit partie, pour Paris, deux jours avant qu'il arrivât; qu'elle avoit aſſuré que la Dame morte étoit la femme du frère de ſon mari. Il en concluoit que ces lumières, réunies au témoignage de ſes yeux, mettoient hors de doute la mort de l'infortunée Julie.

Ces nouvelles étoient désespérantes ; mais je ne pouvois m'en rapporter totalement au Sieur Fourbin, que je connoissois pour n'être pas la franchise même. Je frémissois de me voir retenu à Naples ; & je maudissois, à chaque heure du jour, sa détestable Excellence, qui ne finissoit à rien.

Cependant mes fonds baissoient de jour en jour, & bientôt ils furent entièrement taris ; ce qui me donna un juste surcroît d'inquiétude.

Il y avoit déjà quelque temps que je voyois, assez particulièrement, un grand homme à cheveux blancs, dont la physionomie agréable étoit riante, &, en même temps imposante. Je l'avois rencontré aux spectacles, dans les *ridotti*, & dans diverses compagnies distinguées. Il avoit paru m'examiner & me goûter ; & je m'appercevois qu'il me recherchoit, sans affectation. Sa conversation étoit amusante. J'avois fait souvent, avec lui, des promenades solitaires, & quelques petits voyages autour de Naples, comme ceux des Champs Elysées, du lac d'Averne, d'Herculanum, de Pompéia, du mont Vésuve, &c. L'habitude de nous promener ensemble avoit amené, de sa part, une certaine confiance dont il m'honoroit. Je racontai, à ce nouvel ami, mes aventures ; & j'en vins, en-

fin, jusqu'à lui peindre ma situation. Elle étoit désespérante. Il y avoit déjà quelque temps que ma bourse étoit absolument vuide. J'avois été obligé de faire ressource du peu de bijoux qui me restoient. Cela ne m'avoit pas suffi. Je vivois à crédit. Cette existence est précaire & humiliante. Ces dettes, de première nécessité, sont criardes; & mes créanciers avoient de justes motifs de s'impatienter. Je ne voyois que le Ministre à qui je pusse m'ouvrir, pour obtenir des secours, par la raison que c'étoit lui qui me retenoit à Naples; mais cette démarche me paroissoit avilissante, & répugnoit à ma délicatesse. Mon Philosophe; (car c'est ainsi qu'on le nommoit dans toutes les maisons que nous fréquentions ensemble) mon Philosophe, dis-je, m'écouta avec le plus grand sang froid: « Oh! me dit-il en souriant, un homme » de votre figure n'est pas fait pour con» noître le besoin; &, tant qu'il se trou» vera de grandes Dames qui auront du » goût, vous ne devez manquer de rien. » Je regardai mon homme, pour chercher, dans ses yeux, ce que vouloit dire cette plaisanterie, qui me paroissoit hors de saison. Vouloit-il, par un froid persifflage, me détourner de l'envie de recourir à ses secours? Il pouvoit s'épargner cette peine,

car

car j'étois loin d'avoir un tel dessein. Je ne le connoissois pas, d'ailleurs, en état de m'aider. Je n'avois voulu que lui témoigner ma confiance & mon estime, en lui ouvrant mon cœur.

Je le quittai de bonne heure, pour me rendre à une partie de plaisir, où je m'étois trouvé engagé malgré moi. Je ne rentrai que le lendemain, las des prétendus divertissements de toute espèce qu'on m'avoit forcé de goûter, & fort inquiet sur mon sort. Je craignois que mon hôte, qui, depuis quelques jours, me fronçoit le sourcil, n'eût l'incivilité de me demander de l'argent, à mon arrivée. Il me reçut, au contraire, d'un air très-riant; ce qui me surprit agréablement. Je montai chez moi; & je fus émerveillé de trouver, dans la poche de ma robe-de-chambre, vingt-cinq onces d'or (c'est la monnoie d'or de ce pays-là.) avec un petit écrit qui disoit: « M. le Marquis ne doit pas se gêner. On » se reconnoît redevable envers lui, de » beaucoup d'argent, & l'on aura soin » qu'il n'en manque pas. »

On peut se figurer mon étonnement. Je ne connoissois personne qui me dût rien. Ces vingt-cinq onces étoient un vrai cadeau; mais de qui recevois-je cette honnêteté? Etoit-ce du Ministre, qui peut-être

me la devoit, puisqu'il me retenoit si mal à propos à Naples? Etoit-ce de quelque grande Dame, comme le Philosophe me l'avoit insinué? Etoit-ce de lui-même, à qui seul j'avois dévoilé mon embarras? Je pouvois accepter du Ministre; mais il ne me paroissoit pas beaucoup penser à moi. Je me serois trouvé humilié de recevoir des bienfaits de la part d'une Dame; & je ne pouvois me résoudre à en accepter de la part de mon ami, qui n'étoit pas en état de me faire cette avance; car, si je l'en croyois, il vivoit d'une modique pension de la cour; & sa dépense, très-réglée, annonçoit en effet un sort assez borné. Cependant la nécessité m'entraînoit à me servir de cet argent; bien résolu de rembourser mon bienfaiteur, dès que je le connoîtrois, & que j'en aurois la faculté. J'avois besoin de repos. Je me couchai, pour prendre un parti sur cet incident inespéré. La nuit porte conseil.

Le lendemain matin, j'étois décidé à payer mon hôte, avec l'argent tombé du ciel. Des jeunes gens vinrent encore m'enlever précipitamment, pour une nouvelle partie; car je n'ai jamais tant goûté de ce qu'on appelle des plaisirs, que dans ce temps, où je n'avois pas de quoi les payer. Je partis avec eux. Nous passâmes devant la porte d'un de mes créanciers. Je priai

mes amis de permettre que je descendisse un moment, ce qui me fut accordé. J'entrai chez mon créancier, pour le prier d'excuser mes délais, & pour le satisfaire; il me parut satisfait, & me présenta un papier que j'acceptai avec embarras, c'étoit une quittance de sa main, pour la somme que je lui devois. « Que signifie ceci, lui » dis-je? » - « Monsieur, me répondit-il, » vous devez bien sçavoir qu'on est venu, » de votre part, me payer; & qu'on m'a » chargé de vous remettre la quittance. » Nouvelle surprise, aussi agréable que la première! Je n'eus pas le temps de faire de nouvelles questions; mes compagnons m'attendoient. Je ne crus pas devoir rien dire à ces évaporés, & je les suivis presqu'en silence.

A mon retour, je n'eus rien de plus pressé, que d'offrir de l'argent à mon hôte. Il me répondit, en riant, qu'il ne lui étoit rien dû par moi, que je devois le savoir, & que toute sa maison étoit à mon service. Je courus chez tous mes autres créanciers qui, heureusement, n'étoient pas bien nombreux. Tous étoient payés.

Le lendemain l'on vint me dire que la voiture étoit à la porte. Je demandai quelle voiture? « La vôtre, me répondit-on. » Je questionnai le cocher, qui me dit qu'il

étoit à mon ſervice, que je louois ſa voiture au mois, & qu'il étoit payé pour trois mois. Je trouvai l'hiſtoire plaiſante, & je profitai du remiſe, pour la ſingularité du fait.

J'allai trouver mon Philoſophe, que j'engageai à venir faire un tour. « Vous » permettrez, lui dis-je, que je vous faſſe » les honneurs d'une voiture que vous » payez pour mon ſervice. » Il parut s'étonner; & me demanda ce que je voulois dire. Je lui racontai l'hiſtoire, il en rit; je lui proteſtai que je le croyois l'auteur de tant de générosités, il en rit encore plus fort. « Hé! mon ami, me dit-il, vous » connoiſſez mes facultés & ma dépenſe; » vous ſavez ſi je ſuis en état de faire de » pareilles profuſions. Vous êtes heureux » auprès des Dames, mon jeune ami. »

Je n'uſois, qu'en tremblant, de tant de biens, dont je ne connoiſſois pas le donateur. Je les ménageois beaucoup plus ſcrupuleuſement que les miens propres. Je m'appliquai, pour me diſtraire, à différentes études, embraſſant les arts & les ſciences. Un jour, en diſcourant ſur un objet ſi intéreſſant, je dis, au haſard, que j'avois beſoin de différens inſtrumens mathématiques, & de divers ouvrages, que je nommai. Le lendemain, quand je retournai chez moi, je trouvai une bibliothèque entière, bien

choisie, bien rangée, où je vis les différens ouvrages que j'avois desirés. Dans une pièce contigue, j'apperçus un beau cabinet d'histoire naturelle, avec tous les instrumens que je pouvois employer, pour l'étude de la Physique & des Mathématiques. Je fus enchanté d'un si beau présent. Je questionnai vainement mon hôte. Il sourioit toujours, & ne me rendoit aucun compte.

Je me rappellai que j'avois parlé, chez la Princesse de Francavilla, du besoin que j'autois de livres & d'instrumens. Je revis mon Philosophe. Je me souvins qu'il étoit chez cette Princesse; & même assez près de moi, quand j'avois parlé de ce qui me manquoit; mais d'ailleurs ce n'étoit pas à lui que j'avois adressé la parole. D'où venoit donc ce présent? D'où venoient tous les autres?

J'en reçus bientôt un autre plus singulier. Il y avoit, parmi les élégantes de Naples, une *Signora Rosalia*, qui étoit la Beauté du jour. Il faut avouer qu'on la trouvoit éblouissante; l'esprit répondoit à la figure; & le cœur passoit pour excellent. C'étoit donc un objet digne des vœux des plus délicats amateurs; &, sans rechercher ces sortes de Beautés, je ne pouvois me dispenser de rendre justice, au moins de vive voix, au mérite de celle-là. Elle m'a-

voit souvent accueilli en public, avec une distinction d'autant plus flatteuse, qu'étant loin de passer pour riche, j'avois lieu de croire que ses politesses avoient, pour objet, ma personne même.

Un jour, au sortir du théâtre de *San Carlo*, Rosalie me salua de la manière la plus gracieuse. Mon Philosophe me fit compliment de cette bonne fortune, & m'assura que mes yeux avoient bien payé de retour les regards de la *Signora*. Je dis, à mon ami, tout le bien que je pensois de cette nymphe. Il me crut épris d'elle, m'en reparla deux ou trois fois, & me mit dans le cas de m'exprimer toujours avantageusement, sur le compte de ma prétendue conquête.

Un matin, je reçus un billet de Rosalie, par lequel elle me mandoit qu'elle étoit surprise de ne m'avoir pas encore vu, depuis trois jours que je m'étois déclaré son entreteneur, & que je l'avois mise dans ses meubles. A l'entendre, je lui avois fait dire que je mangerois dorénavant chez elle; & je n'y avois pas encore paru. Elle me recommandoit fort de venir, le jour même, dîner avec ma maîtresse. Je ne compris rien à ce badinage. J'en demandai l'explication au Philosophe, qui protesta n'y pas comprendre plus que moi. » Mais

» que risquez-vous, me dit-il ? Allez de-
» mander l'explication de l'énigme à la
» Déesse même. » Je m'y rendis en effet. Elle me reçut à bras ouverts, en m'accablant de caresses, & des plus tendres reproches. Je lui jurai que je ne comprenois pas un mot à tout ce qu'elle me disoit. Elle m'assura qu'il étoit venu quelqu'un de ma part ; que cet agent mystérieux avoit fait marché avec elle, à cinquante onces par mois ; qu'il lui avoit avancé un quartier de ses honoraires, & pareille somme, pour les frais de sa table, pendant trois mois ; « ce
» ministre de vos plaisirs, ajouta-t-elle, m'a
» promis que vous viendriez, la plupart du
» temps, manger avec moi. Je suis donc
» à vous, mon cher, pendant ce trimestre ;
» & vous êtes ici chez vous. Si j'avois une
» fortune, je vous en offrirois la moitié ;
» & je ferois mes efforts pour me rendre
» digne de vivre toujours avec vous ; mais
» le sort en ordonne autrement. Quoi-
» qu'il en soit, je suis payée ; & votre cou-
» vert sera mis ici pendant trois mois. Je
» ne serai à aucun autre ; & je vous jure,
» pendant votre bail, entière fidélité. »

Je trouvai ce marché plaisant. Rosalie s'exprimoit avec tant de bonne foi, qu'il n'y avoit pas moyen de douter de ce qu'elle disoit. D'ailleurs, ne vivant que des bien-

faits des hommes, elle n'étoit pas en état de se consacrer ainsi gratuitement, pendant trois mois, à mon service. Cette fille, abstraction faite de son état, me paroissoit si aimable, qu'il étoit difficile que je fisse, avec elle, le cruel, en la fuyant. Je vis que je la mortifierois, si je ne paroissois pas chez elle avec une espèce d'assiduité, pendant mon quartier. J'allai donc y manger fort souvent; mais je ne pus me résoudre à loger avec elle. Je n'ai jamais aimé à mener une vie scandaleuse. Son commerce étoit agréable; elle méritoit de figurer dans une condition plus estimable; &, en effet, avec de la conduite, elle a trouvé, depuis, le moyen de sortir de son malheureux état. Elle a rencontré même un homme qui l'a bien voulu épouser, & dont elle fait à présent le bonheur.

Elle me fut très-fidèle comme elle me l'avoit promis; & elle rioit quelquefois, avec moi, de l'aventure. On lui apportoit souvent, de ma part, des cadeaux. Au bout du mois, quoique le trimestre fût payé d'avance, on lui apporta son nouveau mois, tant pour la table, que pour l'usage de ses charmes; & elle ne demandoit que la continuation d'une pareille vie.

Je ne détaillerai point toutes les autres générosités, qui me furent faites par l'invi-

sible main que je cherchois, & qui m'échappoit toujours. Je ne pouvois former un desir; qui ne fût rempli sur-le-champ. Je voyois là de l'enchantement, de la féerie.

Un jour, mon Philosophe me proposa, de l'air le plus honnête & le plus gai, de m'introduire dans une partie de plaisir, où, selon lui, j'étois desiré. Il s'y prenoit de trop bonne grace, pour qu'il fût possible de le refuser; &, le lendemain, il me conduisit, à quelques lieues de Naples, dans un château dont la situation me parut délicieuse. Je m'amusai d'abord, avec lui, à parcourir le local, comme observateur & naturaliste, en attendant que le soir vînt & amenât l'heure du plaisir. Cette heure arriva. Mon guide me conduisit dans un bal superbe. Il étoit difficile de voir rien de plus brillant que la salle, l'illumination & l'assemblée. La musique étoit enivrante. Le monde étoit nombreux & paroissoit choisi. Il n'y avoit, d'abord, personne qui ne fût masqué. La plupart des femmes étoient d'une taille avantageuse; & ce que j'en voyois me donnoit les plus belles espérances, pour ce que je ne voyois pas. Je reçus un accueil singulièrement gracieux. Je voyois que j'étois attendu, & je paroissois le Roi de la fête. Je ne pus entièrement fermer mon ame à la volupté, qui sembloit vou-

loir entrer par tous mes ſens. L'heure du ſouper vint. Le Philoſophe m'introduiſit dans une ſalle particulière, où toutes les Beautés de la fête vinrent, le viſage découvert, ſe ranger en deux haies devant moi, dans la plus ſéduiſante parure, me tendant les bras, & provoquant mes deſirs & mon choix, par tout ce que leur ſourire & leurs attitudes pouvoient offrir d'agaçant. Je vis la fleur des Beautés de tout le royaume, & je ne pus m'empêcher d'être ému d'un ſpectacle ſi raviſſant : « Mon » ami, jettez le mouchoir, me dit ingé» nûment le Philoſophe. » Je me promenois avec lui, entre deux files de Déeſſes. Nous en choisîmes chacun une, pour ſouper, avec nous, en partie quarrée. Les autres allèrent ſe reſtaurer, avec les hommes, dans la ſalle contigue, tandis que nous fîmes, entre nous quatre, un ſouper délicieux. Toutes les nymphes, après avoir mangé rapidement un morceau, dans la pièce voiſine, vinrent nous faire leur cour, & contribuer à nous amuſer, en formant, autour de nous, des danſes voluptueuſes, en chantant des airs mélodieux. Après le ſouper, nous retournâmes dans le ſallon, où nous dansâmes encore quelque temps. Toutes les femmes avoient le viſage découvert; mais les hommes ſe cachèrent

constamment. Au bout de quelques inſtans, mon Philoſophe me fit ſigne, de l'œil, de m'éclipſer avec lui; ce que je fis. Nos deux femmes nous ſuivirent. Nous nous rendîmes dans un appartement, où il y avoit deux petites chambres à coucher contigues, très-élégamment meublées. Mon grave guide me fit entrer dans l'une, avec ma compagne, & ſe retira dans l'autre, avec la ſienne. Je n'étois point préparé à ce dernier acte, que je ne deſirois point, quoique ma maîtreſſe du moment fût d'une beauté frappante. J'épargne à mes lecteurs les détails de la nuit que je paſſai d'une maniere inattendue. Peu d'entr'eux refuſeroient de ſe mettre à ma place; & tous conjectureront que je me livrai à des plaiſirs, dont je ſuis bien loin de me vanter.

Nous retournâmes à la ville, au lever de l'aurore. Je remerciai chaudement mon Philoſophe, en lui avouant qu'il m'avoit procuré un amuſement très-piquant, & la participation d'une des plus jolies fêtes que j'euſſe vues de ma vie.

Cette fête, en effet, avoit été amuſante; mais je trouvois ſingulier qu'un Philoſophe m'y eût conduit. Outre ce plaiſir, je lui devois tout le bien-être dont je jouiſſois; car enfin, j'obſervois que tous les préſens

dont je me voyois gratifié, m'étoient toujours faits à là suite de quelque conversation où j'avois parlé de ces objets avec lui. Il étoit donc visible que toutes ces libéralités me venoient de sa part, puisque lui seul avoit pu savoir ce que je desirois. Quel étoit donc ce personnage ? Etoit-ce un Sylphe, un Génie, ou bien un adepte qui avoit trouvé la pierre philosophale ? Sa sagesse, d'ailleurs, n'étoit pas fort austère. Son caractère étoit problématique à mes yeux, aussi l'appelloit-on Problême. J'ignore si c'étoit son nom propre ; mais je ne lui en connoissois pas d'autre. Je le pressai mille fois de s'expliquer sur tous mes soupçons, que je ne lui cachois pas, relativement aux dons que je recevois. Il sourioit toujours, se refusoit à mes instances, & vouloit me faire accroire, en badinant, que tout cela pouvoit venir de quelque grande Dame, dont j'avois fait la conquête. Je lui répondois qu'une grande Dame, qui m'honoreroit de quelqu'affection, ne m'entretiendroit pas une maîtresse, pour que je fusse à une autre qu'à elle.

Il n'y avoit pas de réponse à faire à cette objection. Aussi M. Problême, après s'être battu quelque temps en retraite, me dit un jour : « Et si quelqu'un vouloit vous gagner,

» & faire l'acquisition d'un homme qui a » autant de ressources que vous dans l'es-» prit, seroit-ce un mauvais chemin, pour » y réussir, que d'exciter d'abord votre » reconnoissance ? » — « Oui, mon cher » ami, lui répondis--je, je suis sensible aux » bienfaits; mais qu'exige-t-on de moi ? » —» On veut vous posséder, Monsieur, » reprit le Philosophe; vous sentez-vous » disposé à entrer dans les vues des per-» sonnes qui cherchent à vous gagner, par » ces foibles prévenances ? » — » S'il étoit » question d'une femme, lui répondis-je; » si je devois encore être désigné pour ser-» vir aux plaisirs de quelque Messaline, » vous sentez qu'un rôle aussi humiliant » n'est pas digne de moi. Je veux agir en » homme; exigez de moi des choses qui » conviennent à un homme. » — « Il se-» roit question, reprit-il, de vous agréger » à une société, qui cherche un homme » capable de conseil & d'exécution. Il faut » beaucoup de qualités; de la sagacité, de » l'adresse, de la prudence, du courage, » de la présence d'esprit, & mille ressour-» ces. En un mot, cette société vous met-» troit à même de faire usage de vos ta-» lents, & vous procureroit une fortune » digne de vous. »

Je demandai quelle étoit cette société

mystérieuse. Le Philosophe me répondit qu'il devoit garder, là-dessus, le plus profond secret, jusqu'à ce qu'on fût sûr de moi. Je résolus de sonder cet homme, qui vouloit me sonder lui-même. Dans ce dessein, je pris le parti de ne point le contredire, & de le laisser se développer tout à son aise. Il m'étala les principes d'une fausse philosophie, qui sembloient attaquer le droit sacré de la propriété. Il déclama beaucoup contre les riches, qu'il traita d'usurpateurs; & il sembla presque permettre aux pauvres de reprendre leur bien, par-tout où ils le retrouveroient. Je ne reconnoissois pas un Philosophe, à cette mauvaise morale; mais je ne témoignai rien du scandale qu'elle me causoit, afin d'engager mon homme à s'ouvrir davantage.

Il crut peut-être m'avoir gagné, & qu'il étoit temps enfin de me présenter à sa société. Je le desirois, parce que je n'avois pris que pour des propos vagues & sans conséquence, les maximes singulières qui lui étoient échappées, contre ceux qui possèdent. J'étois, d'ailleurs, empressé de voir une société qui me paroissoit si obligeante. Je ne la croyois pas hérissée d'un grand rigorisme: la bonté qu'elle avoit eu de m'entretenir une maîtresse, & la partie de plai-

ſir où l'on m'avoit déjà conduit, m'annonçoient un troupeau d'Epicuriens, dont les principes ne devoient pas êtres auſtères. Quoi qu'il en ſoit, Problême daigna m'offrir, en forme, de m'y préſenter. J'acceptai ſa propoſition. Il me fit faire les ſermens les plus ſolemnels, que, ſoit que je conſentiſſe ou non à m'engager dans ce Corps, quand je le connoîtrois, jamais je ne révélerois rien de ce que j'y aurois vu, ni ne parlerois même de ſon exiſtence. Je le promis de tout mon cœur; & je fis tous les ſermens qu'il exigea, quoique je me diſſe intérieurement: « Voilà bien de l'appareil, » pour aller boire, ſe divertir, & voir des » filles; » car je ne ſuppoſois pas qu'il fût queſtion d'autre choſe. Mon Philoſophe me dit qu'il alloit écrire, à la Compagnie, tout ce qui s'étoit paſſé entre lui & moi, depuis que nous nous connoiſſions; tout ce qu'il m'avoit dit, & ce qu'il m'avoit tû; les ouvertures & les réſerves qu'il m'avoit faites; & que, d'après cet expoſé, il prieroit la ſociété de m'admettre ou de me rejetter; & d'indiquer le jour où il pourroit me préſenter, en cas qu'elle prît le parti de m'adopter.

Cette marche devenoit ſérieuſe; je la trouvai honnête & raiſonnable; elle me donna meilleure idée des aſſociés de Pro-

blême, que la doctrine équivoque qu'il m'avoit exposée, quoique je n'eusse pris ce langage, encore un coup, que pour des propos du moment, & non pour des principes. J'attendis patiemment la réponse des Cordons-bleus de l'Ordre.

Problême ne tarda pas à la recevoir ; & le jour de ma présentation fut laissé à son choix. Il choisit une nuit très-obscure, exigea que je renouvellasse mes sermens de garder le secret ; &, après souper, il me fit monter en voiture. Les glaces étoient de bois, comme celles de nos fiacres. Tout fut fermé bien exactement, & nous restâmes plongés dans la plus profonde nuit.

Il m'étoit aisé d'appercevoir que Problême ne vouloit pas que je pusse reconnoître où j'allois. Comme je voulois le savoir, je fis attention au chemin que nous faisions. Je m'attendois bien qu'on nous feroit prendre différents détours, pour dérouter mon attention ; mais je savois d'où nous partions, & je connoissois parfaitement Naples & ses environs. Je remarquai qu'au bout de quelques pas, on nous fit détourner d'abord à droite, puis à gauche, puis successivement tantôt d'un côté, tantôt de l'autre. Pour abréger, nous nous trouvâmes bientôt sur le bord de la mer ; ce que je reconnus par la fraîcheur de l'air,

& par le bruit des flots. Le nombre des voitures que nous rencontrions, m'annonça que nous suivions la route de Portici, où étoit alors la Cour. J'avois beaucoup de peine à suivre ainsi en esprit notre chemin, parce que mon guide me parloit beaucoup, pour m'empêcher d'être attentif.

Enfin nous arrivâmes au lieu de notre destination. J'avois calculé que nous avions dû faire environ six milles. Il n'y en a que cinq de Naples à Portici; mais il falloit compter un mille, pour les détours qui avoient alongé notre chemin.

La voiture arrêta. Mon Philosophe me mit un masque sur le visage; il m'abaissa beaucoup mon chapeau sur les yeux, de sorte que, quand je fus hors du carrosse, je ne vis pas plus clair que dedans. Nous descendîmes à tâtons plusieurs degrés; & la fraîcheur humide, que je sentois, m'indiquoit que nous nous enfoncions dans un souterrain. Ce devoit être dans celui d'Herculanum, en supposant que nous fussions réellement à Portici.

Bientôt, mon guide battit le briquet, alluma une petite bougie, & me conduisit plus commodément, à la lueur d'une lanterne sourde. Je ne pouvois guères distinguer la configuration du souterrain que

nous parcourions; cependant je croyois entrevoir une espèce de voûte sépulcrale.

Enfin, après bien des détours, nous arrivâmes à une petite porte, que mon guide ouvrit. Nous entrâmes dans un long vestibule, au fond duquel nous trouvâmes une autre porte. Mon Philosophe y frappa d'une manière mystérieuse. Quatre hommes en sortirent vêtus de dominos noirs, couverts chacun d'un masque blanc, tous quatre l'épée nue à la main. Ils parlèrent à mon introducteur dans un espèce de jargon, que je n'entendis point; & me demandèrent enfin si je voulois jurer de garder à jamais le silence, sur tout ce que je verrois. Je le jurai. On me banda les yeux; & les quatre hommes, me tenant tous l'épée sur la poitrine, m'introduisirent dans une salle voisine, où régnoit un profond silence; mais où il m'étoit possible, cependant, de juger qu'il y avoit bien du monde.

On me fit mettre à genoux sur une espèce de prie-dieu. Je jugeai que toutes ces cérémonies pourroient finir par une réception chez les francs-maçons, & je n'étois pas fort inquiet.

Tout-à-coup on lève mon bandeau. Je me vois au milieu de quatre hommes, qui me tiennent l'épée nue sur la poitrine, dans

une ſalle ſouterraine & ſépulcrale, tendue de noir, qui avoit, pour ornemens, des lampes funéraires, des poignards, des fers, des roues, des fourches patibulaires. Autour de la ſalle, je vis, rangée en ſilence, une cinquantaine d'hommes, tous en domino noir, en maſque blanc, un poignard nu à la main; mais ce que j'apperçus de plus affreux, ce fut un homme nu, chargé de chaînes, à genoux. Un bourreau, d'une main le tenant par les cheveux, lui renverſoit la tête, pour lui faire tendre la gorge; de l'autre tenoit un couteau pour l'égorger. Auprès de lui, étoit un baſſin tout prêt, pour recevoir ſon ſang. Derrière lui, je vis une jeune fille très-belle, auſſi à genoux, chargée de fers, la gorge découverte, entre les mains d'un bourreau, deſtinée ſans doute au même ſupplice, & déjà couverte de la pâleur du trépas. Je frémis d'horreur, & je me repentis, ſecrètement, de m'être engagé dans une ſi déteſtable Compagnie.

Celui qui paroiſſoit le chef me ſomma, d'abord, d'un ton juridique, de répondre la vérité. Je le promis. Il me demanda qui j'étois, qui m'avoit amené, ſi je m'étois engagé volontairement, ſi j'avois déjà fait librement tous les ſermens qu'on avoit exigés de moi. Je répondis comme je le de-

vois. « Faites donc le dernier, reprit-il. » Alors, on me dicta une formule de serment terrible, par lequel j'invoquois, sur moi, les plus horribles malédictions, & je me dévouois à la mort la plus cruelle, si jamais je trahissois la Compagnie, à laquelle j'étois agrégé. Il fallut répéter, mot pour mot, tout ce qu'on me dit. Je le fis sans scrupule; & je ne crus pas obligatoire un serment qui n'étoit plus libre, & qu'on m'extorquoit au milieu d'un appareil si affreux.

« Vous avez prononcé votre jugement » & votre condamnation, me dit le Chef, » si jamais vous manquez à votre ser- » ment. » Ensuite il alla aux voix; &, remontant sur son tribunal, il me dit: « la » Compagnie vous reçoit novice. » Alors on me donna, comme aux autres, un domino noir, on me mit à la main un poignard, que je frémis d'accepter; & l'on me fit placer parmi les novices.

Le Chef dit ensuite: « vous allez voir » comment on traite ceux qui manquent » à leurs sermens. Messieurs, cet homme, » pour obtenir une foible récompense du » Gouvernement, a voulu nous livrer tous » à l'horreur du supplice. Il a écrit, au » Ministre, une lettre que nous avons in- » terceptée & que voici, dans laquelle il

» ose dévoiler nos plus secrets mystères. » Le sévère personnage lut la lettre, & se leva pour recueillir les voix. Toutes parurent unanimes; & le Juge, après avoir rappellé, au prétendu criminel, ses sermens solemnels, lui prononça son arrêt de mort.

L'infortuné leva les yeux aux ciel, demanda pardon à son Dieu, & se recommanda à sa miséricorde. Tous les Juges infernaux se levèrent, le poignard à la main, tandis que la jeune fille poussoit des cris perçans. Le Chef plongea, le premier, son glaive dans le sein du malheureux. Tous les autres l'imitèrent, excepté moi. Le Bourreau coupa la gorge de la victime, on fit dégoûter son sang dans le bassin. On s'apperçut que je ne participois pas au meurtre, & l'on voulut m'y forcer. Je suppliai qu'on ne me fît pas débuter par une action qui répugnoit à l'humanité. Mon Philosophe (quel Philosophe !) remontra qu'il ne falloit pas m'effaroucher d'abord, en m'imposant un procédé juste, mais rigoureux; qu'à la réception des autres novices, il n'y avoit pas ordinairement d'exécution de ce genre; qu'ils étoient donc exempts de concourir à une action, qui pouvoit blesser leur sensibilité; que je ne devois pas être traité plus sévèrement que les autres; que, par conséquent, je devois être

difpenfé, pour cette fois, de participer à un acte de juftice impofant & terrible, fur-tout aux yeux de quelqu'un qui n'y étoit pas fait. On parut goûter fes raifons, & l'on n'exigea pas, de mes mains, un début fi atroce.

Après le meurtre, chacun trempa fon poignard dans le fang de la victime, & vomit un déluge d'imprécations contre quiconque feroit infidèle & parjure. J'eus encore beaucoup de peine à m'exempter de cette cérémonie digne des Cannibales.

Le premier affaffinat terminé, l'on produifit, aux yeux de l'affemblée, la jeune infortunée qui étoit enchaînée. Quand le Bourreau approcha d'elle fa main fanglante, elle pouffa des cris affreux. Mon cœur faignoit de voir la jeuneffe, l'innocence & la beauté dans une fi horrible fituation.

« Meffieurs, dit le Chef odieux, voilà » une jeune perfonne qui a prefque abufé » de notre confiance. Le coupable, que » nous venons de punir, lui avoit fait part » de nos fecrets. Elle peut donc les trahir. » Elle a déjà parlé à plufieurs perfonnes; » elle s'eft fait introduire chez le Miniftre; » & lui a révélé tout ce qu'elle favoit. » Une fociété généreufe eft en danger; » un peu de fang verfé peut contribuer à

» sa sûreté. Voyez & jugez. » Il alla aux opinions. L'infortunée déchiroit les entrailles par ses cris & par son désespoir. On plaida long-temps sa cause pour & contre. Il étoit aisé, malgré les masques, de reconnoître ceux qui, par des regards sévères, annonçoient qu'ils vouloient la voir sacrifiée à la sûreté publique, & ceux qui penchoient plutôt pour la douceur. Enfin le Chef ordonna qu'elle fût reconduite dans son cachot, jusqu'à nouvel ordre. Il sembla, quand il eut prononcé cet arrêt, qu'une partie des Juges respirât. La jeune personne me lança, en partant, un regard tendre & suppliant, qui parut m'annoncer qu'elle me distinguoit des autres, & qu'elle avoit confiance en moi. Je jurai, dans l'ame, de faire tous mes efforts pour la délivrer de cet horrible état. Alors tout devint calme dans l'assemblée; & le Chef, s'étant levé, nous tint à-peu-près le discours qui suit, où il établit des principes révoltans, dignes d'une si détestable Compagnie, & communs à toutes ces sortes de gens.

« Messieurs, nous sommes tous intimement convaincus de la vérité des » principes qui règlent notre conduite; & » que nous avons substitués aux préjugés » dans lesquels nous avons eu le malheur

» d'être élevés. Je vais donc les remettre » ſous vos yeux, uniquement pour l'inſ- » truction du Néophite que nous venons » d'adopter.

» La terre eſt le bien commun des hom- » mes, de même que l'eau, l'air & la lu- » mière. Des uſurpateurs s'en ſont empa- » rés ; le plus petit nombre poſsède tout ; » & la maſſe preſqu'entière du genre hu- » main, dénuée de tout, rampe ſous les » pieds des tyrans. Ils ont fait des loix » pour s'aſſurer la poſſeſſion de ce qu'ils » ont uſurpé ; ils proſcrivent indignement » ceux qui veulent rentrer dans leurs » droits, les pourſuivant par le fer & par » le feu, & leur donnant la mort au mi- » lieu des plus horribles ſupplices. De tout » temps, des hommes courageux ont bravé » ces ſupplices ; & n'ont pas craint de don- » ner, à leurs ſemblables, l'exemple glo- » rieux de ſecouer le joug & de ſe mettre » en poſſeſſion de leurs biens. Nous ſui- » vons cette honorable & périlleuſe car- » rière. Nous oſons dépouiller, à leur » tour, les tyrans qui nous ont arraché » notre ſubſiſtance ; & tandis que le com- » mun des hommes ſe contente d'être » leurs eſclaves, & d'acheter de ces fai- » néans, par une ſoumiſſion à tous leurs » caprices, d'acheter, dis-je, à la ſueur

» de

» de leurs fronts, un pain qui prolonge
» leur mort plutôt que leur vie, nous sa-
» vons vivre indépendans, nous emparer
» de ce qui nous appartient; & lutter avec
» un petit nombre d'hommes, contre toute
» la masse du Gouvernement, les armées,
» toute la nation qu'on force d'agir pour
» notre perte. On nous reprochera peut-
» être que, si nous faisons rendre gorge
» aux Crésus, nous privons aussi quelque-
» fois les indigens, de leur étroit néces-
» saire. Nous répondrons que nous pre-
» nons notre bien; que nous avons droit
» de nous en saisir par-tout où nous le
» trouvons; que, riches ou pauvres, tous
» ceux qui peuvent se résoudre à vivre sous
» l'indigne joug des loix, sont nos enne-
» mis; & que nous ne devons pas avoir
» plus de scrupule de les dépouiller, qu'on
» n'en a d'immoler les soldats dans une
» bataille, quoique leurs conducteurs seuls
» méritent la mort. D'ailleurs nous respec-
» tons toujours, autant qu'il nous est pos-
» sible, les victimes de l'indigence. Com-
» bien de fois n'avons nous pas rectifié les
» tristes effets d'un Gouvernement barba-
» re, en partageant, avec des infortunés, les
» dépouilles de l'opulence! Nous pouvons
» donc nous regarder comme des héros
» & des sages, qui se sacrifient pour le

» bien de l'humanité. Nous reprenons,
» aux sang-sues publiques, le sang de leurs
» victimes. Nous réparons les dommages
» causés par une indigne législation ; &
» nous apprenons aux hommes, par notre
» exemple, à rentrer dans leurs droits, &
» à vivre en hommes. »

Tout le monde applaudit à ce discours ; moi seul je ne pus me résoudre à y donner une indigne approbation. Comme je gardois le silence, on me demanda si je n'étois pas dans les mêmes principes. Je voyois qu'il seroit dangereux, pour moi, de dire positivement, à ces meurtriers armés, que mes principes étoient diamétralement opposés aux leurs ; mais, loin d'approuver un si damnable langage, je ne pus le laisser passer sans réfutation. Je crus devoir prendre, cependant, les dehors insinuants du ménagement & de la circonspection ; & je m'exprimai à-peu-près en ces termes.

« Messieurs, ce que vous nommez mes
» préjugés, a toujours formé mes princi-
» pes. Vous êtes plus faits que moi à en-
» tendre une doctrine contraire ; & vos
» actions, conformes à cette doctrine,
» doivent vous la rendre plausible. Pour
» moi, que ni l'habitude ni ma conduite
» n'ont point encore apprivoisé avec une
» morale si nouvelle, tout ce que je pour-

» rois faire pour le présent, seroit de trou-
» ver vos arguments spécieux. Permettez
» moi de vous exposer une partie des rai-
» sons qui combattent, à mes yeux, vos
» systêmes. Tout homme a droit, sur la
» terre, à ce que ses travaux lui procurent.
» Il est des loix pour assurer à chacun ce
» qu'il a gagné par ses efforts; & pour en
» perpétuer, après lui, la jouissance à ses
» enfants & à ses descendants. Il résulte
» quelquefois de ces dispositions, que des
» heureux, par la faveur des circonstan-
» ces, multiplient trop excessivement leurs
» possessions; mais on n'en doit pas moins
» être charmé de vivre dans un état, où
» l'on est assuré, du moins, de ce qu'on
» possède, & de ce qu'on a obtenu par ses
» travaux; autrement on seroit exposé,
» chaque jour, à se voir enlever ses biens,
» & peut-être sa vie. Chaque homme, je
» crois, est plus légitime possesseur de ce
» qu'il a, de ce que les loix lui garantis-
» sent, que ne l'est celui qui vient le lui
» arracher par violence. Dans tous les siè-
» cles & chez toutes les nations, on a re-
» gardé comme honnêtes gens, ceux qui
» vivent sous la sauve-garde des loix, en
» se conformant à ce qu'elles ordonnent;
» & ceux qui les dépouillent, ont toujours
» passé pour des brigands. Sans doute, on

» en doit plutôt croire la voix du genre
» humain, que celle de quelques mécon-
» tents, assez hardis pour prêcher une doc-
» trine qui les favorise. Enfin, personne
» ne voudroit être volé; aucun de vous ne
» voudroit même être privé de sa part du
» vol. Il semble donc qu'on doit s'en tenir
» au principe universel : » ne faites pas à
» autrui ce que vous ne voulez pas qu'on
» vous fasse à vous-mêmes. » Inutilement
» direz-vous que vous êtes injustement dé-
» pouillés par les loix. Qu'avez-vous ap-
» porté dans ce monde, pour vous plain-
» dre d'être dépouillés? Qui n'a rien fait,
» n'a droit à rien. C'est en se rendant utile
» aux hommes, qu'on mérite de partager
» avec eux, & non pas en les égorgeant.
» Ces loix, dont vous vous plaignez,
» vous offrent le moyen de regagner, par
» votre industrie, ce que vous croyez
» qu'elles vous ont fait perdre; &, sans
» doute, il est plus noble de céder à l'heu-
» reuse nécessité de travailler, qui est la
» mère des arts, la source de tout ce qui se
» fait de beau, que de se rendre la honte
» & le fléau du genre humain, en n'obte-
» nant rien que par le vol & l'assassinat. Le
» premier parti forme une société d'hom-
» mes honnêtes & paisibles, l'autre ne se-
» roit qu'une horde de brigands, qu'on
» verroit s'entr'égorger,

« Voilà, Meſſieurs, les principes dans
» leſquels je fus élevé. Ils tranchent trop
» fortement avec les vôtres, pour que,
» ſur la ſimple expoſition, je puiſſe adop-
» ter ſur le champ des maximes ſi ſingu-
» lières. Mais ce que je dois avoir de com-
» mun avec tout le monde dans mes prin-
» cipes, c'eſt la croyance où je ſuis, qu'il
» faut être ſenſible aux bienfaits qu'on re-
» çoit; & vous en avez uſé ſi généreuſe-
» ment avec moi, que j'en conſerverai,
» toute ma vie, une reconnoiſſance ſans
» bornes. »

Mon diſcours parut indiſpoſer la plus grande partie de l'aſſemblée, & donner de l'inquiétude à mon Philoſophe. Tous ces honnêtes gens n'étoient pas perſuadés de leur morale; mais ils l'admettoient, comme tant d'autres, parce qu'elle étoit conforme à leurs intérêts. « Vous vous êtes un
» peu trop hâté, mon frère, dit le chef à
» Problême. Monſieur ne nous paroît pas
» aſſez mûr pour notre doctrine; il n'étoit
» pas encore temps de nous le préſenter.
» Achevez ſon éducation, ou les ſuites
» en retomberoient ſur vous. »

On ceſſa de me regarder, & l'on procéda à d'autres examens. Chacun rendit compte de ce qu'il avoit fait; & l'on établit ce qu'il y avoit à faire. On donna à

chacun son emploi; & l'on voulut me charger de quelque commission. Je crus devoir dire : « Messieurs, examinez, je vous prie, » dans quel état je suis encore, relativement à ce que vous appellez mes préjugés. Ménagez-les dans l'emploi dont » vous allez me charger. J'ai encore une » conscience; & cet argus, qui n'est pas » assoupi, veut être flatté. »

On me répondit froidement qu'on m'étudieroit & qu'on m'emploieroit par la suite, selon la capacité que l'on me reconnoîtroit. Ensuite on procéda à une distribution des deniers provenant du gain fait pendant huit jours. Chacun eut cent onces. On voulut me donner ma part. Je la refusai, en disant : « Je n'ai encore rien fait » pour la société. Je suis comblé de ses » bienfaits, & je n'ai d'ailleurs aucun be» soin pour le présent. Permettez, Mes» sieurs, que j'aie le plaisir de mériter » avant que de recevoir. » On me dit avec un froid à glacer : » On vous le met en ré» serve, vous le prendrez quand il vous » plaira. » Ensuite ces augustes frippons conférèrent à l'écart, dans leur jargon que je n'entendois pas. Je m'apperçus, par leurs regards, qu'il étoit question de moi; car enfin, je ne les croyois pas contents des dispositions honnêtes où ils m'avoient trouvé.

Ils pouvoient craindre que je ne voulusse les dénoncer. Pour écarter ce soupçon, & les rassurer sur mon compte : « Messieurs, leur » dis-je, je reviendrai sans doute vous voir, » sous les auspices du même guide. Je n'ai » point encore assez mérité votre confian- » ce, pour exiger, de vous, que vous » m'appreniez où je suis ; car je n'en sais » exactement rien. Je ne connois, d'ail- » leurs, la figure d'aucun de vous. Je sens » toute la prudence qu'il y a, de votre » part, dans des procédés si justement myst- » térieux. Il ne seroit pas possible à un no- » vice de vous déceler, s'il y en avoit » quelqu'un qui pût avoir cette mauvaise » volonté. Je ne connois que mon guide ; » & il est bien certain que je ne serois pas » capable de trahir un ami si généreux, à » qui je dois tant. Cela n'est pas conforme » à mes principes, dont je viens de vous » rendre compte. » — « Oh! j'en suis » bien convaincu, mon cher ami, s'écria » Problême ; je vous connois assez pour » être sûr de vous. Vous ne me trahirez » pas ; & vous ne pourriez, quand vous » le voudriez, dénoncer ces Messieurs. » Ils parurent tous goûter ces raisons, & concevoir moins d'ombrage sur mon compte. « Nous vous remettons, dirent-ils, à vo- » tre introducteur ; qu'il tâche de vous

» convertir entièrement : vous y gagne-
» rez. » A ces mots, ils me congédièrent avec lui ; & je partis, indigné contre moi, de n'avoir pas déplu davantage à ces scélérats.

On me fit sortir, avec les mêmes précautions qu'on avoit mis en usage pour me faire entrer. Le Philosophe m'empêcha de voir autour de moi, quand nous fûmes dehors. Nous montâmes en voiture. Je m'apperçus que nous suivîmes la même route qu'en allant ; je fus confirmé dans la certitude que nous nous étions rendus à Portici, & je reconnus mieux la route. Nous gardâmes le silence. Le vieux Problême n'étoit pas content de moi : il me le témoigna. « Je vous
» croyois, dit il, plus d'esprit, & moins de
» préjugés. Vous risquez de vous faire pé-
» rir ; & de m'entraîner dans votre perte. »
Je contins mon indignation ; je tâchai même d'adoucir ce grave coquin, en lui faisant des promesses vagues, auxquelles il ne répondit point ; & nous rentrâmes dans le silence. J'étois occupé à bien m'assurer du chemin ; & je méditai, de plus, les moyens de sauver la jeune infortunée, qui étoit entre les mains de ces barbares.

Nous arrivâmes chez moi, bien avant dans la nuit. Je pris sur moi de faire beaucoup d'amitiés au Philosophe. « Il est fort

» tard, lui dis-je; votre domestique est ab-
» sent : personne n'aura veillé chez vous,
» pour vous attendre. J'ai un lit d'ami :
» couchez-y. » Il y consentit. Sa chambre n'étoit séparée de la mienne, que par une cloison. Bientôt il ronfla si fort, qu'il m'empêchoit de dormir. Je savois qu'il avoit le sommeil dur ; je mis le temps à profit. J'entrai doucement jusques dans son alcove, avec une lanterne sourde. Je lui avois vu fermer la porte du souterrein. J'en fus trouver la clef dans sa poche. J'avois heureusement de la cire ; je pris l'empreinte de cette clef mystérieuse, & je la remis dans la poche du coquin. Content de cette précaution, j'allai me coucher. Il se leva d'assez bon matin, & s'en retourna chez lui, sans m'éveiller. Je ne tardai pas à me lever. Je me procurai des limes. On sait que je ne manque pas d'adresse. Avec une vieille clef, j'en fis bientôt une neuve, qui devoit ouvrir la porte du souterrein. Ensuite, je me rappellai, comme je pus, tous les chemins par où l'on m'avoit fait passer. Ils me conduisirent à Portici ; &, de-là, à une petite porte que j'ouvris avec ma clef. Je m'engageai, lanterne en main, dans tous les détours où mon introducteur m'avoit conduit. Bientôt j'entendis des chants & des cris d'hommes & de femmes. C'étoit une

orgie que célébroient les voleurs, avec des filles de joie. J'écoutai quelque temps à la porte, & je regardai par le trou de la serrure. J'entendis quelqu'un parler de moi : « Cet homme aux principes ne me revient » point du tout, dit ce scélérat. On n'au» roit pas dû le laisser sortir. Je suis d'avis » que si, la première fois qu'il viendra, » nous ne sommes pas plus contens de lui, » nous ferons bien de nous en débarras» ser. — « C'est ce qu'il faudra voir, me » dis-je en moi-même. » Un instant après, quelqu'un dit : « Il faut que cette petite » malheureuse se ressente un peu de la fête. » Je veux lui envoyer quelque chose : je » vois que nous serons obligés de nous en » défaire; c'est le parti le plus sûr : mais, » ma foi, elle me fait pitié. » On sonna; le geolier accourut. J'eus le bonheur de me cacher dans une niche, où il ne put me voir. La porte resta, quelques momens, ouverte. Je promenai mes regards dans l'intérieur de la salle; j'y distinguai plusieurs personnes que je connoissois très-bien de vue, des Marquis, des Abbés, des dévots, des hypocrites, qui passoient pour des exemples de vertu. Je reconnus le Chef, à la voix; il avoit une physionomie très-imposante. « Vous êtes de grands coquins, dit-il à » ses compagnons. » — « Parbleu! tu es

» un plaisant prédicateur, lui dit un des
» convives. Tu as presque fait, de nous,
» d'honnêtes gens. Mais le novice t'a bien
» répondu; il l'emportera sur toi. » —
» C'est ce que je ne crains pas, reprit le
» Chef; je saurai le réduire au silence. »
— « Et comment, lui dit-on? » — « Hé
» mais, reprit-il, en lui coupant la pa-
» role. » Le scélérat, en ce moment, dé-
signa, par un geste, qu'il vouloit me cou-
per la gorge. « Oui, reprit-il, plus j'y
» pense, plus je vois qu'il en faut venir
» là. » On sent que ce langage me don-
noit la plus violente tentation de dénoncer
ces coquins.

On chargea le geolier de quelque man-
geaille, pour la petite prisonnière. Il sortit
& alla vers le cachot. Je le suivis de loin,
pour qu'il ne me vît pas. Il jetta, par le
petit guichet, ce qu'on lui avoit donné.
« Tiens, mange, dit-il; » & il s'en alla,
sans m'avoir apperçu.

J'approchai du cachot, & je dis à l'infor-
tunée : « consolez-vous, ma chère petite, je
» reviendrai demain vous délivrer: ne dites
» rien. » Je l'entendis balbutier quelques
mots de remerciement. J'avois préparé une
clef, non évuidée, pour la rendre propre
à ouvrir son cachot; elle étoit enduite, par
le bout, d'un certain vernis. A l'aide d'une

lime que j'avois apportée, je la mis bientôt dans le cas d'entrer dans la serrure. Je la tournai, tant que je pus, dans le trou. Les marques qui s'imprimèrent sur le vernis, m'indiquèrent la forme qu'il falloit donner à la clef. Je renouvellai, à la chère prisonnière, mes promesses; & je repartis.

Je retournai chez moi sur-le-champ; je travaillai ma clef, suivant les marques imprimées sur le vernis; & je revins, le lendemain, pour délivrer la victime. Je n'eus besoin que de quelques coups de lime, pour introduire ma clef dans la serrure du cachot. J'ouvris & j'entrai chez l'infortunée. Je la trouvai presque nue, couchée sur quelques brins de paille. Elle n'avoit exactement aucun rayon de clarté, sous la voûte souterreine. Elle me tendit les bras, se leva, & retomba à mes genoux, qu'elle embrassa. Je la relevai: « Ne perdons pas » de temps, lui dis-je, » & je l'emmenai. Je refermai le cachot, pour écarter tout soupçon. La jeune fille trembloit de tous ses membres. Je la soutenois & la faisois marcher; je lui mis, sur les épaules, une longue pelisse noire, que j'avois apportée pour couvrir sa nudité.

En passant devant l'endroit où mangeoient les voleurs, nous entendîmes du bruit: on disputoit vivement. Bientôt plu-

ſieurs ſortirent pour vuider leur querelle. Nous cachâmes notre lanterne ſourde; ils fondirent les uns ſur les autres, & ſe battirent avec fureur. Heureuſement ce violent exercice ne leur permettoit pas de nous remarquer; car nous n'avions pas d'endroit pour nous cacher. Ma compagne n'en pouvoit plus de peur; elle tomba. Le flot des combattans approcha, & pluſieurs nous marchèrent ſur le corps. « Meſſieurs, » ceſſons de nous aſſommer les uns les » autres, dit un des moins ivres, en voilà » déjà deux couchés ſur le carreau. » Par un heureux haſard, celui qui tenoit la lumière fut renverſé, avec ſon flambeau qui s'éteignit. Cet incident fit ceſſer le combat. « Allons chercher de la lumière, » dit quelqu'un, pour voir ceux qui ſont » par terre. » Ils retournèrent dans leur ſalle à manger, & je me hâtai de m'enfuir. La chère victime étoit évanouie; je l'enlevai dans mes bras. J'étois déjà hors de leur vuë, quand je les entendis, de loin, revenir, ſans doute, avec de la lumière; j'eus le temps d'ouvrir & de refermer la porte. Ma voiture m'attendoit à deux pas de là: j'y plaçai la jeune perſonne évanouie; & je retournai chez moi, ventre à terre.

Je me gardai bien de dépoſer cette chère enfant dans mon appartement, où mon

Philosophe auroit pu la voir. Je la fis étendre sur un lit, dans la chambre la plus secrète de la maison; je recommandai le plus rigoureux silence. La belle évanouie ne revint à elle, que sur son lit qui, par hasard, étoit fort beau. Elle fut, par conséquent, très-agréablement surprise de se trouver sur le duvet, dans un magnifique appartement, au sortir du plus affreux cachot. Cependant elle étoit encore chargée de fers; avec ma lime, je la débarrassai de cet indigne fardeau. Mon hôtesse lui prêta des hardes: la belle ne put quitter le lit, de toute la soirée, & je lui dis que je souperois avec elle.

Quand on lui eut administré tous les secours dont elle avoit besoin, je me trouvai seul avec elle. Ses yeux me peignirent la plus tendre reconnoissance, & me tinrent un langage muet; mais si doux & si expressif, que mon cœur en fut vivement ému. Une douce couleur revint animer ses joues; & je vis que j'avois sauvé du trépas une fille de quatorze ans, d'une beauté merveilleuse. Je ne pus m'empêcher d'imprimer mes lèvres sur sa joue enfantine; elle reçut mon chaste baiser, d'un air reconnoissant, & m'en remercia tendrement.

Elle me demanda enfin à qui elle devoit

le bonheur de voir encore la lumière. Je lui répondis que je m'étois trouvé engagé dans la déteſtable ſociété qui la vouloit immoler; qu'on m'avoit mené dans cet horrible ſouterrein, ſans que je connuſſe le corps indigne auquel on m'alloit agréger; que j'avois été frappé d'horreur, en reconnoiſſant que j'étois parmi des ſcélérats; que mon cœur avoit été déchiré pendant la ſcène abominable, dont elle avoit été auſſi témoin, & où elle avoit manqué d'être ſacrifiée. « J'ai formé dans l'inſtant même, » ajoutai-je, le projet de vous ſauver; & » ſi l'on avoit voulu vous donnèr la mort » en ce moment, je n'aurois pu le ſouf- » frir; je me ſerois efforcé de vous dé- » fendre; & nous aurions péri tous les » deux. »

A ces mots, la chère malade, qui ne l'étoit plus, me ſerra tendrement la main, & me renouvella les expreſſions de ſa reconnoiſſance. « Il eſt bien juſte auſſi, » me dit-elle, mon cher libérateur, que » vous ſachiez qui vous avez obligé ſi » eſſentiellement. Je ſuis de Meſſine; au » moins l'auteur de mes jours y vit; car » j'ai appris confuſément que j'étois née » dans un autre pays, qu'on n'a jamais » voulu me nommer. On m'a toujours » appellée Ninette; & l'on a joint conſ-

» tamment, à mon nom de famille, qui
» eſt Foſchi, celui de *Merviglia* ; je ne
» ſais pourquoi. Il y a trois mois que mon
» père me confia à mon beau-frère, qui
» vouloit me faire voir Naples ; & qui
» promettoit de m'obtenir quelque place
» à la Cour, au ſervice de la Reine, ou
» de ſes enfans. Il a lié connoiſſance avec
» un coquin, qui l'a féduit par de beaux
» dehors ; & qui, après avoir cru le ga-
» gner à ſon parti, l'a conduit dans la ſo-
» ciété des voleurs. Mon beau-frère s'y eſt
» laiſſé mener par curioſité ; mais il a été
» révolté de voir une ſi indigne compagnie.
» Il n'en a cependant rien témoigné ; au
» contraire, il a feint d'être entièrement
» dans les principes de ces brigands, afin
» de gagner leur confiance ; ſe promettant
» bien de les dénoncer au Gouvernement,
» & ſe flattant d'obtenir une récompenſe
» proportionnée à un pareil ſervice. Il les
» a fréquentés quelque temps ; il me ra-
» contoit tout ce dont il étoit témoin ; & il
» vouloit abſolument me conduire avec
» lui, pour me faire voir ce repaire odieux.
» Il dreſſa enfin une lettre, par laquelle il
» rendoit compte, au Gouvernement, de
» tout ce qu'il avoit vu ; &, pour que ſon
» écriture ne fût pas reconnue, il me fit
» copier ſa fatale lettre. Il la remit à ſon

» domeſtique, pour la porter au Miniſtre.
» Je ne ſais qui nous a trahis; je ne puis
» ſoupçonner que ce domeſtique. Notre
» malheureuſe miſſive tomba entre les
» mains de ceux qu'elle dénonçoit. Je ne
» ſais encore comment ils ſurent qu'elle
» étoit de mon écriture. Dès lors, ils for-
» mèrent, ſans en rien témoigner, le pro-
» jet de nous faire périr. Mon beau-frère
» avoit toujours eu la manie de vouloir
» me faire voir ce déteſtable ſouterrein.
» Les voleurs faiſoient ſouvent des parties,
» où ils admettoient des malheureuſes,
» victimes & complices de leurs débau-
» ches. Il leur demanda la permiſſion d'a-
» mener, pour ſa compagne, une jeune
» perſonne qu'il aimoit, diſoit-il, beau-
» coup; mais il voulut qu'ils s'engageaſ-
» ſent non-ſeulement à la reſpecter; mais
» encore à forcer leurs maîtreſſes d'être
» décentes devant elle. Ils y conſentirent,
» & lui promirent tout ce qu'il voulut. Il
» oſa donc me conduire dans cette odieuſe
» retraite; je l'y ſuivis avec répugnance.
» A peine fûmes-nous entrés, qu'on ſe
» précipita ſur nous; on nous chargea de
» fers; on nous entraîna, chacun dans un
» cachot ſéparé. Vous ſavez le reſte, mon
» généreux bienfaiteur: vous vous figurez
» mes ſouffrances; & par elles, vous pou-
» vez juger de ma reconnoiſſance. »

« Votre beau-frère, dis-je à la jeune » personne, étoit un imprudent. Il est dou- » loureux qu'il ait péri ; mais je me félici- » terai, toute ma vie, d'avoir été l'heureux » instrument que le ciel a choisi, pour » sauver, en vous, l'innocence & la beau- » té. Dès que vous serez bien rétablie, je » vous reconduirai dans le sein de votre » famille. » Elle me témoigna que ce se- roit un nouveau bienfait, auquel je devois compter qu'elle seroit sensible.

Cette chère Ninette me rappelloit, par son nom, & même par quelques-uns de ses traits, l'autre Ninette, que j'avois con- nue jadis à Casalmaggiore ; & dont j'ai laissé entrevoir, en rougissant, que j'avois cueilli les prémices. Cette nouvelle con- quête me faisoit éprouver une tendresse inexprimable. J'étois surpris de goûter, dans la conversation d'une si jeune enfant, un charme dont je ne puis donner une idée suffisante. Ses regards m'annonçoient, de sa part, un retour si tendre ; & l'affection qui naissoit entre nous avoit quelque chose de si pur, que j'en étois enchanté.

J'allai dévoiler au Ministre tout ce que je savois. Il fut ravi des détails que je lui communiquai ; & il me força d'accepter une gratification, que je ne voulois pas re- cevoir. « D'ailleurs, je vous la dois, dit-

» il, pour vous avoir fait attendre si long-» temps. » Je lui parlai de la petite Ninette, que j'avois délivrée ; & je lui ajoutai que je voulois la reconduire chez son père. « Vous ferez bien, me répondit S. E. Je » profiterai de l'occasion, pour vous don-» ner une commission dans ce pays-là. Ne » partez que dans quelques jours. Vous me » serez utile, pour m'aider à m'assurer de » ces coquins. J'ai déjà reçu plusieurs avis » relatifs à cette indigne société ; mais je » sais que divers chefs de la bande, dis-» persés dans le royaume, doivent se ras-» sembler, un de ces jours, à Naples, » dans leurs Etats-Généraux, que ces hon-» nêtes gens vont tenir. J'attends que ces » matadors soient venus, pour prendre » toute la bande d'un coup de filet. »

Je retournai, fort inquiet, près de ma belle. Je craignois que le délai ne nous fît retomber entre les mains des voleurs.

Ils furent quelques jours sans s'appercevoir de l'évasion de leur prisonnière, parce que le geolier avoit trouvé la porte de son cachot fermée, comme à l'ordinaire ; & qu'il lui jettoit, par le guichet, sa pitance, sans beaucoup s'embarrasser si elle la ramassoit. Ils avoient été, d'ailleurs, fort inquiets de n'avoir plus trouvé, par terre, les deux corps qu'ils avoient sentis sous leurs

pieds. Ils commençoient donc à soupçonner de la trahison. Je m'apperçus que le Philosophe, en me racontant ces circonstances, cherchoit à me sonder. Je tâchai de me rendre impénétrable. Il questionna beaucoup mes hôtes. Je les avois prévenus ; & ils m'étoient fort attachés. Il fit briller de l'or à leurs yeux. Ils eurent la conscience de recevoir tout, & de n'avouer rien.

J'étois à la veille de mon départ. J'avois toujours esquivé de retourner dans la société; ce qui m'avoit rendu plus que suspect. Un jour, j'allai faire une promenade à Pausilippe, avec Rosalie. Nous entrâmes dans un vuide-bouteille, d'où la vue étoit agréable. Nous ne sommes pas plutôt assis vis-à-vis l'un de l'autre, qu'une trappe ou basse-culle enfonce sous nos pieds ; & nous voilà dans le fond d'une cave. Heureusement, de la paille, préparée pour nous recevoir, avoit adouci notre chûte; & nous en avions été quittes pour quelques contusions. Je ne doutai pas que je ne fusse tombé entre les mains des voleurs. Ce qui me confirmoit dans cette opinion, c'est que j'avois apperçu, avant le malheureux jeu de la trappe, un de ces coquins, dans une chambre voisine du vuide-bouteille où nous étions. Je vis, sur-le-champ, le sort que j'allois éprouver, & tous les poi-

gnards de ces ſcélérats enfoncés dans mon ſein. La pauvre Roſalie étoit plus morte que vive. « Je vous demande pardon, lui » dis-je, ma chère enfant. Je ſuis la cauſe » innocente du malheur qui vous arrive. » Le mien eſt plus grand. Je vais probablement périr ; mais, comme on n'a rien » à démêler avec vous, on vous épargnera » ſans doute. » Je lui racontai, en peu de mots, ce que c'étoit que cette ſociété de voleurs, qui m'alloit ſacrifier. « Ils vont » sûrement vous renvoyer chez vous, ajoutai-je. Faites ſavoir au Miniſtre mon » danger, & prenez ces deux clefs. L'une » ouvrira la porte du ſouterrein ; l'autre, » celle du cachot, où je ſerai peut-être » enfermé. » Je lui donnai les explications les plus courtes & les plus claires qu'il me fut poſſible. J'avois bien fait de me hâter ; car je n'eus pas plutôt fini mes inſtructions, que j'entendis les ſcélérats ouvrir la porte de la cave, en diſant : « Il ne faut pas lui » donner le temps d'endoctriner ſa compagne. » Je dis à Roſalie : « Feignez d'être évanouie. » Elle n'avoit pas beſoin de cet avis ; elle l'étoit preſqu'entièrement.

Je vis entrer douze coquins armés de toutes pièces. Le grave Problême étoit à leur tête. C'étoit un bonheur ; car il con-

noissoit, & même il aimoit un peu Rosalie. « Compagnons, m'écriai-je, secou-
» rez au moins cette chère Demoiselle. »
— « Bon! dit le Philosophe, il est heureux
» pour elle, qu'elle soit tombée évanouie.
» Vous n'aurez pas pû l'instruire; &, par
» conséquent, nous pouvons la renvoyer
» chez elle. » Il lui fit respirer un puissant élixir, qui lui fit rouvrir les yeux. « Partez,
» Madame, lui dit-il. » Cette généreuse fille voulut faire quelques instances en ma faveur. « Ne répliquez pas, reprit le bar-
» baré; & sur-tout gardez le silence. Il y
» va de votre vie. » A ces mots, on la conduisit à sa voiture. Elle me tendit les bras, & me lança un regard douloureux en partant. Alors tous les brigands se jettèrent sur moi; &, malgré ma vigoureuse résistance, ils m'enchaînèrent, me bandèrent les yeux, me bouchèrent la bouche, & m'entraînèrent dans un mauvais fiacre, qui nous conduisit bientôt à Portici.

Je fus jetté dans un cachot; mais il me parut que ce n'étoit pas le même où j'avois vu Ninette enfermée; ce qui me fit sentir, avec douleur, que la clef que j'avois remise à Rosalie, pour m'en délivrer, seroit inutile. Cependant je ne crus pas devoir m'oublier. « Allons, Grégoire mon ami,
» du cœur! Tu t'es déjà trouvé dans d'au-
» tres cachots. »

Dès que mes bourreaux furent partis, & que je n'entendis plus aucun bruit, je sondai mon cachot, en frappant de tous côtés avec ma chaîne. Il y eut un endroit, où je crus reconnoître, au son, qu'il y avoit du vuide. Je m'attachai à battre de ce côté, comptant qu'il me seroit moins difficile d'y percer la muraille. Ce n'en étoit point une. Ce n'étoit que de la lave. Il faut expliquer ce que c'est que cette matière, à ceux qui ne le savent pas. Dans les éruptions du Vésuve, il sort, de la montagne, des ruisseaux de feu. Quand la matière brûlante qui les compose cesse d'être en fusion, elle se durcit comme une espèce de métal mêlé de cendre, ce qui lui donne à-peu-près une couleur de grès; & c'est là ce qu'on appelle de la lave. Portici, le Versailles de ce pays-là, est bâti sur cette lave, au-dessus de la ville d'Herculanum, anciennement engloutie. Pour revenir à mon histoire, au peu de résistance que je ressentois, en frappant, je jugeai que la lave ne pouvoit avoir, en cet endroit, plus d'un pouce ou deux d'épaisseur. J'en fis bientôt tomber un morceau; & je sentis sortir de la poudre ou de la cendre, de la brèche que je venois de faire. Je conçus qu'il y avoit, en cet endroit, un vuide que la cendre avoit rempli. J'enfonçai mon bras

plus avant; mais je sentis bientôt un autre obstacle, un second mur de lave, comme le premier, & qui n'annonçoit pas plus d'épaisseur. J'y fis aussi aisément une brèche; &, regardant à travers, j'apperçus un peu de feu. J'élargis assez la double ouverture, pour que mon corps pût y passer; &, par cette issue, sortant de mon cachot, je me trouvai dans un appartement contigu. J'avançai du côté où je voyois du feu. Je touchai bientôt une cheminée, où brûloit en paix un reste de tison. En tâtant, je trouvai du bois, à l'aide duquel je ressuscitai la flamme. Elle me fit appercevoir de la bougie, que j'allumai; & me voilà déjà avec du feu & de la lumière. Je vis la porte ouverte; & je sortis. Je m'égarai long-temps dans des souterreins qui me conduisirent à notre porte d'entrée. Alors, je regrettai amèrement d'avoir remis ma clef à Rosalie. Sans cette faute j'étois délivré.

Je fus obligé de retourner, en soupirant, dans l'intérieur du souterrein, que j'eus tout le loisir d'examiner à mon aise. Du côté des cachots, j'entendis plusieurs voix plaintives, ce qui m'apprit que les voleurs faisoient gémir, dans les fers, plusieurs victimes. Je passai toute la nuit dans ma visite. Bientôt le chant du coq m'annonça le matin; car il est aussi des coqs dans

dans ce noir séjour. Aussi-tôt, la pièce qui étoit ouverte, se peupla de petits garçons. & de quelques hommes. D'une niche obscure, je vis, dans la salle, des figures de bois revêtues d'une décoration particulière, & chargées de bourses & de bijoux. Les apprentifs étoient obligés de voler ces effets; & les figures étoient tellement fabriquées, que, quand ils s'y prenoient maladroitement, ils en recevoient un soufflet entièrement de poids, qui les étendoit ordinairement par terre. Différents maîtres leur donnoient des leçons dans l'art du vol. Il falloit que les enfans tâchassent aussi de voler ces pédagogues; &, chaque fois qu'ils manquoient leur coup, un bras vigoureux, frappant sans égard, les réctifioit douloureusement. Les leçons verbales s'accordoient avec ces corrections. Jamais les petits Spartiates ne furent élevés avec tant de sévérité. J'avois déjà vu, quelques jours auparavant, plusieurs de ces élèves qui voloient, sous les tables, tout ce qu'ils pouvoient, tandis que les voleurs s'énivroient.

Ce spectacle me frappoit d'indignation, sans m'ouvrir aucun moyen de m'échapper. Je continuai donc de m'égarer sous les voûtes, pour chercher quelqu'issue. Dans un enfoncement très-caché, je crus en-

tendre un bruit ſourd. » Bon, me dis- » je, ce ſont peut-être des ouvriers qui » travaillent à creuſer dans les ſouterrains » d'Herculanum; & qui pourront me dé- » livrer. » Joyeux de cette réflexion, je frappai de ce côté. Ils m'entendirent & frappèrent eux-mêmes vis-à-vis de moi. Je comptois bientôt devoir mon ſalut à ces braves gens; mais tout-à-coup leurs travaux firent écrouler, ſur mon corps, un déluge de ruines. J'en fus écraſé, & je pouſſai des cris douloureux. Les compatiſſans mortels ſe hâtèrent de me ſecourir; car il ſe trouvoit déjà une ouverture entre eux & moi; mais les voleurs accoururent auſſi de leur côté, attirés par le bruit. Ils furent ſurpris de voir les travailleurs, mais, ne voulant pas que ces honnêtes ouvriers puſſent pénétrer chez eux, ils les mirent en fuite à coups de bourrade.

Cependant ils me tirèrent de deſſous les décombres, ſans ſe douter, d'abord, que ce fût moi; mais le bruit de ma chaîne me décéla. Ils m'examinèrent, me reconnurent, & me conduiſirent dans un autre cachot.

Ils ne tardèrent pas à m'amener mon Philoſophe, pour me faire compagnie. « Nous n'avons point de reproche à nous » faire, me dit-il, je vous ai engagé dans

» une ſociété qui ne vous convenoit pas ;
» & que je maudis, à préſent, de tout mon
» cœur. Vous vous êtes ſi bien conduit,
» que vous vous êtes attiré votre perte,
» qui entraîne auſſi la mienne : mais j'é-
» viterai le ſupplice. Vous ſavez que j'ai
» toujours eu l'uſage de porter, avec moi,
» une doſe d'opium ; on m'a tout enlevé ;
» mais un pauvre diable, qui eſt encore
» ſuſceptible de compaſſion, m'a promis
» de m'en fournir une nouvelle doſe. Je
» l'avalerai, & je vous ſouhaiterai le bon
» ſoir. Si cela vous tente, on pourra vous
» en procurer autant. »

Je remerciai Problême, en lui promettant de réfléchir ſur ſon offre. Je ne crus pas, d'ailleurs, devoir me fier à lui. Il pouvoit être un de ces eſpions qu'on enferme auprès d'un priſonnier, pour ſurprendre ſa confiance & la trahir. Je me contentai de lui demander s'il ſavoit ce qu'étoit devenue la jeune fille, que nos tyrans devoient ſacrifier. « Elle a été enlevée, me répondit-
» il ; on vous ſoupçonne d'être le raviſſeur.
» Nous ne ſavons ce qu'elle eſt devenue ;
» mais on a trouvé, dit-on, une jeune
» fille étranglée, dans la rue où vous de-
» meuriez. Je ſouhaite que ce ne ſoit pas
» elle ; mais les coquins n'auroient pas
» manqué de s'en défaire, ſi elle étoit re-
» tombée entre leurs mains. »

Je fus frappé de crainte & de douleur ; mais je réfléchis que je ne devois pas trop me fier à ce que disoit ce malheureux Philosophe. Cependant sa conversation m'adoucit un peu l'horreur de la prison. Nous soupâmes assez gaiement ensemble ; & le doux sommeil vint nous combler de ses faveurs, sous ces voûtes sépulcrales.

Le lendemain, nos Juges patibulaires nous firent comparoître devant eux. Problême fut d'abord interrogé. On produisit, contre lui, les lettres qu'il avoit écrites, pour me proposer à la société ; voici à-peu-près comment cet insolent Philosophe avoit osé s'exprimer, sur mon compte ;

« Il y a ici un jeune François, vif, » adroit, intrépide, séduisant, d'une phy» sionomie charmante, capable de gagner » les hommes par son esprit, les femmes » par sa figure, également propre pour le » conseil & pour l'exécution. Il a eu, » quoique assez jeune, une foule d'aven» tures extraordinaires, & vous savez ce » que c'est qu'un aventurier. Il a éprouvé » toutes sortes de fortunes, le comble de » la disgrace, & celui de la prospérité. » Enfin il est accoutumé à jouir ; & il est » dans le besoin. Vous sentez tout ce » qu'on peut se promettre d'un pareil

» homme. Je crois pouvoir me flatter de » faire ſa conquête. »

Après cette lecture, je regardai Problême, qui plongea la tête avec une humilité profonde. Il s'exprimoit ainſi dans une autre lettre :

« Le jeune Aventurier deſire vivement » de voir la ſociété qui le comble de bien» faits. Il fera beaucoup, d'abord par re» connoiſſance, enſuite par émulation; » car j'eſpère, Meſſieurs, que vous lui » communiquerez votre ame. »

Le ſcélérat ! quelle idée il avoit de moi ! « Qu'avez-vous à répondre à vos let» tres, dit le Chef des brigands au Phi» loſophe brigand ? » Celui-ci répondit : » Que voulez-vous que je vous diſe ? Je » me ſuis trompé. Je n'ai pas réuſſi. Il y a » ſi peu d'honnêtes gens, & il faut que j'aie » eu le malheur d'en trouver un. »

« C'eſt un crime pour nous, reprit le » Chef, de ſe tromper & de ne pas réuſſir. » Pour des gens qui ſe moquent du juſte » & de l'injuſte, le ſuccès eſt la ſeule vertu. » Le malheureux ſeul eſt coupable & doit » périr : mais nous reviendrons ſur votre » compte. Qu'on l'emmène. »

On reconduiſit Problême dans ſon cachot; & je me trouvai ſeul devant les Juges iniques. Mon but étoit de gagner du

temps, parce que je me flattois que le miniſtre m'enverroit ſecourir. J'avois dit à Roſalie l'heure à laquelle s'aſſembloient les coquins; & je lui avois bien recommandé de la ſpécifier à ce Seigneur, afin qu'il eût l'attention d'envoyer à cette heure même. Je tâchai donc de faire traîner en longueur l'interrogatoire.

D'abord, ces malheureux ne purent rien prouver contre moi. Ils n'avoient que des ſoupçons; je niai tout. La ſeule choſe dont je convins, c'eſt que je connoiſſois le Miniſtre; mais je leur ſoutins que cette connoiſſance pouvoit leur être utile, ſi, par leurs bonnes façons, ils m'attiroient à leur parti, comme ils avoient commencé; « mais, Meſſieurs, continuai-je, vous » changez horriblement de conduite à mon » égard. Cependant j'entre dans votre ſi- » tuation. Je ſens combien elle eſt capable » de vous donner de ſoupçons & d'om- » brages; mais, ſur ces ſimples ſoupçons, » ceſſez de tourmenter un homme que » vous avez d'abord obligé, qui vous prou- » ve ſon innocence; & qui eſt encore diſ- » poſé à tout oublier. » Je ne rapporterai pas ici tout mon diſcours. Il fit impreſſion ſur eux; & ſuſpendit, du moins, mon exécution, qui étoit précédemment réſolue. Je fus reconduit dans mon cachot, bien

affligé de ce qu'on n'étoit pas venu me délivrer de la part de S. E. Le surlendemain, nouvel interrogatoire. Les scélérats vouloient m'appliquer à la question. Je vis étaler les instrumens de torture. Je frissonnai d'horreur & d'indignation. Je vins à bout, cependant, mais avec la plus grande peine, de suspendre les cruelles voies de fait. Je fus horriblement inquiet de voir qu'on ne venoit pas me secourir; & je sentis que, pour la prochaine fois, si le secours ne venoit pas, ma mort étoit inévitable.

De retour dans le cachot, je trouvai Problême immobile, le visage enfoncé dans la paille, qui lui servoit de lit. » Que » faites-vous, lui dis-je? » — « Je meurs, » me répondit-il froidement. » Il se souleva avec peine; à la lueur d'une foible lampe, j'apperçus qu'il étoit horriblement pâle. « J'ai vu, ajouta-t-il, que je n'avois » pas d'autre parti à prendre que de mou» rir. J'avois fait une mauvaise spécula» tion. J'avois l'esprit bien égaré. Je me » suis donné bien de la peine pour faire » du mal; & je n'ai pas joui. Vous êtes » dans de meilleurs principes que moi. Je » le vois; mais que faire? J'ai pris une » dose d'opium, comme je vous l'avois » dit. En voilà une petite part que je vous » ai réservée. Je vous conseille d'en faire

» uſage. Bon ſoir pour long-temps. » A ces mots, il replongea ſon viſage dans la paille, reſta immobile & muet, fut de temps en temps attaqué de tremblemens convulſifs, & bientôt rendit ſon ame, qui s'envola je ne ſais où. L'aſpect de cette malheureuſe ſcène, me fit dreſſer les cheveux, & m'inſpira un redoublement d'amour pour la vertu.

Le lendemain je fus traîné au nouvel interrogatoire, qui devoit être le dernier. Je vis les inſtrumens qui étoient tout prêts. Chacun levoit ſon poignard. Le Bourreau aiguiſoit ſon couteau mortel. Le baſſin étoit là pour recevoir mon ſang. Je me trouvois nu, enchaîné. Trois fois je voulus parler, trois fois, par leurs cris furieux, les brigands couvrirent ma voix, & demandèrent ma mort. Je voyois, avec déſeſpoir, que l'inſtant fatal étoit arrivé; cependant, je croyois entendre ſourdement les pas d'une troupe de gens, qui ſembloient venir doucement, pour ſurprendre les voleurs. « Voilà mes libérateurs, me diſois-je; » mais les ſcélérats ne voulant pas les attendre, ils élèvent tous leurs poignards pour me frapper. L'excès de l'indignation, & l'amour de la vie, à cette époque où la mienne étoit dans toute ſa plénitude, me font faire un effort, qui excédoit mes forces

ordinaires. Je pousse un cri terrible, qui retentit sous les cavernes. L'éclair est moins prompt. D'un coup de ma chaîne, je terrasse à mes pieds le Bourreau. Je saute sur le bureau, je l'écrase sous mes pieds; les lumières tombent & s'éteignent. Je me retranche dans un angle, d'où je secoue & j'agite horriblement mes fers. Tous les poignards sont tournés contre moi. Plusieurs assassins reçoivent des coups terribles de ma chaîne; à peine peuvent-ils m'entrevoir dans l'obscurité; car il n'y avoit plus qu'une bougie qui brûloit sur la cheminée. Cependant je ne pouvois éviter de succomber. Tout-à-coup, on entend un grand bruit. Plusieurs coquins sortent en armes, pour voir ce que c'est, & se défendre. Il n'en reste qu'un petit nombre, pour me tenir en respect. J'ai le bonheur d'en terrasser deux. Je saute sur l'unique lumière que je renverse; & nous voilà tout-à-fait dans l'ombre. Je me tapis dans un coin; & le bruit le plus affreux m'apprend qu'on combat au-dehors de la salle. On crie au travers de la porte: *Qu'on le poignarde!* Cette attention me regardoit. J'entends le bruit des armes, le cliquetis du fer, les cris des mourans, qui retentissent sous les voûtes funèbres.

Enfin la porte est enfoncée. Je vois en-

trer des Grenadiers vainqueurs des scélérats. « Ah, mes libérateurs! m'écriai-je. » Rosalie, déguisée en homme, s'élance. Elle s'écrie : « C'est lui, c'est lui! » & tombe dans mes bras. On garrotte les voleurs, dont plusieurs étoient blessés; on me déchaîne. On me fait prendre les habits du Chef; & on nous emmène tous, les scélérats dans les prisons, & moi chez le Ministre, qui m'embrasse. Je le remercie respectueusement; » mais vous m'avez fait » soupirer bien long-temps, lui dis-je, » j'ai manqué cent fois de périr. » — » Oh! » me répondit-il, vous savez que j'atten» dois plusieurs Chefs; ils sont arrivés, » & nous avons pris toute la société, d'un » coup de filet, comme je vous l'avois dit.» Voilà ces gens d'état! il lui importoit peu que je pérîsse, pourvu qu'il parvînt à son but. « Avouez, me disoit-il, que nous » avons bien fait d'attendre. » Ce *nous* ne me paroissoit pas juste; car sûrement, je n'étois pas complice de ces délais.

Je lui demandai des nouvelles de ma petite Ninette, il me répondit qu'il avoit veillé à ce qu'elle fût en sûreté. Je le remerciai, & je le priai de trouver bon que je la reconduisisse en Sicile. Il y consentit, & profita même de l'occasion, pour me donner une commission; mais il voulut,

auparavant, me procurer le plaiſir de voir le ſupplice de mes aſſaſſins. Je le conjurai de me diſpenſer d'intervenir à une pareille fête. Ils ne tardèrent pas en effet à être exécutés. Le Philoſophe avoit pris les devants, comme je l'ai dit; & il s'étoit endormi, ſelon ſes expreſſions, pour n'être pas mis à mort.

Fin du Livre cinquième.

PREMIÈRE SUITE
DE
L'AVENTURIER FRANÇOIS.

LIVRE SIXIÈME.

J'ALLAI trouver ma petite Ninette, qui me reçut avec un transport que je ne puis exprimer. Notre voyage fut décidé, préparé sur-le-champ. Au bout de quelques jours, nous vîmes le phare de Messine, & je la remis à son père. Il la reçut comme il devoit; nous lui racontâmes tout ce qui étoit arrivé à la chère personne & à moi. Il frémit cent fois, & m'embrassa mille. Il étudia nos yeux; il y vit un réciproque intérêt que nous prenions l'un à l'autre, la jeune fille & moi. Il parut sourire à une inclination mutuelle, qu'il prenoit pour de l'amour; & je ne sais s'il ne conçut point, dès-lors, le projet de nous unir ensemble.

La commission du ministre exigeoit, de ma part, un séjour prolongé, sans être déterminé. Foschi, c'est le nom du père de Ninette, ne voulut pas que je choisisse un

autre logement que le ſien. Il me fit, à cet égard, les plus vives inſtances; & les regards de ſa fille les ſecondèrent ſi bien, que je ne pus me défendre d'accepter une offre, qui me faiſoit le plus grand plaiſir.

En vivant avec cette jeune perſonne, mon attachement pour elle augmentoit de jour en jour; je craignois même de découvrir bientôt, dans mon cœur, une paſſion réelle; & j'étois ſurpris d'éprouver une inclination ſi forte pour une enfant. Je me promettois bien de ne pas me livrer à cette folie.

Cependant Ninette paroiſſoit avoir conçu réellement une paſſion violente, qui lui étoit plus pardonnable qu'à moi. Je me reprochois de troubler ſon repos; je voyois que le père formoit toujours des projets, que la fille les devinoit, & qu'elle y entroit de tout ſon ame. Je ne pouvois me réſoudre à les tromper; &, pour détruire d'un mot toutes leurs eſpérances, je leur déclarai que j'étois marié. Cette nouvelle parut les terraſſer tous les deux; le père fronça le ſourcil, la fille fut plongée dans un accablement qui me déchira le cœur. Il m'en coûtoit, je le jure, pour me refuſer à l'agréable alliance qu'on m'offroit. J'aimois ſingulièrement cette jeune perſonne; le charme de l'innocence me paroiſſoit ſi

doux à respirer, après avoir été plongé dans l'air du crime & de la corruption, que je croyois voir le bonheur sourire dans les yeux de ma chère Ninette.

La déclaration que j'avois faite, avoit produit l'effet que je devois en attendre; & j'allois être délivré d'une si douce persécution. Tout-à-coup Fourbin arrive : le traître me certifia, devant le père & la demoiselle, que mon épouse étoit morte, bien morte. Je n'en crus rien, mais je vis soudain leurs espérances renaître.

Cette jeune personne étoit séduisante; je m'enflammois chaque jour avec des progrès sensibles; & mon amour étoit d'autant plus vif, qu'il est plus doux d'être aimé, quand on se trouve plus âgé que la Beauté qu'on a le bonheur d'intéresser.

Le père devoit me chasser de chez lui : il ne le faisoit pas; & je devois me chasser moi-même. Je savois que, dans ces pays, où le beau sexe est plus abondant que chez nous, on tend des pièges aux hommes. On feint de fermer les yeux sur leurs poursuites, on leur accorde une liberté insidieuse, pour avoir lieu de les surprendre au milieu de leurs entreprises téméraires; & de leur donner éternellement pour épouse, celle dont ils ne vouloient faire qu'une amante passagère.

J'avois mille exemples de ces supercheries; & je restois dans la maison de Ninette. Nous avions la plus parfaite liberté de nous voir; & l'amour amena bientôt, entre nous deux, la plus douce intimité. Je lui ouvris mon cœur, je lui racontai mes aventures; & elle me dévoila, sur son compte, tout ce qu'elle savoit.

Je commençai à me craindre moi-même, d'autant plus que Ninette ne paroissoit pas me craindre assez. Elle ne se refusoit à aucune de mes innocentes caresses; elle sembloit même d'accord avec son père, pour desirer que je m'oubliasse peut-être avec elle, afin qu'on pût me surprendre dans ses bras, & me forcer de réparer son honneur. Chère créature! Elle ne se rendoit pas justice; elle méritoit qu'on lui offrît le plus libre hommage, & n'avoit pas besoin d'une indigne supercherie, pour obtenir un époux.

L'honneur me défendoit d'abuser de l'innocence qui s'offroit d'elle-même en sacrifice: mais j'aurois été la victime de mon imprudence; & le joug de l'hymen m'attendoit dans le piège. Chère Ninette! osé-je m'exprimer ainsi? Etoit-ce être une victime que de t'obtenir pour épouse? Non sans doute, & j'allois succomber peut-être à tant de facilités & à la force de mon penchant.

Quoique Ninette parût conniver avec son père, sa naïveté perçoit continuellement, & laissoit voir la pureté de son cœur. Il s'en falloit de beaucoup que Foschi eût autant de franchise qu'elle ; & la différence étoit si grande, que je dis un jour à Ninette : « vous n'êtes pas fille de » votre père. » — « Hélas ! me répondit- » elle, on me l'a toujours dit, & beaucoup » de gens le croient : c'est encore un aveu » qui me reste à vous faire. »

« Expliquez-vous, lui dis-je. » — « Mon » père, me répondit-elle, ou plutôt celui » qui passe pour tel, épousa, selon la » chronique scandaleuse, ma mère, déjà » grosse. On assure, du moins, que je vins » au monde, avant les neuf mois accom- » plis ; & le Signor Foschi ne m'a jamais » beaucoup aimée, tant que ses autres en- » fans ont vécu. Il n'y a que depuis leur » mort qui s'est accoutumé à moi ; je suis » sa seule héritière. On assure que je res- » semble à ma mère, qu'il aimoit beau- » coup. Hélas ! la chère Dame, elle est » morte bien jeune. » Je ne sais pourquoi cette histoire m'intéressoit, & me frappoit singulièrement. J'examinai une bague que portoit la petite Ninette ; je croyois avoir vu, quelque part, ce bijou. En y réfléchissant, je crus me rappeller que j'en avois

fait autrefois présent à la belle Ninette de Casalmaggiore, ci-devant mon idole & ma victime. Il y avoit, dans le chaton de cette bague, une tête qui étoit presque toute effacée. Je crus la reconnoître pour le portrait de l'ancienne Ninette, que j'avois peint jadis moi-même. « D'où tenez-» vous cette bague, dis-je à ma petite Si-» cilienne? » — « On m'assure, répondit-» elle, qu'elle vient de ma mère. » Je commençai à concevoir des soupçons. Quand on m'avoit laissé, jadis, tant de liberté avec l'autre Ninette, des signes de grossesse avoient paru; & je n'avois pu les attribuer qu'à moi. Je rencontrois, à présent, une jeune fille, qui s'appelloit aussi Ninette, qui me donnoit lieu de croire que mon ancienne maîtresse étoit sa mère. Cette jeune personne n'étoit point fille de celui qui passoit pour son père. Je remarquai qu'elle portoit le surnom de *Merviglia*, que sa mère avoit pu lui donner, par analogie avec mon nom de *Merveil*. Ses traits, son âge annonçoient qu'elle étoit la fille de l'ancienne Ninette; &, parconséquent, la mienne. Elle avoit même aussi quelques uns de mes traits; d'ailleurs mon cœur me parloit. « Achevez, dis-je à la petite Ni-» nette, un entretien qui m'intéresse. Vo-» tre mère étoit-elle de ce pays-ci? » —

fait autrefois présent à la belle Ninette de Casalmaggiore, ci-devant mon idole & ma victime. Il y avoit, dans le chaton de cette bague, une tête qui étoit presque toute effacée. Je crus la reconnoître pour le portrait de l'ancienne Ninette, que j'avois peint jadis moi-même. « D'où tenez-» vous cette bague, dis-je à ma petite Si-» cilienne ? » — « On m'assure, répondit-» elle, qu'elle vient de ma mère. » Je commençai à concevoir des soupçons. Quand on m'avoit laissé, jadis, tant de liberté avec l'autre Ninette, des signes de grossesse avoient paru ; & je n'avois pu les attribuer qu'à moi. Je rencontrois, à présent, une jeune fille, qui s'appelloit aussi Ninette, qui me donnoit lieu de croire que mon ancienne maîtresse étoit sa mère. Cette jeune personne n'étoit [illegible] de celui qui passoit pour son [illegible] marquai qu'elle p[illegible] que sa [illegible] rviglia, logie [illegible]

» Non, me répondit-elle; on assure qu'elle » étoit de Casalmaggiore. » Il n'y avoit presque plus de doute. « N'auriez-vous » point, ajoutai-je, quelque monument » qui vînt de sa part ? quelque gage pré- » cieux de sa tendresse ? » — « Attendez, » me répondit-elle, j'ai ici une petite » cassette qui me vient d'elle. Il y a un » portrait qu'on dit être le sien, avec un » petit billet qu'on croit écrit de sa main; » mais auquel je ne comprends rien. » — » Montrez, montrez, m'écriai-je. » La jeune personne tira, d'une armoire, une petite cassette, que je reconnus pour avoir appartenu à l'ancienne Ninette. Nous nous hâtâmes de l'ouvrir. Je vis un portrait qui ressembloit parfaitement à cette chère défunte. Je trouvai le papier, je l'ouvris en palpitant, je reconnus sa main; l'écrit étoit en françois, & conçu en ces termes:

« Je déclare devant mon Dieu, avant » de mourir, que Ninette Merviglia est » fille, non de mon époux Louis Foschi, » mais d'un jeune François nommé Gré- » goire Merveil. J'en demande pardon à » Dieu, & à mon mari, à qui je la re- » commande. »

Alors me précipitant sur Ninette. « Ah, » ma chère fille, m'écriai-je avec une ten- » dresse inexprimable ! » La jeune per-

ſonne me regarde avec ſtupéfaction. Je réfléchis tout-à-coup que je ne devois peut-être pas lui révéler ſi aiſément cet important ſecret ; qu'il me falloit, du moins, y réfléchir auparavant, dans un moment plus calme. Je ſus donc me contenir. Je ne m'étonnai plus de ce que j'avois ſenti pour cette chère enfant ; mais, ſans ſortir d'une circonſpection néceſſaire, je me contentai de témoigner ma tendreſſe à ma fille, par de chaſtes careſſes, dans leſquelles je goûtois un plaiſir ineffable. Elle ſembloit le partager, ſurpriſe & joyeuſe d'une effuſion d'amour, qui ſuccédoit ſubitement à la plus auſtère réſerve, que je m'étois impoſée ci-devant.

Tout-à-coup Foſchi entre, avec un Commiſſaire, des Archers, & un Prêtre. « Ah nous vous prenons ſur le fait, s'écria » le prétendu père ! Vous le voyez, Meſ- » ſieurs. » Je ſerrois, en effet, dans mes bras, ma fille que j'accablois, pour ainſi dire, de mes baiſers paternels.

On ſent que je dus être, un moment, déconcerté. Le Prêtre jouant, d'un air hypocrite, le rôle de médiateur & de pacificateur, demanda grace pour moi ; & dit que, ſans doute, je ne ferois pas difficulté de tout réparer, & de prouver la pureté de mes intentions, en donnant la main à la

Demoiſelle. Il offrit ſon miniſtère, pour ce pieux office. Foſchi paroiſſoit y conſentir; & la chère enfant ſembloit me prier, des yeux, de terminer ſi heureuſement la ſcène.

Je dis, pour ma juſtification, que j'avois conçu, pour Mademoiſelle Ninette, l'affection la plus tendre & la plus légitime; que mon reſpect pour elle avoit égalé mon affection; que l'union à laquelle on étoit diſpoſé à conſentir feroit, pour moi, le comble du bonheur, ſi elle étoit en mon pouvoir; mais que, malheureuſement, des obſtacles invincibles s'y oppoſoient.

La Demoiſelle parut déſeſpérée. Son prétendu père témoigna de l'indignation, & recourut à l'équité des gens qui étoient venus pour lui rendre juſtice. Il dit qu'il porteroit ſa plainte au pied du trône; & pria qu'on s'aſsûrât d'un homme qui l'outrageoit d'une manière ſi révoltante, ſans vouloir entrer dans aucune eſpèce de réparation. Les gens armés me mirent la main ſur le collet. Je vis tant de moyens de me juſtifier, que je ne crus pas devoir faire aucune ombre de réſiſtance. Je fus conduit en priſon, pour ne pas vouloir épouſer ma fille, tandis que cette chère fille pouſſoit des cris plaintifs, capables d'attendrir les cœurs les plus barbares.

Je voulus écrire au Miniſtre, pour réclamer ſa juſtice & ſa protection; mais on ne m'en laiſſa pas d'abord la liberté. Je comparus devant les Juges. Je ſoutins que j'étois marié; & qu'étant, d'ailleurs, employé par le Miniſtre, je ne devois pas être détenu & privé de la faculté de remplir mes commiſſions. On me répondit qu'on alloit écrire à S. E., pour ſavoir ſi ce que j'avançois étoit vrai, & pour agir en conſéquence. Je ne crus pas devoir m'inquiéter beaucoup d'une ſi bizarre aventure.

Cependant, on écrivit de manière à me noircir aux yeux du Miniſtre, & à m'ôter ſa protection. Foſchi ne s'oublia pas; il oſa dépoſer qu'il m'avoit ſurpris en flagrant-délit avec ſa fille; il demandoit que je fuſſe contraint à réparer, par le mariage, l'honneur de ma victime & celui de ſon père. Il avoit extorqué la ſignature de Ninette, ſans lui lire le contenu de ſa dépoſition, & lui diſant qu'il ſe plaignoit ſimplement de nous avoir ſurpris dans les bras l'un de l'autre. Sur ce faux expoſé, ſigné de la Demoiſelle, on me déclara dûment atteint & convaincu de lui avoir ravi ſon honneur; &, comme ſéducteur, condamné, ſous les plus graves peines, à réparer un tel outrage, en épouſant celle que j'avois déshonorée. On me ſignifia cet arrêt, en me

donnant quinze jours pour me déterminer. Alors on me laiſſa la liberté d'écrire au Miniſtre, qu'on avoit prévenu contre moi. Sa réponſe me fit voir le mauvais ſervice qu'on m'avoit rendu auprès de lui, & m'annonça que je ne devois pas compter ſur ſa protection. Le malheureux Foſchi triomphoit de mon embarras. « Je le ferai » pourrir dans un cachot, diſoit-il, ou il » réparera l'outrage qu'il a fait à ma fille.» Furieux de la ſituation où je me trouvois, & de l'air triomphant de ce méchant homme, je m'écriai, dans un interrogatoire: « Ninette n'eſt pas votre fille; & je ne puis » l'épouſer, parce que je ſuis ſon père.» A ces mots, tous les Juges furent frappés d'étonnement, Foſchi reſta muet & ſtupéfait; mais la ſurpriſe de Ninette lui donna un air enchanteur, que je ne puis décrire. Elle parut réfléchir un moment, ſe rappeller la dernière converſation que nous avions eue enſemble; & tout à-coup, ſe jettant dans mes bras, elle s'écria: « Oui, je le crois; » oui, vous êtes mon père. » J'embraſſai tendrement ma fille; « mais que fais-tu, lui » dis-je, & que fais-je moi-même? Tu » perds ton état par ton indiſcrétion, & » par la mienne.» Foſchi demanda fièrement quelles étoient nos preuves? » Il me » ſera trop aiſé de les produire, lui répon-

» dis-je ; je suis fâché d'avoir été réduit à
» ce triste moyen, pour me sauver de vo-
» tre persécution ; désistez-vous, & que
» tout soit oublié. » — « Non, s'écria-t-il,
» je demande que cet homme soit appointé
» à la preuve de ce qu'il avance. » Il obtint cette demande, & je fus reconduit en prison. Ninette poussoit toujours des cris plaintifs ; & vouloit absolument m'y suivre.

Le lendemain, elle s'échappa, & vint m'apporter la cassette, qui contenoit le portrait & la déposition de sa mère. A la première audience, je fis, en abrégé, l'histoire de mes amours avec l'ancienne Ninette. Je lus sa déposition françoise, que j'expliquai en italien. Je produisis plusieurs lettres, qui m'étoient adressées sous le nom de Grégoire Merveil, & qui attestoient que j'avois porté ce nom. Il fut décidé qu'on feroit traduire, du françois, par un interprête avoué, la déclaration que je produisois ; & qu'on écriroit à Casalmaggiore aux parens de la défunte mère, qui devoient encore exister, pour s'assurer s'ils avoient, jadis, eu chez eux, le nommé Grégoire Merveil.

L'interprête traduisit la déclaration ; les réponses vinrent de Casalmaggiore ; elles confirmèrent tout ce que j'avois avancé. Je donnai des preuves que j'étois *Grégoire*

Merveil. Dès-lors je fus déclaré père d'*Anne Merviglia*, mis en possession de ma fille, dispensé par conséquent de l'épouser; & mis hors de Cour.

J'allois sortir, & je triomphois à mon tour. Ma chère fille s'étoit jettée dans mes bras, & paroissoit transportée de joie d'avoir fait l'acquisition d'un père tel que moi.

Alors Foschi, furieux d'être vaincu, s'écria: « Messieurs, que faites-vous? Vous » laissez un monstre impuni. S'il est père de » Ninette, comme il l'a prouvé, je ne ré» siste point à ses preuves; mais il a com» mis un inceste avec sa fille; cela est » prouvé juridiquement, & reconnu par » votre arrêt précédent. Vous devez donc » punir un crime si énorme. Son jugement » est tout prononcé; & les flammes doi» vent purger la terre d'un criminel si abo» minable. »

Les Juges s'entreregardèrent avec étonnement. Ils allèrent aux opinions. Je voulus en vain me récrier pour me justifier; on me fit taire, en me disant que je produirois mes raisons; & l'on ordonna que je serois reconduit en prison.

Ninette poussoit des cris douloureux, & me serroit contre son cœur. On l'arracha, sans pitié, de mes bras. Foschi triompha

de

de nouveau. Chargé de l'imputation d'un crime ſi odieux, je fus jetté dans un cachot. Accablé de chaînes, privé de toute protection, je vis devant moi la mort & les horreurs du bûcher.

Ma ſituation devenoit véritablement effrayante. Le lendemain, je vois ouvrir mon cachot. Ma fille y entre; mais chargée de fers elle-même. Mon cœur ſe ſerra d'angoiſſe. « A propos de quoi, m'écriai-» je? » Un Juge avoit réfléchi que, ſi j'étois coupable d'inceſte, elle l'étoit pareillement; & ma chère fille ſe voyoit dans le cas d'être brûlée vive avec ſon père. Tout mon ſang ſe retira vers mon cœur. Je n'entreprends point de décrire une ſi horrible ſituation; il m'en coûte déjà trop pour me la rappeller.

On ne me laiſſa pas la douceur de gémir avec ma fille. On la traîna dans un autre cachot. Je comparus bientôt, de nouveau, devant les Juges. « Meſſieurs, » leur dis-je, l'hiſtoire toute ſimple du » fait ſera ma juſtification, & celle de ma » fille. » Je racontai comment je l'avois tirée des mains des voleurs; comment j'avois reſſenti, pour elle, une tendre inclination, qui étoit le mouvement inconnu de l'amour paternel; comment par fidélité pour mon épouſe que je croyois toujours vivante,

j'avois cru devoir me refuser à l'hymen que Foschi projettoit, & que Ninette elle-même desiroit aveuglément; comment j'avois découvert qu'elle étoit ma fille; comment Foschi m'avoit fait arrêter, dans le moment que je la reconnoissois & l'embrassois comme telle. « Messieurs, ajoutai-» je, ma fille, sans que je la connusse, a » été sacrée pour moi. Si j'avois été capa-» ble de profiter des pièges qu'on me ten-» doit, & de jouir d'une Beauté innocente, » je ne serois pas coupable d'inceste, parce-» que je l'aurois fait sans savoir que j'étois » son père; je ne témoignerois pas de » scrupule pour épouser ma fille, si j'avois » eu l'infamie d'abuser d'elle; & je ne me » serois pas déclaré son père, s'il y eût eu » de pareilles indignités à reprendre dans » ma conduite. »

On fit venir ma fille; elle raconta l'histoire exactement comme moi. Elle ajouta que l'accusateur lui avoit extorqué sa signature, sans lui lire l'écrit qu'il lui faisoit signer; qu'elle avoit consenti simplement à déclarer que Foschi m'avoit trouvé dans ses bras; mais sans attenter à son honneur.

Enfin le malheureux Foschi lui-même, qui ne vouloit pas faire périr celle qu'il avoit toujours nommée sa fille, vint demander grace pour elle, avouant que, s'il

avoit été dans le cas de présumer le délit, il ne l'avoit cependant pas vu ; & protestant que Ninette n'auroit jamais consenti à se déshonorer avec son père.

Les Juges étoient ébranlés ; il s'en falloit de beaucoup que mon crime leur parût constant ; mais il étoit question de prouver mon innocence. Ils n'examinoient pas que l'accusé n'a ordinairement que des preuves négatives ; & que c'est pour établir son délit qu'il en faut de positives.

On nous reconduisit chacun dans notre cachot ; attendant, sans doute, du temps, qu'il prouvât notre innocence ou notre crime, tandis qu'il ne pouvoit que nous faire périr de misère ou d'ennui.

Foschi ne gagnant rien, du côté des Magistrats, alla dénoncer le fait à l'Inquisition, qui n'étoit pas encore abolie en Sicile. Le Saint Office jugea qu'une accusation d'inceste étoit de sa compétence ; il nous réclama. Nos Juges voulurent bien nous céder, pour se tirer d'embarras ; & nous fûmes transférés dans les prisons de l'Inquisition.

Ce Tribunal ne procède pas avec beaucoup de célérité. On nous donna d'abord tout le temps de sentir l'horreur de notre situation. Enfin, je comparus devant les Révérences claustrales. On me demanda gra-

vement qui j'étois ? De quoi j'étois accusé ? Je racontai l'histoire telle qu'elle étoit, & beaucoup d'autres de mes aventures. J'eus l'honneur de faire sourire ces tristes paternités ; & c'étoit un grand mérite. D'ailleurs, je fournissois l'heureuse occasion de prouver aux Juges séculiers qu'ils étoient des bêtes ; c'étoit encore un autre mérite. Mais renvoyer un homme des prisons de l'Inquisition, sans lui infliger la moindre punition, cela étoit bien mal sonnant. On me fit reconduire dans mon cachot. On fit subir interrogatoire à ma fille ; & tout ce qu'elle répondit se trouva d'accord avec mes dépositions.

Cependant, on me retint dans mon cachot, dont le séjour étoit horriblement lugubre ; ce qui m'affligea beaucoup, tant pour moi, que pour ma fille, que je me représentois gémissante au fond d'une aussi détestable retraite.

Il y avoit déjà deux jours que je souffrois toutes les rigueurs de la prison. Tout-à-coup j'entends ouvrir ma porte de fer. J'entrevois, dans l'ombre, une figure de vieille femme, qui entre, & qui parvient jusqu'à moi, en tâtonnant ; car, si mes yeux, faits à la nuit, voyoient confusément quelques objets, les siens ne devoient rien appercevoir, dans une si profonde obscurité.

La Sibylle parvint jusqu'à moi, heurta contre mon individu; & tomba, le visage sur moi. Je ne dis pas précisément quelle partie de mon corps elle rencontra dans sa chûte; mais j'étois nu, couché sur le ventre; & je sentis un baiser sur la partie éminente, où ce visage antique étoit tombé.

La vieille personne chercha ma main, la trouva, & colla, dessus, ses lèvres surannées. Je sentis l'impression d'une barbe épaisse, qui m'annonça que cette sempiternelle devoit être bien hideuse, ou plutôt, que ce devoit être un homme déguisé. La voix de la personne barbue me confirma dans cette idée. « Belle enfant, dormez-» vous, dit-elle? Jouissez-vous du som-» meil que vous enlevez à ceux qui vous » ont vue? » A ces mots, j'eus peine à retenir un éclat de rire. Moi nommé *la belle enfant!* La méprise étoit sensible. C'étoit à quelque prisonnière, peut-être à ma fille qu'on en vouloit. C'étoit un amant cadavéreux qui s'étoit déguisé pour venir lui faire sa déclaration. « Cette chère enfant, con-» tinuoit le vieil Adonis, comme elle fait » du mal innocemment, & sans presque » s'en douter! Mais je ne vous en veux » pas; au contraire, ma charmante en-» fant, je rends toujours le bien pour le

» mal; & je veux vous procurer les dou-
» ceurs de la vie, telles que vous les devez
» goûter dans votre belle aurore. Votre
» liberté sera le premier & le moindre de
» mes dons. »

En tenant ces jolis propos, le vieux soupirant me baisoit continuellement la main, qui, quoiqu'assez douce, devoit paroître un peu grande, pour celle d'une jeune poulette. Cette voix ne m'étoit pas inconnue. Je cherchois où je l'avois entendue. J'eus tout le temps de la reconnoître bien distinctement pour celle du grand Inquisiteur. Je vis que ce pieux personnage s'étoit ainsi déguisé, pour aller en conter à ma fille; car la suite de son discours me l'annonça clairement. Je fondai, sur la ridicule passion de cet hypocrite, l'espoir de mon salut; mais je sentis que, si je me découvrois à lui, il seroit furieux de sa méprise; & me feroit périr, pour ensevelir, avec moi, son ignominieux secret.

Dans cette idée, je feignis de dormir profondément, & je ronflai même très-haut. « Ouais, dit l'antique personnage,
» que veut dire ceci? Ce n'est pas là la
» voix d'une jeune fille. » Il appella le Geolier : « Comment, malheureux, lui
» dit-il tout bas, où m'as-tu amené? » —
» Chez le prisonnier françois, répondit

» il. » — « Hé, stupide animal, reprit » le très-Révérend, c'est chez sa fille que » je veux aller, pour convertir ce jeune » cœur. » — « Je vous y mene sur-le-» champ, repartit le Geolier. » — » Ne crie » donc pas si haut, misérable, dit encore » le Religieux; » &, prenant une voix » emmiellée: « Mon cher fils, me dit-il, » dormez-vous? » Je ne lui répondis qu'en ronflant encore plus fort. « Coquin, mur-» mura-t-il entre ses dents, tu es bien heu-» reux de dormir! » Après cette petite indiscrétion, il partit avec le Geolier.

Dès qu'il fut sorti, je cessai de ronfler, pour éclater de rire. « Bon, dis-je en moi-» même, voilà un drôle qui va chercher » à s'insinuer chez ma fille; » mais je ne craignois pas qu'il fît trop d'impression sur cette jeune personne. Je restai fort éveillé par l'espérance & la curiosité. Le Geolier revint. Il voulut me sonder, sans doute, de la part du Grand Inquisiteur, pour savoir si je n'avois point entendu tout ce que m'avoit dit ce vénérable personnage. Je répondis que j'avois, il est vrai, été un peu troublé dans mon sommeil, que j'avois cru m'appercevoir qu'il étoit venu quelqu'un; mais que, m'imaginant que c'étoit lui, Geolier, je ne m'en étois point inquiété. Je vins à bout de le persuader;

& je tâchai de le ſonder de mon côté. J'avois quelqu'argent; je le priai de m'apporter du vin; & je lui en fis boire. *In vino veritas.* Il m'avoua tout, en me recommandant le ſecret. Il me confeſſa que le vieux fou d'Inquiſiteur étoit amoureux de ma fille; que c'étoit par malice qu'il l'avoit amené chez moi, en feignant de n'avoir pas bien entendu ſon ordre; qu'enfin il l'avoit conduit chez Ninette; que ſa façon de parler myſtique & pateline, ſon déguiſement & ſa ridicule déclaration d'amour avoient fait rire la jeune perſonne juſqu'aux larmes; & qu'il les avoit laiſſés tête-à-tête faiſant une collation, dont il eſpéroit bien d'avoir, pour lui, les débris.

Il me quitta bientôt, pour aller deſſervir; & le drôle ne tarda pas à revenir, en éclatant de rire, chargé d'une copieuſe collation, qu'il me fit partager. « Votre fille m'a » recommandé, dit-il, de vous apporter » ces petits reliquats. » Je mangeai avec appétit; & l'on va dire que, pour un père, je jouois là un fort joli rôle, me régalant des revenans-bons que me rapportoit l'honneur de ma fille; mais je ſentois bien que ſon honneur, en effet, ne couroit pas le moindre riſque; & ma conſcience ne me reprochoit point ce qui accommodoit ſi bien mon eſtomac.

Le lendemain, je vis entrer, chez moi, un joli enfant, revêtu d'un vénérable froc, tenant un bougeoir à la main. Le petit moinillon se jetta bientôt à mon côl; & je reconnus ma fille sous ce déguisement. Elle me raconta la visite du vieil Inquisiteur, sa ridicule déclaration d'amour, & toutes les extravagances qu'il avoit déjà faites, dans le dessein de lui inspirer du goût pour sa décrépitude. « Il m'assure, dit-elle, qu'il » veut nous sauver tous les deux; mais il » met notre salut au prix de mon honneur. » Malgré le grand intérêt que j'ai de ne le » pas fâcher, je n'ai pu me dispenser de » résister à ses scandaleux emportemens. » Heureusement, il est bien vieux, bien » cassé; & je ne crois pas qu'il ait assez de » force pour me faire violence. Après » avoir bu plusieurs verres de vin, il a » poussé sa risible impudence, jusqu'à me » dire qu'il vouloit me faire un petit In- » quisiteur. Le Geolier, d'un air gogue- » nard, m'a dit à l'oreille, pour me rassu- » rer : » Ne vous inquiétez pas, vous ne » risquez rien. » Ce propos, qui me pa- » roissoit très-vrai, m'a en effet rassurée. » J'ai été moins effarouchée, & mon vieil » Adonis a paru ravi. Il est revenu ce ma- » tin; je l'ai reçu avec plus de complai- » sance que la veille; il a été enchanté de

» l'accueil que je lui ai fait. Je lui ai dit » que je voulois sortir de prison; & je l'ai » prié de me faire voir son couvent. Après » avoir éludé ma demande, il a cédé d'as- » sez mauvaise grace, m'a fait apporter » le singulier habit dont vous me voyez » affublée, m'a aidé lui même à le passer; » & m'a embrassée, en me jurant qu'il » me trouvoit l'air d'un petit ange, sous » ce saint ajustement. A l'aide de cette » pieuse mascarade, il m'a introduit dans » son couvent, en me donnant pour un » petit garçon, que ses parens avoient voué » à cet habillement; & qui n'attendoit que » l'âge, pour entrer réellement dans l'Or- » dre de S. Dominique. »

J'exhortai ma fille à se comporter, dans cette circonstance délicate, avec une prudence digne d'elle; & sur-tout à faire ses efforts, pour obtenir, le plus promptement possible, notre élargissement.

En effet, tous ses efforts tendoient à ce but; mais le vieillard passionné ne vouloit pas se priver si-tôt de celle qu'il aimoit; & ce malheureux amour, au lieu d'avancer notre délivrance, ne faisoit que prolonger notre captivité.

Cependant, Ninette obtint que je fusse tiré de mon cachot, non pas à la vérité, pour recouvrer ma pleine liberté; mais

pour être enfermé, du moins, dans une chambre, où l'on jouissoit de l'air, & de la lumière ; & dont une fenêtre donnoit sur le jardin des Révérences cloîtrées. C'étoit un léger adoucissement à ma peine ; & d'ailleurs ma nourriture fut beaucoup meilleure.

Les Religieux commençoient à former quelques soupçons. Plusieurs croyoient se rappeller les traits du prétendu petit garçon voué à l'habit monastique ; & ces traits leur paroissoient avoir la plus grande ressemblance, avec ceux de la petite prisonnière que j'avois avouée pour ma fille. Les soupçons des Vénérables parvinrent à la connoissance des jeunes Moines ; ils conduisirent, à l'écart, le petit Adonis encapuchonné, & se mirent en devoir de le déshabiller, pour vérifier son sexe. Ma fille ne vit rien de mieux à faire, dans cette circonstance, que de se jetter à leurs pieds, & de leur demander grace. Quand ils furent bien assurés, par son aveu, qu'elle étoit du sexe objet de leurs desirs, ces desirs s'allumèrent. Elle leur paroissoit mille fois plus belle, depuis qu'ils l'avoient en leur disposition ; & elle n'étoit pas en sûreté, au milieu de cette pétulante jeunesse. Heureusement pour elle, le Grand Inquisiteur passa, & sa présence fit disparoître sur-le-champ

tous ces insolens. Alors le malin vieillard lui dit : « Vous voyez le danger que vous » courez dans un couvent d'hommes. Il » faut absolument vous renfermer, jusqu'à » ce que je puisse vous procurer, au gré » de mes souhaits, une entière liberté. » Il la fit en effet resserrer dans une chambre fort propre, qui donnoit aussi sur le jardin ; & il se promettoit bien de la visiter chaque jour ; mais il s'apperçut qu'il étoit observé. Pour tromper les espions, il eut recours à son déguisement de vieille femme ; & se rendit, sous cet ajustement, chez sa divinité ; mais quoiqu'il se cachât le visage avec un soin extrême, il fut reconnu à sa toux, & à sa jambe traînante, par de malicieux Novices, qui ne lui en témoignèrent rien pour le moment.

Les jeunes reclus allèrent trouver les Vénérables ; & leur dirent qu'ils avoient vu une femme suspecte s'introduire chez la jeune prisonnière Ninette Foschi. Les Vénérables cherchèrent le Grand Inquisiteur, pour qu'il donnât ses ordres à ce sujet. Ne l'ayant pas trouvé chez lui, pour raisons, ils ordonnerent qu'on allât saisir, chez la prisonnière, la prétendue femme suspecte. Peu s'en fallut qu'avec ces graves formalités, ils ne manquassent leur prise. En effet, la prétendue vieille sortoit, quand on vint

lui mettre la main sur le collet. On conduisit en prison le fourbe déguisé, sans paroître examiner sa figure. Il ne savoit s'il devoit se faire connoître ou non. Par provision il se cachoit le visage; & il fut conduit dans un cachot, sans qu'on parût le reconnoître.

Deux jours après, il fut cité, & comparut devant les Vénérables, qui se doutoient bien que c'étoit lui; car le Grand Inquisiteur ne paroissoit pas depuis la détention de la prétendue vieille, & on ne se donnoit pas la peine de le chercher. Ils le reconnurent du premier coup d'œil; & témoignèrent la plus grande surprise. « Ah! » mon Frère, lui dirent-ils, quel énorme » scandale vous nous donnez! La foudre » menace le saint Monastère, tant qu'un » si grand crime demeure impuni. Hâtez-» vous de l'expier. » — « Quoi! mes » Frères, s'écria l'hypocrite, en affectant » une violente indignation, vous osez » soupçonner la vertu de votre Chef! » Savez-vous les raisons qui ont pu m'en-» gager à me déguiser, pour m'insinuer » dans l'ame simple & confiante de la » jeune prisonnière, du sein de laquelle » nous devons arracher la vérité? M'a-t-on » surpris, avec elle, dans quelqu'excès » scandaleux? » — « Mon Frère, répon-» dirent ses Juges, nous ne procéderons

« contre vous, que selon les formes les » plus rigoureusement exactes. »

On le reconduisit dans son cachot. Les Vénérables, en témoignant le plus ardent amour de l'équité, paroissoient en secret charmés d'avoir leur Chef soumis à leur jugement. Les Novices étoient enchantés de voir qu'ils pourroient condamner le très-Vénérable à être fustigé. On assembla le Chapitre entier. On somma jusqu'au moindre Religieux de dire en conscience tout ce qu'il savoit. Les Novices ne se firent pas prier. Ils racontèrent tout ce qu'ils avoient vu & entendu par une petite lucarne, & au travers de la serrure.

On fit paroître la jeune fille, pour l'interroger elle-même. Elle déclara, avec la plus grande naïveté, toutes les folies que Sa Révérence avoit faites, pour lui inspirer de l'amour. Chacun des Juges levoit les yeux au ciel, avec une sainte commisération. Le Moine convaincu changea tout-à-coup de systême & de langage; il parut frappé comme d'un coup de la grace; & se jettant à genoux, de l'air le plus contrit: « Mes Frères, j'ai péché, s'écria-t-il, je le » confesse; mais trop tard. Car, par un » surcroit de méchanceté, j'ai attendu, » pour faire cet aveu, que je fusse con- » vaincu juridiquement. Je brûle d'expier

» ma faute, prononcez. Je me soumets
» avec résignation à tout ce que Vos Ré-
» vérences daigneront ordonner. » On
alla aux voix; chacun donna la sienne,
jusqu'au moindre Novice; chacun témoigna la plus grande mortification, d'être obligé de condamner, pour une chûte passagère, un vénérable personnage, célèbre par soixante ans de vertus.

Quand toutes les voix furent recueillies, le Président prononça la sentence, qui ordonnoit qu'on feroit un procession expiatoire & solemnelle, pendant laquelle on discipliner oit respectueusement le Vénérable & Suprême Inquisiteur. Il fut obligé d'accepter humblement sa sentence, d'en remercier le Chapitre. Il supplia qu'on fixât promptement le jour de l'exécution; on daigna approuver son empressement; &, pour y correspondre, on ne remit pas plus tard qu'au lendemain l'époque de son expiation.

On vint m'en donner avis. Je me trouvai fidèlement à la fenêtre; je vis passer la procession solemnelle, qui s'avançoit lentement. Elle me rappella les cérémonies, ou plutôt les profanations ridicules de cette espèce, qu'on vit du temps de Notre Roi Henri III, où ce Monarque, devenu l'un des acteurs, compromettoit si étrangement la majesté du trône. D'ailleurs on en voit

ſouvent de pareilles exécutées, en Italie, par les confréries des Flagellans. Dans celle dont j'étois témoin, le patient, les épaules nues, ſe traînoit en gémiſſant, ſoutenu par deſſous les bras. Tous les Juges, qui étoient devenus ſes exécuteurs, le frappoient en meſure, au ſon des ſaints cantiques. Le ſang ne tarda pas à couler, ſpectacle hideux qui m'inſpira le dégoût & la pitié! Chacun prenoit, à ſon tour, la ſainte diſcipline, & pluſieurs, en demandant pardon à la partie ſouffrante, frappoient à tour de bras. Les jeunes Novices rioient aſſez viſiblement ſous leur capuce. Quoique j'évitaſſe de me faire voir à la fenêtre, le patient m'apperçut, & me fit une aſſez laide grimace. Après ſon ſupplice, le Vénérable fuſtigé fut obligé de remercier à genoux tous ſes correcteurs; & de baiſer les pieds à chacun d'eux. Tous de leur côté ſe mirent à genoux devant lui, & l'embraſsèrent. Il fut alors rétabli en pompe dans ſa dignité. « Mon Frère, lui dit-on, » vous voilà réintégré dans toute votre » pureté. Votre faute eſt parfaitement » effacée. Redevenez notre Chef; & nous » ne ceſſerons d'admirer la grandeur d'ame, » avec laquelle vous ayez daigné réparer, » pour notre édification, un léger écart » que nous oublions à jamais. »

Le Grand Inquisiteur reçut leurs excuses avec une dignité, qui ne l'avoit pas abandonné, pendant toute son exécution; mais je fis un triste retour sur moi-même; je craignis que le poids de son supplice ne retombât sur moi; & que je ne fusse la victime qu'on lui abandonneroit, pour satisfaire & assouvir le dépit intérieur qui devoit le ronger. Il sentit en effet qu'il falloit se défaire promptement de moi & de la petite Ninette, qui étoit la cause innocente de son ignominie. Un bûcher paroissoit un moyen infaillible, pour expier la honte, & réparer l'honneur du R. P. mais ce moyen lui sembloit trop dur, surtout relativement à la jeune personne. Il fallut donc chercher quelque prétexte décent, pour nous renvoyer promptement. On me fit de nouveau comparoître devant le Tribunal. La Majesté du Grand Inquisiteur sembloit avoir redoublé, depuis la correction fraternelle qu'il avoit reçue.

On m'ordonna de raconter encore plusieurs de mes aventures. On fit particulièrement attention au pays des Gnômes & à la France australe. « Mon cher enfant, » me dit-on, il faut aller planter, dans ces » pays, l'étendard de la foi. C'est la pre» mière occasion qui s'offre de réparer vos » fautes, & de les expier. Si nous étions

» sûrs que vous pussiez retrouver ces con-
» trées infortunées, plongées dans les téné-
» bres de l'erreur, nous vous donnerions
» des Missionnaires pour vous y accom-
» pagner; & pour aller y distribuer le pain
» de la parole. Nous exigeons au moins
» de vous, que vous nous promettiez d'y
» retourner, pour nous assurer du chemin;
» & de revenir ensuite chercher les pieux
» Missionnaires, pour les y conduire. »

Je promis de faire tous mes efforts pour retourner dans ce pays; & de frayer même la route aux Missionnaires, en ébauchant leurs travaux. J'avançai que l'étude de la Religion ne m'étoit pas étrangère. Les RR. PP. m'interrogèrent, & me trouvèrent initié dans les mystères de la Théologie; & beaucoup plus instruit sur ces matières, qu'un laïque ne doit l'être. Ils me dirent que j'en savois assez pour être Missionnaire moi-même; & que, si je voulois, ils m'accordoient le saint habit de Dominicain, avec un ordre du S. Siège, pour aller prêcher la foi dans ces contrées lointaines. Je les remerciai d'un emploi qui me faisoit trop d'honneur; & je m'y refusai, sous prétexte que j'étois marié; & que je n'étois pas sûr que mon épouse n'existât plus. Ils ajoutèrent, pour me tenter, qu'ils pourroient m'élever jusqu'au

grade même d'Inquisiteur; & que je serois peut-être honoré d'une commission, pour aller établir le S. Office, dans les lieux que j'aurois soumis à la foi. Je ne voulois pas faire, à ces pauvres peuples, un présent aussi détestable que celui d'un pareil Tribunal. Je remerciai respectueusement leurs Révérences, de l'honneur dont elles vouloient me combler. Un homme, qui possédoit aussi bien que moi la Théologie, n'étoit pas fait pour être puni; je fus donc renvoyé parfaitement absous; & la même grace s'étendit sur ma fille.

Elle me fut remise, & nous nous précipitâmes dans les bras l'un de l'autre. Il est inutile de chercher à peindre les tendres sentimens dont nous fûmes affectés. Nous étions dans le fort de nos caresses, & de notre douce étreinte, quand les RR. PP. nous rencontrèrent, au sortir du Tribunal. Ils nous observèrent en silence, avec leurs lunettes sur le nez, qu'ils portoient en qualité de Docteurs. Il n'y en avoit pas un qui ne se fût mis volontiers à ma place; & qui ne semblât dire secrètement, à l'aspect de ma fille: « Il vaut mieux embrasser une » si belle enfant, que de la brûler. » C'est ce que je crus lire dans les yeux de plusieurs Inquisiteurs.

Fin du livre sixième.

PREMIÈRE SUITE
DE
L'AVENTURIER FRANÇOIS.

LIVRE SEPTIÈME.

Je me trouvai libre, mais avec une jeune fille à ma charge, & très-embarrassé de sa personne & de la mienne. Foschi nous reçut à bras ouverts, & nous demanda pardon, avec la plus grande humilité. Il sembloit aimer, du double, Ninette, depuis qu'elle n'étoit plus sa fille. Bientôt même il ne craignit pas de hasarder une déclaration. « Hé bien, me dit-il, puisque vous ne » pouvez l'épouser, il faut que je l'épouse, » moi, cette chère enfant. Je ne veux pas » la laisser périr. » Je vis, dans les yeux de Ninette, la répugnance la plus marquée; & Foschi la méritoit entièrement; car, indépendamment de sa conduite à notre égard, il étoit loin d'être jeune, & encore plus d'être joli. Sa figure avoit de quoi effaroucher une jeune personne; mais il avoit un neveu très-joli garçon, qui passoit

alors pour un très-bon ſujet, qui devenoit ſon héritier, depuis que Ninette n'étoit plus ſa fille ; & qui me paroiſſoit convenir beaucoup mieux que lui, à cette chère perſonne. Foſchi me preſſoit toujours de lui donner mon conſentement. « Quel diable » d'homme, diſoit-il ! il ne veut pas épou- » ſer Ninette, & ne veut pas qu'on l'é- » pouſe. » — « Pardonnez-moi, lui ré- » pondis-je ; vous avez un neveu qui me » paroît aimer ma fille, & peut en être » aimé. Ce mariage ſeroit plus ſortable, » & j'y pourrois conſentir. » — « Et moi » je n'y conſentirois pas, reprit-il vive- » ment. Le Drôle ſera privé de tout mon » bien, s'il ſonge à me joüer un tour auſſi » perfide ; non non, Monſieur ; Ninette » n'eſt plus ma fille, il faut qu'elle ſoit » mon épouſe. »

Il falloit que l'honnête Foſchi fît deux choſes qui nous convenoient ; ſavoir, qu'il conſentît au mariage de ſon neveu avec ma fille ; & qu'il leur laiſsât ſon bien ; car, d'ailleurs, ils n'avoient rien, ni l'un, ni l'autre. Une fièvre maligne vint le mettre à la raiſon. Quand il eut un confeſſeur à ſon chevet ; & que tous ſes membres furent oints de l'huile ſainte, cet homme, qui auparavant jettoit feu & flamme, devint d'une ſoupleſſe admirable. Il nous demanda par-

don très-humblement, approuva le mariage de son neveu avec sa chère fille, leur assura son bien; & leur donna sa respectable bénédiction. Cela fait, il se résolut à la mort qu'il ne pouvoit éviter; & rendit son dernier soupir avec la plus grande édification.

Après ses obseques, nous procédâmes au mariage de ma fille. J'avois la plus grande joie de la voir si bien pourvue. Nous célébrâmes ses nôces, avec une gaieté singulière. Toute celle qui ne m'a jamais abandonné, au fort de mes plus grands malheurs, reparut dans tout son éclat.

Ma fille cherchoit à me rendre agréable le séjour de Messine, qui me plaisoit, parce qu'elle y respiroit. Elle auroit voulu que j'eusse fixé ma demeure auprès d'elle; mais je me voyois sans bien; & je ne voulois pas vivre aux dépens de ma fille, & de mon gendre. D'ailleurs, le desir & l'espoir de retrouver Julie me persécutoient sans relâche. Je me décidai donc à les quitter. Fourbin revenoit de Paris. Il me certifioit tout ce que j'avois lu dans la lettre de mon frère. A l'entendre, la lettre de cachet subsistoit dans toute sa force. Il me jura qu'on l'avoit retenu en prison pendant deux mois; & qu'on lui avoit fait subir plusieurs interrogatoires, dans l'espoir de lui faire confesser où j'étois; tant on se montroit jaloux de s'assurer de moi!

Son rapport ne m'engageoit pas à retourner à Paris ; mais, comme je n'avois pas les moyens de le faire subsister, je lui souhaitai toute la fortune qui pouvoit lui convenir ; & je l'engageai à retourner dans sa patrie. Il me parut le desirer lui-même ; mais, pour avoir le plaisir, avant de partir, de me voir convaincu de tout ce qu'il m'avoit dit sur le compte de mon épouse, il m'engagea à consulter un Devin, qui faisoit alors beaucoup de bruit à Messine.

Fourbin étoit aussi superstitieux que fourbe. Selon lui & selon les préjugés reçus parmi le peuple, quand on veut découvrir les auteurs de quelque vol, ou recueillir des lumières sur quelque fait dont on veut être bien informé, on va consulter le Devin, qui vous place devant une glace magique. Vous y voyez le fait ou événement, objet de vos recherches, s'exécuter sous vos yeux, tel qu'il s'étoit passé ci-devant, à votre insçu ; & vous découvrez, par cette sorcellerie, ce que vous desiriez de savoir. Le peuple regarde cette sorte de consultation comme un péché très-mortel ; mais il croit que le diable y dévoile infailliblement la vérité.

On sent que je n'étois point capable de donner dans une pareille superstition ; j'envoyai promener Fourbin, quand il me la

proposa ; & je le pressai de partir pour Paris. Il parut enfin céder à mes instances; il me fit de tendres adieux ; & je ne le vis plus.

Cependant, on parloit beaucoup du Devin dans Messine. Du peuple, la folie avoit gagné jusqu'à la noblesse ; & tous les Grands alloient consulter l'Oracle, sur les mystères qu'ils cherchoient à éclaircir. On racontoit des choses merveilleuses, que la foule croyoit avidement, que les savans même n'osoient nier, & s'efforçoient en vain d'expliquer. Je n'en devenois pas plus crédule; mais ma fille & son mari me persécutoient avec tant d'opiniâtreté, que je ne pus me dispenser d'aller aussi voir le fameux Devin.

A quelque distance de Messine, dans une des gorges de l'Ethna, au fond d'un vallon solitaire, on trouve un bois épais, dont l'ombre semble favoriser les imaginations exaltées. Les rochers qui environnent ce bois, la secrette horreur du lieu, les beautés bizarres & sauvages, que la capricieuse nature y a semées, tout annonce un théâtre fait pour des scènes romanesques. Au fond de la forêt, sur le bord d'un triste lac qui paroît celui d'Averne, au pied d'un rocher, on voit s'élever un vieux château, d'un aspect imposant, dont une partie est creu-

ſée de la roche même. Cette habitation lugubre étoit abandonnée depuis long-temps, par le préjugé vulgaire, qui ſuppoſoit que les eſprits infernaux s'en étoient emparés, pour garder des tréſors qu'on y avoit cachés. On ſent qu'auſſi-tôt que des perſonnes crédules approchoient d'un ſéjour ſi extraordinaire, leur tête, déjà échauffée & prévenue par la renommée & l'aſpect ſingulier du lieu, devoit infailliblement leur faire voir des prodiges.

Ce château étoit le ſéjour que le prétendu Devin avoit eu l'art de choiſir, perſuadé que la ſituation ſeconderoit ſes artifices, qui offriroient, dans cet aſyle, plus de preſtige & d'enchantement. Je m'y laiſſai conduire. L'aſpect du local opéra ſoudain ſur moi-même. Il ne m'inſpira pas plus de crédulité, que je n'en avois naturellement; mais il alluma mon imagination; & me diſpoſa à me prêter à une douce illuſion.

Dès que je fus arrivé au pied du château, les portes s'ouvrirent d'elles-mêmes. Je vis d'abord paroître un grand vieillard, ſuivi de ſix autres, dont il paroiſſoit le chef. Ce Neſtor, à barbe blanche, étoit vêtu, comme ſes ſuivans, d'une longue ſymarre noire, & tenoit en main une baguette d'ivoire. Ce cortège ſilencieux vint me recevoir gravement.

J'entre au milieu du cercle vénérable; tout-à-coup un orcheſtre caché fait entendre une marche militaire, ſur laquelle nous réglons nos pas, & nous avançons en cadence.

Bientôt un chœur de Nymphes très-brillantes & très-éclatantes, vint s'emparer de moi. C'étoit un véritable acte d'opéra. Les unes formoient, autour de moi, des ſcènes voluptueuſes, & m'enchaînoient avec des guirlandes de fleurs. D'autres chantoient des vers à la louange d'Orphée, qui deſcendit aux enfers pour chercher ſon Eurydice; & il paroiſſoit clair que c'étoit moi qu'on déſignoit ſous ce nom. La muſique étoit raviſſante, & faiſoit un effet céleſte, en retentiſſant ſous les cavernes.

Je ne pus m'empêcher de goûter ce début; mais un nouvel objet rendit bientôt ce plaiſir plus vif & plus ſenſible.

Je vis paroître la Magicienne, qui étoit cenſée opérer tous ces prodiges. Cette nouvelle Nymphe, d'une éblouiſſante beauté, qui, par la ſupériorité de ſes graces, paroiſſoit la Reine de toutes ſes compagnes, portoit en main une baguette d'ivoire. Elle me tendit les bras, d'un air voluptueux; & il eſt difficile d'exprimer ce qu'il y avoit d'agaçant & de vraiment enchanteur dans ſon accueil, ſon maintien & toute

ſa perſonne. La muſique devenoit plus ſéduiſante, en s'accordant avec ſa voix, ſes geſtes & ſes ſoupirs. Tout ce qui l'environnoit ſembloit prendre une teinte de molleſſe & d'attendriſſement. Les Ordonnateurs de cette fête, car c'en étoit une véritable, devoient être inſpirés de l'eſprit de l'Arioſte & du Taſſe. On voyoit réaliſés, dans ce charmant aſyle, tous les enchantemens que ces Poëtes brillans avoient imaginés; & l'on ſent combien toutes ces ſcènes magiques préparoient à l'illuſion. La ſuite avoit encore plus de preſtige.

La moderne Armide frappa la terre de ſa baguette. Soudain je vis ſe répandre une ombre ſillonnée d'éclairs. J'entendois gronder ſourdement des tonnerres ſouterreins. Des voix lointaines & ſépulcrales chantoient, ſous les voûtes retentiſſantes, & ſembloient annoncer un chœur d'eſprits infernaux. A chaque inſtant l'harmonie de ces bruyans concerts devenoit plus impoſante.

On me fit placer au milieu d'une enceinte circulaire, dans une eſpèce de caverne. Je voyois, tout à l'entour, des figures de Furies, les cheveux voltigeans. Chaque fois qu'on les touchoit, des flammes bleuâtres s'échappoient de leurs corps treſſaillans, & ſembloient déſigner qu'elles

étoient pénétrées de feux. On me mit en main une chaîne de fer, & je sentis moi-même des secousses pénibles.

Soudain, tout fut plongé dans une profonde obscurité. Une voix majestueuse éclata dans les ténèbres, & me somma d'exposer ce que je desirois d'apprendre. Je dis que j'étois curieux de savoir comment & pourquoi mon épouse avoit disparu.

Tout-à-coup de nouveaux tonnerres grondèrent, mille foudres serpentèrent autour de moi, une voix souterreine prononça ces mots:

« Sortez, ombres des morts, sortez de » vos cachots, & venez au grand jour » dévoiler vos forfaits. »

Alors les foudres, les éclairs disparurent. Je me trouvai dans un endroit calme, foiblement éclairé, tendu de noir, devant une grande glace, un peu terne & enfumée, ou couverte d'un crêpe noir.

J'apperçus, dans cette glace, une chambre à-peu-près semblable, pour l'ameublement, à celle que j'avois habitée à Paris avec ma Julie. J'y reconnus une grande Dame représentant assez bien, au moins pour la taille, ma chère Julie. Je ne voyois pas assez distinctement sa figure, pour en juger; mais elle avoit du moins un habil-

lément semblable, pour la couleur & la forme, à un neuf que ma bien aimée portoit, depuis quelques jours, quand elle disparut. Un petit homme court, épais, habillé comme Bassonville, & de la même taille, vint lui faire sa cour. Je n'entendois pas ce que se disoient les personnages, mais je distinguois leurs gestes. C'etoit une vraie pantomime, semblable à celles qu'on joue sur nos théâtres des Boulevards.

La figure de Julie parut sentir quelque honte, sans doute, de l'infidélité qu'elle alloit faire à son mari. Elle alla couvrir, d'un voile, mon portrait, ou du moins un tableau à-peu-près semblable à un, qui me représentoit ci-devant chez moi, & placé à-peu-près dans la même position.

Alors elle devint un peu plus hardie, & parut prêter l'oreille plus volontiers aux instances de Bassonville. Elle abandonnoit sa main aux transports de ce scandaleux amant. Il s'efforçoit de l'entraîner, & sembloit lui montrer, par la fenêtre, que la voiture étoit prête, sans doute pour partir, ce que je comprenois par le claquement des fouets, & le bruit des pieds des chevaux. Comme Julie résistoit, Bassonville se jetta à ses genoux, tira son épée, & menaça, en bon Comédien, de s'en percer. Son amante effrayée céda à une si forte

persécution. Elle se mit à genoux devant mon portrait voilé, comme pour me demander pardon; & se laissa entraîner par Bassonville, emportant seulement un petit paquet passé à son bras.

Bientôt, j'entendis claquer les fouets des postillons, & voler la voiture, qui paroissoit s'éloigner à toutes brides. Une obscurité soudaine remplaça tout ce spectacle. Les tonnerres recommencèrent à gronder, les éclairs à sillonner l'air. Un chœur de voix infernales chantoit d'un ton lugubre: « Pars, infidèle, le ciel te retrouvera. »

Un moment après, le silence régna avec l'ombre, pour me donner le temps de faire mes réflexions. J'avois dû trouver, dans cette scène théâtrale, la réponse à ma question; &, selon le miroir du Devin, il étoit clair que mon épouse avoit eu l'indignité de s'enfuir avec Bassonville.

La voix interrogante me questionna de nouveau, me demandant si je voulois savoir autre chose? Je priai qu'on me révélât si mon épouse étoit vivante ou morte.

Le tonnerre recommença, la voix sépulcrale évoqua de nouveau les ombres des morts, pour révéler la punition de la femme infidèle.

Alors je vis, dans la glace, une grande Dame, vêtue précisément comme cette

mystérieuse personne, qui m'avoit si vivement intéressé dans le serrail du vieux Duc; & que j'avois eu tant de penchant à prendre pour mon épouse. Elle parut frappée comme d'un coup intérieur, & porta la main à son front, en exprimant, par tous ses gestes, qu'elle ressentoit de violentes douleurs. On la mit au lit; on s'empressa de lui administrer tous les secours qui pouvoit rétablir sa santé. Bientôt le Médecin parut désespérer d'elle, & l'annoncer à la compagnie qui l'environnoit. Tous les assistans fondoient en larmes autour d'elle. On vint lui administrer les secours suprêmes de la Religion. Elle tenoit, dans ses mains, un portrait qui devoit être le mien, auquel elle sembloit demander pardon. Quand elle fut sur le point de recevoir l'absolution, elle se jetta à genoux hors de son lit; elle éleva les yeux au ciel, & les laissa retomber sur le portrait, devant lequel elle joignoit ses mains mourantes. Un chœur de voix harmonieuses chanta ces mots : « Dieu te pardonne, & ton mari » te plaint. »

Elle parut consolée; & se remit au lit, après avoir rempli tous les saints devoirs que la piété impose aux mourans. Elle dicta une lettre, & montra une image de cire qui la représentoit parfaitement; elle parut

recommander qu'on me remît l'une & l'autre. J'entendis qu'on lui promit d'exécuter sa commission, si l'on pouvoit me retrouver.

Bientôt elle parut expirer; & tout le monde poussa, autour d'elle, des cris plaintifs. Je ne pus me défendre moi-même d'une vive émotion. On ne tarda pas à revêtir le cadavre d'un habit de confrérie, & à le couvrir de l'ajustement lugubre dont les morts sont parés en Italie. On étendit la chère morte, à visage découvert, dans une bière, & on l'emporta.

Soudain je fus replongé, pour un moment, dans une profonde obscurité, qui, s'étant bientôt dissipée, me laissa voir, auprès de moi, une figure de cire très-bien faite, vêtue de deuil, comme la Dame voilée l'étoit chez le vieux Duc, & représentant ma Julie d'une manière *effrayante*. Cette figure paroissoit la même que la mourante avoit recommandé de me remettre; elle tenoit en main une lettre qui devoit être celle que l'infortunée avoit dictée. Je pris cet écrit, que j'ouvris; en voici la substance:

« Cher époux, si je suis digne encore » de vous donner ce nom, une criminelle » prosternée devant Dieu & devant vous, » ose vous demander grace. J'ai commis

» un crime dont je frémis, & qui est en-
» core un mystère pour moi. Je ne sais
» comment on a pu égarer, jusqu'à ce
» point, ma foible raison. J'expie aujour-
» d'hui ma faute par la mort dont je suis
» frappée; & je bénis une mort si juste, qui
» me dérobe au monde, où je ne devois
» pas être soufferte. Puisse le ciel être con-
» tent de mon expiation! Puissiez-vous
» ne pas enchaîner mon pardon, en me
» refusant le vôtre! Recevez mon dernier
» soupir, qui vous est adressé, &c. »

On sent combien tout ce spectacle avoit dû m'affecter. Je ne suis pas crédule, mais l'illusion avoit été poussée très-loin. Je retournai chez moi en silence. Je me retirai dans mon appartement, pour m'y livrer à des rêveries mélancoliques. Je trouvai, auprès de mon lit, l'image de cire, représentant ma Julie. Ma fille en pleurs vint se jetter dans mes bras : « Ah! mon tendre
» père, me dit-elle, que je me suis sentie
» émue! Que vous avez dû l'être davan-
» tage! Cette pauvre Julie! que sa mort
» est touchante! Lui pardonnez-vous? »
Je fus étonné de ce discours. J'appris, avec une juste surprise, que non-seulement elle & toute ma famille avoient joui du spectacle qui venoit de me frapper si vivement; mais que toute la Noblesse de Messine y

avoit assisté, dans des loges grillées. Car je m'étois trouvé, sans m'en douter, dans un théâtre, où, seul, au milieu du parterre, j'étois environné de loges cachées par une crêpe noir, dont toute la salle étoit tendue, & à travers lequel chacun voyoit à son aise. On avoit recommandé, à tout le monde, un profond silence, qui avoit été fidèlement gardé. Tous les spectateurs étoient intimement persuadés de la réalité de ce qu'ils avoient vu; & il n'y en avoit pas un seul qui ne regardât mon épouse, comme coupable de s'être enfuie avec Bassonville, & comme ayant expié cette faute par sa mort. Moi qui devois être le plus frappé de ce spectacle, moi qui, d'après une scène si extraordinaire, devois être convaincu de l'infidélité, & de la mort de Julie, je restai seul incrédule.

Pour être en droit de conserver une incrédulité si opiniâtre, il falloit pouvoir expliquer, d'une manière naturelle, tout ce que javois vu. Cela ne m'étoit pas difficile. D'abord, je connoissois tous les mystères de l'électricité; ainsi les tonnerres, les éclairs bleuâtres, les commotions ne devoient pas m'étonner. On m'avoit fait regarder dans une glace enfumée, mais non étamée. J'avois vu, d'abord, un appartement qu'on avoit tendu & disposé à-peu-près comme

ma chambre de Paris. Je ſentois bien qu'on avoit eu beſoin de quelqu'un, pour indiquer comment il falloit diſpoſer cet ameublement, & habiller les figures qui repréſentoient Julie & Baſſonville; mais il étoit viſible que Fourbin avoit dirigé tout cet appareil impoſant; lui ſeul avoit les lumières néceſſaires pour cela. On me dira qu'il étoit abſent; je répondrai qu'il m'avoit fait ſes adieux, mais qu'il pouvoit bien n'être pas parti. La figure de cire avoit été très-évidemment moulée ſur la ſtatue de Julie, que j'avois compoſée à Rome. Tout ce ſpectacle avoit dû coûter cher; mais Fourbin n'avoit pas dû en fournir ſeul tous les frais. J'appris que l'aſſemblée, qui étoit nombreuſe, n'étoit entrée que par billets payés, ce qui avoit rapporté une ſomme conſidérable, bien capable de rembourſer l'entrepreneur.

On avoit compté me convaincre ſans retour, par cette illuſion frappante; mais on étoit loin d'avoir réuſſi. Mon cœur repouſſoit toute idée qui tendoit à me repréſenter Julie infidèle ou morte. Un nouvel incident vint détruire l'impreſſion que m'avoit fait tout cet artifice du Devin; & me donner lieu de croire que ma chère épouſe vivoit encore.

Depuis quelque temps, j'avois lié con-

noissance avec un Prince Allemand qui voyageoit, & qui paroissoit fort aimable. Il témoigna goûter ma conversation; &, comme il s'appercevoit que j'avois fait beaucoup de voyages, il desiroit m'avoir pour compagnon des siens, & me fit les propositions les plus obligeantes. Je ne pouvois me résoudre à les accepter, parce que j'aimois beaucoup ma liberté; & que je la croyois nécessaire pour chercher ma Julie.

Un jour je tirai, de ma poche, une boîte sur laquelle je conservois le portrait de cette chère personne. « Voilà le portrait de » Madame votre épouse, me dit le Prin» ce. » — « Où l'avez-vous connue, lui » dis-je, & quand l'avez-vous vue? » — » Il y a très-peu de temps, me répondit-il » froidement. » — « Est-ce à Paris, m'é» criai-je? » Il observa mon transport, réfléchit un moment, & me dit: « Le lieu où » je l'ai vue est un secret. » — « Mais, lui » dis je, combien y a-t-il de temps, du » moins? Je la cherche de tous côtés, on » la dit morte. » — « Hé bien, répondit» il, je la ressusciterai; & je vous ra me» nerai dans ses bras. — « Partons sur» le-champ, m'écria-je. » — « Tout » beau, reprit-il, il faut, auparavant, » faire ensemble le petit voyage que je » vous propose; &, comme il me vit syn-

» copé à ce mot : » venez, ajouta-t-il, mon » ami, nous nous amuſerons. J'aime la » joie, vous êtes gai. Ce Pénitent, que j'ai » avec moi, ne nous gênera pas. Il va » ſeul, dans une voiture, à ma ſuite; & » ne mangera pas avec nous. » Ce Prince avoit, en effet, à ſa ſuite, un homme de ces Confréries de Flagellans qu'on voit dans le midi de l'Europe, qui vont en proceſſion revêtus d'un ſac, la tête couverte d'un autre ſac, avec deux trous ſur les yeux, pour y voir. Ce perſonnage voyageoit ſous cette maſcarade, pour remplir un vœu. Je l'avois entrevu une ou deux fois; mais je n'avois ni entendu ſa voix, ni apperçu ſon viſage. « Que ſignifie ceci, me diſois-je en moi- » même? Le Prince a-t-il réellement vu » ma Julie? Ou n'eſt-ce point une leurre » qu'il veut me donner, pour m'engager » à me laiſſer mener? Il s'eſt apperçu de » la violence de mon amour, il a ſenti » que je ferois tout, pour voir Julie; » mais ne ſeroit-ce point ce perſonnage » caché ſous un ſac ſi effrayant & ſi ridi- » cule?.... » Cette idée me parut ſi abſurde, que je n'oſai m'y arrêter. Cependant le Prince me promit ſi poſitivement qu'il me remettroit dans les bras de ma Julie, il me le jura de ſi bonne grace, qu'il me gagna. Où pouvois-je aller? Si mon épouſe

vivoit, il savoit où elle étoit, & moi je ne le savois pas. Je ne pouvois parvenir à elle, qu'en complaisant à ce Seigneur. Peut-être alloit-il, sur-le-champ, me conduire vers elle. Je cédai; il m'embrassa. J'allai faire à ma fille de tendres adieux; nous nous embarquâmes, & nous partîmes le jour même.

Fin de Livre septième.

P. S. Avant de passer à la seconde partie, je crois devoir placer ici une lettre de ma belle-sœur, que je reçus trop long-temps après son envoi; elle est relative au Pénitent dont je viens de parler ci-dessus. Si j'avois reçu plutôt cette lettre, j'aurois fait bien plus d'attention à ce mystérieux personnage.

LETTRE de Madame de Bonac, ci-devant Mademoiselle de Mirville, à Madame de Fégor, dont il a été question ci-dessus.

Rome ce ....

« Tu me dis, ma chère Agnès, que tu as vu mon beau-frère à Naples. Il cherche sa femme, & je crois l'avoir trouvée; mais elle m'est échappée.

Nous avons eu, plusieurs mois, dans le couvent où je suis en retraite, une per-

ſonne qu'on m'a dit très-belle, & qui y demeuroit à mon inſçu. Elle s'eſt cachée conſtamment. J'ai entendu parler d'elle trop tard. Je l'ai apperçue de loin. Elle eſt à-peu-près de ma taille, & par conſéquent de celle de la chère Julie, qui eſt, comme tu ſais, la même; mais ſon viſage étoit caché. Ma femme-de-chambre, qui l'a vue à découvert, m'aſſure qu'elle n'a jamais apperçu une auſſi belle femme; je n'en ai jamais vu, moi-même, une auſſi belle que ma chère Julie. Selon Marton, tout le monde dans notre couvent admiroit la vertu de la grande Dame; elle ſeule ſe condamnoit; elle diſoit qu'il y a au monde un homme, qui a beaucoup à ſe plaindre d'elle. Ce que me dit ma femme-de-chambre, de cette perſonne, s'accorde avec le portrait que je lui fais de notre chère fugitive.

J'ai rencontré, dans un bal, cette inconnue. Elle étoit maſquée; ſa taille m'a donné quelques ſoupçons. Je lui ai dit que je croyois la connoître; elle m'a ſerré affectueuſement la main; mais elle n'a pas voulu me parler. Je l'ai entendue ſanglotter; & je me ſuis ſentie attendrie au plus haut point. Comme je ſavois qu'elle demeuroit dans le même couvent que moi, je me promettois de lier bientôt, plus particuliè-

rement, connoissance avec elle; mais elle a disparu; & son départ a confirmé mes soupçons. « Sans doute, ai-je dit, c'est moi » qu'elle fuit; elle ne veut pas être recon- » nue ni retrouvée. Cependant Julie est » si vertueuse! Craint-elle les regards de » son amie? »

Je n'ai rien négligé pour recueillir des informations sur le compte de cette singulière personne. J'ai appris confusément qu'elle avoit endossé l'habit de ces confréries de Flagellans, dont les membres innocens portent, sur la tête, un sac avec deux trous devant les deux yeux; & qu'elle est partie, sous ce déguisement, avec un Prince Allemand, qui doit passer à Naples & en Sicile. Communique, je te prie, cette lettre à mon beau-frère, afin qu'il tâche de trouver ce Pélerin, qui doit lui être si cher. On forme, à présent, ici de singulières conjectures sur le compte de ce mystérieux personnage. Selon les uns c'est un homme, selon le plus grand nombre, c'est une femme.

On a encore imaginé, sur son compte, des suppositions plus bizarres. Plusieurs personnes prétendent que c'est un descendant du fameux *Masque de fer*, dont Voltaire a parlé dans son siècle de Louis XIV. On se fonde sur un manuscrit que quel-

qu'un a vu entre les mains d'un Auteur, qui a publié les *Noces patriarchales*; & qui prépare, dit-on, d'autres ouvrages. Selon ce manuſcrit intitulé : *Ninon de l'Enclos*, tragédie bourgeoiſe, le *Maſque de fer* étoit père de ce fils de Ninon qui étoit amoureux d'elle, & ſe tua, quand il apprit qu'elle étoit ſa mère; mais cette idée eſt le fruit, ſans doute, de l'imagination du Poëte qui a voulu, par cette invention, donner plus d'intérêt à ſa pièce.

D'autres aſſurent effrontément que le prétendu Pénitent eſt une deſcendante d'une Princeſſe Allemande, qui avoit d'abord épouſé ce fils du Czar Pierre le Grand, que ſon père fit décapiter. Cette Grande-Ducheſſe, après avoir paru mourir en Ruſſie, avoit, dit-on, voyagé, & n'avoit pas dédaigné d'épouſer un particulier. Cette anecdote a été publiée, mais elle a été auſſi réfutée; & je ne vois pas pourquoi la petite fille de cette Princeſſe ſeroit condamnée à vivre cachée ſur la terre, & à n'oſer montrer ſon viſage.

On donne encore d'autres origines myſtérieuſes à notre inconnue; pour moi, je les crois toutes fauſſes. Je ſuis violemment tentée de croire que c'eſt ma belle-ſœur; & je ſouhaite qu'elle retombe entre les mains de ſon mari, l'homme du monde le

plus indulgent, s'il eſt poſſible de croire que Julie ait beſoin d'indulgence.

Cache toujours bien au Marquis d'Erbeuil, que c'eſt moi qu'il a rencontrée dans un endroit, où je rougirai toujours d'avoir vécu. Tu as peut-être eu déjà l'indiſcrétion de lui dire que tu m'as vue à Rome; j'en vais bientôt partir. Si j'en crois Fourbin, valet-de-chambre de mon beau-frère, mon mari ne va pas tarder à venir me rejoindre.

J'ai perdu deux amies en peu de temps: la première eſt cette petite Marquiſe Contini dont je t'ai parlé, & qui étoit déjà retournée avec ſon mari, quand tu m'as vue; l'autre eſt une compagnie bien chère, que j'avois auſſi connue dans un malheureux ſerrail. Elle étoit Françoiſe, belle & d'une grande taille. J'ai appris trop tard que mon beau-frère, ayant entendu parler de cette précieuſe défunte, avoit cru que c'étoit ſon épouſe qui avoit ſuccombé ſous ſes peines; & qu'il lui étoit échappé, à ce ſujet, beaucoup d'extravagances capables de faire honneur à ſon cœur.

Je vais bientôt mettre au monde un enfant, le premier dont je recevrai le nom de mère, qui doit naître au ſein des douleurs. Quel préſage pour ſa deſtinée future! Mon mari voudra-t-il le croire ſon enfant?

Tu sais que le cher Bonac est né un peu méfiant. S'il calcule juste, il verra qu'il n'est pas trompé. Malheureusement, il n'étoit pas instruit de ma grossesse, avant mon départ. Il ne peut concevoir, sur mon compte, aucune ombre de mécontentement. Je ne suis pas partie en compagnie, c'est lui qui m'a donné lieu de suspecter sa fidélité. On assure qu'il lui arrive, tous les jours, de singuliers quiproquo, provenans de sa ressemblance extraordinaire avec son frère jumeau. Il recueille les bonnes fortunes de Grégoire, & glane dans le champ fertile où l'autre a moissonné, &c.

Fin de la première Partie.

PREMIÈRE SUITE
DE L'AVENTURIER FRANÇOIS,
OU
MÉMOIRES
DE
GRÉGOIRE MERVEIL,
MARQUIS D'ERBEUIL.
Nouvelle Édition.

Per varios casus, & tot discrimina rerum
Venimus.

VIRG.

TOME SECOND,

Faisant le quatrième de l'ouvrage.

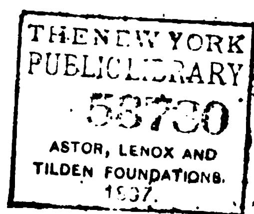


A LONDRES,

Et se trouve à PARIS,

Chez
- L'AUTEUR, Hôtel de Malthe, rue Christine,
- QUILLAU l'aîné, même rue,
- La Veuve DUCHESNE, rue Saint-Jacques,
- BELIN, même rue,
- MÉRIGOT le jeune, quai des Augustins,
- DUBOSC, même quai.

M. DCC. LXXXVII.



BILLET

DE M. DE VOLTAIRE A M. LE SUIRE.

ON a daigné préſenter au Vieillard moribond, ſans doute pour le reſſuſciter, Madame la Marquiſe d'Erbeuil, femme charmante, d'une beauté raviſſante, & dont la phyſionomie céleſte annonce une ame encore ſupérieure à de ſi beaux dehors. Pardonnez-moi un moment d'enthouſiaſme ; il eſt rare à mon âge, mais il en atteſte plus fortement les charmes de celle qui me l'inſpire. Elle m'a montré le portrait de ſon mari, le ſeul mortel peut-être qui ſoit digne de figurer auprès d'une épouſe ſi éblouiſſante. Ce pauvre mari court le monde ; on ne ſait ce qu'il eſt devenu. Il a eu des aventures tout-à fait plaiſantes & variées. Il en a écrit pluſieurs ; & ces récits ſe trouvent épars dans ſes papiers. Sa femme a bien voulu m'en lire diffé-

ginera tout ce qu'il voudra ; pour moi, qui n'écris que la vérité, j'avoue que je n'eus pas, ſur cette mer, la moindre aventure ; & qu'un vent favorable nous conduiſit promptement au port d'Alexandrie.

C'étoit de l'Egypte que le Prince étoit amoureux, ſelon ſon expreſſion ; c'étoit là le pays qu'il brûloit de parcourir. Il vouloit voir des pyramides ; cela eſt très-curieux, & l'on n'en voit que là. Les Romains n'ont enlevé que les obéliſques ; mais, pour ces grandes maſſes de pierre, elles étoient un peu trop difficiles à voiturer, & ſe défendoient par leur poids. Je ne décris point Alexandrie : je me hâte de remonter le Nil avec mon Excellence Allemande ; les bords du fleuve ne m'offrent pas la moindre nymphe qui puiſſe allumer mes deſirs. Je n'y vois que des crocodiles, auxquels je ne m'arrête pas. Nous arrivons au Caire. Cette ville paſſe pour auſſi peuplée que Paris, ce que je ne garantis pas ; mais quelle différence pour le brillant ! Le million d'habitans, qu'on lui donne, ne peut nous retenir un jour ; & nous volons vers nos chères pyramides. Là commencent les aventures. Nous arrivâmes au pied du plus grand de ces monumens, que le Prince examina en poſte comme ſes pareils. Je fus plus curieux que lui. Je lui promis de le rejoindre au

Caire; & j'obſervai ſérieuſement ce fameux édifice.

J'apperçus, dans un enfoncement, un morceau de maçonnerie qui me parut fraîche. Je frappai contre, & je jugeai, au retentiſſement, qu'il y avoit, en cet endroit, fort peu d'épaiſſeur. J'avois vu, à un mille de là, une pioche par terre, dans un petit jardin; je courus la chercher; &, frappant avec cet inſtrument, ſur la maçonnerie récente & mince, je fis bientôt une ouverture. J'entrai avec de la lumière, par cette ouverture; je m'égarai long-temps dans un labyrinthe de détours inquiétans, où je frémiſſois de m'être engagé, & où je craignois bien de me voir perdu pour toujours. Je dus errer, pendant plus de ſix heures, dans ces effrayantes ſinuoſités. Enfin la lumière me manqua, & je friſſonnai d'horreur. Dans ma conſternation, je fus obligé de m'arrêter un moment; je tombai même dans une eſpèce d'anéantiſſement. Cependant le repos ſépulcral, qui régnoit autour de moi, me donna la facilité d'entendre un bruit lointain, d'abord preſqu'inſenſible. Je tournai ſoudain mes pas du côté d'où il partoit. Peu-à-peu il devint plus clair; je crus même diſtinguer des voix humaines. Je treſſaillis de joie, & je me dis: « S'il y a là des hommes, il

ginera tout ce qu'il voudra [illegible] issue pour n'écris que la vérité, j'a[illegible] [illegible]eront. » Bien-pas, sur cette mer, la [illegible] [illegible]larté, qui me pa- & qu'un vent fav[illegible] [illegible]ière artificielle; & promptement au [illegible] [illegible]e je ne dusse voir au

C'étoit de l'[illegible] [illegible]es. amoureux, [illegible] [illegible]perçus bientôt une vingtaine le pays qu'[illegible] [illegible]assis en cercle, sur leurs talons, loit voir [illegible] d'un cadavre, qui reposoit dans son rieux [illegible] [illegible]eil. Ces infortunés parurent frappés n'o[illegible] [illegible] surprise à ma vue. Je les vis tremblans, c[illegible] [illegible]rés, prêts à me fuir. Je les rassurai & leur demandai, en langue franque, qui ils étoient? Ils me répondirent tous ensemble, dans une langue inintelligible pour moi. Ne pouvant les comprendre, je les examinai. Ils étoient dix hommes & autant de femmes, parmi lesquelles j'en vis une entre autres, d'une beauté vraîment séduisante; mais plongée, comme ses compagnons, dans une douleur qui la rendoit encore plus intéressante. Je répétai plusieurs fois mes questions, en les accompagnant des gestes que je crus les plus expressifs. Enfin je fus entendu. Un vieil esclave, qui comprenoit un peu la langue franque, me répondit, comme il put, dans ce jargon. Je compris, par tout son verbiage, qu'ils étoient vingt esclaves d'une vieille Dame Egyptienne, qui avoit toujours prétendu

re des anciens Rois d'Egypte ; que, idée chimérique, elle avoit desiré rée, comme ces antiques Sou- une pyramide, avec des es- ervir ; que ses héritiers s'é- ette cruelle manie, quoi- barbarie ne fût plus conforme aux mœurs de ce pays ; que des s barbares l'avoient enterrée, avec eux, dans ce souterrain ; & qu'ils étoient chargés d'obéir aux ordres qu'elle ne pouvoit plus leur donner. Ils avoient des vivres pour un mois. Ils devoient, chaque jour, dresser devant elle une table. Ils pouvoient se nourrir de la desserte ; mais, au bout d'un mois, cette desserte devoit manquer ; & ils étoient destinés à mourir tous de faim, l'un après l'autre, autour de leur vieille momie. Il y avoit déjà huit jours qu'ils menoient cette horrible vie ; & ils sentoient de jour en jour, de plus en plus, la mort approcher d'eux. Ils finirent par me conjurer de les délivrer de ce tombeau.

Je leur dis que je venois les prier de m'en délivrer moi-même. Je leur témoignai le tendre intérêt que je prenois à leur sort. On ne doutera pas, je crois, de ma sincérité ; car il étoit bien cruel de voir périr, si gratuitement, tant d'infortunés. Il me paroissoit atroce, sur-tout, que la

jeune Beauté, que je voyois parmi eux, se trouvât ensevelie vivante. Elle apperçut, dans mes yeux, un intérêt particulier; & ses regards me parlèrent d'une manière plus tendre que ceux des autres.

« Mes chers amis, ajoutai-je, je crois » que je puis vous sauver, & moi avec » vous. Sauriez-vous retrouver le chemin » par où vous êtes entrés? » — « Oh! » très-aisément, me dit celui qui m'en- » tendoit. On a fait une ouverture pour » nous introduire ici, on l'a rebouchée » sur-le-champ. » — « C'est cela même, » repris-je; j'ai vu, au pied de la pyramide, » une place où la maçonnerie paroissoit » fraîche; j'ai frappé, j'ai renversé un » ouvrage assez mince, & je me suis ou- » vert un passage, par où j'ai pénétré dans » ce lieu; & c'est probablement le même » endroit par où vous êtes entrés vous- » mêmes. Mais j'ai perdu cet endroit pré- » cieux où l'ouverture est faire. Tâchons » de le retrouver, & nous sortirons. » — » Oh! nous allons vous y conduire, s'é- » cria l'intérprête, qui expliqua aux autres » ce que j'avois dit. » Ils se levèrent tous transportés de joie, & me conduisirent, assez vîte, jusqu'à un endroit où j'avois passé. Je le reconnus à un papier que j'avois laissé tomber & que je ramassai. « Cou-

» rage, mes amis, m'écriai-je, l'ouver-
» ture n'eſt pas loin. » Nous arrivons; mais ciel! la malheureuſe ouverture étoit rebouchée.

Il me paroiſſoit indubitable que c'étoit le même endroit, par où j'avois eu le malheur d'entrer. Une nouvelle maçonnerie l'avoit refermé, depuis que j'étois dans le ſouterrain. Nous retombâmes tous dans la conſternation. « Enfans, leur dis-je, ne vous
» découragez pas. Frappons, renverſons
» cet obſtacle. » J'avois commis l'impardonnable imprudence d'oublier, en dehors, la pioche qui m'avoit été ſi utile. Cette faute ne me rebuta pas. « Mes amis, m'é-
» criai-je, ces pierres, qui n'ont pour
» liaiſon qu'un ciment récent & ſans con-
» ſiſtance, ne ſont pas faites pour nous
» arrêter; nous viendrons bien à bout de
» les renverſer. » J'apperçus, dans un coin, une planche aſſez longue. Je fis ſigne à mes compagnons de l'enlever avec moi. Nous frappâmes tous, avec cette planche, contre la partie du mur récemment maçonnée. Son poids & ſa longueur, & le nombre de ceux qui la pouſſoient, devoient naturellement faire tomber des pierres ſi nouvellement cimentées, & rétablir l'ouverture. Nous portions des coups terribles, mais inutilement. Nous ſentions qu'il de-

voit y avoir, en dehors, un obstacle qui retenoit les malheureuses pierres. Nous frappâmes en vain, pendant plus de six heures. Alors le désespoir nous saisit. Tous mes compagnons poussèrent des cris douloureux; & je tombai machinalement dans les bras de l'innocente Beauté, qui m'intéressoit le plus. Elle me pressa contre son cœur, & je la pressai contre le mien, avec une certaine douceur. Il sembloit que c'étoit une espèce de consolation, pour moi, de partager le sort d'une personne si chère, & de mourir dans ses bras.

Cependant, il m'étoit bien affreux d'être venu, de gaîté de cœur, m'enfermer dans le tombeau de ces infortunés, & de périr de faim au milieu d'eux. Nous cherchâmes quelqu'autre issue dans ces tombeaux, que les malheureux esclaves connoissoient mieux que moi. Tout-à-coup, j'apperçus un foible jour, qui venoit d'un soupirail élevé. « Ah! mes amis, m'écriai-je, voilà » une ouverture. » Le point, par où entroit le jour, étoit presque imperceptible; & il ne laissoit passer, jusqu'à nous, qu'un foible rayon. Je jugeai que l'ouverture devoit être, au moins, à deux cents pieds de haut. Ce soupirail avoit plus de vingt pieds de large à sa base, & alloit toujours, en se resserrant, jusqu'à son orifice. Je ne savois

comment monter à une si grande hauteur; cependant j'osai en former le projet. Je cherchai, long-temps vainement, des instrumens pour y réussir; enfin je vis, dans la salle où reposoit la morte, un faisceau de lances & d'épées. On avoit armé tous ces malheureux esclaves, pour garder le cadavre que personne n'avoit envie d'enlever. Les femmes même n'étoient pas sans armes; mais toute la bande laissoit dormir ces instrumens inutiles. Je vis qu'ils pouvoient me servir, & je m'en emparai. Les pierres d'un si vieil édifice sont toutes écornées; & il m'étoit aisé d'insinuer, entr'elles, une épée ou une autre arme, que j'enfonçois assez avant, pour qu'elle pût soutenir mon poids. Je fis de tendres adieux à mes chers compagnons. « Trouvez-vous, leur dis-je, près » de l'endroit nouvellement muré; dès que » je serai dehors, je vous l'ouvrirai. » J'embrassai la petite Isis; c'est ainsi que se nommoit la jolie esclave. Après avoir assuré la première épée, je montai dessus, & j'en établis une seconde plus haut, puis une troisième, puis les autres de suite; &, de degrés en degrés, je m'enlevai lentement, à l'aide de ces appuis. La plus grande difficulté étoit d'arracher les armes que j'avois d'abord enfoncées, pour les pouvoir placer plus haut. Quelquefois elles tenoient

trop fort, & j'étois obligé d'y renoncer & de les laisser dans le mur, ce qui diminuoit toujours ma provision. J'étois déjà bien haut, & le soupirail devenoit plus étroit, ce qui mettoit un peu moins d'intervalle, d'un mur à celui de vis-à-vis. Bientôt mes lances furent assez longues pour que je pusse les poser en travers; elles devenoient même successivement trop longues, & j'étois obligé de les racourcir avec mon couteau. Enfin, je me trouvai assez haut pour pouvoir me passer d'elles, en enfonçant mes pieds & mes mains dans les brèches faites par le temps, de l'un & de l'autre côté. Cependant, je ne tardai pas à me trouver resserré, comme dans le tuyau d'une cheminée. Je voyois le haut du soupirail encore assez éloigné; &, comme il se resserroit de plus en plus, il alloit devenir trop étroit, pour laisser passer mon individu. Je commençois déjà, même, à me sentir horriblement serré; il me falloit faire des efforts prodigieux pour m'élever plus haut. « Que vais-je devenir, me disois-je? Je » suis menacé de mourir de faim dans cette » situation, ou d'y maigrir en peu de temps, » & bientôt de tomber, encore vivant, » d'une hauteur si effrayante. » J'avois pris bien de la peine pour empirer mon sort; jamais élévation ne fut plus pénible.

J'avançois, avec une fatigue inouie, les deux mains au-dessus de la tête, le couteau à la main; le plus adroit ramoneur auroit été aussi embarrassé que moi. Enfin je touchai l'orifice, & je vis d'abord l'impossibilité d'y passer. L'ouverture n'avoit, en cet endroit, que quatre pouces de large; le plus grêle jeûneur l'auroit donc trouvée trop étroite : elle s'étendoit davantage en longueur ou hauteur. Mon couteau pouvoit l'élargir, avec un travail opiniâtre; mais un tel mur devoit avoir plusieurs toises d'épaisseur. Je sentis qu'heureusement l'ouverture alloit en s'élargissant en dehors, aussi bien qu'en dedans. « Il n'y a donc » plus que les deux bords à gratter, me » dis-je, que les deux angles à émousser; » & je repris courage. Je raclai, avec mon couteau, des deux côtés. On sent combien ce travail m'étoit pénible, dans l'attitude où je me trouvois. La nuit vint, car j'avois consumé plusieurs heures à monter; la lune, pour mon bonheur, me prêta sa lumière, qui n'étoit obscurcie par aucun nuage, dans ce beau ciel d'Egypte. Je travaillai jusqu'au point du jour, incommodé par la raclure de la pierre, qui me tomboit sur les yeux. Enfin, au lever de l'aurore, je pus sortir de mon trou, comme la lumière, du sein de Thétis. Je passai donc, par l'orifice, ma

tête & tout mon corps. Heureusement, je trouvai, en dehors, une crevasse assez considérable, pour pouvoir m'y soutenir, & m'y reposer un moment. A peine eus-je repris haleine, que je considérai ma position. J'étois élevé à deux cents pieds de haut; j'en avois encore le double à monter, pour parvenir au sommet. Soudain la tentation me prit de grimper jusques-là. J'avois, dans ma poche, une petite phiole d'eau-de-vie, & une lunette d'approche. J'avalai quelques gorgées du restaurant, & je me sentis le courage de monter jusqu'en haut. Ce travail étoit bien plus aisé que le premier, parce que la pente m'étoit défavorable en dedans, puisqu'elle penchoit sur moi, & que je ne pouvois monter, contre elle, que renversé; en dehors, au contraire, elle me favorisoit, par la raison que cette pente étant sous moi, je me trouvois couché sur le ventre, pour monter; & que toutes les crevasses me fournissoient les moyens de m'accrocher & de m'élever aisément. Je parvins enfin au sommet; la plate-forme avoit douze pieds de large. Il est inutile de dire combien le spectacle étoit immense, à six cents pieds de haut. Ma vue étoit bonne; ma lunette, quoique petite, l'aidoit encore. On entroit dans le commencement de la crue du Nil; les terres les

plus basses étoient déjà submergées, & formoient de vastes lacs, au milieu desquels les villes s'élevoient comme des îles. La pureté de l'horison me faisoit voir jusqu'aux montagnes de l'Abissinie. Laissons les descriptions aux Poëtes, & racontons nos aventures. Après m'être reposé assez long-temps, sur la plate-forme, dans la contemplation de la nature, je pensai aux infortunés qui m'attendoient dans l'intérieur de l'édifice. Je descendis par le côté opposé à celui, par où j'avois monté. La vue d'un précipice de six cents pieds de profondeur, que je voyois à mes pieds, me parut effrayante, mais ne me causa pas d'éblouissement. Enfin, je parvins au bas, sans accident; & je me trouvai à terre, précisément du côté par où l'on m'attendoit. Je vis l'obstacle qui avoit rendu tous nos coups inutiles. On ne s'étoit pas contenté de maçonner l'ouverture qui devoit nous servir de passage; on avoit appliqué des planches contre la maudite maçonnerie, & on les avoit étayées avec des poutres; de sorte qu'il n'étoit pas possible de renverser l'ouvrage qu'elles soutenoient.

Je brisai, je dispersai avec rage, tout cet indigne échaffaudage; & je cherchai ma pioche, craignant bien qu'on ne l'eût enlevée. Heureusement, elle étoit enterrée

dans l'herbe, qui l'avoit cachée aux cruels maçons. Je ne tardai pas à rouvrir l'entrée du ſouterrain. Mes infortunés camarades m'attendoient en dedans ; je les fis tous ſortir, & j'embraſſai ma petite Iſis. Ils ſe jettèrent tous à mes pieds, pour me remercier du préſent de la vie, dont ils m'avoient l'obligation. Je me hâtai de retourner au Caire, pour rejoindre le Prince ; il s'étoit laſſé de m'attendre, & il y avoit déjà vingt quatre heures qu'il étoit parti. « Monſieur, me dit un interprète, il a laiſſé » une lettre pour vous. Il ſait, dit-il, où » eſt votre épouſe ; &, en cas que vous ne » puiſſiez le rejoindre, il a écrit deux mots, » pour vous apprendre où vous pourrez la » trouver. » Je demandai promptement cette lettre. On m'en donna une, de l'écriture du Prince, mais qui étoit adreſſée au Pélerin dont j'ai parlé, qui avoit marché à notre ſuite. « Celle-là n'eſt pas pour » moi, m'écriai-je tout alarmé. » — « On » s'eſt donc trompé, me répondit froidement » l'aubergiſte. S. E. en avoit écrit » deux : on a donné au Pélerin celle qui » étoit pour vous, & on vous donne celle » qui étoit pour lui ; ainſi il n'y a rien de » perdu. »

Je frémis du nouveau malheur qui m'accabloit. Quelle différence pour moi ! Si j'a-

vois eu ma lettre, j'aurois su où étoit ma Julie; &, en cas qu'elle eût été en France, j'aurois pu y revoler sur-le-champ. Maintenant, je me trouvois sans une obole, chargé de vingt esclaves, que j'avois délivrés du tombeau, pour les faire périr de faim. J'avois abondamment de quoi me faire servir, mais il falloit me nourrir. Je demandai de quel côté le Prince étoit parti? On me répondit qu'il s'étoit mis en chemin pour Constantinople, où il brûloit d'arriver. Pour le Pélerin, il avoit pris une route opposée; on ignoroit où il alloit. Lequel des deux suivre? Je savois où se rendoit le Prince, mais il avoit beaucoup d'avance sur moi. L'autre étant parti depuis, étoit moins éloigné, mais j'ignorois où il alloit. Le soin qu'il prenoit de se cacher le visage, m'avoit donné un foible soupçon que ce pouvoit être ma Julie; mais cette idée, qui m'attiroit vers lui, me paroissoit trop absurde, pour que j'osasse m'y arrêter. Je n'avois pas encore reçu la lettre de ma belle-sœur, qu'on a vue à la fin du volume précédent. D'ailleurs, j'étois sans ressources pour aller d'un côté comme de l'autre. Un Marchand d'esclaves vint me tirer d'embarras. Il avoit demandé aux miens, à qui ils appartenoient. Celui qui parloit la langue franque lui avoit répondu

que j'étois leur maître. Il me l'amena. Le Marchand me demanda si je voulois lui vendre mes esclaves. Je fus étonné de la proposition. Il me paroissoit odieux de replonger, dans l'esclavage, ceux que j'avois délivrés de la mort; & de gâter ma générosité, par un si lâche commerce. Mais leur interprête me dit qu'ils étoient tous enchantés de l'occasion qui se présentoit, par là, de me témoigner leur reconnoissance. Ils vinrent tous me prier à genoux de les vendre. « Mon cher maître, me disoient » ils, nous vous en conjurons. » Ils me regardoient en effet, de la meilleure foi, comme leur maître; &, si un homme pouvoit appartenir à son semblable, celui qui a reçu la vie pourroit appartenir à celui qui la lui a donnée. « Que voulez-vous que » nous fassions, ajoutoient mes innocens » compagnons? Nous n'avons pas de quoi » vivre; si l'on nous rencontre sans maî» tre, on nous prendra pour des esclaves » échappés, & l'on nous punira comme » tels. Nous sommes nés pour l'esclavage. » Un maître est notre soutien & notre » sauve-garde. » — « Hé bien! leur dis» je, je vous distribuerai donc tout l'ar» gent que je recevrai. » — « Gardez» vous en bien, me répondirent-ils; notre » nouveau maître, sous le prétexte que

» nous lui appartiendrions, avec tout no-
» tre avoir, nous reprendroit sur-le-champ
» ce que vous nous auriez cédé, ainsi vous
» ne feriez que vous dépouiller sans nous
» enrichir. »

Ces raisons me convainquirent, parce-que la nécessité s'y trouva jointe. Je promis à mes chers esclaves de les dédommager, & même de les tirer d'esclavage, si jamais je le pouvois. Je me promis, de tout mon cœur, d'en chercher les moyens; & je les livrai, non sans remords, au cruel Marchand, pour une somme qui équivalloit à 12,000 francs. Mais je ne pus me résoudre à vendre ma petite Isis. Elle étoit si belle! Je voyois d'ailleurs, dans ses yeux, un regret si vif de me quitter, & un si grand desir de rester avec moi, que je ne pus me résoudre à être si barbare, à son égard & au mien. Je régalai, avant de les quitter, mes ci-devant compagnons, avec l'argent qui étoit le prix de leurs personnes. Ils ne désapprouvèrent point la préférence que je donnois, sur eux, à la petite Isis. Ils applaudirent à mon bonheur & au sien; & nous nous quittâmes avec le plus doux attendrissement.

Fin du Livre premier.

PREMIÈRE SUITE DE L'AVENTURIER FRANÇOIS.

LIVRE SECOND.

Je me hâtai de partir pour Constantinople, & j'y arrivai très promptement. Je demandai, chez un envoyé de France, des nouvelles du Prince Allemand. On l'avoit vu paroître ; il avoit passé deux jours dans la Capitale Ottomane, & il en étoit déjà parti. Il voyageoit lestement, comme je l'ai dit. Je me retrouvai plongé dans la douleur, par la privation de toute espérance, relativement à ma Julie. La Déesse Isis daigna me consoler. Je goûtai, dans ses brás, des douceurs que je ne devois pas attendre de mon esclave ; car elle se regardoit, & je commençois à la regarder moi-même comme telle. Nous jouissions ensemble, pour ainsi dire, de la substance de nos compagnons. On va me reprocher que voilà encore une infidélité, dont je me rends coupable envers ma Julie. Cependant, selon

toutes les loix anciennes & mordernes, j'étois en droit de jouir de mon esclave; & je ne dis pas si je profitai de ce privilège.

Je liai connoissance avec un Peintre assez habile, qui avoit déjà commencé le portrait du Grand Seigneur, & qui comptoit faire sa fortune par ce travail. Il eut un sort bien différent.

En qualité de François, il voulut offrir ses tendres hommages à la Femme d'un Bacha. On prétend qu'il eut le malheur de réussir & d'être surpris en flagrant délit. Le Bacha voulut d'abord expédier, pour l'autre monde, le séducteur & la femme infidèle; mais cette sirène sut l'attendrir en sa faveur avec tant d'art, qu'il lui fit grace. Cependant, comme il prétendoit être d'une justice rigoureuse, il ne voulut pas qu'il y eût rien de perdu dans la punition du crime. Il réunit donc, sur le malheureux pécheur, toute la peine qui devoit être partagée par sa complice. Ne pouvant faire souffrir deux morts à cet infortuné, il doubla du moins son supplice; &, au lieu de le faire étrangler, il le fit empaler.

La Justice des Turcs est très-expéditive. On apprit la mort du jeune Apelle, en même temps que son crime. Encore en fut-on instruit, parce que le Grand Seigneur, qui vouloit que son portrait fût achevé,

demanda plusieurs fois ce qu'étoit devenu son Peintre. Il fut très-piqué quand il apprit qu'on l'avoit empalé, avant qu'il eût terminé sa figure. Le Grand Visir, croyant flatter le ressentiment de son maître, fit étrangler le Bacha, & ordonna qu'on trouvât un autre Peintre, sous peine du cordon.

Pendant toutes ces opérations de justice, j'étois tranquille chez moi avec la Déesse Isis. J'héritai de la boëte de pastel du Peintre. J'en profitai, pour peindre ma petite esclave dont la jolie figure, aidant mon foible talent, me fit faire un tableau intéressant. Un homme du service de la Cour vit ce portrait, s'en empara & le porta à Sa Hautesse, lui disant qu'il en connoissoit l'Auteur & l'original. Le Sultan témoigna s'accommoder de l'un & de l'autre; & soudain il me vint un ordre de la part de l'Auguste Souverain, qui m'enjoignoit d'aller peindre son portrait, & de lui vendre mon esclave.

La première proposition ne me choqua pas, mais la seconde me parut révoltante; elle ne venoit pas du Grand Seigneur, dont on connoissoit l'équité, mais de ses Ministres. On vint, avec plusieurs bourses d'or, me demander à quel prix je mettois ma captive. Je répondis qu'elle étoit sans prix à mes yeux. « Tenez bon, me dit Isis, vous

» obtiendrez davantage. » Il ne faut pas faire, à mon Isis, l'injure de la croire capable de chercher à me quitter, pour être élevée au lit du Sultan. Elle voyoit la toute-puissance contre nous, & cédoit à la nécessité. Il fallut que j'y cédasse moi-même; & que je consentisse à vendre l'esclave que je chérissois, pour une somme qui valoit 20,000 francs de notre monnoie.

A peine avois-je reçu la somme, qu'un nouvel émissaire vint m'ordonner, de la part de S. H., de garder mon esclave jusqu'à nouvel ordre, & de me trouver le lendemain matin, à la porte du serrail, avec mes instrumens de peinture. J'ai su, depuis, que c'étoit la Sultane favorite qui, alarmée du goût que le Grand Seigneur témoignoit pour le portrait de mon Isis, craignoit une rivale, & m'avoit fait défendre d'envoyer l'original au serrail. J'obéis ponctuellement, bien charmé qu'on ne m'eût pas redemandé l'argent.

Je comparus le lendemain à la porte du serrail, & je fus introduit devant le Souverain, qui m'ordonna de finir le portrait commencé par mon prédécesseur, & voulut bien se mettre en attitude. Il y avoit, derrière lui, une femme voilée, très-bien faite, qui étoit appuyée sur le dossier de sa chaise. Je parlai en langue franque, que le

Grand Seigneur entendoit un peu. Je m'aperçus que ma conversation l'amusa & le fit quelquefois sourire.

La Dame sur-tout que je voyois derrière lui, & qui étoit sa Sultane favorite, paroissoit me goûter singulièrement. Elle ne disoit rien; mais, à travers la gaze qui couvroit son visage, je voyois sortir, de ses yeux, des étincelles. Enfin elle leva son voile en secret, & je vis une Beauté éblouissante qui daigna me sourire, & le rebaissa promptement. J'étois enchanté; mais je n'osois en rien témoigner. Dans une séance, je finis le portrait du Grand Seigneur, que je rendis très-ressemblant. Il en fut très-content, mais la Sultane témoigna de l'admiration. Elle causa quelque temps avec son auguste amant; & le résultat fut que S. H. m'ordonna de revenir le lendemain matin, avec ce qu'il falloit pour peindre son amante.

Je fus fidèle au rendez-vous. On m'introduisit dans une salle, d'un goût bizarement magnifique; & l'on m'amena la Sultane. Un Eunuque noir me demanda combien on pouvoit lui laisser de voiles; je répondis que je demandois pardon au Souverain; mais que j'étois obligé de voir l'auguste Favorite, absolument à visage découvert. On alla demander la permission

du Grand Seigneur qui vint lui-même, en souriant, lever le voile, & m'offrir les trésors d'une beauté qu'on pouvoit nommer céleste, presque sans exagération. Le Souverain parut jouir de mon admiration. Je n'osai approcher la main de la ravissante personne, pour la mettre en attitude. Ce fut son Royal amant qui daigna prendre cette peine, que je lui aurois volontiers épargnée.

La belle Sultane étoit obligée de me regarder. Le sourire le plus charmant reposoit sur ses lèvres. Ses yeux étoient rians & sereins. Peu-à peu ils devinrent passionnés, & m'inquiétèrent autant qu'ils me charmèrent. S. H. parut en concevoir un leger ombrage. La belle s'en apperçut & se justifia promptement à ses yeux. Je conçus qu'elle lui dit : « Je suis censée vous regarder ; il » faut donc que je fasse paroître, dans mes » yeux, toute l'expression qui peut vous » peindre mon amour. » Il parut se contenter de cette raison, que je fus tenté moi-même de croire sincère. Mais S. H. s'étant écartée un moment, les yeux de la Sultane devinrent plus expressifs ; & je commençai à craindre quelque extravagance de sa part. Mes yeux lui recommandèrent la prudence ; & je me hâtai de terminer cette première séance. Le Grand Seigneur y vit une ébauche où la ressemblance étoit déjà sensi-

ble ; & où le ſourire, déjà rendu paſſablement, s'adreſſoit à lui. Il me témoigna ſa ſatisfaction, me fit remettre deux bourſes, & me donna rendez-vous pour le lendemain matin. La Sultane trouva moyen de me ſerrer tendrement la main, ſans qu'il s'en apperçût ; & j'eus lieu d'être content, mais inquiet de ma bonne fortune.

Le lendemain, la Favorite fut auſſi gracieuſe & auſſi imprudente que la veille. A peine eus-je commencé mon travail, qu'elle me dit en langue franque : « Parlez-nous donc, Monſieur le Peintre ; » votre Prédéceſſeur nous racontoit toutes ſortes d'hiſtoires ; il nous récitoit » des morceaux de vos comédies ou tragédies ; je ne ſais trop comment vous » les appellez. Faites-en donc autant. » Je répondis qu'un tel exercice nuiroit à l'attention néceſſaire pour mon ouvrage ; que, cependant, ſi S. H. me l'ordonnoit, je tâcherois de lui obéir. Alors je récitai quelques morceaux de Racine ; mais j'évitai tout ce qui ſentoit l'amour ; & c'eſt poſitivement ce que la Dame cherchoit. Elle entendoit un peu le françois auſſi bien que S. H. Elle me dit expreſſément : « Récitez-» nous quelque déclaration d'amour. » Je déclamai, le plus modeſtement qu'il me fut poſſible, celle d'Oroſmane à Zaïre. La Sul-

tane

tane rioit comme une folle. « Oh! disoit-
» elle, j'aime à voir faire l'amour à la fran-
» çoise. Cela est du dernier plaisant. Al-
» lons, Monsieur le peintre, faites, avec
» un peu de chaleur, l'amour à la mode
» de votre pays; mais il vous faut un ob-
» jet.... » Et la Dame se levoit pour m'en
servir. « Non, ma chère, dit le Sultan, ne
» vous donnez pas cette peine. Je vais
» faire venir quelque subalterne. » A ces
mots, il ordonna qu'on allât chercher une
de ses femmes, la première qu'on trouve-
roit. On amena bientôt une petite Sultane
douce, timide, qui parut fort embarrassée;
& l'on m'ordonna de lui faire une déclara-
tion d'amour, avec toutes les démonstra-
tions françoises. « Mais il faut, dit la Fa-
» vorite, que vous lui permettiez de lui
» serrer la main, de la baiser. » — « Soit,
» répliqua le Sultan; c'est une comédie. »
Alors, je fis, à la petite Sultane, une décla-
ration tirée de mon fonds où j'étalai tous
les dehors de la passion la plus ardente.
Cette jeune personne, qui n'entendoit pas
un mot de françois, étoit tout déconte-
nancée. Le Sultan rioit à gorge déployée,
la Sultane paroissoit impatiente. « Mais il
» faudroit répondre, dit-elle. » On ordon-
na donc à la petite niaise de me répondre.
Elle ne savoit quoi dire. La Favorite se

leva précipitamment. « Vous êtes une bête, » s'écria-t-elle, en l'écartant. Voilà com» ment il faut rendre déclaration pour » déclaration. C'est une comédie, dit-elle » au Sultan. Allons, Peintre, faites-moi » votre cour. » Il fallut recommencer, avec cette femme ardente, le rôle que je venois de jouer avec l'innocente & froide femelle. La nouvelle Interlocutrice me répondit avec une chaleur & une vivacité, qui parut très-peu amuser le Sultan. « Oui, mon cher » ami, me disoit-elle en langue franque, » je vous aime, je vous trouve charmant. » Ses yeux confirmoient les protestations de sa bouche. Jamais comédienne ne s'est exprimée avec tant de vérité. « Sultane, dit S. H., » vous vous donnez trop de peine. Nous » avons ici deux nouvelles Françoises; qu'on » en fasse venir une. » On amena bientôt une grande femme, le voile baissé; le Sultan le leva lui-même; & je vis, avec stupéfaction, ma belle-sœur ci-devant nommée Mademoiselle de Mirville. Elle n'avoit pas encore jetté la vue sur moi. Sa rivale la mesura des yeux. Elle répondit par un regard dédaigneux. Le Souverain lui commanda de jouer, avec moi, une scène d'amour. (Ce furent ses termes.) Alors elle me regarda, & resta immobile de surprise. Le Sultan & la Sultane s'apperçurent de

notre étonnement réciproque ; & nous en demandèrent la raison. Je dis toujours la vérité, à moins que je n'y voie un danger réel. Je répondis tout simplement que cette Sultane étoit la femme de mon frère, que je ne savois comment elle se trouvoit dans le serrail, & que j'avois lieu d'en être surpris. Le Grand Seigneur approuva ma surprise ; il trouva la rencontre plaisante ; mais il dit que cela ne devoit pas nous empêcher de jouer notre comédie ; & nous réitéra ses ordres à ce sujet. Je fis donc ma cour à ma belle-sœur ; elle y répondit comme elle avoit fait autrefois dans son couvent ; & le Sultan parut beaucoup s'amuser de cette scène ; mais ce qui plut à S. H. déplut fort à sa Favorite ; elle prétexta une migraine épouvantable, fit renvoyer ma belle-sœur, termina sur-le-champ la séance, & en indiqua une pour le lendemain. Le portrait avoit fort peu avancé pendant toute cette journée. « Il faudra travailler mieux de-» main, dit le Sultan ; » & il me congédia encore avec deux bourses. J'allai retrouver ma petite Isis, avec laquelle je recommençai les scènes que j'avois jouées devant S. H., & qui n'étoient plus un jeu.

Je reçus, le soir, à la dérobée, des mains d'un vieil Eunuque, la lettre de ma belle-sœur, adressée à Madame de Fégor. Sans

doute cette Dame ne l'avoit pas reçue à Naples ; & la missive étoit retombée dans les mains de la chère de Mirville, qui venoit de me la faire remettre ; car c'étoit de sa part, sûrement, qu'on m'avoit apporté ce cadeau ; on sent l'impression que cet écrit dut faire sur moi ; & combien il réveilla mes espérances.

Cependant, il me revint, dans l'esprit, que le Grand Seigneur avoit parlé de deux Françoises, nouvelles dans son serrail. Il avoit fait venir, par hasard, celle des deux qui étoit ma belle-sœur ; l'autre n'étoit-elle point mon épouse ? Ces deux femmes avoient quitté pareillement la maison de leurs maris, ne se trouvoient-elles point ensemble chez le Grand Turc ? En cas que Julie fût réellement dans le serrail, quelle plus grande surprise j'aurois éprouvée, si c'eût été elle qu'on m'eût présentée ! Qu'aurois-je fait dans cette circonstance ? & que devois-je faire, pour éclaircir les soupçons que je concevois ?

Tandis que j'étois dans cet embarras, un esclave, tout-à-coup, vint me plonger dans un plus grand. Il m'apporta, fort mystérieusement, une lettre sans signature, qu'il me dit de lire. Elle étoit écrite en langue franque. En voici la substance :

« Chrétien, tu as eu le talent de me

» plaire, je te l'avoue; & tu as l'honneur
» que je te préfère peut-être au premier
» des hommes, au Monarque de l'Orient.
» Garde-toi de t'en prévaloir, & d'en
» abuser. Je sens que ce sera un bonheur,
» pour moi, de te plaire. Nous nous ver-
» rons; je te députerai quelqu'un de sûr,
» à qui tu te confieras. Pour ta vie & la
» mienne, le plus grand secret! Tu peux
» remettre ta réponse au porteur, par écrit
» ou de vive voix. »

« Je ne vous demande point, dis-je au
» porteur, de qui vient cette lettre. Peut-
» être a-t-on voulu s'amuser par un badi-
» nage innocent; mais s'il m'étoit permis
» de soupçonner la personne qui m'écrit,
» elle est si digne d'hommage, qu'il est
» flatteur de servir, même à son amuse-
» ment. Si elle avoit le malheur que l'in-
» clination, dont elle parle, fût sincère,
» ce seroit sans doute, pour moi, un hon-
» neur inappréciable, qui ne seroit pas
» trop payé par le sacrifice de ma vie;
» mais la sienne seroit aussi en danger.
» Pour un caprice passager, trop au-dessous
» d'elle, on verroit peut-être périr le chef-
» d'œuvre de la nature. C'est ce qu'il faut
» éviter. Je serois un monstre de ne pas
» sacrifier mon plaisir, au bonheur d'une
» personne si adorable. D'ailleurs, indé-

» pendamment du profond respect qu'on » doit à celui auquel elle est liée, j'en suis » traité d'une manière qui me feroit passer » pour un ingrat, si j'osois me livrer à des » goûts, dont l'objet est trop au-dessus de » moi. »

Je répétai plusieurs fois, au Mercure, cette kirielle de raisons que je ne voulois pas écrire; je les lui fis presque apprendre par cœur; & je le congédiai.

Le lendemain, je me rendis au serrail, avec un surcroît d'embarras. La Sultane ne savoit si elle devoit être fâchée ou non contre moi. Elle étoit, du moins, embarrassée, & par conséquent moins gaie. Elle affectoit même, à mon égard, une réserve dédaigneuse & fière, qui étoit fort loin de me choquer. J'aurois, cependant, bien voulu qu'on eût encore parlé de faire l'amour à la mode de notre Nation, pour voir si l'on n'auroit pas fait venir l'autre Françoise, & si ce n'étoit pas ma Julie. On resta dans le silence & dans la gravité. J'en travaillai davantage. Le portrait avança considérablement; & S. H., en me congédiant, me fit donner encore deux bourses.

Je revins, assez inquiet, chez moi. Je ne savois quels étoient les sentimens de la Sultane. De temps en temps, j'avois vu ses yeux me peindre la fureur & l'indignation;

d'autres fois ils m'offroient les transports d'un amour éffréné. Je me mis au lit au milieu du tumulte de mes réflexions ; & je commençois à m'endormir, quand j'entendis ouvrir ma porte, & tirer mon rideau même. J'ouvre les yeux, je reconnois la Sultane, je tressaille à cette vue. « Quoi ! » belle Princesse, m'écriai-je, vous daignez descendre jusqu'à moi ! Une Souveraine visite un sujet, dans son humble » réduit ! » — « Vous voyez, me dit-elle, ce que je risque pour vous. S'il » étoit quelque autre preuve plus forte de » mon amour, je vous la donnerois. Il » faut m'aimer, ou me voir mourir à vos » yeux. » Elle me paroissoit décidée. Voyons » d'abord, lui dis-je, s'il y a moyen de » nous sauver, en cas que nous soyons » surpris. » — « J'ai pourvu à tout, me » répondit-elle. Nous pouvons, en liberté, » nous livrer à notre mutuelle tendresse. » Des yeux fidèles veillent en notre faveur, » depuis le serrail jusques chez vous ; & » ces Argus ne savent pas pourquoi on les » fait veiller. »

Je vis bien que cette imprudente Beauté n'avoit pas fait une démarche aussi inconsidérée, pour s'en retourner sur-le-champ, & ne recevoir qu'une leçon de morale. Je savois qu'il y avoit, à la maison où je lo-

geois, une porte ſecrète, par où je pourrois m'évader avec ma Sultane, ſi l'on vouloit nous arrêter. Je vins à bout d'aſſoupir ma raiſon; & je témoignai, à cette belle perſonne, tout l'amour qu'elle méritoit. Elle fut très-contente de moi. Elle me dit que je valois cent Sultans. Qu'on n'interprête point en mal ce propos ſans conſéquence; & qu'on ne cherche point à approfondir les myſtères de l'amour. *Honni ſoit qui mal y penſe.*

La Sultane voulut voir ma petite Iſis; mais ſans en être vue. Je craignis qu'elle ne fût jalouſe de la beauté de mon eſclave; je lui dis que j'avois permis à Iſis d'aller coucher chez une de ſes amies. Enfin la Déeſſe enivrée de plaiſir ſe retira, à mon grand contentement, en me jurant de revenir le plus ſouvent qu'il lui ſeroit poſſible, ce dont je la diſpenſois de tout mon cœur. Elle me paſſa, malgré moi, au doigt, une très-belle bague, & me laiſſa fort ſatisfait, de ce qu'elle étoit partie heureuſement.

Je reſtai ſeul un moment. Nous étions déjà fort avant dans la nuit; &, ne pouvant dormir, je fis des projets aſſez rians. Iſis vint, un peu boudeuſe, dans ma chambre; je l'appaiſai par mes careſſes; & je lui ſouhaitai le bon-ſoir, pour me plonger, à loiſir, dans des méditations voluptueuſes.

Je commençois à m'assoupir dans des rêves rians. Tout-à-coup, un grand bruit m'éveille en sursaut; on enfonce ma porte. Une troupe de gens armés fond sur moi, me garrotte & m'enlève. « Bon, me dis-je » à moi-même, voilà déjà le fruit de l'hon- » neur que j'ai reçu, malgré moi; si j'en » suis quitte pour être empalé, je serai » bien heureux. » Ma petite Isis poussoit des cris plaintifs. J'eus beaucoup de peine à obtenir qu'on me la laissât embrasser. On l'arracha bientôt de mes bras, sans que je pusse savoir, dans le moment, ce qu'elle devenoit. On m'entraîna, fort inquiet pour elle, pour moi, & même pour la Sultane, que je regardois comme l'auteur de mon infortune. On me conduisit à la prison, & l'on me jetta dans le plus horrible cachot, où j'eus le bonheur de m'endormir...

... On vint m'éveiller de grand matin, pour me conduire devant le Juge à la Turque, qui me regarda de l'œil le plus foudroyant. « Chien de Chrétien, me dit-il, tu oses » donc t'attaquer à ce qu'il y a de plus » sacré, de plus vénérable parmi les hom- » mes! » — « C'est cela, me dis-je en » moi-même; c'est le Grand Seigneur qui » pense que je lui ai planté, sur la tête, un » nouveau croissant. » — « Malheureux,

» reprit le Cadi, dévoile tous tes compli-
» ces. » Je pensai qu'ayant une compagne de ma faute, je devois tout nier, pour ne pas la compromettre. Je conçus qu'on entendoit, par mes complices, elle, & tous ceux qui l'avoient favorisée dans son échappée. Je ne connoissois qu'elle. Je ne pouvois pas découvrir les autres.

« Outrager ainsi un Muphti, reprit en-
» core le Juge; & dans le sanctuaire de la
» toute-puissance ! Quoi ! au pied de ce
» Palais de nos Souverains, que nous n'o-
» sons regarder qu'en tremblant, & de
» loin, des chiens de Chrétiens, qui doi-
» vent du respect aux moindres des Mu-
» sulmans, oser en outrager les plus au-
» gustes !... Malheureux ! songe que tous
» les instrumens de torture vont être em-
» ployés contre toi, pour arracher, de ton
» sein, l'odieuse vérité. Confesse ton cri-
» me avec franchise; & songe que c'est
» ta sincérité seule qui peut adoucir ton
» supplice. »

Tout ce que venoit de dire le Cadi m'étonna beaucoup; & m'apprit qu'il n'étoit pas question de mon histoire avec la Sultane. Je dis au Juge que je ne comprenois rien à ce qu'il m'objectoit; que je n'avois jamais eu l'honneur de voir le Muphti, encore moins de l'outrager; qu'il ne

m'étoit jamais arrivé de manquer au profond respect que je devois au Grand Seigneur ; que non-seulement j'approchois de son Palais, mais que j'y entrois tous les jours ; que j'y étois encore attendu ce matin ; que j'en avois reçu l'ordre du Souverain ; qu'il m'avoit accordé l'honneur de le peindre ; que j'avois encore à finir le portrait de sa Favorite ; que S. H. me combloit tous les jours de ses bienfaits, & qu'il seroit aussi insensé qu'odieux, de ma part, de l'outrager ; que je suppliois donc mon Juge de me déclarer le crime qu'on m'imputoit, afin que je pusse me justifier ; & de me faire conduire, avec autant de gardes qu'il voudroit, au serrail, afin que je pusse me trouver au rendez-vous, que m'avoit donné le Grand Seigneur.

Ce rendez-vous parut inquiéter le Cadi. Il me fit reconduire dans mon cachot ; & envoya vers le Sultan, pour lui annoncer qu'il avoit, entre ses mains, un Chrétien soupçonné d'être un des insolens qu'on cherchoit, qui se disoit Peintre ; & prétendoit avoir reçu ordre de S. H. de se trouver, chez Elle, ce matin. Il faut savoir quels étoient ces insolens. Je l'appris du Geolier.

Des jeunes gens, Chrétiens, soupçonnés François, avoient rodé, depuis quelques

jours, autour du ferrail, fans doute dans l'intention de voir les Sultanes. Le Chef des Ichoglans, qui s'étoit quelquefois apperçu de leur apparition, les avoit fait plusieurs fois recevoir à grands coups de nerf-de-bœuf. Ce châtiment parternel avoit tellement irrité ces extravagans, qu'ils cherchoient à en punir l'auteur.

Le foir même, tandis que j'étois si heureux dans les bras de la Sultane, ils rodèrent, plus que jamais, autour du Palais, defirant que le Grand Ichoglan parût. Ils firent même du bruit a deffein, pour qu'il mît la tête à la fenêtre.

Par hafard, le Grand Seigneur avoit mandé, ce foir-là, le Muphti. Ce Miniftre s'étoit rendu, en grande pompe, au Palais du Souverain. Il attendoit, dans une antichambre, que S. H. parût. Dans ce moment, les jeunes gens firent du bruit fous une fenêtre, pour attirer le Chef des Ichoglans. Le Muphti entendit le bruit; & la curiofité le fit regarder, précifément par la fenêtre, fous laquelle les jeunes gens attendoient leur ennemi. Ils avoient tout préparé, favoir, un cercle de tonneau au bout d'une perche, un pinceau & de la couleur. Dès qu'ils virent paroître la tête du Muphti, qu'ils prirent pour celle qu'ils cherchoient, ils l'affujettirent, en lui paffant

leur cercle au col; &, en deux coups de pinceau, ils lui barbouillèrent tout le visage. Je ne sais de quelle matière ils se servirent pour ce bel exploit, je veux la croire louable; quoi qu'il en soit, au même instant, le Grand Seigneur parut; le Muphti, malgré sa confusion, fut obligé de s'avancer vers lui, & de le saluer dans cet équipage. Sa figure étoit sans doute risible, puisque S. H. ne put s'empêcher d'éclater. Cependant, Elle daigna ordonner, par égard pour le Chef de la Loi Musulmane, que les auteurs du délit fussent recherchés & punis.

Les jeunes fous n'eurent pas la complaisance d'attendre ceux qui devoient les arrêter. On fut donc obligé de faire des perquisitions. On assura, d'abord, que c'étoient des François qui avoient commis le scandale. On sut qu'il y avoit un François logé chez le Juif Aaron-Doly. On vint saisir ce François; & par malheur c'étoit moi. Le Cadi vouloit faire sa cour, & prouver sa vigilance, en trouvant & punissant, au moins, un des coupables. Il lui importoit fort peu que je le fusse réellement, pourvu qu'il fût impossible de prouver que je ne l'étois pas. Ce rendez-vous du Grand Seigneur, dont je lui avois parlé, l'inquiéta; & il envoya, comme je l'ai dit, demander

l'ordre de S. H. Le Sultan fut très-piqué, quand il apprit qu'on vouloit encore empaler ſon Peintre. Il lui échappa même de dire, ſelon ce qu'on m'a rapporté : « Empalez-le, quand il vous plaira ; mais il » faut, auparavant, qu'il finiſſe le portrait. » — « Oui, mais, dit la Sultane, s'il » ſait qu'il doit être empalé, il tremblera » & ne pourra plus travailler. » — » Il n'y » a qu'à ne le lui point dire, reprit S. H. » — Mais, reprit la Sultane, quand il ſe » verra conduit par des gardes, il ſentira » qu'on le réſerve au ſupplice. » — « Hé » bien, répliqua le Sultan, il n'y a qu'à le » laiſſer aller tout ſeul. » — « Soit, ré- » partit la Favorite ; » & elle fit paſſer au Cadi, de la part du Grand Seigneur, l'ordre de m'envoyer au rendez-vous, ſans gardes. » Quand il devroit s'échapper, » ajouta le Souverain, tant mieux pour » lui. Il m'en coûte pour laiſſer périr ce » pauvre diable. Nous ſommes obligés » comme cela, tous les jours, de ſouſcrire » à la mort de gens que nous avons vus ; » cela eſt pénible. »

Le Cadi vint me déchaîner lui-même, me fit un million d'excuſes ; & me pria de le juſtifier aux yeux du Souverain. Je me tranſportai, ſur-le-champ, auprès de S. H. qui me reçut auſſi gaiement que les autres

jours, sans qu'on se doutât, à son accueil, que ce Prince devoit consentir, après la façon du portrait, à me laisser empaler; peut-être aussi n'y pensoit-il pas dans le moment.

« Vous m'avez fait bien rire, me dit-» il, avec votre barbouillage du Muphti. » Il me fit donner encore deux bourses, pour ce badinage. Je lui répondis que je n'étois point l'auteur de cette extravagance; & que je pouvois le prouver. « Comment, » reprit-il! il ne faut donc pas l'empaler. » Je vis, à ces mots, jusqu'où s'étendoit la bonne volonté que m'avoit témoignée le Sultan. Il faut avouer, cependant, qu'il parut joyeux de pouvoir me sauver; il ajouta même: « J'en suis bien-aise. » Un dévot Eunuque, qui se trouva là, dit avec une gravité méchante: « Il faut du moins que » ce Chrétien produise ses preuves. » Le Grand Seigneur parut fâché de cette remarque, mais il reprit. « Oui, quelles sont » vos preuves? » d'un ton qui annonçoit qu'il s'en inquiétoit fort peu. Je pouvois produire un *alibi*; mais je craignois de compromettre la Sultane. Elle fut plus prompte que moi à répondre. « Ce Chré-» tien étoit hier chez lui, dit-elle, à l'heure » où cette misère a été commise; car, » comme je le savois fort adroit, j'y ai

» envoyé, pour le faire prier de raccom-
» moder la bague que mon Seigneur &
» Maître m'a donnée. Je m'apperçois que
» je ne m'étois pas trompée, dans l'idée
» que j'avois de son adresse, puisque je
» vois qu'il me la rapporte; &, probable-
» ment, il l'a raccommodée. » J'avois, en effet, eu l'imprudence de garder, à mon doigt, la bague que la Favorite m'avoit donnée. Je ne sais comment la Justice Turque ne me l'avoit pas enlevée. J'admirai la présence d'esprit de cette belle qui lui faisoit trouver, si à propos, un expédient pour me sauver, & se sauver elle-même; car si le Grand Seigneur eût su qu'elle m'avoit fait ce présent, il en pouvoit résulter beaucoup d'inconvéniens pour elle, & pour moi. Je confirmai tout ce qu'elle venoit de dire; & je lui remis sa bague, en la priant d'excuser, si elle n'étoit pas mieux raccommodée. Le Sultan regarda la bague. « Il n'y paroît pas, dit-il; qu'est-ce
» qu'il y avoit? » La Sultane répondit qu'elle avoit été foulée, écrasée; « & vous
» voyez bien, ajouta-t-elle, que cet obli-
» geant François a dû passer la nuit chez
» lui, pour la rétablir dans l'état où la
» voilà. » — « Cela est clair, s'écria le
» Souverain, qui paroissoit charmé de voir
» mon innocence prouvée. » Je repris avec

confiance : « Il s'est commis un désordre,
» les auteurs s'évadent, on veut une vic-
» time, on sait que je suis François, on
» m'envoie arrêter. Ce n'est pas à moi à
» prouver mon innocence; c'est à ceux
» qui m'accusent, à prouver leur accusa-
» tion. Je puis me retrancher sur la né-
» gative; mais je fais plus, je démontre
» que je n'étois pas sur le lieu où le délit
» a été commis. Il n'y a pas l'ombre de
» preuve, ni d'indice contre moi; cepen-
» dant, sans l'honneur que j'avois d'être
» attendu par S. H. j'aurois été empalé. »
» — Fort bien, reprit le Grand Seigneur,
» vous avez des idées de justice qui sont
» très-bonnes; heureux votre pays, si elles
» y peuvent être mises en pratique. Ici,
» l'on se croit juste, quand le délit est réel,
» & qu'on ne se trompe que sur le coupa-
» pable. Avec vos preuves, on ne finiroit
» jamais. Continuellement à la veille d'un
» soulèvement, il nous faut une Justice
» expéditive, qui atterre tous les gens mal
» intentionnés. Telles sont du moins nos
» maximes. Elles me répugnent; mais je
» les ai trouvées établies. Vous voilà in-
» nocent, cela est clair, tant mieux pour
» vous; mais cependant il faut contenter
» ce Muphti. N'y a-t-il pas quelque autre
» pauvre haire, bien noir, qu'on puisse

» mettre à votre place ? » — « Oui, re-
» prit l'Eunuque, n'avez-vous pas quel-
» que esclave ? on vous le paiera. » Je ré-
pondis que je n'en avois point ; & que je
gémirois beaucoup, si l'on sacrifioit un in-
nocent. La Sultane trouva un expédient.
« Le Cadi, s'écria-t-elle, est visiblement
» coupable : premièrement d'avoir mal
» veillé, & d'avoir laissé échapper les cou-
» pables ; secondement d'avoir voulu im-
» moler un homme qui ne l'est pas, &
» qui avoit l'honneur de travailler pour
» mon Seigneur & Maître. Il est clair que,
» n'ayant pas trouvé les criminels, il doit
» être mis à leur place ; d'ailleurs une vic-
» time, de la qualité du Cadi, flattera plus
» le Muphti, qu'une autre plus obscure
» & plus inconnue. » — « Soit, dit le
» Grand Seigneur, que cette discussion
» paroissoit importuner ; qu'on lui porte
» le cordon, qu'on examine bien s'il est
» coupable ; & finissons notre ouvrage. »

Ainsi délivré de toute crainte, je travaillai avec courage ; mais la Sultane ne voulut pas encore que je terminasse l'ouvrage, & il fut remis au surlendemain.

Je retournai chez moi assez content ; mais bientôt ma joie fut modérée. La Justice m'avoit volé toutes les libéralités du Grand Seigneur, & tout ce qui m'appar-

tenoit. On ne m'avoit laiſſé que ma petite Iſis, parce qu'elle s'étoit cachée. J'appris que le Cadi étoit déjà étranglé. Cela me vengeoit; mais ne me rembourſoit pas. Je me flattai qu'à la première ſéance avec le Grand Turc, je pourrois me faire tout reſtituer; mais c'étoit là la difficulté.

Le ſurlendemain, je me rendis au ſerrail. On me renvoya, en me diſant que je n'étois pas attendu. La Sultane me manda, par ſon homme de confiance, que le dévot Eunuque, qui avoit demandé les preuves de mon innocence, s'étoit emparé de la dépouille du Cadi, dans laquelle elle ſoupçonnoit que la mienne pouvoit ſe trouver; que ce méchant valet avoit perſuadé au Grand Seigneur, que le portrait étoit aſſez bien; & qu'en le retouchant, je pourrois le gâter. Je reconnus pourquoi ce ſcélérat vouloit m'écarter. Il avoit mon bien, & craignoit que je ne le reclamaſſe. Je fis dire à la Sultane qu'on m'avoit tout pris; & je lui envoyai le détail de ce qu'on m'avoit volé, la ſuppliant de me le faire rendre; elle y réuſſit; &, dès le ſoir même, tout me fut reſtitué; mais les Gens de Juſtice de ce pays-là ne rendent que pour reprendre; &, dès le lendemain matin, je fus ſaiſi de nouveau avec tout mon bien, & replongé dans un cachot.

Pour cette fois, la petite Ifis fût prife. On fe fouvint qu'on me l'avoit achetée & payée pour le Grand Seigneur. Elle fût donc conduite au ferrail. On avoit compté compléter mon expoliation par ce dernier vol; ce fut mon falut.

Ifis fut préfentée au Sultan, qui conçut pour elle, fur-le-champ, l'inclination la plus décidée, & fe dégoûta en même temps de la Favorite, nommée Cadishé; mais la jeune Ifis ne tarda pas à s'appercevoir de bien des chofes effentielles. Le dévot Eunuque, qu'on avoit forcé de me rendre mon bien, vit que la ci-devant Favorite alloit être fon ennemie déclarée. Il calcula que l'un des deux devoit perdre l'autre; & il aima mieux être le facrificateur que la victime. Il avoit déjà remarqué l'hiftoire de la bague qui s'étoit trouvée à mon doigt, & la fcience exacte de la Sultane, qui avoit été en état d'affurer, fur-le-champ, que j'étois chez moi, pendant le tour joué au Muphti. Il fe rappella qu'elle avoit difparu quelques heures ce foir-là; qu'on l'avoit dite enfermée chez elle, tandis qu'elle pouvoit bien être dehors. Enfin, il fe douta de la vérité; c'eft-à-dire qu'il imagina qu'elle s'étoit rendue chez moi, qu'elle m'avoit fait préfent de fa bague, & qu'elle m'avoit accordé bien d'autres faveurs. Il

alla nous accuſer tous deux intrépidement, à S. H., des crimes qu'il avoit ſoupçonnés, avec trop de fondement. Comme il ſe douta bien que Cadishé ſur-tout pourroit nier, il demanda, au Grand Seigneur, la permiſſion d'appliquer à la queſtion les perſonnes, qui avoient la confiance de cette belle. Dans les tortures, on leur fit dire tout ce qu'on voulut; & le délit fut conſtaté. Soudain l'on donna l'ordre de m'arrêter; & l'on ſaiſit pareillement l'infortunée Sultane.

Alors mon ſort ſe trouva bien empiré. Empaler ſimplement un homme qui avoit outragé le Souverain lui-même, en jouiſſant de ſa Favorite, parut un ſupplice trop doux. Le zèle atroce des Miniſtres, qui vouloient faire leur cour, décida qu'il falloit m'entourer de feu, tandis que mon corps ſeroit traverſé par le pieu mortel, pour me faire rôtir vivant dans cet horrible état. Heureuſement, on eut l'imprudence de former cet odieux complot devant ma petite Iſis, qui tomba, ſur-le-champ, évanouie d'horreur. Le Sultan déſeſpéré voulut qu'on lui donnât tous les ſecours & toutes les ſatisfactions poſſibles; &, pour commencer, les odieux Miniſtres, toujours cruels dans leur zèle, firent ſouffrir, au dévot Eunuque, le même ſupplice qui m'étoit

» on l'abaissoit à celui d'esclave, ce seroit » encore un plus grand châtiment. » — » Fort bien, s'écria le Sultan. Il faut la » vendre.... » — « Ou plutôt la donner, » reprit la douce Sultane, cela seroit en- » core plus humiliant pour elle. » — Mais » à qui, dit S. H.? » Ici la Conseillère compatissante prit un ton plus mielleux encore & plus insinuant. Elle sourit; &, me montrant: « Voilà, dit-elle, un pauvre » malheureux que vous avez privé de son » esclave, qui l'a déjà sauvée, & qui va » vous la sauver encore. Cette bonne ac- » tion ne peut-elle pas compenser sa fau- » te? » Ce Monarque embrassoit volontiers les partis qui tendoient à la clémence. « Hé bien, dit-il, je lui donne l'ingrate » Cadishé. Elle sera bien humiliée d'ap- » partenir à un Chrétien. Qu'on les fasse » partir sur-le-champ. » Je demandai humblement qu'on me restituât les dons de S. H., qui étoient tombés entre les mains du dévot Eunuque, récemment exécuté. Le Sultan ordonna qu'on me remît toute la dépouille de ce misérable, « Etes-vous con- » tente, dit-il à Isis, & consentez-vous à » vivre? » — « Oui, répondit-elle en » tremblant. » J'osai encore supplier qu'on m'accordât ma belle-sœur. « Oh! vous êtes » insatiable, reprit le Sultan; je vous la » donne;

» donne ; mais partez ; aussi-bien c'est une » bégueule qui n'a fait que m'ennuyer. » J'aurois bien voulu demander encore sa compagne que je soupçonnois être ma Julie ; mais j'apperçus l'étincelle du courroux dans les yeux du Grand Seigneur. Je vis que je risquois de perdre tout, & peut-être la vie, si je disois encore un mot. Je regardai, en soupirant, ma chère Isis ; elle me tendit les bras, je m'inclinai profondément ; & je partis.

Je me hâtai de retourner chez moi, pour préparer mes bagages. On m'apporta, bientôt, la dépouille de l'Eunuque, qui se trouvoit très-riche. On m'amena la Sultane mon esclave. Je demandai ma belle-sœur, qui m'étoit pareillement promise. « A pro» pos, me dit-on, l'ordre est aussi donné » de vous la remettre ; on va la chercher. »

J'embrassai Cadishé, qui fondoit en larmes. Je lui témoignai combien j'étois affligé de causer sa disgrace. « Esclave pour » esclave, me dit-elle, j'aime mieux l'être » auprès de vous ; mais un moment de » plaisir me coûte bien cher. » Elle n'eut pas le temps de faire de longues lamentations. Une compagnie de Janissaires vint nous chercher, pour nous conduire jusqu'à la frontière. Je dis que j'attendois ma belle-sœur, qu'on alloit m'amener. « Nous

» n'avons pas le temps d'attendre, me ré-
» pondit le Chef de la bande ; » & il me
força de partir sur-le-champ, avec mon
esclave & mes richesses. Je frémissois in-
térieurement ; mais mon désespoir aug-
menta quand je m'apperçus qu'il me fai-
soit prendre à rebours du chemin par où je
comptois partir. « C'est en France que je
» veux aller, m'écriai-je. » — « C'est en
» Perse, me répondit-il, que je veux vous
» conduire. » J'eus beau me défendre,
» C'est toujours de ce côté-là, reprit-il,
» que je conduis nos bannis. C'est à nos
» ennemis naturels, que nous devons
» donner nos mauvais sujets. » Ce fut son
dernier mot. Il fallut nous soumettre & le
suivre en silence.

Fin de Livre second.

PREMIÈRE SUITE

DE

L'AVENTURIER FRANÇOIS.

LIVRE TROISIÈME.

Je frémissois d'indignation contre l'impitoyable Chef des Janissaires, qui me faisoit, si gratuitement, le tort de m'entraîner loin de ma patrie, qui me privoit de ma belle-sœur, & de l'espoir que j'avois de revoir ma Julie avec elle. Je suivois tout pensif le chemin de la Perse; & ma Sultane Cadishé n'étoit pas moins pensive que moi.

Je pris bientôt mon parti. J'étois riche du moins. J'avois plus d'un demi-million. J'embrassai mon esclave. « Courage, ma » chère amie, lui dis-je! Tu es si belle, » que tu retrouveras, sans doute, une » fortune égale à celle que tu as perdue. » » — Je le souhaite, me répondit-elle en » soupirant. » — « En attendant ce bon» heur, ajoutai-je, tu ne manqueras de » rien avec moi. » Je vins à bout de lui rendre une partie de sa gaîté. Bientôt nous

arrivâmes sur les frontières de la Perse. Là nous prîmes congé des Janissaires, en les maudissant, pour les remercier de leurs peines; & nous avançâmes vers Ispahan.

Sur la route, Cadishé levoit de temps en temps son voile. Tous les hommes restoient émerveillés. « Vous allez sans » doute à Ispahan, me disoient-ils, vendre » cette belle Esclave au Grand Sophi. » C'est à-peu-près ce que je comprenois de leur langage. « Oh! me disoit Cadishé, » ce seroit un moyen, pour moi, de re- » monter au rang que j'ai perdu; mais » y consentiriez-vous? » Cette femme étoit ambitieuse. « Ma chère amie, lui » dis-je, si tu peux consentir à te voir » l'esclave du Grand Sophi, pour devenir » sa favorite; & si ce Prince veut faire » l'acquisition de ta personne, il m'en » coûtera d'être privé de toi; mais je n'as- » pire qu'à te voir contente. Tu n'appar- » tiens qu'à toi. Je te rends à toi-même; » dispose de ta personne. C'est moi qui » suis ton esclave. » A ces mots, Cadishé m'embrassa tendrement, & me dit que j'étois le plus généreux des hommes.

Nous arrivâmes dans la Capitale. On y fut ébloui de sa beauté. Tous les Marchands d'esclaves accoururent pour y mettre l'enchère; mais les Gens du Souverain

vinrent s'en emparer, en daignant mettre cent Tomans au-dessus du prix du plus offrant, qui montoit à plus de cinquante mille. Je ne voulois point recevoir cette somme, mais Cadishé me dit : « Mon » ami, si tu la crois à moi, je te la donne; » j'espère que j'en gagnerai bientôt de plus » considérables. » Elle me fit tant d'instances, que je ne pus me dispenser d'y céder; & je la quittai bientôt, en l'embrassant avec le plus grand attendrissement.

Je nageois dans l'opulence; &, si la privation de Cadishé me laissoit un vuide peu facile à remplacer, j'avois, d'ailleurs, de quoi remplir tous mes desirs : on m'offroit des Beautés de toutes les conditions. Libres, esclaves, tout étoit à mes ordres. J'étois libre moi-même; je pouvois retourner sur-le champ dans ma patrie, où je me flattois toujours de voir ma Julie. Je crus qu'avec la fortune que je possédois, j'étois à l'abri de toutes les tristes aventures auxquelles nous nous trouvons exposés, quand, privés d'or, nous sommes les jouets des circonstances. Hélas! le sort ne m'a respecté ni riche ni pauvre.

Brûlant de retourner en France, je me hâtai de voir ce qu'il y avoit de remarquable à Ispahan. Les-Arts ne fleurissent pas

dans les pays soumis au Despotisme, ainsi les curiosités que m'offroit cette contrée, se réduisoient à bien peu de chose. J'allai voir un jour, à quelques lieues de la ville, divers monumens dont on trouve la description dans tous les livres de voyages. Pendant que je faisois de profondes observations, mes guides disparurent, avec leurs chameaux & toutes les provisions que nous avions apportées. Je me trouvai seul & très-embarrassé, dans un pays que je ne connoissois pas, & où j'avois de la peine à demander mon chemin.

Je suivis à pied la grande route, que je croyois devoir me conduire à la Capitale. J'étois effrayé de la solitude que je voyois autour de moi. Je marchai toute la nuit sans manger & sans me reposer; de sorte qu'au point du jour, j'étois horriblement fatigué. Bientôt, j'apperçus de loin, sur la grande route, un petit peloton de monde. Je fus d'abord charmé de cette vûe. « Voilà » des hommes, & par conséquent du se» cours, me dis-je. » Dans cette idée je me hâtai de courir de leur côté; ils en firent autant du mien. Bientôt, je vis que je n'avois pas besoin de me presser tant. Je distinguai trois ou quatre esclaves qui accouroient, sur moi, le cimeterre à la main, pour me chasser. Malgré ma fatigue, l'a-

sjour de la vie me donna la force de leur résister. J'avois un damas aussi bon que leurs armes. J'eus le bonheur de coucher, sur la poussière, deux de mes ennemis. Le troisième eut la prudence de s'enfuir à toute bride. J'étois moins pressé de courir que lui. Je le laissai prendre les devants, & j'arrivai, à pas lents, dans un endroit où je vis plusieurs espèces de chaises-à-porteurs posées par terre, & dispersées. Des femmes étoient renfermées dans l'intérieur, sous vingt voiles. Je reconnus soudain d'où me venoient les coups de cimeterre. Quand on voiture ainsi les femmes, l'usage est, dans ce malheureux pays, que des Esclaves entourent ces chaises, & poursuivent, à grands coups de sabre, tous les passants qui se trouvent sur la route. Quoique je ne fusse qu'un étranger, l'on ne m'avoit pas épargné cette politesse; mais on en avoit été la dupe, tant de ma part, que de celle de quelques brigands; car des malheureux avoient profité du moment où ils avoient trouvé les Beautés mal escortées, pour en enlever une. Les Gardes avoient osé les poursuivre. Je vis du sang répandu autour des chaises; &, près de là, trois ou quatre cadavres nageant dans leur sang. Il commençoit à pleuvoir. J'étois accablé de sommeil & de lassitude. La pluie augmenta; & je fus assailli

d'un orage épouvantable. Je ne vis d'autre abri qu'une des chaises, qui étoit ouverte. J'y entrai. Le vent chassant la pluie sur ma personne, je fus obligé d'en fermer sur moi la porte. Bientôt le plus profond sommeil me surprit dans cette niche. J'ignore combien il dura; mais je m'éveillai dans un salon brillant d'or & de pierreries. Je voyois, autour de moi, des femmes d'une beauté ravissante; & des esclaves magnifiquement vêtus, qui s'empressoient à les servir. Je commençois à m'applaudir de ma bonne fortune. Tout-à-coup on ouvre ma chaise, on m'apperçoit & l'on frémit d'horreur. Soudain vingt cimeterres sont levés sur moi. On m'arrache de mon siège; & je suis chargé de fers, avant d'être bien éveillé.

Je m'apperçus, aux Gardes eunuques qui m'environnoient, que j'étois chez le Souverain. C'étoient les femmes du Sophi que j'avois rencontrées. Je m'étois assis & endormi dans la voiture d'une de ces Beautés, qu'on avoit enlevée. Les porteurs avoient emporté la chaise, sans regarder dedans, la croyant occupée par une femme. En l'ouvrant ils reconnoissoient l'erreur. Ils voyoient qu'ils avoient amené un homme, dans un lieu inaccessible à tout autre qu'au Souverain; qu'ils avoient perdu une

des femmes qui leur avoient été confiées ; outre, trois ou quatre de leurs compagnons qui avoient été tués. Ils me regardoient comme l'auteur de tous ces attentats ; comme un scélérat qui, pour comble de sacrilège, s'étoit glissé dans une des chaises, pour s'introduire au sein du Palais vénérable interdit aux mortels. Si l'on écartoit, à coups de sabre, ceux qui approchoient des voitures, quel supplice ne devoit-on pas faire souffrir à un téméraire, qui se trouvoit dans le serrail même, au milieu des femmes, & des femmes du Souverain ? Ils risquoient eux-mêmes d'être cruellement punis, pour la perte d'une Odalisque & l'introduction d'un ravisseur. Que de gens coupables qui ne demandoient qu'à rejetter, sur moi, tous leurs crimes & la peine, qui les attendoit ! Je fus traîné dans un effroyable cachot ; j'y sentis toute l'horreur de ma situation. Je vis combien le hasard s'étoit plû à rassembler de circonstances, pour me faire paroître coupable.

Le lendemain, je fus conduit devant un Juge qui, sans que je pusse dire un mot, pour ma défense, me condamna au supplice des lampes. On m'expliqua, par des signes très sensibles, en quoi il consistoit. On devoit me faire des incisions sur tout le corps ; insinuer, dans chaque plaie, une

mêche, & de l'huile; & allumer toutes ces lampes douloureuses. Cette idée horrible fit retirer tout mon sang vers mon cœur.

On m'enleva dans la principale cour du Palais, pour procéder sur-le-champ à mon exécution. Malgré ma résistance, on me dépouilla. On voulut m'étendre sur un échaffaud; & m'assujettir avec des fers, pour me contenir & me faire l'effroyable opération. L'amour de la vie, & l'horreur que m'inspiroit un si grand supplice me firent faire des efforts plus qu'humains, pour me défendre. Je cassai bien des nez & bien des dents; je lassai plusieurs bourreaux. Je leur échappai trois fois; &, si je n'eusse pas fait précédemment un long jeûne, ils n'auroient peut-être pas pu venir à bout de moi; mais ils étoient en si grand nombre, ils se relayoient à tant de reprises, qu'il n'étoit pas possible de résister. Ils étoient presque tous ensanglantés; mais ils poursuivoient leur exécrable ministère. Déjà j'étois renversé sur l'échaffaud, déjà plusieurs de mes membres étoient enchaînés. Je voyois autour de moi, le feu, les mêches, l'huile, le couteau dans les mains des bourreaux. En cet horrible état, je conservois encore un rayon d'espoir. « Ah! m'écriai-je, si je » pouvois voir Cadishé! » Je vis une Dame mettre la tête à une fenêtre. Je ne

pouvois distinguer si c'étoit Cadishé; il étoit impossible, en cas que ce fût elle, qu'elle me reconnût de loin, dans ma nudité, sous l'extérieur d'une si horrible misère. Ma voix trop altérée n'étoit pas plus reconnoissable que ma personne.

J'étois totalement enchaîné; mes bourreaux respiroient, aiguisoient leurs couteaux & alloient commencer à leur aise. Heureusement, un des exécuteurs apperçut une marque que je portois sous l'aisselle. On doit se souvenir que j'ai dit, dans la première partie de ces Mémoires, que ma mère m'avoit fait graver, sous les bras, les armes de la famille, avec mon nom *Louis*, *Marquis d'Erbeuil*. Ce signe m'avoit fait déjà reconnoître dans ma maison; en cette occurence, il me parut qu'il m'alloit sauver la vie. Les bourreaux crurent d'abord que c'étoit un Talisman. Je les vis s'arrêter de surprise. Il me sembla que quelqu'un proposa de faire part au Juge de cet incident; mais la plupart vouloient passer outre. Par bonheur pour moi, la Dame, qui étoit à la fenêtre, s'apperçut de quelque chose; & cria qu'on suspendît l'exécution, & qu'on rendît compte au Juge. On lui obéit. Le Juge envoya dessiner la marque; & il vint un ordre de porter ce dessin au Sophi lui-même.

Pendant ce temps, mon exécution demeuroit ſuſpendue. Je reſtai, le cœur battant fortement, entre la crainte & l'eſpérance. La ſtation étoit longue. Il ſurvint un orage épouvantable, accompagné d'une pluie affreuſe. Je la reçus à nu, ſur mon triſte individu. Je n'avois pas peur de la pluie ni du tonnerre. Si je m'étois trouvé couvert de lampes, dans ce moment, l'eau céleſte m'eût été favorable. La foudre tomba ſur le Palais du Roi. Bientôt après, je m'apperçus d'un grand trouble, qui ſembloit indiquer que le feu du ciel avoit frappé quelque perſonne bien importante. Je craignis que ce ne fût Cadishé.

L'ordre vint de me conduire dans mon cachot. J'y fus renfermé, ſans qu'on daignât me dire un mot ſur mon ſort. Je reſtai dans une inquiétude inſupportable. « Si » cela doit toujours ſe terminer par mon » ſupplice, me diſois-je, c'eſt me faire » ſouffrir mille morts. » Je paſſai une nuit cruelle; & l'on m'en croit ſur ma parole.

Le lendemain, je regardai par une petite lucarne; je vis, dans une cour, une jeune fille qui étoit fort jolie, & qui me parut céleſte, dans la ſituation où j'étois. Je ne ſavois comment lui parler. « Cette belle » vierge eſt un ange, me diſois-je, elle » doit entendre toutes les langues. » J'oſai

donc lui parler françois, ſans aucune eſpérance qu'elle me répondît. « Ma belle Demoiſelle, lui dis-je, pourriez-vous vous » intéreſſer en faveur d'un infortuné, qui » n'a rien fait pour mériter ſon ſort? » » — Quoi! vous êtes François, me dit la » belle, dans la même langue. (Ce qui » me ſuprit beaucoup.) Je ſuis la fille du » Geolier, continua-t-elle. Je vais dire à » mon père qu'il y a, dans ſes priſons, un » de ſes compatriotes; il vous ſoulagera, » mon ami, il vous ſoulagera. » A l'inſtant, elle courut, de toutes ſes forces, vers ſon père, après m'avoir peint, dans ſes yeux, le plus tendre intérêt. On voit que par-tout le ſexe m'étoit favorable, & même les Geoliers. Je reſtai ravi en extaſe, m'applaudiſſant de tout mon cœur, d'avoir parlé françois; & me croyant déjà ſauvé du ſupplice & de la mort.

Le Geolier ne tarda pas, en effet, à venir, avec une botte de paille fraîche. « Ah! vous êtes François, me dit-il, affectueuſement. J'en ſuis charmé; mais » je vous plains, mon pauvre ami. » En diſant ces mots, il étendit ſa paille, pour me faire un lit; &, bientôt, il m'alla chercher quelques reſtaurans. Il m'apprit que la foudre venoit de tomber aux pieds de la mère du Sophi, que la crainte l'avoit

plongée dans un profond évanouissement.
« Ce malheur vous a été contraire, ajouta-
» t-il, parce que c'étoit elle qui vouloit
» voir la copie de cette marque, qu'on
» avoit trouvée sur vous; & elle est tom-
» bée évanouie dans le moment où l'on
» alloit lui présenter ce dessin. On l'a
» mise au lit; elle gardera la chambre pen-
» dant quelques jours; & l'on espère que
» cet accident n'aura pas d'autre suite. Vo-
» tre marque a été mise sous les yeux du
» Sophi, qui a dit qu'il n'y comprenoit
» rien; & peut-être vous auroit-il laissé
» exécuter; mais sa nouvelle Favorite a
» demandé qu'on suspendît toujours l'exé-
» cution, jusqu'à ce que la mère du Sou-
» verain pût voir le papier qu'elle avoit de-
» mandé. Le Roi est parti pour la campa-
» gne, sans plus repenser à vous; il a en-
» mené avec lui, sa favorite; & il est à
» craindre qu'on ne vous oublie; mais
» cette jeune Dame paroît s'intéresser à
» vous. Le Juge a dit qu'il vous garderoit
» un mois; qu'au bout de ce terme, s'il
» ne recevoit pas de nouveaux ordres, il
» vous feroit exécuter; mais qu'est-ce donc
» que cette marque? » Je fis voir au Geo-
lier ce qui étoit gravé sous mon aisselle.
« Ah! ah! reprit-il, vous êtes Marquis
» d'Erbeuil! » Je racontai mon histoire à

ce bon homme, qui me parut s'intéresser à moi. « Il faut que je tâche de vous sauver, me dit-il, quoique je sois fait, au contraire, pour vous garder. Je n'ai pas grand crédit; mais je connois un Iman, un Prêtre du pays, qui en a plus que moi. Il parle quelquefois à la mère du Sophi, qui est Françoise. Il pourra vous rappeller au souvenir de cette Princesse; elle redemandera, sans doute, à voir la marque dessinée d'après celle que vous portez; &, sachant que vous êtes de sa nation, elle s'intéressera probablement à vous. »

Il parla, en effet, à l'Iman, qui vint me visiter dans ma prison; & qui parut me goûter. Ce Prêtre Musulman sembla s'intéresser en ma faveur; &, dès le jour même, il chercha à pénétrer auprès de la Reine-Mère; mais elle gardoit encore le lit; & son fils, pour qu'on ne troublât pas son repos, avoit défendu qu'on laissât personne approcher d'elle.

Cependant le terme douloureux avançoit; &, sitôt le mois écoulé, je devois être exécuté. Il paroissoit que la Cour m'avoit totalement oublié; & mon inquiétude devenoit plus cruelle, de jour en jour.

Une seule chose m'adoucissoit l'horreur de ma prison. La fille du Geolier, par un

effet de mon bonheur ordinaire, avoit conçu, pour moi, la passion la plus décidée. J'ai déjà dit qu'elle étoit jolie. Elle voyoit ma vie en danger ; & ma situation cruelle me rendoit plus cher à ses yeux. Son père observoit son amour d'un œil de complaisance ; & se proposoit, après m'avoir sauvé, de mettre le comble à ses bienfaits, en me donnant sa fille pour épouse. J'entrevoyois son dessein, mais sans y participer. Je passois de doux momens avec la jeune personne. J'étois obligé de la défendre moi-même contre moi-même ; car elle se livroit à sa passion, avec la plus touchante innocence.

Cependant l'Iman ne pouvoit parvenir jusqu'à la mère du Sophi, ni m'obtenir ma grace. « Vous voilà bien embarrassé, dit-» il un jour au Gardien des prisons. Que » ce jeune infidèle embrasse la foi du Saint » Prophête, & je vous promets de le tirer » de ce mauvais pas. » Le Geolier n'osa désapprouver tout haut ce parti, qui le choqua beaucoup. Il fut forcé de m'amener le Prêtre Musulman, qui me fit la déclaration du nouveau moyen qu'il avoit imaginé pour me sauver ; il y joignit un portrait enthousiaste qu'il fit de sa religion, avec beaucoup d'emphase, & que le Geolier fut obligé de m'interprêter. Ce bon Iman daigna m'em-

brasser avec tendresse; & me dit enfin, pour me flatter: « Vous êtes un chien, » & bientôt un chien mort; vous allez » être un homme & un enfant de Dieu. »

Après cette cajolerie à la Turque, l'Iman partit, & me laissa dans une grande perplexité. Je n'étois sûrement pas un incrédule; mais, jusqu'ici, comme on a pu le voir par mon histoire, je m'étois plutôt conduit par les principes d'une morale naturelle, que par ceux d'une Religion plus sublime & plus austère. J'avois quelquefois répété, en badinant, avec des jeunes gens peu scrupuleux, ces vers condamnables de la Pucelle:

..... C'est, pour aller au Ciel,
un sot chemin, que celui du martyre.

Je ne m'étois jamais figuré que je dusse, un jour, me trouver dans le cas de mériter une couronne d'une acquisition si pénible. D'un côté le supplice horrible qu'on me préparoit, me pressoit d'accepter le moyen qu'on m'offroit pour l'éviter; de l'autre, la honte de changer de Religion, de mentir au ciel & à la terre, avoit la force de me retenir.

Mon Geolier vint me trouver, tandis que j'étois déchiré par cette situation pénible. Il m'embrassa, d'abord, avec beau-

coup de tendreſſe. « O! mon cher ami, » s'écria-t-il, c'eſt ici qu'il faut faire uſage » de toutes vos forces. Courage, la peine » eſt grande ; mais il s'offre, pour vous, » une brillante couronne dans les cieux. » A ces mots, je regardai mon Geolier ; & je lui demandai pourquoi il ſe mêloit de faire l'office de Capucin. « C'eſt parce que » je le ſuis, me répondit-il vivement. » Alors il me raconta ſon hiſtoire, m'apprit qu'il avoit été dans l'Ordre eſtimable & utile de Saint-François ; qu'une paſſion inſurmontable l'avoit forcé de quitter ſon couvent, & de s'enfuir avec ſa maîtreſſe ; qu'une ſuite d'aventures trop longues à détailler, & dont il rougiſſoit, l'avoit conduit juſqu'en Perſe, où la place de Geolier lui ayant été accordée, il avoit oſé contracter, avec ſon amante, un mariage illicite, dont la petite Adèle étoit l'unique fruit. « Je ſuis un grand pécheur, ajouta-t-il, » & je ne ſais comment obtenir du ciel le » pardon de mes fautes ; mais, ſi je puis » vous engager à ſouffrir un ſi glorieux » martyre, je croirai tous mes péchés ex» piés, par une ſi bonne action. » Je lui témoignai que je n'étois point flatté de lui ſervir de victime expiatoire. Il me quitta ; & je reſtai plongé dans un embarras mortel.

Sa fille n'étoit pas d'accord avec lui. Il

l'avoit élevée, en secret, dans notre sainte Loi; mais elle y tenoit peu. Elle vouloit sur-tout me voir sauvé; & elle n'appercevoit, pour cela, d'autre moyen que ma conversion apparente au Mahométisme. On voit combien de motifs m'entraînoient vers ce malheureux parti. Adèle, jointe à l'Iman, me prêchoit, avec la plus douce tendresse, une fausse Religion. Le Geolier seul étoit du parti opposé. Le père me conseilloit de mourir, & sa fille de vivre : lequel des deux devoit être le mieux écouté? Je le demande à mes Lecteurs.

Ainsi l'Iman, le Capucin-Geolier & sa fille faisoient la navette auprès de moi. Les inspirations du ciel, & celles de l'enfer se succédoient mutuellement & se croisoient. Le Gardien des prisons étoit l'organe des unes & des autres; parce que tour-à-tour il étoit l'interprête du Persan, pour me prêcher la Loi des Infidèles; & il me parloit, d'après lui-même, pour m'exhorter au martyre.

Je n'avois plus que deux jours, pour voir arriver l'instant de mon supplice; & le poids de mon inquiétude devenoit insupportable. Un nouveau malheur vint ajouter à la rigueur de ma situation; parce qu'il plongea, dans la douleur, Adèle, ma seule consolation.

Je ne sais par quelle voie l'Iman découvrit que le Geolier étoit Chrétien, & détruisoit tout ce que lui, Musulman, cherchoit à édifier. Il alla dénoncer ce prétendu traître au Gouvernement, qui le fit arrêter sur-le-champ. On somma juridiquement l'infortuné Capucin de déclarer sa Religion. Il ne put nier qu'il étoit Chrétien. Il fut convaincu de m'avoir empêché, par ses perfides exhortations, d'embrasser la loi du St. Prophête; & on le condamna à la terrible alternative de renoncer lui-même à sa Religion, ou de subir le supplice. Il se trouva dans un aussi grand embarras que moi. On lui donna vingt-quatre heures pour se déterminer; & l'on me l'amena, pour le confronter avec moi. Il me demanda tristement ce que je lui conseillois de faire. Je lui répondis que j'étois dans le cas de lui rendre exhortations pour exhortations; que mon cœur saignoit pour lui & pour moi; & que notre situation étoit peut-être au-dessus de nos forces.

Quand je fus seul dans mon cachot, après son départ, je me livrai sans réserve aux réflexions les plus amères. Ma gaîté, qui m'a si peu quitté dans tout le cours de ma vie, resta presque assoupie pendant toute la nuit. Le lendemain, on vint m'annoncer qu'il falloit me préparer à la mort.

Je ne voyois plus rien qui pût me sauver. L'Iman ne reparoissoit plus; on ne me parloit plus de conversion; il falloit mourir. Mes réflexions prirent naturellement la teinte la plus triste & la plus noire.

Mon amour pour Julie n'a jamais été si fort, que quand je me suis trouvé enseveli sous le poids du malheur. Sa chère image étoit un astre propice qui me luisoit au milieu d'un ciel orageux; & la douleur, que me causoient mes disgraces, me conduisoit toujours à cette douce mélancolie, qui est l'état habituel des gens affectés d'une passion profonde. Julie reparut donc à mon esprit, plus radieuse & plus tendre que jamais. Ses yeux sembloient me faire de doux reproches; & je les méritois; « O! » chère épouse, disois-je, si j'ai commis » des fautes, je les expie bien cruelle» ment; mais qu'es-tu devenue toi-même? » Dois-je te croire encore sur la terre; ou » vois-tu de la voûte céleste, mes remords, » mes douleurs & mon tendre amour? » Hélas! ajoutai-je, peut-être est-elle ici. » J'avois entendu parler d'une grande Dame, fort belle, qui s'intéressoit à moi; ne pouvoit-ce pas être ma Julie? « Mais, Dieu! » m'écriai-je, seroit-elle au pouvoir de » l'indigne Sophi? »

J'étois si plein d'elle, que je croyois réel-

lement la voir. Tout-à-coup ma porte s'ouvre; & je frémis d'abord, croyant qu'on vient me chercher, pour me conduire au supplice. Au lieu des Ministres de la mort, je vois une grande Dame, vêtue de noir, couverte d'un voile, soutenue par deux femmes. Elle me tend les bras & soulève son voile. Préocupé de l'idée de Julie, dans l'obscurité du cachot, je jurerois que je vois distinctement cette chère épouse. J'ai sous les yeux, en effet, une beauté céleste; mais pâle & altérée par la douleur ou la maladie. Je soulève mes fers, pour voler vers elle, & me jetter à ses pieds. Elle paroît défaillir, & tombe doucement évanouie dans les bras de ses femmes, qui la recouvrent de son voile, & l'enlèvent. Je m'écrie: *O! ma Julie;* & ma voix retentit sous les voûtes souterraines. On va voir dans un instant, ce que c'étoit que cette apparition, qui n'étoit point une vision, & n'avoit presque rien d'imaginaire. Je demeurai plongé dans une mélancolie redoublée, qui avoit ses charmes, malgré l'horreur de ma situation.

Au milieu de cette effroyable situation, celle du Geolier me tourmentoit encore, parce que je me voyois la cause innocente de son malheur; & qu'il étoit père d'Adèle, que sa mort prochaine plongeoit dans le deuil & le désespoir.

Ce bon Religieux avoit perdu beaucoup de son goût pour le martyre, depuis qu'il n'étoit plus borné à le prêcher ; & qu'il se voyoit dans le cas de le subir lui-même. Il évita la mort, par un accident bizarre, que je ne rapporte qu'avec peine. On trouva, chez lui, son habit de Capucin. On le força de s'en revêtir ; & on lui fit faire, dans cet état, le tour de la Cour du Palais. Les Odalisques l'apperçurent au travers de leurs jalousies ; & l'on sent que ces jeunes personnes, étant dans l'âge où l'on rit de tout, & trouvant singulier cet habit qu'elles n'avoient jamais vu, purent en rire, sans soupçonner qu'il eût rien de respectable ni de relatif à la Religion d'aucun pays. Elles demandèrent, sur-le-champ, qu'on leur abandonnât cet esclave étranger, soit qu'elles comptassent s'en amuser, soit qu'elles eussent le dessein plus honnête de lui sauver la vie. Le Sophi voulut bien accorder, à ses femmes, le personnage dont la vue paroissoit les récréer ; mais, pour l'introduire dans le serrail, on lui fit souffrir une opération douloureuse, indispensable, relativement aux mœurs de ce pays-là, & qui fit, de lui, un nouvel Abélard ; de sorte qu'un Religieux ne pouvoit être plus compromis, ni plus puni de son apostasie. Il sentit alors amèrement à quoi l'on s'ex-

posoit en quittant son état, dans lequel on pouvoit être respecté, & hors duquel on devenoit ridicule. Il souffrit beaucoup de l'opération ; sa vie fut en danger, & il garda long-temps le lit. Ce malheureux étoit déjà oublié avant qu'il fût rétabli. D'ailleurs, respectant toujours intérieurement sa religion & l'Ordre dans lequel il avoit fait profession, il avoit eu l'attention louable de soustraire sa robe, aimant mieux exposer sa vie, que de voir un habit qu'il révéroit, avili & profané dans un serrail. Quand il parut sans son froc, devant les Odalisques, elles ne lui trouvèrent plus rien de piquant ; & le renvoyèrent dans son premier emploi. Il revint donc dans sa prison ; & se retrouva, comme il étoit auparavant, à l'exception de ce qu'il avoit perdu par une cruelle mutilation.

Cependant, le jour étant venu pour mon supplice, sans qu'on eût reçu aucun ordre de la Cour, on vint me tirer de mon cachot, pour me conduire à la mort. Je ne puis donner une juste idée de la douleur effrayante dont la petite Adèle parut frappée. Elle poussoit des cris déchirans. Elle vint se précipiter sur moi. Je la reçus avec une tendresse douloureuse. Au milieu de l'horrible affliction dont j'étois pénétré moi-même, il fallut que je songeasse à la consoler ;

ler; ce qui fit une diversion à mon désespoir.

Enfin, j'arrivai sur la place cruelle. Le feu, les mêches, les couteaux, tout étoit préparé une seconde fois, pour mon supplice. J'étois déjà dépouillé; & l'on prenoit sur ma chair, avec la pointe du coureau, les dimensions de toutes les entailles qu'on y devoit faire, pour y enfoncer les mêches. Je ne décris point cette horrible situation, je ne veux point déchirer le cœur de mes lecteurs; & je vais même les retirer, sur-le champ, de cette situation pénible pour eux, & plus encore pour moi, en leur apprenant qu'il vint, en ce moment critique, un ordre de me conduire à l'instant devant le Sophi & sa mère. On se hâta d'obéir; & l'on me produisit, tout nu, devant une si auguste compagnie.

On m'ordonne de lever le bras, la mère du Souverain regarde sous mon aisselle; & se précipitant sur moi: « ah! mon cher » neveu, s'écria-t-elle en françois! qu'al» lois tu devenir? » Elle me présenta au Sophi, qui, tout étonné, ne comprenant presque rien à ce langage, m'embrassa pourtant comme son cousin. On fit tomber mes indignes liens. Qu'on juge de la révolution que je dus éprouver.

Il faut expliquer cet incident extraordi-

naire. L'évanouiſſement de la Reine-mère, l'avoit empêchée, ci-devant, d'examiner le papier où mes armes étoient peintes ; & l'on m'avoit, depuis, entièrement oublié mais l'hiſtoire du Geolier fit repenſer à moi. Il étoit condamné, pour avoir empêché qu'on ne me convertît au Mahométiſme. On ſe rappella le deſſin qu'on devoit examiner ; & on le redemanda. Heureuſement, il ſe retrouva, & fut mis ſous les yeux de la mère du Sophi. C'étoit une Françoiſe, d'abord eſclave, enſuite Favorite de ſon père. Elle reconnut les armes de la famille ; & elle voulut me voir. Elle lut, ſous mon bras, ces mots : *Louis, Marquis d'Erbeuil.* « Oui, reprit-elle, c'eſt » mon neveu ; ſa mère, qui étoit ma » ſœur, avoit fait graver ce ſigne dans » l'enfance de cet infortuné. Je le vis alors, » avant que je fuſſe enlevée de ma patrie, » & conduite dans ce ferrail. O Dieu ! » quel ſupplice affreux on alloit faire ſouf- » frir à mon neveu ! » Elle ſe jetta à mon cou, m'embraſſa en pleurant. « Oui c'eſt » lui, reprit-elle encore, je reconnois les » traits de ſon père ; » & elle me demandoit pardon, en françois, du danger auquel je venois d'être expoſé, comme ſi elle en eût été coupable. Je lui répondois dans cette langue ; je lui peignois ma tendreſſe,

ma reconnoissance & ma joie ; car on sent bien que je ne faisois aucune difficulté de la reconnoître pour ma tante.

Elle expliqua à son fils tout ce que nous disions. Bientôt on me transporta dans un appartement superbe. On me revêtit d'habillemens magnifiques à la Persane. Me voilà Prince du sang de Perse, cousin germain du Roi même. On m'apporta des restaurans, pour me remettre des impressions violentes & douloureuses que j'avois dû ressentir. Dès que je fus habillé & restauré, je parus devant ma tante. Elle sembla se réjouir intérieurement de la figure de son neveu. Le Sophi parut la goûter également. L'Odalisque, sa Favorite, ne put cacher le transport qu'elle ressentoit en me voyant. C'étoit Cadishé. Déjà cette belle personne étoit parvenue à ce rang flatteur ; & elle croyoit avoir gagné à ce changement, parce que le Sophi de Perse étoit plus jeune, & lui plaisoit mieux que le Grand Turc. C'étoit elle qui avoit été le premier mobile de mon salut. C'étoit elle qui, d'une fenêtre, avoit vu, avoit plaint, sans pouvoir le reconnoître, le malheureux prêt à se voir tourmenter ; c'étoit elle qui, ayant cru m'entendre prononcer son nom, avoit conçu quelque soupçon que ce pouvoit être moi ; qui avoit crié de suspendre l'exé-

cution ; qui avoit enfin inspiré au Sophi le desir de voir la marque qu'on avoit découverte sur moi. Sans elle on auroit poursuivi l'exécution ; sans elle, on n'auroit produit le dessin de cette marque, que sous les yeux du Juge, pour qui elle auroit été inintelligible. C'étoit elle enfin qui avoit empêché qu'on ne m'oubliât ; c'étoit donc à ma chère Cadishé que je devois la vie. Elle étoit devant moi ; je reconnoissois sa voix ; mais je ne pouvois lever son voile. Je croyois voir cependant, à travers une triple gaze, étinceler l'amour dans ses yeux rayonnans. Elle relevoit d'une maladie qui l'avoit mise aux portes du tombeau ; c'étoit elle qui s'étoit présentée à moi, dans mon cachot, & que j'avois prise pour ma Julie, dont elle avoit la taille.

Ma tante paroissoit folle de joie, d'avoir trouvé & sauvé son neveu. Elle exigeoit de son fils, qu'il me témoignât autant d'amitié qu'elle. Elle voulut que je lui racontasse mes aventures. J'en eus pour toute une après-dînée. Pendant tout ce temps, elle parut suspendue au fil de ma voix. Elle fut enchantée de mon récit. « Traitez bien » mon neveu, dit-elle au Sophi, c'est un » Roi comme vous. » Je fus, en effet, traité avec tous les honneurs qu'on doit à un Souverain. On célebra mon arrivée par

des fêtes ſuperbes, dans la Capitale & dans tout l'Empire. Je fus complimenté par tous les Corps; & je jouis, pendant quelque temps, du plaiſir de me revoir au rang de ceux qui gouvernent les hommes. Une ſeule choſe me déplut, dans toutes les attentions exceſſives qu'on eut pour moi. On condamna, au même ſupplice qui m'avoit été préparé, tant le Juge qui avoit prononcé l'arrêt, que les Bourreaux & les eſclaves qui m'avoient précédemment pourſuivi à coups de cimeterre; en un mot, tous ceux qui avoient attenté contre ma vie ou ma liberté. Je frémis d'horreur, quand j'appris cette nouvelle. Je demandai leur grace. On me l'accorda, quant à ce qui regardoit le ſupplice; mais on me dit qu'il n'étoit pas poſſible de laiſſer reſpirer quiconque avoit porté la main ſur un Prince du Sang Royal. Ils furent donc tous couſus dans des ſacs, & jettés ſans cérémonie au fond de la rivière. La vie des hommes paroît ſi peu de choſe, dans ce pays-là, aux yeux de ceux qui commandent, qu'on fut très étonné que j'euſſe daigné dire un mot ſur ce ſujet.

Cadishé, qui vouloit que je puſſe la revoir; parla à ſon amant de mon talent pour la peinture; & le Prince me pria de faire ſon portrait. Elle lui avoit

confeſſé qu'elle avoit été la Sultane Favorite du Grand Seigneur; & le Sophi ſe faiſoit un point d'honneur de l'emporter ſur le Sultan, par la galanterie & la générosité.

Je fis donc, une ſeconde fois, le portrait de la belle Cadishé. Je voyois le plus tendre amour ſe peindre dans ſes beaux yeux. Malgré ſon ambition, cette belle perſonne étoit vive, pétillante, agaçante, adorable. Elle ſavoit établir, autour d'elle, une ſphère d'activité, qui banniſſoit l'ennui à cent lieues d'elle; & jamais on n'a vu tant de délices animer ce beau ſéjour. On me fourniſſoit, pour mes plaiſirs, des eſclaves éblouiſſantes; mais quel triſte agrément de ne jouir qu'en Sultan;

Et de ne poſſéder, dans ſa funeſte ardeur;
Qu'une eſclave tremblante, à qui l'on fait horreur.

La pétulante Cadishé vouloit, à toutes forces, riſquer de ſe perdre une ſeconde fois, pour ſatisfaire l'inclination dont elle m'honoroit toujours; mais, pour courir moins de danger, elle fit en ſorte qu'une autre ſondât le gué, & prît les devants. Elle s'apperçut qu'une petite rivale, qui commençoit à lui donner de l'ombrage, avoit auſſi du goût pour moi. Elle lui fit mille careſſes; & gagna ſa confiance, en

feignant de lui donner la ſienne. Comme il étoit difficile à ces Dames de ſe rendre chez moi, & encore plus à moi de pénétrer chez elles. « Il faut, dit Cadishé, que nous » nous déguiſions en Eunuques blancs; » nous pourrons, à la faveur de ce dégui- » ſement, nous rendre chez l'homme que » nous aimons. » L'innocente Odaliſque ſe laiſſa perſuader; elles ſe déguisèrent l'une & l'autre. Enſuite la ruſée Cadishé dit: « Ma chère amie, il faut que l'une » des deux paſſe la première; car, ſi nous » paroiſſions toutes les deux enſemble, » nous ſerions plus aiſément remarquées. » Tirons au ſort, je vous prie, pour ſavoir » laquelle de vous ou de moi fera les pre- » miers pas. » Sa niaiſe compagne y con- ſentit; la fripponne ſut ſe rendre maîtreſſe du ſort, & le fit tomber ſur ſa rivale. L'infortunée ſortoit à peine de ſa chambre, ſous ſon déguiſement, que le Chef des Eunuques noirs la rencontra. Un blanc ne doit jamais pénétrer dans ce lieu redouta- ble; & l'indigne noir, prenant la petite Odaliſque pour ce qu'elle vouloit paroître, lui abattit la tête d'un revers de ſon cime- terre. Il ordonna à un petit Eunuque de la ramaſſer; & le Sophi venant, par haſard, à paſſer dans ce moment, l'aſſaſſin, pour lui faire ſa Cour, lui préſenta cette tête

sanglante, se vantant, avec confiance, de l'exécution qu'il venoit de faire. Le Souverain frappé la reconnut soudain pour celle d'une femme, qu'il avoit déjà désignée pour sa Favorite. « Ah! scélérat, s'écria-t-» il, qu'as-tu fait? » Et il ordonna qu'on le conduisît au supplice.

Cadishé se hâta de rentrer chez elle, & de quitter un si dangereux travestissement; mais elle résolut de prendre une autre marche, pour satisfaire son caprice. Un soir que le Monarque étoit sorti, à l'insçu de tout le monde, pour se promener, bien déguisé, dans Ispahan, elle osa prendre les habits du Souverain; & fit crier, par un Eunuque, dévoué à son service, que tout le monde se prosternât la face contre terre; & ne levât pas les yeux, sous peine de mort. Cet ordre fut ponctuellement exécuté. Dans cette prosternation générale, la Sultane passa, sans être vue, au milieu de toute la Cour. Ma tante elle-même fut obligée de se jetter, comme les autres, la face contre terre, aux pieds de l'aimable Favorite qui vint ainsi chez moi, devant tout le monde, sans être apperçue. Je frémis du danger qu'elle nous faisoit courir à tous deux. Je lui fis des remontrances inutiles; & je formai le projet de précipiter mon départ, pour éviter sa perte & la

mienne. Heureusement cette scene dangereuse n'eut ni suite ni répétition.

Ma tante m'avoit toujours promis de me raconter son histoire. Un soir, je la sommai de me tenir parole. Elle y consentit. « Mon neveu, me dit-elle, je serai concise & laconique. Je raconterai seulement » mes principales aventures, sans entrer » dans des détails, qui pourroient avoir » des graces dans votre bouche; mais qui » ennuieroient dans la mienne.

» Je suis la cadette de votre mère, que » vous n'avez presque pas connue; c'étoit » une excellente femme. Nous avons, tou» tes deux, été mariées très-peu de temps; » mais elle est morte de bonne heure. » Pour moi, j'ai été condamnée à vivre » au sein de l'infortune; j'ai donc été plus » malheureuse qu'elle.

» Je fus mariée, dans un âge fort ten» dre, au Baron d'Artimon. Il avoit la » passion de voyager; &, n'ayant pas en» tièrement fini son tour d'Europe, avant » son mariage, il voulut le poursuivre » après. Il m'engagea à l'accompagner; » nous nous embarquâmes à Marseille. » Nous allâmes, d'abord, assez heureuse» ment en Sicile; mais nous en sortions à » peine, pour nous rendre à Naples, que » nous fûmes assaillis par un Corsaire

» Algérien, qui s'empara de nous, & nous
» conduisit prisonniers dans son indigne
» patrie. Mon mari & moi, nous fûmes
» vendus au même Marchand d'esclaves,
» ce qui fut, d'abord, pour nous, une
» douceur; mais ce malheureux nous con-
» duisit en Perse; & nous vendit, bientôt,
» à deux acheteurs différens. Quand il fal-
» lut nous séparer, mon époux me serra
» dans ses bras. Ce fut, (puis-je le dire sans
» rougir & sans frémir?) ce fut à coups de
» nerfs-de-bœuf qu'un Gentil-homme,
» plein d'honneur & d'ame, se vit arra-
» cher des bras de son épouse. Je fus con-
» duite dans ce serrail, & vendue aux
» plaisirs du Souverain. J'eus le prétendu
» bonheur de lui plaire; mais que d'a-
» mertumes, sous une fausse apparence de
» prospérité! Le Maître dont je dépendois
» (car ce n'étoit point un époux) étoit
» cruel & tout-puissant. Sur le moindre
» soupçon, il faisoit périr ses femmes,
» dans des tourmens souvent recherchés;
» & nous n'avions, pour perspective, que
» la mort au milieu des supplices.

» Je ne sais par quel enchaînement d'a-
» ventures mon mari, au bout de quel-
» ques années, fut vendu au Sophi, &
» employé dans ses jardins. On avoit eu
» la barbarie de le priver de la virilité.

» Malgré cette indigne opération, en qua-
» lité de blanc, il ne lui étoit pas permis
» d'approcher des femmes. Pendant deux
» ans de captivité dans le serrail, il fut
» privé de la liberté, non-seulement de
» me parler, mais de voir mes traits,
» même de loin. Il ne me fut pas permis
» de lever, devant lui, mon voile; ni
» de me faire connoître à lui, par le
» moindre signe, tant j'étois horriblement
» observée! Il me reconnoissoit cependant,
» je ne sais comment. Quand je paroissois
» sur mon balcon, il avoit soin de venir
» travailler sous mes yeux. Nos deux cœurs
» s'entendoient réciproquement. Je m'ap-
» percevois qu'il soupiroit. Je soupirois
» comme lui. Quelle différence de ce ten-
» dre époux au Maître barbare qui me
» possédoit! L'objet de mon amour osoit
» quelquefois me regarder du coin de
» l'œil, quand il n'étoit pas surveillé. Le
» plaisir de me trouver ainsi à la portée
» de sa vue, & de lui envoyer, en secret,
» mes soupirs, étoit encore la plus grande
» douceur que je pusse goûter.

» Que nous payâmes cher ce plaisir paf-
» sager! Un jour, un Chef d'Eunuques
» s'apperçut que mon cher époux me re-
» gardoit, ce fut un crime aux yeux de ce
» monstre, quoique je fusse voilée. Il lui

» fit voler la tête, d'un coup de cimeterre.
» Je tombai évanouie. Le Bourreau fut
» condamné à la mort, pour m'avoir
» effrayée, par une exécution faite sous
» mes yeux; & pour n'avoir pas réservé
» l'Esclave, qui me regardoit, à de plus
» grands supplices.

» Vous sentez qu'après ce comble du
» malheur, mon sort dut me paroître en-
» core plus affreux. Mon cœur s'ensevelit
» avec celui pour lequel j'avois respiré;
» une sombre mélancolie s'empara de mon
» ame, & fut mon état habituel. Mon
» tyran, sur-tout, me faisoit frémir, par
» ses effrayantes caresses. Il falloit encore
» déguiser ma douleur entre ses bras. Je
» languis dans la plus horrible situation,
» au comble des grandeurs; & je n'eus le
» bandeau royal, que pour essuyer mes
» pleurs, sans les tarir. Heureusement,
» je devins mère. Ce fut, pour moi, une
» lueur de consolation: plus heureusement
» encore, je perdis le peu de charmes qui
» m'avoient rendue l'idole du Sophi. Il
» m'abandonna à ma douleur, & me laissa
» le soin d'élever mon enfant. Je m'en fis
» une douce occupation. Son éducation
» n'a pas été tout-à-fait stérile. Il n'a pas
» du moins cette stupide cruauté qui dis-
» tingue les Despotes Asiatiques. Il aime

» sa mère, il a quelques égards pour elle.
» J'en ai profité, pour faire du bien, pour
» sauver la vie à un grand nombre de
» malheureux; & peut-être, par mes con-
» seils modérés, ai-je épargné à l'Empire,
» des révolutions sanglantes, que l'excès
» du despotisme entraîne ordinairement.

» Voilà, mon cher neveu, un précis
» de mes aventures. Les vôtres ont été
» plus variées. Vous avez eu peut-être plus
» de disgraces; mais vous avez été moins
» malheureux. »

Je remerciai ma tante du récit de ses aventures. Je lui témoignai combien elles m'avoient touché; & je dois avouer qu'elles m'avoient inspiré l'intérêt le plus réel; car je l'aimois sincérement; &, de son côté, elle poussoit la tendresse pour moi, jusqu'à une espèce de délire. Elle vouloit que je restasse dans ce malheureux séjour; mais un homme de mon caractère n'étoit point fait pour languir au fond d'un serrail, quand même j'y aurois été le maître. J'avois terminé le portrait de Cadishé, & ceux du Sophi & de ma tante. Rien ne me retenoit plus; & j'annonçai que je voulois absolument partir.

Un nouveau motif me pressa d'exécuter ce dessein. J'eus occasion de revoir un jeune homme nommé le Chevalier Sansor, que

j'avois connu à Paris, & qui a donné au public, un voyage qu'il a fait à Londres, sous ce titre : *Les Amans François à Londres*, ou *les Délices de l'Angleterre.* Ce brave garçon avoit fait, depuis ce temps, plusieurs autres courses, & avoit promené son individu sur une partie considérable du glôbe. Il me raconta ses aventures, parmi lesquelles il s'en trouvoit de plaisantes. Je lui racontai les miennes, qui parurent l'intéresser. Ce que je lui dis, sur-tout, de ma Julie, que je cherchois, & sur la vie de laquelle j'étois incertain, parut le frapper. Il n'avoit point connu mon épouse à Paris; & il arrivoit du Tonquin. « J'ai » peut-être vu, me dit-il, votre Julie. » J'ai rencontré, au Tonquin, une grande » Dame, d'une merveilleuse beauté, qui » se donnoit ce nom. J'ai eu l'avantage de » m'entretenir plusieurs fois avec elle. » Quel charme dans sa conversation! » Quelle tendresse dans ses regards! Quelle » vertu au fond de son cœur! Quelle tou» chante vénération elle m'inspiroit! Je ne » lui aurois parlé qu'à genoux, si elle me » l'avoit permis. Je croyois devoir cet » hommage à sa vertu céleste. Quand je lui » témoignois mon admiration & mon » respect: » Ah! me disoit-elle en sou» pirant, je suis bien coupable. J'ai pu

» outrager, j'ai pu quitter mon mari,
» l'homme le plus accompli que l'uni-
» vers m'ait offert. » Ce récit de Sanfor me frappe; ne voilà-t-il pas que j'ai la modestie de me prendre pour ce mari, l'homme le plus accompli de l'univers; & de croire, par conséquent, que je trouverai mon épouse au Tonquin. Soudain j'éprouvai la tentation la plus violente d'aller y chercher ma Julie. Je la peignis à Sanfor; & d'après tout ce que je lui dis, il me jura que c'étoit elle-même qu'il avoit vue, & il ajouta que le Grand Prêtre du pays paroissoit avoir des desseins sur elle: « O ciel! m'écriai-je, ce malheureux
» a peut-être enlevé mon épouse. Allons
» l'arracher de ses bras. Volons au Ton-
» quin. » Je me rappellai la lettre de ma belle-sœur, la personne mystérieuse dont elle parloit; & il me parut visible que c'étoit la même que la Julie du Tonquin.

Il passa une caravane qui se retiroit du côté de l'Inde. Un Anglois, qui étoit du nombre de ces voyageurs, m'invita gracieusement à me joindre à eux. J'eus beau lui dire que c'étoit m'éloigner de ma patrie. « Pas tant que vous pensez, me ré-
» pondit-il. Dès que nous serons arrivés
» à Madras, nous nous embarquerons,
» & nous ne tarderons pas à revoir l'Eu-

» rope. » Je me laissai gagner ; & je résolus, décidément, de voyager avec la caravane qui devoit passer par le Tonquin.

Ma tante fut très-affligée de ma résolution. « Je vais retomber, me dit-elle, au » sein de l'anéantissement. Dans mon long » séjour au milieu d'un serrail, je n'ai » vécu que depuis que vous êtes ici. Vous » seul m'entendez ; je vais me retrouver » avec des morts. » Je lui dis que Cadishé, malgré son ambition, me paroissoit avoir une ame. En effet, elle se lioit sincérement avec ma tante ; & je contribuois, de tout mon pouvoir, à resserrer cette union. Je sus convertir presque toutes mes richesses en papier très-valable, & payable sur les Colonies Angloises.

Enfin, l'instant du départ arriva. Je ne peindrai point la douleur de ma tante, qui me tint long-temps embrassé ; de Cadishé qui eut la permission de ne conserver, devant moi, que trois voiles, sur toute sa personne. Elle portoit déjà un fruit des amours du Souverain ; & elle croyoit ressentir quelque goût pour cet auguste amant. Le bon Despote parut, lui-même, sensible à notre séparation. Je m'esquivai le cœur serré, & je rejoignis la caravane.

Le canon tira beaucoup pour mon départ, qui fut plus bruyant que ne l'avoit

été ma ſecrète arrivée. Des Gardes m'accompagnèrent long-temps. La pompe nous ſuivit dans tout l'Empire, juſqu'aux Frontières. Là un Grand Seigneur, qui avoit été chargé de me faire les honneurs du pays, prit congé de moi; & me laiſſa comblé des préſens de ſon maître. Je me retrouvai, non ſans plaiſir, un ſimple particulier. Cependant cet éclat en avoit impoſé à toute la caravane, qui continua de me traiter comme un Souverain. Le ſeul Anglois me regarda comme un homme. Il en réſulta, ſur-le-champ, entre nous deux, une liaiſon bien marquée. Les autres ſe tenoient à une trop grande diſtance de moi, pour que la familiarité pût naître, & me laiſſer rien de commun avec eux.

Fin du Livre troiſième.

PREMIÈRE SUITE
DE
L'AVENTURIER FRANÇOIS

LIVRE QUATRIÈME.

Je parcourus, avec mes compagnons de voyage, une grande partie de l'Aſie, la plus belle partie du monde, & non la plus eſtimable. La nature y devient marâtre, pour y vouloir être trop mère. En prodiguant tous ſes tréſors à ſes enfans gâtés, elle leur a refuſé l'ame. Tous ces peuples amollis ſont nés pour l'eſclavage. Avec une armée de dix mille hommes, j'aurois conquis de vaſtes empires, en auſſi peu de temps qu'il en falloit pour les parcourir. D'ailleurs, le pays eſt ouvert; & n'eſt fortifié ni par l'art, ni par la nature. Tous ces peuples étant nuls, je ne m'arrêterai pas à les dépeindre. J'eus beaucoup d'aventures ſur ma route; mais pluſieurs furent une répétition de mes précédentes, & je ne m'amuſe pas à conſerver la mémoire de ce qui n'a pas une phyſionomie particulière. Cependant je

trouvai, au royaume de Tonquin, quelque chose qui sortit de l'ordre commun. Dès que j'y fus arrivé, je m'informai de ce qu'étoit devenue une étrangère nommée Julie, dont j'avois entendu parler. On m'apprit que le Grand Prêtre l'avoit enlevée; & qu'elle étoit enfermée dans l'enceinte qu'habitoient les Talapoins. Je frémis de nouveau; je tremblai que Julie ne fût exposée à la persécution & aux outrages de ces malheureux. J'en conçus un plus violent desir de voir cette enceinte; j'y trouvai de nouvelles aventures.

De l'état de Porte-faix, j'avois eu le bonheur de monter jusqu'à celui de Roi; & je ne croyois pas pouvoir m'élever plus haut. Il me manquoit d'être Dieu; & c'est ce que je devins dans cette nouvelle contrée.

Des gens mal instruits avoient dit autrefois chez nous, qu'au Thibet, on avoit un Dieu de chair, qu'on appelloit le Grand Lama. C'étoit, selon de faux rapports, un jeune homme d'une figure agréable, que les Talapoins produisoient quelquefois, de loin, aux yeux du peuple. Quand cette Idole vivante avoit quelques années de trop, on en substituoit une autre, à-peu-près de la même figure, que le peuple prenoit pour la précédente; & comme on of-

froit toujours, aux yeux du public, un personnage jeune & à peu-près semblable; ce bon public s'imaginoit avoir toujours le même Dieu, inaltérable & immortel. On s'est trompé sur cet article, à l'égard du Grand Lama. J'ai vu ce Chef de la Religion du Thibet. Il est ordinairement âgé, de même que le Souverain de Rome. On le regarde comme un Pontife, & non comme un Dieu; mais, d'après mon expérience, je crois pouvoir avancer que la chose est exactement vraie, relativement au Tonquin. J'appris cette particularité, en arrivant dans la Capitale; & je desirai de voir cette singulière Divinité. Je rencontrai un François établi dans ce pays-là, où n'en trouve-t-on pas? C'étoit un Tailleur Gascon, nommé Saint-Léger. Je lui communiquai mon desir; il me dit qu'il parleroit, & qu'il pourroit peut-être me faire entrer dans l'intérieur du Temple, & dans l'enceinte consacrée à l'habitation des Talapoins.

En effet, il revint le lendemain, d'un air joyeux, me dire que je pouvois le suivre, & que je verrois tout. Je ne me fis pas attendre; &, sur-le-champ, nous nous rendîmes à la sainte demeure. Nous y fûmes reçus, avec les marques du plus profond respect. Tous les Talapoins se pros-

ternèrent devant nous On fit monter, pour moi, l'encens vers le ciel. Je ne savois ce que signifioient toutes ces bizarres cérémonies. Me prenoit-on encore, dans ce pays là, pour un Roi? Mais les hommages que je recevois, excédoient ceux qu'on doit aux Rois mêmes.

Je témoignai ma surprise à mon guide. Il me dit que, par un singulier hasard, je ressemblois beaucoup à leur Dieu; & qu'ils croyoient devoir, à cette ressemblance fortuite, des respects & des adorations. Je parcourus ce vaste édifice, & j'y voyois des choses assez curieuses. Tout-à-coup une multitude de dévots Tonquins fondit sur moi, & m'enchaîna.

Ils eurent beaucoup plus de peine à me garrotter, qu'ils ne se l'étoient figuré. Je fis une résistance qui coûta cher à plusieurs d'entre eux; ce qui leur annonça qu'il ne falloit rien négliger pour me dompter; mais, pris au dépourvu, & seul contre une foule considérable, que pouvois-je faire? Je fus conduit dans un cachot; ce qui contrastoit, ce me semble, avec le respect dont on affectoit de m'honorer. Il y avoit quelque temps que je méditois assez tristement sur mon sort, dans l'horreur de ma prison, quand je vis entrer l'indigne Gascon qui m'avoit attiré dans le piège. Il se prosterna,

devant moi, la face contre terre. « Je vous » salue, me dit-il, Dieu du Tonquin. Je » me félicite d'être le premier à vous ren» dre cet hommage. » — « Ah! malheu» reux, m'écriai-je ! c'est toi qui m'as » trahi. » — « Comment reprit-il, est-ce » une trahison de vous avoir fait Dieu? » Ah ! si j'avois pu l'être, à votre place, » croyez que je n'aurois pas manqué cette » occasion de faire du bien à ma pauvre » famille ; mais quoi ! l'on trouve ma fi» gure trop mesquine. » (Il est vrai que la nature ne l'avoit pas trop gâté du côté de l'extérieur ; il étoit maigre autant qu'il étoit leste.) « Ah ! continua-t-il, le ciel » vous a trop favorisé. Jouissez de ses dons, » *Gaudeant benè nati.* »

Il m'apprit que le Dieu du Tonquin commençoit à avoir quelques années de trop ; qu'il falloit le changer ; & qu'on n'avoit pu faire, pour cet objet, une plus belle acquisition que celle de ma personne.

On resta quelques jours sans me produire dans le Temple. Je les passai, à me désespérer d'être si près de la Dame que je cherchois avec tant d'ardeur, & qui étoit peut-être ma Julie, sans pouvoir la trouver ni même la voir. Je m'apperçus trop tard qu'on inséroit dans ma boisson, des breuvages assoupissans. Les Prêtres avoient pour

but de me dompter, de m'enchaîner & de faire de moi une espéce de machine, parfaitement à leur disposition; &, en effet, je ne tardai pas à tomber dans un sommeil profond & léthargique.

Pendant qu'il dura, les scélérats firent de moi tout ce qu'ils voulurent. A mon réveil, je me trouvai habillé d'une manière aussi riche que comique. J'étincelois du feu des diamans; & l'on avoit peine à soutenir ma vue. J'étois enchaîné d'une manière invisible, c'est-à-dire, qui ne laissoit pas paroître mes chaînes. J'avois des liens passés autour du cou & de tous mes membres, de manière qu'à la moindre résistance, je contribuois à les serrer, & à me causer de violentes douleurs.

Ainsi contenu, je fus produit aux regards du peuple, au milieu d'un nuage d'encens qui m'infectoit & me voiloit. Les Bourreaux, qui me retenoient dans les fers, se prosternèrent devant moi, & adorèrent leur victime. Tout le peuple m'imploroit, la face contre terre. Je ne décris point les ridicules cérémonies dont je fus l'objet & le témoin. Je promenai mes regards sur la multitude; j'y apperçus mon Anglois, & la plupart des gens de la caravane. Je leur fis signes, ils me reconnurent; & je fondai sur eux, l'espoir de ma délivrance.

Du Temple, je fus reconduit dans mon cachot. Les malheureux enfermoient leur Dieu, après l'avoir adoré. Cependant on me servit un repas abondant. On vouloit que je fusse de bonne mine & bien nourri. Ces imbécilles s'imaginoient, sans doute, qu'on engraissoit des Dieux, comme les Égyptiens engraissoient leur bœuf Apis. Mais je ne touchai à rien. Mon Gascon St. Leger vint m'exhorter à manger; je lui protestai que je me laisserois mourir de faim, si l'on ne m'accordoit la liberté, au moins dans l'intérieur de la maison. Je lui ajoutai que c'étoit une cruauté inutile de me resserrer dans une si étroite captivité; & je le lui prouvai. Il alla rendre mes preuves à mes tyrans, qui goûtèrent mes raisons, & m'accordèrent quelque liberté dans la maison. Mais ils voulurent que, par reconnoissance, je consentisse à leur laisser de ma postérité. Ils m'envoyèrent une femme, pour avoir de moi un petit Dieu; car quels autres termes puis-je employer, pour exprimer la grossiéreté de leurs procédés à mon égard? Je ne daignai pas jetter un coup-d'œil sur la créature qu'on vouloit voir fécondée par mon opération.

Un jour que le Tailleur, qui me servoit d'interprête, étoit malade, il m'envoya, pour remplir sa place, une jeune personne

assez

assez jolie, qui se disoit sa nièce, & qui parloit un peu françois. Cette enfant me parut simple & ingénue, & je crus entrevoir que mon extérieur faisoit, sur elle, une impression favorable. J'en conçus un bon augure. Cette jeune innocente ne me parloit d'abord que prosternée, me croyant bonnement un Dieu. J'exigeai qu'elle se relevât, & je lui fis quelques amitiés. Elle étoit confondue de respect. Les Talapoins, qui s'apperçurent du goût que je témoignois pour elle, en furent ravis. Ils obtinrent qu'elle restât toujours à ma disposition, & lui recommandèrent de se prêter à tout ce que j'exigerois d'elle. Je devinai leur intention. Comme je refusois la femme qu'ils vouloient me donner, ils se flattoient qu'ils auroient de ma progéniture, par le canal de la jeune interprête. Je profitai de la liberté qu'ils me laissoient avec la jolie Nicette (car tel étoit son nom) pour la faire servir à ma délivrance.

J'eus le bonheur de l'apprivoiser, & de convertir son profond respect en une sorte d'amour. Sa compagnie m'adoucit un peu les dégoûts de mon état, & l'ennui de ma divinité. Je lui inspirai la plus parfaite confiance. Elle auroit trahi, pour moi, son oncle, sa tante & son pays. J'étois plus que son Dieu, puisque je me voyois son amant.

Je la questionnai sur le compte de la personne que je cherchois. Elle m'apprit qu'il y avoit, dans une tour, une Dame d'une merveilleuse beauté, qui parloit françois & se nommoit Julie; que, si l'on en croyoit la chronique scandaleuse, le Grand Prêtre étoit devenu amoureux d'elle, l'avoit enlevée, & la tenoit enfermée dans un donjon qu'elle me montra de loin. « Les uns » disent, ajoûta Nicette, qu'il la fait gé» mir dans un dur esclavage, pour la for» cer de condescendre à ses vœux, aux» quels elle se refuse : d'autres imaginent » que, par sa complaisance, elle adoucit » sa captivité... »

« Oh ! je vous jure que non, m'écriai» je dans un transport de jalousie ! » Nicette me regarda avec surprise. Son récit n'étoit point consolant; mais cette contradiction à mes vœux faisoit entrer, pour ainsi dire, plus avant dans mon esprit l'idée que la prisonnière étoit mon épouse.

J'avois la liberté d'aller prendre l'air au sommet d'une tour. Je vis un soir, sur celle que Nicette m'avoit indiquée pour le séjour de la Dame captive, une très-belle femme, grande & bien faite. Je ne doutai pas que ce ne fût la personne que je cherchois. Je me trouvois trop loin d'elle, pour distinguer ses traits; mais mon imagination n'en avoit

que plus beau champ, pour lui prêter ceux que je desirois de lui voir; & j'apperçus bientôt, dans elle, mon épouse, aussi distinctement que si j'avois été auprès d'elle. La Dame, de son côté, me remarqua & parut frappée. Je la saluai très-profondément à la Françoise, elle me répondit par une révérence très-polie. Alors mon cœur palpita si fortement, que je manquai de tomber en défaillance. » Seroit-ce bien ma Julie,
» me disois-je ? Quoi ! après l'avoir cher-
» chée sur la terre & les mers, me voir si
» près d'elle dans la même maison, sans
» pouvoir l'aborder ni lui parler, tandis
» qu'elle est au pouvoir d'un scélérat, qui
» peut-être en jouit.... Ah ! je ne puis le
» croire. » Cette idée me faisoit frémir. Nous nous tendions les bras mutuellement, la Dame & moi; & nous nous faisions tous les signes qui pouvoient annoncer, entre nous deux, la plus parfaite intelligence.

Nous nous revîmes de la même maniere, plusieurs soirées de suite, tandis que je cherchois vainement les moyens de sauver cette belle personne & moi-même. Ce commerce n'étoit pas sans douceurs, pour un homme qui avoit de l'imagination, mais un tel passe-temps ne faisoit qu'allumer mes desirs, sans les satisfaire.

Un soir, une vieille esclave pénétra jus-

d'une grande Fête qu'on devoit célébrer ſous peu de jours.

Quand les Prêtres veulent avoir plus d'eſprit que leur Dieu, il faut qu'il ſoit de bois ou de pierre. J'obtins un peu de confiance de la part des Talapoins. Je témoignois ſi peu de répugnance pour mes fonctions divines, que je m'habillois moi-même, pour les remplir. Cependant, ils me laiſſoient toujours, au col, le collier fatal qui ſe ſerroit, pour peu que je vouluſſe réſiſter ; & j'étois aſſujetti à-peu-près comme Lazarille de Tormes, quand on le faiſoit voir, comme un monſtre marin. Bientôt je vis donc arriver le jour de la Fête qu'on nomme *de la Fécondation*, où le Dieu du Tonquin, pour ſanctifier un acte néceſſaire à la conſervation de l'eſpèce humaine, & qu'on ne doit cependant ſe permettre qu'en ſe cachant, daigne procéder lui-même à cet acte eſſentiel. On dreſſe, dans le Temple, une eſpèce de tente, ou, ſi l'on aime mieux, de tabernacle, où l'on place un trône ſur le devant, & un lit ſur le derrière. Des nuages, aſſez bien imités, s'élèvent autour de cette tente ſacrée. On me conduiſit dans l'intérieur de cette vénérable enceinte. On m'y préſenta la petite Nicette ; & l'on exigea que je conſentiſſe à remplir, avec élle, la fonction indécente &

sanctifiée, à laquelle je ne voulois pas me prêter. On me laissa enfermé, dans les nuages, avec cette belle enfant, qui étoit encore plus confuse que moi, tandis qu'extérieurement les Prêtres & le peuple faisoient des prières, avec tous les rites solemnels usités dans cette circonstance.

Tout-à-coup la maîtresse du Grand Prêtre, jolie brune fort piquante, dont les yeux m'avoient déjà fait une espèce de cour, s'insinue dans ma niche, pousse dehors la petite Nicette; & veut être ma proie, sur le lit sacré. Je sentois l'indécence qu'il y avoit à me livrer aux passe-temps de la volupté, dans le milieu d'un Temple, où le peuple à genoux adressoit ses vœux au ciel. Vainement la Religion bizarre de ce pays autorisoit un pareil scandale. Je ne pouvois allier si témérairement le sacré avec le profane, ni me jouer, à ce point, de la crédulité des hommes. La jeune personne, qui avoit d'autres préjugés & plus de desirs que moi, se livroit à des transports, que je m'efforçois de modérer, & dont je rougissois, tandis que les innocens adorateurs humblement prosternés, célébroient, par leurs cantiques, les plaisirs sacrés que j'étois censé goûter.

Le Grand Prêtre, cependant, cherchoit, de tous ses yeux, sa maîtresse qui avoit

disparu. La jalousie lui inspira de rega
dans le scandaleux tabernacle. Il y vit
infidèle, qui s'esquiva rapidement. Il r
muet de surprise; mais il ne témoigna
de colère. Il se contenta de refermer
tente; & soudain il forma le projet de
vengeance, qu'il tourna contre moi.

Un moment après, le méchant Pont
me fit avertir, par Nicette, de monter
mon trône, & de me préparer à paroître s
lemnellement aux yeux du peuple. Il m'e
joignit de prononcer, quand il m'en fero
signe, le mot *pat-chin*, qui veut dire *mo
même*. J'en savois la signification, & je m
promis bien de faire attention à la circons
tance où il me le feroit prononcer.

Je montai sur mon trône, & j'attendois le moment de paroître. Tout l'intérieur de ma capsule étoit brillamment illuminé. J'y avois disposé mon artifice, sans que les Talapoins s'en doutassent. Je commençois à comprendre la langue du pays. J'entendis la manière dont mon ennemi préparoit sa vengeance. Ordinairement, à cette Fête, le Grand Prêtre désignoit, parmi les assistans, une victime chargée d'expier les iniquités que le peuple avoit commises pendant l'année. Personne ne savoit sur qui tomberoit l'anathême; mais celui qu'il dévouoit à la mort, avoit ordinairement la

plicité de s'en tenir fort honoré. Le
bare ne manquoit pas chaque année,
désigner, pour la mort, la personne
nt il desiroit le plus d'être débarrassé.
iconque avoit le malheur d'être éclairé,
uroit le plus grand danger d'être choisi,
ur servir ainsi de Bouc émissaire. Dès que
Pontife avoit nommé l'infortuné pros-
it, le peuple fondoit sur ce malheureux,
l'amenoit au barbare qui l'immoloit sans
tié. Souvent on avoit vu la désignation
tale tomber sur le Roi même.

Ce fut moi, ce jour-là, que le traître
oulut sacrifier. « Vous allez voir, s'écria-
t-il, une nouvelle victime supérieure à
tout ce que vous pouvez imaginer. Je
n'ose, moi-même, prononcer son nom.
» C'est notre Dieu qui va vous la nommer.
» Par son ordre sacré je la frapperai, elle
» paroîtra mourir; mais, comme le phé-
» nix, elle renaîtra de sa cendre. Adorez;
» votre Dieu va paroître. » Le peuple
trembloit, dans l'attente du plus frappant
spectacle. Tout-à-coup les nuages s'écartent;
je parois sur mon trône, dans une gloire,
étincelant de pierreries, au milieu de la plus
brillante illumination. Je tenois à la main
une espèce de foudre; & je sens que mon
apparition devoit être extrêmement impo-
sante. « Grand Dieu, s'écria l'imposteur,

» prononcez vous-même ; faites entendre
» votre voix sacrée. Dites quelle est la vic-
» time qu'il faut vous immoler. » Alors il me fit signe, croyant que je n'avois pas compris ce qu'il avoit dit, & que j'aurois la simplicité de répondre *pat-chin* (*moi-même.*) Mais, plus fin que lui, je me hâtai de prononcer à haute voix *tat-chin*, qui vouloit dire *toi-même.*

A ce mot redoutable, le Pontife aussi indigné que surpris, tira violemment le cordon, par le moyen duquel, il serra mon collier douloureux, de manière à m'étrangler ; & j'allois être sa victime. Soudain j'allume, à l'un des cierges qui m'entouroient, mon sceptre rempli d'artifice, & qui parut une véritable foudre. Je le lance sur lui ; il est renversé de terreur, & lâche le cordon. Toute ma niche prend feu en même temps, & les plus intrépides de l'assemblée fondent sur le traître pour l'enchaîner ; le second Talapoin saisit son couteau pour l'immoler, comme victime désignée. Je parois tout en feu. Je suis entouré de fusées, de pétards ou plutôt de foudres qui partent tous en même temps. Je m'élance de mon trône. Tout le peuple épouvanté tombe à la renverse. On s'évanouit, on s'étouffe, on meurt de peur. Jamais je ne parus tant un Dieu. Le Grand Prêtre

est percé de mille coups, par les Talapoins qui, la plupart, sont foulés aux pieds. Je vais me jetter dans les bras de mes compagnons de voyage, qui m'attendoient le sabre à la main. Ils vouloient à toutes forces exterminer tous ces Prêtres imposteurs, & mettre le feu au Temple. J'avois la plus grande peine à les contenir.

Je brûlois de voler vers celle que je croyois ma Julie. Tout-à-coup le feu prend à la demeure des Talapoins. « Ah! m'é-» criai-je à mes compagnons, sauvons ma » Julie. » Je m'élance, je me précipite au travers des flammes. Je risque plus de mille fois de perdre la vie. J'entends la voix d'une femme plaintive, qui pousse des cris au milieu des brasiers. Je pénetre jusqu'à elle; le plafond s'abime sous ses pieds, au moment où je suis prêt à la saisir, pour l'enlever. Je roule moi-même au milieu des débris, parmi lesquels je ne puis trouver la chère victime, que je veux dérober à la mort. Bientôt après, je vois porter, devant moi, le cadavre d'une femme à demi-brûlée. Je détourne les yeux avec horreur. « Mon Dieu! seroit-ce ma Julie, m'é-» criai-je? » Je m'élance; la victime n'étoit pas reconnoissable. Tout venoit enfin d'être abattu, tout ce vaste séjour n'étoit plus qu'un brasier. Je suis entraîné, par mes

compagnons, avec la désespérante idée que ma Julie, au moment où je venois de la retrouver, avoit été brûlée sous mes yeux. Je n'eus pas le bonheur de m'évanouir; je sentis toute l'horreur de cette situation, & je n'ai pas la force de la décrire.

On me fit monter dans une espèce de litière; & je me laissai enlever. L'aspect de ma Julie dévorée par les flammes, faisoit distiller le sang de mon cœur. Ma petite interprête vint, tout en pleurs, se jetter à mes pieds. « On va, dit-elle, me brûler » vive, si vous ne m'emmenez avec vous.» « — Viens, lui répondis-je, ma chère » amie; que ma libératrice ne soit pas ma » victime. » Comme elle vit mon inquiétude sur ma prétendue Julie, elle me jura, peut-être pour me flatter, qu'elle avoit vu deux jeunes Talapoins enlever la Dame captive, & se sauver avec elle. C'étoit, pour moi, un autre genre de peine; mais, dans cette supposition, du moins elle vivoit; elle n'avoit pas péri par une fin si cruelle.

Je cherchai à me consoler par des réflexions encore moins pénibles. « O ma » Julie, m'écriai-je! O mémoire adorée! » Comme tu me persécutes! Où vais-je te » rêver, chère épouse? Comment puis-je » croire que je t'ai vue au Tonquin, parmi » les Talapoins? Comment serois-tu par-

» venue dans un pays si éloigné ? N'y a-t-il » au monde qu'une femme qui porte le » nom de Julie? Ai-je reconnu ton écriture » sur le tissu sanglant que j'ai reçu ? Ai-je » pu bien distinguer tes traits dans le loin- » tain ? Est-ce toi qui as pu t'avouer cou- » pable ; & l'as-tu jamais été, pour faire » un tel aveu ? Ma Julie étoit la pureté » même ; je l'ai perdue, j'ignore com- » ment ; mais elle n'étoit pas coupable. Ce » seroit un crime de le croire sans preuve. » Ma Julie n'a point été la proie des flam- » mes. Je la reverrai ; mon cœur me le » dit, & le ciel me le promet. »

Je me rappellai, d'ailleurs, la lettre de ma belle-sœur, où elle disoit que j'avois fait de tendres extravagances à l'occasion de la mort d'une de ses amies, en m'imaginant que c'étoit Julie. Combien j'avois alors souffert d'une cruelle erreur! Me retrouvant dans une circonstance toute pareille, devois-je donner dans le même égarement ? Ces réflexions adoucirent un peu l'horreur de mon désespoir.

Nous sortîmes tous du Temple, le cimeterre à la main ; & nous fîmes si bonne contenance, que nul n'osa nous attaquer. Nous quittâmes la ville & le pays. Heureusement toute ma fortune étoit en papier ; & les Talapoins m'avoient laissé mon porte-feuille.

Il ne nous arriva rien d'extraordinaire jusqu'au Malabar, où nous arrivâmes au bout d'un mois de marche. Là, nous apprîmes, l'Anglois & moi, que nous étions en guerre l'un contre l'autre. Nous ne nous en étions pas douté. « Laissons nos Rois, » me dit-il, vuider entre eux leurs que- » relles; & continuons d'être amis. » Cependant, il devint bientôt, malgré lui, acteur dans cette malheureuse guerre; & moi je continuai de l'être dans celle d'amour.

On parloit beaucoup, dans l'Inde, des Marates, des Cipayes, d'Hydér-Aly. Les Européens venoient, de l'autre extrémité du monde, répandre leur sang dans ces climats, & y faire couler, en même temps, celui de beaucoup d'autres peuples. Bientôt un Nabab, chassé de ses états par un autre plus puissant que lui, vint nous trouver, avec sa femme, pour implorer notre protection. Le mari réclama, aux pieds de l'Anglois, celle de la grande Bretagne. Il n'en fallut pas davantage pour engager sa femme, à solliciter, auprès de moi, l'appui de la France. « Protégez cette belle, me » dit mon compagnon de voyage, je me » charge de son époux. » Dès-lors l'homme tenant au parti Britannique, & sa femme à celui de la France, il y eut scission

entre les deux conjoints ; & la séparation fut ordonnée par les Magistrats Indiens, au grand regret du mari, & au grand contentement, à ce qu'il parut, de la jeune épouse. Cette belle personne vint donc se remettre entièrement dans mes bras. Je l'y reçus avec tendresse ; & je voulus qu'elle logeât avec moi. Quelle bonté de ma part, & comme elle en a parut reconnoissante !

Je me disposois, pour obliger ma nouvelle Cliente, à me rendre chez les François ; mais les Anglois les avoient déjà chassés de Pondichery, avant toute déclaration de guerre. Zinga, c'étoit ma nouvelle conquête ; car on se doute bien que je vais insinuer qu'elle conçut aussi du goût pour moi ; Zinga, dis-je, étoit plus empressée de vivre avec moi, que d'obtenir, par ma médiation, le rétablissement de son mari, dans le pays dont il étoit Nabab. Elle étoit fille de la fameuse Reine Zinga ; &, d'abord, elle avoit succédé à sa mère ; mais un conquérant barbare l'avoit précipitée du trône, & elle se trouvoit réduite à n'être plus que l'épouse d'un Nabab, qui n'étoit qu'un Souverain subalterne. C'étoit une beauté Asiatique, à laquelle on ne pouvoit refuser de reconnoître des graces piquantes. La tendresse & la majesté sembloient se nuancer dans

ses yeux éblouissans. A peine accomplissoit-elle sa vingtième année. Tout le monde parut enchanté de sa vue. Il n'y eut que ma petite interprête qui ne la goûta pas.

J'eus quelque peine à tenir la balance exacte entre ces deux beautés. Nicette étoit blonde, & Zinga brune. L'une paroissoit plus tendre, l'autre plus imposante. Tout contrastoit entre elles deux; mais, si j'étois un Roi aux yeux de ma nouvelle conquête, je demeurois toujours un Dieu aux regards de sa rivale.

Cependant le Nabab, époux de Zinga, conçut aussi une forte dose de jalousie, assez motivée par le séjour que sa femme faisoit chez moi. Il avoit semblé d'abord approuver cet arrangement, afin que je lui procurasse du secours de la part des François, s'il n'en pouvoit obtenir de la protection des Anglois; mais la réflexion lui avoit suggéré, depuis, que, par cette voie, il n'obtiendroit de l'appui qu'aux dépens de son honneur; &, avant qu'il eût pu obtenir l'un, il crut que l'autre étoit déjà endommagé.

Il avoit vécu quelque temps à Pondichéry. Il s'y étoit instruit dans l'art de l'escrime, & avoit adopté une partie de nos mœurs & de nos préjugés. Il crut qu'il répareroit son honneur, en me donnant la mort, ou en la recévant de moi; & m'en-

voya un cartel. Il n'y eut pas moyen de refuser cette bizarre partie. Je comptois que ce duel n'auroit pas de suites fâcheuses, parce que je me flattois d'être assez supérieur à mon adversaire, pour lui faire voler son épée hors de la main. Mais, pour son malheur, il étoit plus exercé que je ne pensois dans ce talent funeste. Il en vouloit à ma vie. Il m'attaquoit à coups pressés ; & j'avois besoin de toute mon adresse, pour parer les bottes qu'il me portoit. Il avoit, d'ailleurs, une force extraordinaire dans le poignet. J'étois las de parer ; & je sentois que, pour peu que le combat traînât en longueur, j'aurois pu succomber vis-à-vis d'un furieux de cette espèce, que je ne pouvois ménager plus long-temps, sans me mettre en danger. Il me força donc de le presser à mon tour ; & j'eus le malheur de lui porter un coup plus fort que je ne voulois, qui lui traversa le cœur, & l'étendit roide mort.

Je fus très-affligé d'avoir tué un homme, d'autant plus que j'avois donné à celui-ci de justes sujets de plainte ; mais cet infortuné avoit cherché la mort ; & c'étoit bien malgré moi, que je la lui avois donnée. Je prévis que la belle Zinga n'en feroit pas extrêmement mortifiée, car elle ne l'aimoit pas ; & il n'étoit pas aimable en effet.

Je ne ſavois comment me préſenter devant cette jeune veuve, & je ne pouvois me réſoudre à lui déclarer mon crime. Heureuſement, un des eſclaves du mort profita de la circonſtance, pour dépouiller le corps de ſon maître, & ſe ſauver avec la dépouille. On trouva le cadavre enſanglanté. On mit l'aſſaſſinat ſur le compte du voleur; & l'on courut à ſa pourſuite. Je formois des vœux ſecrets, pour qu'il pût s'échapper; car enfin, ſi on l'avoit attrapé, ma conſcience ne m'auroit pas permis de le laiſſer condamner à une mort cruelle, pour un meurtre dont j'étois coupable; &, ſans moi, l'infortuné auroit été fort embarraſſé pour ſe juſtifier; car il ne ſavoit rien de notre combat.

Zinga vint à moi les yeux en larmes. Elle ne m'avoit jamais montré tant d'amour. Elle crut m'apprendre la mort de ſon mari, &, à mon grand étonnement, elle en témoigna un ſombre déſeſpoir. Je ne comprenois rien à cette bizarrerie, qui lui faiſoit, en même temps, aimer à la folie ſon amant, & regretter amèrement ſon époux. Je me reprochois de faire couler ſes pleurs, d'être payé de mon crime par les plus tendres careſſes; & le remords, qui m'avoit toujours été preſque inconnu, vint établir ſes tourmens dans mon cœur déchiré.

J'eus bientôt ſujet de le reſſentir plus douloureuſement. On vint m'apprendre que Zinga, ſuivant l'uſage affreux du pays, avoit réſolu de ſe brûler vivante, ſur le corps de ſon époux. Quand on m'a vu arriver au Malabar, on s'eſt bien douté qu'un homme né, comme moi, pour les aventures, y verroit cette ſingulière & cruelle cérémonie. Cependant, je paſſerois rapidement ſur cet incident, ſi je n'y avois été moi-même acteur.

Il eſt inutile de dire que mes cheveux ſe dreſsèrent ſur mon front, quand j'appris la réſolution de Zinga. Mon horreur redoubla, quand je réfléchis que c'étoit moi qui, pour prix de ſon amour, lui avoit préparé un ſort ſi cruel. Je courus chez cette femme adorable; j'eus beaucoup de peine à parvenir juſqu'à elle. Je me jettai à ſes pieds; je la conjurai de vivre, par tous les motifs que je crus les plus capables de l'émouvoir. Je ne pus rien gagner ſur elle. « Un époux » mort eſt un objet ſacré, me dit-elle. Si » nous lui avons déſobéi, pendant ſa vie, » reſpectons, du moins, ſa dernière vo- » lonté, quand il n'eſt plus. Mon époux » m'a condamné à la mort, puiſqu'en ex- » pirant, il ne m'a pas interdit ce ſacri- » fice. » Je crus alors avoir un moyen victorieux, pour la forcer à renoncer à ſon

dessein ; & j'imaginai que je pouvois, à cette occasion, me permettre un mensonge innocent. « Oui, cruelle, m'écriai-je, vo-» tre mari, en expirant, vous a ordonné » de vivre. » — « Et comment le savez-» vous, me dit-elle? » Alors il me fut impossible de reculer. Je lui avouai mon crime; & je lui racontai l'histoire du combat, en y ajoutant un prétendu ordre que le vaincu m'avoit donné d'interdire, à son épouse, le fatal sacrifice. « Ah! mon ami, » reprit Zinga, après mon récit, que vous » êtes malheureux, sans être coupable! » Vous avez immolé mon époux, & je » ne puis vous reprocher votre victoire. » Vous me donnez aussi la mort, sans que » je puisse vous en faire un crime. Mon » époux est mort pour moi, rien ne peut » plus me détourner d'expirer pour lui; &, » en me l'apprenant, c'est vous qui me » prononcez mon arrêt. »

Je restai consterné aux pieds de ma victime. Elle vit mon désespoir, & la sincérité de mes remords. Elle en eut pitié. Elle passa ses beaux bras autour de mon cou; &, laissant couler ses larmes brûlantes le long de mes joues, elle tâcha de me consoler. Je lui reprochai qu'elle suivoit des préjugés absurdes, auxquels elle s'immoloit. « N'est-» ce pas un de vos préjugés, me dit-elle,

» qui vous a entraîné au combat? Pour-
» quoi condamnez-vous les miens, en res-
» pectant les vôtres ? » Cette réponse me
ferma douloureusement la bouche.

J'allai trouver le Grand Prêtre. J'entendois & je parlois déjà un jargon peu difficile, assez commun dans l'Asie méridionale; &, moitié par gestes, moitié par mon langage, je me faisois entendre. C'étoit ainsi que je conversois avec Zinga. Je priai le Pontife Indien de persuader à la jeune veuve, de ne pas se brûler. Je lui offris toute ma fortune, pour ce service. Il me parut disposé à tout accepter. Heureusement, je n'avois pas, sur moi, mon portefeuille; car je lui aurois donné tout ce que je possédois; & je n'aurois rien gagné. Je vis que l'adroit imposteur cherchoit à me flatter, pour me dépouiller, sans renoncer à la dépouille de Zinga, qu'il vouloit s'approprier en même temps.

Enfin il prit un air plus riant: « Vous
» êtes donc bien effrayé de la brûlure, me
» dit-il. Je vais vous faire voir que ce que
» vous regardez comme un supplice hor-
» rible n'est, pour nous, qu'une minu-
» cie. » A ces mots, il me conduisit dans l'intérieur de son Monastère. J'y vis tout ce que les voyageurs racontent des austérités de ces dévots Banians, austérités qui pa-

roiſſent répugner à la croyance humaine; & qui, pourtant, ſont réelles. Là, des malheureux, à force de tenir les bras élevés, s'étoient procuré l'avantage de les avoir endurcis comme des rameaux d'arbres. D'autres étoient chargés, ſans relâche, de pierres énormes. D'autres étoient aſſis mollement ſur des clous aigus; & m'offroient, pour mon argent, ces clous enſanglantés, qu'ils tiroient de leur chair. Quelques-uns s'allumoient une flamme ſur la tête; & la laiſſoient brûler, juſqu'à ce que je leur euſſe donné l'aumône. Pluſieurs ſe balançoient les pieds en haut, la tête pendante ſur des braſiers. « Vous voyez, me dit le » Bramine, tout ce que nous ſavons ſouf» frir. Les buchers, la mort, ne ſont pour » nous qu'un jeu. Vous autres étrangers, » accoutumés à une Religion plus efféminée, vous ne pouvez comprendre ces » redoutables myſtères. » Je vis en effet que cet homme, ſans entrailles, regardoit le ſupplice d'une femme brûlée vive, comme une bagatelle. D'ailleurs il y voyoit ſon intérêt, puiſque la dépouille de la victime lui étoit remiſe; &, pour l'engager à ſauver ſa proie, il falloit lui propoſer un intérêt plus fort; encore paroiſſoit-il diſpoſé à concilier un gain avec l'autre. Il me promit cependant de parler à la veuve. Je me pré-

ſentai chez elle ; mais il me fallut pluſieurs jours de ſollicitations, avant d'obtenir la faveur d'être admis en ſa préſence.

Enfin je fus introduit devant elle. Je m'attendois à la trouver plongée dans la douleur & dans le deuil. Je la vis en effet immobile, & le viſage enfoncé dans un couſſin. Je ne doutai pas que ſes larmes ne tombaſſent en ſilence. Je me jettai à genoux auprès d'elle, & je l'appellai doucement. Elle ſouleva ſa tête, me regarda, & tout-à-coup éclata de rire. « Comment ? » lui dis-je, avez-vous pris enfin l'heu-» reuſe réſolution de vous dérober au bu-» cher ? » — « Non, s'il vous plaît, me ré-» pondit-elle, vous me verrez m'y jetter ; » &, à ces mots, elle éclata encore plus fort. Je fus confondu de cette diſparate ; je craignis que l'excès de ſes tourmens n'eût altéré ſa raiſon. Je la queſtionnai plus particulièrement ; elle me répondit d'un ton folâtre, mais avec un bon ſens conſommé. Elle étoit réſignée à mourir, & parfaitement calme ſur ſon ſort. Elle ſembloit regarder une mort ſi cruelle, comme un jeu ; & rioit de tout ce qui devoit la faire frémir. Elle m'avoua qu'elle avoit vu le Grand Prêtre, & qu'elle lui devoit le changement ſurvenu dans ſes idées. J'admirai l'aſcendant de ces ſortes de gens, ſur le ſexe foible &

crédule. Je ne concevois pas comment celui-ci avoit pu donner un si singulier courage à Zinga; & lui faire regarder, comme un objet plaisant, ce qui devoit la pénétrer d'horreur.

Cependant on brûla le corps de l'époux, & l'on annonça solemnellement la résolution que sa veuve avoit prise de se brûler. On la para de riches atours. On la promena pendant quinze jours dans toute la ville, avec un orchestre ambulant, mêlé dans son cortège. Tout le peuple s'empressoit de la voir, de jetter, sur elle des fleurs & des essences; & de brûler, en son honneur, l'encens & les parfums. Les mères la proposoient pour modèle à leurs filles. Elle goûtoit le plaisir d'être adorée; mais un bucher redoutable étoit le fond de la perspective.

Enfin le jour du sacrifice arriva. Je tentai un dernier effort pour ramener la victime à la raison; mais il fut inutile. Zinga me témoigna la tendresse la plus vive. « Mon » cher ami, me dit-elle, j'espère que je » vous réunirai avec moi. » Je n'affectai point d'être flatté de cette espérance. Je pris ce propos pour une suite de l'espèce de délire où je la soupçonnois plongée, quand je la voyois continuer de rire, dans une aussi cruelle circonstance. Je la quittai,
sans

sans avoir pu la persuader ; & je cherchai d'autres moyens plus efficaces de la dérober au trépas.

J'avois besoin d'un certain nombre d'hommes déterminés. Je m'adressai à mon Anglois. Il me dit qu'il étoit fâché, comme moi, de voir périr si stupidement une jolie femme : « Mais que voulez-vous faire ? » ajouta-t-il. Nous sommes seuls avec no» tre caravane. Pouvons-nous faire face » contre une nation ? D'ailleurs nos cama» rades, loin d'être disposés à encourir, » pour nous, les plus grands dangers, sont » assez mécontens de ce que nous les re» tenons ici très-long-temps ; & je ne sais » pas trop, en effet, pourquoi nous y res» tons. S'ils daignent nous attendre, c'est » pour avoir le plaisir de voir brûler une » veuve ; & ce n'est pas là, sans doute, » ne disposition pour empêcher ce sacri» fice. »

Désespéré de ne pouvoir trouver de secours de la part de mes compagnons, je m'adressai à des Marates, qui, au nombre de vingt, promirent, pour une somme considérable, d'enlever la victime, dès qu'elle paroîtroit.

Encouragé par cette promesse, je me rendis, avec moins d'inquiétude, au lieu de l'exécution. C'étoit dans une fosse circon-

laire, qu'on avoit allumé le bûcher. Déjà la flamme s'élevoit à plus de douze pieds hors de la terre. Un régiment tout entier entouroit ce lieu redoutable ; & contenoit, avec peine, une foule de peuple innombrable. Mes gens ſe rangèrent, ſans affectation, autour de moi. Nous entendîmes venir, de loin, la fatale proceſſion, accompagnée de toute la muſique du pays. Je ne décris point cette marche douloureuſement impoſante, ces Bonzes, Fakirs, Kalenders qui précédoient la veuve, avec leurs têtes brûlées, leurs poſtérieurs pleins de clous, leurs corps déchiquetés. Je ne peins point le collège des Brames, ni tous les rites qu'ils obſervoient. Je ne peins point, ſur-tout, la victime déjà dépouillée de ſes ornemens, qui devoient être le partage du Grand Prêtre. Je la vis s'avancer au bord du bûcher, pour en faire trois fois le tour, avant de s'y précipiter. Elle paſſa devant moi, & m'adreſſa le regard le plus tendre. Alors je crus voir l'inſtant propice. Soudain je me précipite ſur elle ; l'épée à la main, & je donne le ſignal à mes gens ; mais, au lieu de m'aider, les traîtres fondent ſur moi, pour m'arracher mon amante. Seul contre ces vingt malheureux, contre un régiment, contre tout un peuple, que pouvois-je faire ? On m'arracha l'infortu-

née Zinga, l'on me garrotta, & l'on m'attacha à un poteau, pour me rendre, malgré moi, témoin de son sacrifice.

Alors le Chef des Brames se prosterna devant elle, & lui dit : « Noble Héroïne, » un sacrilège a osé troubler la fonction la » plus auguste qu'impose notre Religion. » Il mérite mille morts; mais, dans un » moment si solemnel, il n'y a point d'hon- » neurs qu'on ne doive vous rendre. Vous » êtes, en cet instant, notre Souveraine. » Ordonnez & disposez de son sort. »

A ces mots, je respirai, sûr que ma grace sortiroit d'une si belle bouche. Zinga m'adressa, en effet, le regard le plus doux. « S'il s'est rendu coupable, dit-elle avec » une grace angélique, c'est pour me sau- » ver. Je ne lui en veux point. Je lui dois » même de la reconnoissance; &, pour » la lui prouver, j'ordonne qu'il partage, » avec moi, la gloire de mon bûcher; » mais que ce soit un honneur, & non pas » un supplice. » Alors elle me sourit tendrement, comme si elle m'eût fait une grace. « Ah! la traîtresse, m'écriai-je avec » une fureur dont elle ne put s'empêcher » de rire. » Je maudis mille fois l'odieuse folie, qui la faisoit rire si mal-à-propos. Je frémis de voir mon sort décidé par une folle. On lui promit qu'on m'accorderoit

les mêmes honneurs qu'à elle ; & qu'on me jetteroit dans son bûcher, avec la même solemnité ; & elle eut l'indignité de paroître contente de cette promesse. Soudain je vis attacher son siège au bout d'une espèce de petite grue qu'on tourna du côté du bûcher, de sorte qu'elle se trouva suspendue au milieu des flammes. Ici cependant je vis échouer toute sa folle gaieté. L'inquiétude & la crainte se peignirent sur son visage pâlissant. On détacha promptement le siège que je vis tomber, avec elle, justement au milieu du feu. Je ne pus m'empêcher de pousser un cri. Alors on jetta, sur elle, des fleurs & des parfums, la musique fit un bruit infernal, joint à celui de toute l'artillerie, dont on fit une décharge générale. J'eus beau prêter l'oreille, je ne pus entendre les cris de la victime. Je la plaignis cependant, quoiqu'elle me jouât un tour si abominable. Je gémis sur ses préjugés ; je détestai les barbares qui les inspiroient ; & bientôt ma compassion se tourna toute entière sur moi-même. Hélas ! il n'y avoit que moi qui plaignisse l'infortuné Merveil. Je voyois, au contraire, tous ces Indiens rire de mon sort. Ils trouvoient plaisant qu'un Européen fût venu, de gaieté de cœur, se faire brûler chez eux.

On me frotta de je ne sais quelle essence; & l'on me revêtit, à mon grand regret, d'un habillement très-comique, & très-beau. On me couronna de fleurs, & l'on me conduisit dans toutes les rues de la ville, au milieu des risées du peuple, des Bonzes & des Fakirs, qui tous, se réjouissoient cordialement du spectacle que j'allois leur donner. On crut pouvoir abréger les cérémonies à mon égard. Dès le lendemain, on résolut de terminer la tragicomédie qui n'avoit rien, pour moi, de comique. On m'ôta mon riche habit, & l'on ne me laissa qu'une robe d'une espèce de toile. Après une procession d'une longueur compétente, nous arrivâmes sur la place fatale, où la flamme s'élevoit aussi haut que la veille. J'étois si bien garrotté, qu'il n'y eut pas moyen de faire la moindre résistance. Je regardai dans la foule, pour voir s'il n'y avoit personne qui plaignît mon sort. Je n'y vis pas une ame qui parût s'intéresser à moi. Je ne sais ce qu'étoit devenu l'Anglois. Je crus entrevoir quelques membres de la caravane, qui se cachoient pour n'être pas apperçus par leur infortuné compagnon de voyage, en faveur duquel ils ne vouloient pas s'exposer. Je vis attacher mon siège au bout de la grue, qui fut tournée & qui s'avança au milieu

des feux. Je recommandai mon ame au Dieu de l'univers. Me voilà suspendu sur le bûcher. On détache mon siège, & je tombe précipité dans les flammes.

Fin du Livre quatrième.

PREMIÈRE SUITE
DE
L'AVENTURIER FRANÇOIS.

LIVRE CINQUIÈME.

JE ne fus pas entièrement privé de la connoissance, mais je perdis la présence d'esprit. Il me sembla que je traversai rapidement la flamme, & que je tombai sur une trape ou bascule qui s'enfonça sous moi. Ma chûte ne fut qu'un éclair. Enfin je me trouvai sur un lit de roses, dans les bras d'une belle Dame. Je regardai, autour de moi, d'un œil qui devoit paroître stupide. J'entrevis un appartement superbe. Mes yeux retombèrent sur celle qui me pressoit dans ses bras; c'étoit Zinga elle-même. Soudain une musique enchanteresse se fit entendre. J'eus lieu de me croire transporté, dans l'autre monde, au séjour des bienheureux. « Que vois-je? Où suis-je, » m'écriai-je? » — « Mon cher étranger, » me répondit Zinga, vous êtes dans mes » bras. » — « Comment, repris-je? Suis-

» je vivant ou mort ? » Et je sentois fort bien que j'étois vivant. « Ah ! Fripponne, » dis-je à Zinga, en l'embrassant, vous » m'avez joué un singulier tour. J'ai été » votre dupe, pour mon profit. J'avois » mal jugé de vous. Daignez me le par- » donner. » Elle me répondit par les plus tendres caresses.

On nous servit un repas délicieux. Je bus un vin flatteur versé par la main de la jeunesse & de la beauté. La volupté paroissoit empreinte dans tout le séjour où je me trouvois, & où je voyois de la magie & de l'enchantement. Nous étions servis par de jeunes beautés qui ne le cédoient qu'à Zinga. Cette chère amante me conduisit, après le repas, dans un jardin qui représentoit un paradis terrestre. Au fond de ce bel asyle, couloit une rivière aussi pure que le crystal, qu'on pouvoit prendre pour le Léthé. On avoit formé, sur la rive, des bains qui invitoient à s'y plonger. Zinga me fit entrer sous un berceau de verdure, qui se miroit dans l'eau transparente. Elle m'y renouvella ses caresses. Je la priai de m'expliquer enfin comment elle se trouvoit dans ce lieu charmant, & comment je m'y trouvois moi-même. Je lui avois déjà fait vingt fois cette question. Elle l'avoit toujours éludée.

« Vous le voyez, me dit-elle enfin, nous » ne sommes pas si dupes que vous vous » l'imaginiez. Il est vrai que j'ai conçu d'a- » bord bien sincèrement, bien niaisement, » le projet de me brûler ; mais le Grand » Prêtre a été plus fin que moi. « Vous » devez avoir de l'argent, m'a-t-il dit ; » nous ne laissons brûler réellement que » les pauvres femmes, qui n'auroient pas » le moyen de subsister, ni, par consé- » quent, de survivre à leur sacrifice. Mais, » pour les belles personnes comme vous, » nous savons les faire passer au milieu » des flammes, sans qu'elles en soient en- » dommagées, pourvu qu'elles soient re- » connoissantes. » Je promis de l'être, & » je tins parole. Il m'en a coûté cher ; mais » peut-on payer trop cher la vie ?

» Cependant, malgré la promesse que » le Grand Prêtre m'avoit fait de me sau- » ver, & quoiqu'il m'en eût expliqué les » moyens, je craignois toujours de passer » à travers les feux. Pour dissiper ma ter- » reur, on me frotta d'une essence ou du » suc d'une plante, qui rend inaccessible à » l'atteinte des flammes ; & l'on me revê- » tit d'une robe d'Amianthe qui est, com- » me vous savez, incombustible. On a » pris, avec vous, les mêmes précautions. » J'ai voulu, mon cher François, vous

» faire partager un sort si doux. J'ai fait
» aussi marché avec le Grand Prêtre, pour
» qu'il vous sauvât comme moi, en parois-
» sant vous immoler. Il m'a promis qu'il
» chercheroit toutes les occasions de vous
» précipiter dans les flammes ; ainsi tout
» étoit concerté. J'avoue que le cœur m'a
» battu bien vivement, quand on m'a sus-
» pendue sur le bûcher ; mais j'ai tombé
» sans ressentir la moindre douleur ; & je
» me suis trouvée, comme vous, sur le lit
» de roses. Je compte que la cérémonie est
» finie. Je vais vous faire voir ce qu'on
» m'avoit montré, pour me rassurer, avant
» l'exécution. »

Nous retournâmes au lieu de ma chûte. A l'aide d'un escalier mobile, nous montâmes ; nous soulevâmes la trape, & nous nous élevâmes au-dessus. La fosse étoit circulaire, mais percée au milieu. Le feu ne régnoit qu'à l'entour, & il étoit contenu par une enceinte de fer-blanc, pareillement circulaire. Le milieu étoit parfaitement libre. On y avoit percé un trou rond ; ce trou étoit fermé par une trape mobile de fer-blanc, qui répétoit la flamme, & paroissoit étinceler. Par le moyen de la grue, on m'avoit suspendu au milieu de la flamme, justement au-dessus de la trape. Mes liens étoient disposés tellement qu'en détachant

mon siège, on les avoit tous déliés. Dans ma chûte, la bascule avoit cédé; &, s'ouvrant sous moi, m'avoit laissé tomber sur le lit de roses, en se refermant sur-le-champ; de sorte que je m'étois vu dans les bras de Zinga, sans pouvoir distinguer comment j'y étois parvenu. Cette belle personne me fit tout voir. Nous ne pûmes rester qu'un moment au-dessus de la trape. Le feu étoit déjà éteint, mais la fosse étoit encore brûlante.

Le Grand Prêtre vint recevoir nos remercîmens. Il fallut, pour le renvoyer content, autre chose que des paroles. Nous passâmes quelques jours dans ce lieu charmant; nous y vîmes toutes les autres veuves riches qu'on avoit sauvées. Elles servoient, comme en tant d'autres lieux, aux plaisirs de nos Seigneurs les Prêtres. Il n'y avoit là que les jeunes femmes. Dès qu'elles étoient parvenues à une certaine maturité, on les licencioit. On les gardoit tant qu'elles conservoient les fleurs de la jeunesse, sous prétexte que, puisqu'elles étoient censées mortes, elles ne devoient pas paroître aux yeux du public. Dès qu'on les trouvoit trop âgées, on leur disoit qu'elles étoient assez changées, pour ne pouvoir plus être reconnues; & elles recevoient, malgré elles, le don de la liberté; mais on les conduisoit

je ne sais où, & elles ne reparoissoient plus.

Ce serrail étoit, en vérité, des mieux composés. C'eût été dommage de laisser brûler tant de jolies personnes. Je ne sais pas ce que les Brames faisoient des laides. Je n'en voyois pas une seule dans ce lieu de délices. Ils les brûloient peut-être impitoyablement, comme les pauvres. J'aurois volontiers resté un mois de plus dans ce petit paradis; j'en serois mieux en état de le décrire; mais les Ministres de Brama & toute la race sacerdotale ne voulurent pas que je partageasse leurs plaisirs. Il fallut donc me résoudre à partir. Zinga voulut me suivre. Elle étoit l'ornement de ce beau séjour. Toute l'engeance sacrée prétendoit, sur elle, droit d'aubaine. Cependant, elle obtint, à force d'argent, la liberté de partir avec moi. On nous donna des conducteurs, pour s'assurer que je quittois le pays. J'envoyai chercher ma petite Nicette qui m'attendoit dans un lieu secret, où je l'avois déposée. En assez peu de temps, nous arrivâmes à Pondichéry. Les Anglois venoient de le détruire, avant qu'on eût entendu parler d'une déclaration de guerre. Un vaisseau Anglois nous conduisit à Madras, où je réalisai mes richesses, qui étoient en papier. Zinga prit maison, jus-

qu'à nouvel ordre. Je lui donnai Nicette pour femme-de-chambre.

Je quittai ces deux belles, sous prétexte d'aller saluer Hyder-Aly, qui me fit l'accueil le plus flatteur, & voulut m'attacher à son service. Ne pouvant y réussir, il m'arrêta, du moins, quelques jours auprès de sa personne. Je vis toutes les qualités qui le rendoient célèbre dans les quatre parties du monde. J'eus occasion de lui raconter quelques-unes de mes aventures, qui parurent l'amuser. L'histoire de mes Gnômes & de ma France Australe, le fit plusieurs fois sourire. « Parbleu! me dit-il, votre » récit me fait penser à une chose qui » pourroit nous être utile. Je sais, de » science certaine, qu'on trouve, à trois » cents lieues d'ici tout au plus, en allant » vers le Sud-Ouest, des peuplades singu- » lières, dont nous pourrions peut-être ti- » rer parti. Quelqu'un m'avoit remis, à ce » sujet, un mémoire qui m'a été dérobé, » avant que j'aie eu le temps de le lire; » mais nous avons ici un Pilote, qui a » voyagé dans ces parages; & qui pour- » roit vous y conduire. Le voyage n'est pas » long; faites-le, pour l'amour de moi; » tâchez de me concilier ces peuples. Ma » reconnoissance sera proportionnée au » service que vous me rendrez. »

probablement, que nous eussions dessein de commettre aucune hostilité. Nous montâmes à bord. Nous sommâmes les Anglois de se rendre. Ils se mirent à rire. Nous tirâmes, sur eux, tous en même temps; chacun abattit son homme. Nous fondîmes sur le reste, la bayonnette au bout du fusil, avec la rapidité de la foudre. Ils étoient plus de soixante hommes. Nos bayonnettes leur en tuèrent encore une vingtaine. Ils furent éblouis, confondus. Leur Capitaine & son Lieutenant étant morts, ils mirent les armes bas; & se rendirent à huit hommes. Nous n'eûmes que deux blessés; mais l'un d'eux mortellement; & c'étoit notre Pilote. Un coup de vent nous poussa loin de la flotte Angloise, qui ne pensoit pas à nous, & ne se doutoit pas qu'une si foible poignée de monde, lui enlevoit un vaisseau.

Nous voguâmes du côté que le Pilote nous indiquoit, pour suivre toujours notre projet; mais, dès le soir même, nous perdîmes cet homme utile; & il nous arriva bientôt un plus grand malheur. Déjà nous étions entrés dans un grand Golfe, au fond duquel nous nous flattions de trouver quelque peuplade. Il survint un orage. La foudre tomba sur notre vaisseau, & y mit le feu. C'est un malheur que nous n'avions pu

éviter; mais auquel il falloit porter remède. Aucun de nous n'épargna ses peines; mais un vent terrible favorisoit l'incendie. Il y avoit, dans le vaisseau, plusieurs barils d'huile. Le feu s'y communiqua. En vain nous voulions jetter la poudre à la mer; il ne nous étoit pas possible d'y arriver, sans traverser la flamme; &, notre poudre se trouvant inaccessible, il étoit indubitable que, bientôt, nous devions sauter. Nous attendîmes, quelque temps, ce moment fatal. Il arrive enfin, le bâtiment saute, & me voilà dans l'air,

Fin du Livre cinquième.

PREMIÈRE SUITE DE L'AVENTURIER FRANÇOIS.

LIVRE SIXIÈME.

J'OUVRIS les yeux, je ne sais après combien de temps. Je me trouvai sur un lit d'algue marine sèche, qui n'avoit point d'odeur, & qui étoit couverte d'une toile jaunâtre. L'appartement me paroissoit de bois; mais je le voyois orné de coquillages & de productions marines, qui faisoient un joli effet. Je me sentois mollement balancé. J'entendois un bruit semblable à celui des flots; mais qui, par sa douceur, s'accordoit avec le balancement dont j'étois bercé, pour me plonger dans je ne sais quel anéantissement voluptueux. Je me sentois le corps un peu douloureux, ce qui pouvoit provenir d'une chûte; mais, d'ailleurs, en assez bon état.

Je fus agréablement surpris de me trouver dans une situation si tranquille. « Où » suis-je, me disois-je ? A la petite ondu- » lation que je ressens, je pourrois me » croire sur mer; mais jamais chambre de » vaisseau n'a été faite comme celle-ci. »

Bientôt une jeune beauté vint me tirer de ma rêverie. C'étoit une douce blonde, aux yeux bleus, ornée d'une parure singulière, dont la mer avoit fait les frais. C'étoient des coquillages, du corail, & autres objets tirés du sein d'Amphitrite. Je croyois voir une Néréide, tant sa beauté pure avoit quelque chose de calme. Ses regards ressembloient aux doux rayons de la lune. « A ! vous voilà ressuscité, me dit-elle ; » le ciel en soit loué. Je vais en faire part » à mes amis, afin qu'ils viennent jouir » du plaisir de vous avoir sauvé. » J'entendis ce que me disoit cette jeune personne ; & je ne savois dans quelle langue elle me parloit. Cependant, à force d'y refléchir, je reconnus de l'analogie entre son joli jargon, & la langue du peuple Gnôme ou Alfondons, dont j'ai parlé ci-devant (1). C'est pour cela, probablement, que je l'entendois ; & cette circonstance m'annonçoit que les Gnômes ne devoient pas être loin, ou que je me trouvois dans une de leurs Colonies.

J'apperçus, auprès du lit, mon scaphandre ; car il s'étoit trouvé, sur mon Cutter, un de ces surtouts de liège ; & je n'avois

---

(1) Voyez dans l'*Aventurier François*, tom. II, livre second, l'Histoire des *Gnômes* ou *Alfondons*.

pas manqué de m'en revêtir, dès que j'avois prévu que nous devions périr. Je n'aurois pas attendu, même, que le navire sautât; & je me serois jetté dans la mer, avant cet accident, si je n'avois pas eu honte d'abandonner, trop tôt, mes braves compagnons. Je vis, du moins, que ce scaphandre avoit dû me sauver la vie, en me soutenant sur l'eau, sans doute, après la chûte qui avoit dû suivre le saut que j'avois fait avec le vaisseau. Je me rappellai d'avoir lu, dans l'histoire des Voyages, qu'un homme avoit survécu à un pareil accident; je ne trouvai donc rien, dans mon aventure, qui sortît des bornes de la nature; & je n'eus pas de peine à me croire vivant.

Bientôt, la jeune personne m'en amena plusieurs autres de différens âges, & des deux sexes, qui me firent amitié, de l'air le plus cordial, & le plus sincère. Il me sembloit que je leur trouvois, à tous, des figures de tritons & de sirènes. Il y avoit là deux hommes qui m'avoient sauvé, & qui portoient aussi des surtouts de liège. Ils me dirent qu'ils avoient entendu, de très-loin, un bruit sourd; & qu'un savant, qui observoit le ciel avec une lunette, avoit cru voir sauter quelque chose en l'air. « Cela nous a donné l'envie, ajouta-t-il, » d'aller voir ce que c'étoit. Nous avons

» trouvé quelques débris flottans, comme » si un vaisseau brisé avoit volé en éclats. » Nous ignorons de quelle manière cela » se peut faire. Nous avons aussi vu des » cadavres dispersés au gré de l'onde ; & » nous avons cherché s'il n'y avoit point » dans ce naufrage, quelque infortuné » respirant encore. Nous n'avons trouvé » que vous qui nous ait offert quelques » signes de vie très-douteux & très-équi- » voques. Nous vous avons enlevé dans » notre nacelle; nous vous avons apporté » sur ce lit ; &, grace au ciel, nous voyons » qu'il ne vous est arrivé aucun mal. »

Je remerciai ces honnêtes gens, le plus affectueusement qu'il me fut possible. Ils parurent sensibles à ma reconnoissance. La nuit régnoit déjà. J'apperçus, en dehors, des lumières, ce qui me fit mettre la tête à la fenêtre. Je fus frappé du spectacle qui s'offrit à mes yeux ; &, pour en mieux jouir, je passai sur un balcon. Je vis une rue fort droite, fort bien alignée & fort longue, ornée, de chaque côté, de maisons qui me paroissoient très jolies, éclairée d'un double cordon de lumières. Mais, au lieu de pavé, je ne vis que de l'eau ; ce qui me présentoit une ville, à-peu-près semblable à Venise ; mais le balancement continuel m'annonçoit que cette ville étoit flottante.

Je jouis quelque temps, sur le balcon, d'un spectacle animé par le passage d'une infinité de gondoles.

Je demandai à mes hôtes où j'étois. Ils sourirent de ma surprise. « Nous vous l'expliquerons demain, me dirent-ils ; il est, » aujourd'hui, question de souper & de nous » coucher. » Nous fûmes servis avec abondance. On chargea notre table de beaucoup de poissons & de quelques légumes, qui avoient un goût de marine. Je trouvois la chère fort agréable; & j'y fis honneur. Après le souper, je fus conduit à mon lit, par la petite Ondule. C'étoit le nom de la jeune personne que j'avois vue la première. Je témoignai combien j'étois enchanté d'elle, de ses parens, de son pays, des soins qu'on daignoit m'accorder. Je lui serrai tendrement la main. J'osai même imprimer légérement mes lèvres sur sa joue virginale. Il me sembla que cette innocente caresse lui fit une douce impression. Ses yeux parurent m'en témoigner de la reconnoissance.

Je dormis du sommeil le plus tranquille; le balancement de l'eau sembloit contribuer à le rendre plus inaltérable. Je ne rêvai que de l'eau, que des scènes aquatiques.

Je m'éveillai, le lendemain, dans le meilleur état. Mon hôte me mena voir la ville. Je distinguai, dans cette première

courſe, de belles rues larges, bien alignées. Il y avoit des trottoirs & même des portiques devant les maiſons. Le milieu étoit de l'eau. Je vis de belles places ornées de jets d'eaux fort curieux; on ne pouvoit marcher que tout autour. Le reſte formoit un grand baſſin. J'apperçus, avec étonnement, un palais de cryſtal. Je remarquai, enfin, que toutes les maiſons étoient couronnées par un jardin ſemblable à celui de M. d'Etienne. Tout ce qui m'environnoit éprouvant un balancement proportionné au mouvement de la mer, je me convainquis que j'étois dans une ville flottante, à-peu-près ſemblable à celles qu'on voit ſur les fleuves de la Chine; mais plus conſidérable. Je la vis entourée de murs aſſez hauts, pour briſer la violence des vents & des flots. Je me promenai ſur l'épaiſſeur de ſes murs, & j'en fis le tour. La ville avoit au moins trois lieues de circonférence. J'apperçus, en dedans & en dehors, d'aſſez grands jardins potagers. Il y avoit même des pâturages & des beſtiaux. Du reſte cette ville étoit bâtie exactement au milieu de la mer. Le ciel, joint à l'eau, encercloit l'horizon tout entier, ſans qu'il y eût la moindre apparence de terre. Une multitude de bateaux de toute eſpèce circuloient dans les rues. Il y avoit, d'ailleurs, une infinité

de gens qui se promenoient dans l'eau, où je les voyois se soutenir sans effort, debout, enfoncés jusqu'à la ceinture. J'étois tenté de croire que ces gens si légers, devoient être d'une nature différente de la nôtre; mais, en examinant bien leur habillement, je m'apperçus qu'ils avoient tous un scaphandre très-bien fait, qui ne déguisoit presque pas leur taille. Ils étoient, d'ailleurs, habillés d'une espèce de tafetas ciré, auquel l'eau ne s'attachoit point; & toujours ils paroissoient prêts à se jetter dans l'eau, & à s'y promener aussi aisément que nous le faisons sur la terre. Je voyois, de tous côtés, des hommes s'enfoncer dans la mer. J'en voyois d'autres qui en sortoient. Ce peuple aquatique se nommoit Océanin. Pour moi, dès le premier jour, j'appellai ces étranges mortels des Ondins; & je leur conserverai ce nom.

Nous retournâmes chez nous très-fatigués. Je voulus faire des questions sur ce singulier séjour. Un Docteur m'interrogea moi-même; &, d'abord, il me demanda comment j'entendois, & je parlois, à-peu-près, la langue du pays. Je lui répondis que j'avois séjourné assez long-temps chez un peuple nommé les Alfondons, qui demeuroit sous la terre, dans une mine d'or; & dont la langue approchoit beaucoup de celle

de ce pays. A ces mots, mes Ondins s'entreregardent en silence, & le Docteur me dit enfin : « Ce que vous nous apprenez, » vous procurera l'avantage d'être initié » dans nos mystères, quand nous vous » connoîtrons mieux. Il faudra que nous » sachions d'où vous venez; & que vous » nous donniez quelques détails sur l'his- » toire de votre vie. En attendant, jouis- » sez de tous les agrémens que nous pour- » rons vous procurer. »

Je me promenai seul l'après-midi. Je montai sur une tour élevée, d'où j'observai toute la ville, qui, regardée à vue d'oiseau, présentoit l'aspect d'un immense jardin, coupé en différens compartimens, par un nombre infini de canaux. La mer l'entouroit, & sembloit la respecter; fort agitée au-dehors, en ce moment, à peine l'étoit-elle dans l'intérieur de la ville.

On se doute bien que j'étois examiné par tout le peuple Ondin. Les regards, qu'on m'adressoit, annonçoient la bienveillance; on paroissoit me goûter. Tout le sexe qu'on aime laissoit transpirer, dans ses yeux, je ne sais quel intérêt tendre & flatteur; &, de mon côté, j'avoue que je trouvois ce sexe charmant. Ce qui m'amusoit singulièrement, c'étoit de voir de jeunes filles sauter dans l'eau, sous mes yeux, d'un air

agaçant, comme pour m'y appeller; & d'autres en sortir, & s'y replonger en souriant.

Le Souverain du pays, qu'on appelle le Joram, je ne sais pourquoi, ayant entendu parler de moi, voulut me voir. Je fus conduit à son Palais, qui étoit de cryſtal. Je crus être admis à la Cour de Neptune. Jamais je n'ai vu de couleurs plus vives que celles des objets, qui ornoient ce beau séjour. C'étoient des coquillages, où la nature avoit prodigué toute sa richesse; & qui, nuancés par les mains de l'art, formoient des tableaux enchanteurs. Il y eut, le soir, un grand bal. Je ne puis exprimer combien le Palais de cryſtal étoit brillant aux lumières. La musique & les danses, tout étoit nouveau pour moi. Je vis, dans l'orcheſtre, beaucoup de conques marines, que ces peuples savoient arranger de manière à rendre des sons doux & modulés. Les danses étoient pédeſtres & manuelles. Les premières ressembloient aux nôtres : les secondes s'exécutoient dans un bassin d'eau douce, où une belle jeunesse, plongée jusqu'à la ceinture, avec des scaphandres, formoit, au son des inſtrumens, des figures agréablement variées.

Je viens de parler d'eau douce au milieu de la mer, il y en avoit en effet des réservoirs & des fontaines; autrement, com-

ment abreuver ce peuple singulier? Les procédés, pour en avoir, étoient assez simples. On avoit formé des pentes pour faire couler l'eau de pluie, & des bassins pour la recevoir. Quand elle manquoit, on savoit dessaler l'eau de la mer, par une méthode à-peu-près semblable à celle qu'a inventée, chez nous, M. Poissonnier; avec cette différence que, comme il faut du feu pour cette opération, & que l'aliment est nécessaire au feu ordinaire, on suppléoit au bois par les rayons du soleil, & par des verres qui les rassembloient. On profitoit du beau temps pour ce travail; & il en faisoit toujours assez, pour qu'on ne manquât jamais d'eau douce.

Les peuples abreuvés, il falloit les nourrir. Ils étoient, en partie, icthiophages. La mer faisoit les frais de plus de la moitié de leur substance; leurs prés artificiels & leurs jardins leur fournissoient quelques bestiaux & quelques légumes; mais ces ressources ne suffisoient pas pour leur procurer toutes les commodités de la vie.

Je consultois beaucoup les Docteurs & le peuple: les premiers se renfermoient dans une obscurité, d'où ils me promettoient toujours de sortir; les seconds avoient la meilleure volonté du monde de me dire tout ce qu'ils savoient; mais ils ne savoient

rien. Avant le ſaut du vaiſſeau, j'avois remarqué l'entrée d'un golfe, qui étoit fort étroite. La mer, où je me trouvois, étoit un grand baſſin, qui ne communiquoit avec le reſte de l'Océan, que par l'étroite entrée dont je viens de parler. J'appris, d'un ſavant, quelques détails que je vais expoſer en abrégé. C'étoit la mer qui avoit fait l'ouverture par laquelle elle étoit entrée dans ce golfe, qui, auparavant, n'étoit qu'une immenſe vallée, un terrein bas, ſur lequel on avoit bâti pluſieurs villes. L'inondation, cauſée par cette irruption de l'Océan, avoit englouti ces villes, qu'on voyoit encore au fond de l'eau, qui n'étoit pas profonde. La ville entière étoit à l'ancre, ou plutôt aux ancres; car on ſent qu'il y en avoit pluſieurs, proportionnées, pour le nombre & la groſſeur, au volume qu'elles devoient contenir. Les heureux mortels, qui s'étoient ſauvés de l'inondation, ſur différentes barques, craignant de nouveaux déluges, crurent ſe ſouſtraire à de pareils dangers, en logeant ſur la ſurface de la mer. Ils bâtirent peu-à-peu cette ville flottante, aſſujettie par des ancres; & défendue par des murailles, contre la violence des vents & des flots.

Les Docteurs ſeuls ſavoient leur origine. Le peuple l'ignoroit entièrement, & ne

ſavoit pas même ce que c'étoit que la terre. Ces braves gens avoient bien entendu parler d'un ſéjour qui étoit au-delà des mers ; mais ce pays n'étoit pour eux, qu'un objet de foi, à-peu-près comme l'autre monde ; & ils ne s'en occupoient pas beaucoup plus, que nous ne nous embarraſſons ſouvent des lieux que nous devons habiter dans l'autre vie.

Je vis plonger, dans l'eau, une caiſſe de verre, remplie d'une douzaine de perſonnes. Je demandai à m'y voir introduit, ce qui me fut accordé. Avec des cordes paſſées dans des anneaux attachés au fond de l'eau, on fit deſcendre la cage. Il s'y trouvoit, comme à un poële, un tuyau qui montoit juſqu'au-deſſus de l'eau ; & par où l'air entroit dans cette chambre ſingulière. Quand nous fûmes au fond de la mer, le ſpectacle me parut très-curieux. Je vis les poiſſons qui nageoient dans l'humide élément. Ils avoient ſoin de s'écarter de notre cage, qui, ſans doute, leur faiſoit peur ; & ils n'y touchoient jamais.

Nous jouîmes quelque temps de ce coup-d'œil amuſant. J'apperçus d'autres perſonnes qui ſe promenoient dans la mer, ſans être enfermées dans une cage de verre. Elles avoient ſeulement une veſſie pleine d'air, à-peu-près ſemblable à une muſette ;

& elles respiroient, à l'aide d'un chalumeau, tandis que d'autres nageoient entre deux eaux. C'étoit un spectacle agréable de voir ainsi les hommes mélangés avec les poissons.

Je ne tardai pas à me procurer le plaisir de la musette, dont je viens de parler. Je fis, de cette manière, une promenade au fond de l'eau, avec la petite Ondule. Nous n'avions qu'une vessie à nous deux, & nous respirions ensemble le même air. Cette promenade me parut délicieuse. J'observai tous les végétaux inconnus qui naissent au fond de la mer, & dont la plupart faisoient notre nourriture, les différentes espèces de coraux & de coquillages, & autres productions marines, toutes les richesses enfin que la nature cache sous les eaux, comme pour faire voir qu'elle n'a pas créé tout pour nous. Je me promenai ensuite dans l'ancienne ville engloutie & non démolie. Elle offroit des beautés singulières, dont on verra peut-être, par la suite, la description dans le recueil de mes œuvres.

Je vis enfin, dans les environs de cette ville, plusieurs cavernes où l'on pouvoit aller respirer, quoiqu'elles fussent sous les eaux. Il y avoit devant la porte, toujours fermée, comme devant celle de nos égli-

ſes ; un tambour où l'on entroit d'abord ; à l'aide d'une pompe, on en faiſoit ſortir toute l'eau qu'on y avoit laiſſé entrer avec ſoi. Après cette précaution, on ouvroit ſans danger la porte de la grotte pour y entrer, & on la refermoit ſur-le-champ. De cette façon, l'eau n'y pénétroit jamais. Celle que nous viſitâmes, étoit charmante. Je ne décrirai point toutes les perles, toutes les cryſtalliſations dont elle étoit ornée ; & que la lumière artificielle faiſoit étinceler de mille couleurs. Nous nous promenâmes dans les détours caverneux ; nous nous reposâmes ſur des lits de mouſſe. Mille oiſeaux faiſoient retentir les voûtes, de leurs chants mélodieux. Là nous trouvions la ſolitude, plus loin nous rencontrions des aſſemblées nombreuſes, qui trouvoient le plaiſir au fond des abîmes de la mer. Il réſultoit, de tous ces ſpectacles nouveaux pour moi, une foule de ſenſations que je ne puis décrire.

Nous retournâmes aſſez tard au logis. Je craignois que les parens de la jeune Ondule ne témoignaſſent du mécontentement. Notre liaiſon devenoit aſſez intime, & devoit les alarmer ; mais je ne m'apperçus pas qu'ils vouluſſent s'en offenſer. Au contraire, ils ſembloient y applaudir. Ils avoient, je crois, deſſein de m'unir à leur fille ; &

de m'attacher, à leur patrie, par ce doux lien. J'ai su, même, depuis, que le Roi ou Joram le leur avoit conseillé. Mais je me proposois bien de saisir l'occasion la plus prochaine que je trouverois de quitter ce pays; & de revoler sur les traces de ma Julie.

Cependant, j'étudiois ce peuple unique dans le monde. Le Docteur, qui m'avoit donné les premières leçons, me trouvant assez instruit, pour m'admettre dans les mystères de sa Religion, me fit descendre au fond des eaux, & me conduisit à son Temple souterrain. Il y en avoit un autre bâti en plein air; mais celui de dessous l'eau renfermoit des particularités, qui le rendoient infiniment plus curieux.

On y entroit par un tambour, comme dans les grottes. Ce sanctuaire des Ondins en étoit aussi une, mais artificielle & régulière. Il avoit été bâti, avant l'inondation, & présentoit à-peu-près la forme de nos Temples; mais les colonnes étoient faites comme les informes appuis des cavernes. Une infinité de crystallisations étoient suspendues aux voûtes; des perles, de la nacre, des coquillages artistement arrangés, & mêlés aux crystaux, ornoient le reste de l'édifice, éclairé par des milliers de lumières de toutes les couleurs, qui, répétées

par les cryſtaux, formoient un jour éblouiſſant. Dans le fond, une nappe d'eau pure tomboit, avec un doux murmure, dans un baſſin qui repréſentoit une conque immenſe. C'étoit-là, comme je le reconnus d'abord, la Divinité qu'on adoroit; elle étoit repréſentée comme une Déeſſe appuyée ſur une urne, d'où tomboit la nappe d'eau.

Bientôt, nous vîmes jouer toutes les eaux du Temple. Des jets d'eaux ſingulièrement beaux, s'élevoient de chaque colonne, ſe croiſoient ſur nos têtes, & formoient une nouvelle voûte. Je voyois des caſcades charmantes, des fontaines variées par l'élancement & la chûte de leurs eaux. J'entendois le retentiſſement de cette onde écumante, & le chant de mille oiſeaux, qui concertoient avec tout ce gazouillement. Toute cette ſcène mobile & animée, colorée par tant de lumières, répétée dans un baſſin immenſe, qui régnoit au milieu du Temple, faiſoit un ſpectacle enchanteur; & l'on reſpiroit, avec délices, une vapeur fraîche, comme une pluie fine qui réſultoit de la chûte de toutes ces eaux.

Tout-à coup un tonnerre épouvantable ſe fit entendre, & gronda ſous les cavernes, il ſurvint une nuit affreuſe, coupée, à tous momens, par de pâles éclairs. On

sentit une chaleur suffocante. A la lueur des éclairs, je vis bouillonner la nappe d'eau, avec tout le bassin qui étoit, auparavant, si calme & si transparent. Il lançoit, de temps en temps, des jets d'eau bouillante, sur les adorateurs tremblans. Une pluie brûlante nous inondoit douloureusement. Au milieu des tonnerres & des éclairs, une voix se fit entendre : « Tremblez, dit-elle,
» pécheurs, vos iniquités ont irrité le
» Dieu des eaux. Pour l'appaiser, remettez-
» vous entre les mains des ses Ministres. »
Tous sont frappés, à ces mots, d'un repentir sincère; & jurent aux Prêtres la plus parfaite obéissance.

En peu de temps, tout le monde se sauva du Temple, & moi comme les autres. Les aspersions d'eau bouillante ne pouvoient me plaire. Mon Docteur me demanda ce que je pensois de leur Religion, & de ce que je venois de voir. Je répondis que l'appareil en étoit imposant; & que, pour en découvrir les ressorts, il falloit être, au moins, initié dans les mystères de la Physique. Il me défia de donner l'explication de ce que je venois de voir. Je me gardai bien de vouloir paroître aussi savant que chez les Gnômes. Je savois, cependant, qu'il avoit été possible aux Prêtres Ondins de faire bouillir leur eau; & que leurs tonnerres &

leurs autres jeux électriques, ne sortoient point des bornes de la nature; mais je répondis au Docteur, que je n'avois jetté, sur leurs mystères, qu'un coup-d'œil respectueux, sans chercher à les approfondir. Le saint Homme parut content de ma soumission; & me dit que, s'il continuoit à me trouver digne de sa confiance, il pourroit me faire entrer plus avant dans ses secrets.

Je racontai, à ma petite Ondule, tout ce que j'avois vu. Jamais elle n'avoit été admise dans le Temple. Elle alloit bientôt s'y voir introduite. On accordoit aux filles cet honneur, dès qu'elles étoient parvenues à l'âge nubile; mais on exigeoit qu'elles subissent une sorte d'initiation, qu'on trouvera plus que suspecte. Cette bizarre cérémonie m'en rappelloit une pareille qui, selon les *Mémoires Turcs*, s'opéroit chez les Moines de Jatab, sous le titre de purification. La différence ne consistoit que dans le nom. C'étoient les Prêtres qui, chez les Ondins, étoient en possession d'initier les jeunes filles; & qui leur donnoient, selon leurs expressions, un avant-goût des joies du paradis. Cet avant-goût me paroissoit devoir être fort sensuel. Il falloit que la jeune personne se rendît, presque nue, dans une grotte, où un Prêtre

l'attendoit pour accomplir les saints mystères.

Ondule se faisoit une fête de ce prétendu beau jour qu'elle attendoit impatiemment. « Après cela, me dit-elle un » jour, avec une crainte naïve, vous me » trouverez peut-être moins indigne de » vous. » Je lui répondis que, selon mes idées, je la trouverois beaucoup plus digne d'un honnête homme, avant la célébration de ces mystères suspects. Tout autre, à ma place, auroit cherché à cueillir une fleur dont il me paroissoit qu'un fourbe devoit s'emparer. La répugnance que j'avois de me trouver, pour ainsi dire, témoin d'un pareil abus, faisoit que je ne voulois pas attendre, dans ce pays, le jour où l'innocente Ondule devoit être si indignement sacrifiée. C'étoit donc un motif de plus, pour moi, de chercher les moyens de m'évader; mais je ne savois comment y réussir. Le Roi avoit envie de me retenir. Je le fuyois le plus que je pouvois, de peur qu'il ne me goûtât plus que je n'aurois voulu.

Cependant plusieurs choses piquoient encore ma curiosité, dans ce pays singulier. Ondule me parloit d'une contrée dont elle n'avoit qu'une idée confuse, où l'on conduisoit non les filles, mais les hommes

initiés. « Là, disoit elle, la terre est dé- » couverte aux regards du soleil, sans que » l'eau inonde sa surface ; & les maisons » sont appuyées sur un terrein solide, où » elles s'élèvent en paix vers le ciel. »

Je conçus que les Prêtres devoient connoître une terre voisine, où, sans doute, ils me conduiroient, s'il me jugeoient digne d'être initié dans leurs mystères. D'ailleurs, quoique l'air, la mer & leurs jardins pussent leur fournir de l'eau, du poisson, des légumes, des oiseaux, un peu de viande, de l'huile de poisson, &c. je voyois, chez eux, une infinité de choses qu'ils devoient tirer de la terre. Je communiquai, à mon Docteur, mes réflexions ; il me parut les approuver, & me fit entendre qu'il falloit solliciter l'aveu du Roi, pour que je fusse initié dans les mystères inconnus aux profanes. Il obtint, en effet, cette permission ; & le jour fut choisi, pour mon initiation.

On distinguoit la grande & la petite initiation. Les filles ne participoient qu'à la seconde ; c'étoit celle par laquelle on les introduisoit dans les mystères de l'amour. L'autre, qu'on m'avoit promise, avoit un but plus relevé. Un homme étoit reçu, par cette voie, Ministre de la Religion. Il y avoit, entre l'une & l'autre, une liaison

indispensable. Il falloit qu'un novice, pour être initié dans les hauts mystères, eût, lui-même, initié une jeune fille dans ceux du genre subalterne. Je n'étois sûrement pas neuf dans les mystères de l'amour; mais ma petite Ondule l'étoit parfaitement; & le jour de son initiation étant arrivé, par un heureux hasard, dans le même temps que la mienne, ce fut moi qu'on chargea de lui rendre un service, qui devoit être délicieux pour moi. Je fus couronné de fleurs, & conduit dans une grotte sacrée, sur un lit de feuilles de roses, où l'on devoit m'amener la Novice. C'étoit mon Docteur qui étoit chargé de faire, à mon égard, la fonction d'introducteur. Quand ce Ministre lubrique vit la belle Ondule, il fut frappé de sa beauté; & le démon de la concupiscence le piqua de son aiguillon. « Malheureux, dit-il en se frappant le front, » je suis un grand sot d'avoir procuré une » si bonne fortune à ce jeune étourneau, » qui nous vient de je ne sais où. Non, » je ne serai pas si bête que de la lui » conduire. »

Ondule savoit qu'elle devoit être initiée par moi, par celui qu'elle honoroit de son affection secrete. Elle se figuroit un plaisir extrême à me devoir ce doux service. Elle s'apperçut de l'agitation du Docteur.

« Comment, dit-elle, mon vénérable » guide, vous ne me conduisez pas...! Qui » vous retient? » — « Mon enfant, lui » répondit-il, une aussi belle personne » que vous ne doit pas être humiliée, au » point de n'avoir qu'un Novice pour ini- » tiateur. Il vous faut un Profès; il vous » faut même un homme élevé aux plus » hautes Dignités du Sacerdoce; &, si je » connoissois quelqu'un plus digne, que » moi, de cet honneur, je vous le nom- » merois. Venez donc avec moi, chère » Ondule. » — « Oh! non, non, s'écria » douloureusement la Novice! Je veux » mon cher Merveil. Lui seul peut me » donner *l'avant-goût des joies du Para- » dis.* » J'entendis cette naïveté; je sortis soudain de ma niche; & je vis ma chère Ondule qui se débattoit contre l'indigne conducteur. Je courus l'arracher de ses bras, & je voulois la mener dans ma grotte; mais plusieurs Frères servans de la Maison passèrent & virent la dispute. « Révérends, » nous dirent-ils, point de violence. Si vous » vous disputez cette belle personne, faites » valoir vos droits. Les Vénérables sont, » dans ce moment même, assemblés au » Chapitre. Allez, chacun, plaider votre » cause devant eux; & nous, pour vous » tranquilliser, nous allons déposer la

» jeune personne dans ce cabinet. » Mon adversaire y consentit ; pour moi, je n'étois pas trop de cet avis. Je craignois qu'il n'eût le crédit de gagner sa cause ; ou que les Frères servans, tandis que nous plaiderions, ne voulussent faire mon ouvrage, & prendre la peine d'initier la Néophite. Un de ces Frères s'apperçut de ma crainte. « Respectable Novice, me dit-il, nous » allons enfermer votre jeune Vierge dans » ce cabinet ; je vous jure qu'il n'y a pas » d'autre clef que celle-ci ; je la prendrai » sur moi ; & je viendrai, avec vous, de- » vant les *Vénérables*. » Il fallut souscrire à cette proposition. Ondule fut enfermée ; le porte-clef nous suivit ; & nous comparûmes devant l'auguste Sénat. Mon adversaire déclama beaucoup contre l'ingratitude d'un homme, qu'il avoit introduit lui-même dans leur sainte Société ; & qui, loin d'être reconnoissant de cette faveur inappréciable, vouloit, pour signaler son entrée dans la Maison, le priver du plaisir d'initier une jeune personne à laquelle il s'intéressoit. Je répondis que j'étois fort reconnoissant de l'inestimable service que m'avoit rendu le Docteur ; mais qu'eux-mêmes avoient daigné m'assigner cette jeune fille pour l'initiation ; qu'il s'étoit chargé de la fonction d'introducteur ; que, par un caprice, qu'on

ne devoit pas encourager, il avoit, sur-le-champ, voulu s'approprier mon rôle; que, dans d'aussi saintes fonctions, il ne falloit pas suivre l'instinct du moment, mais procéder suivant les loix.

On alla bientôt aux voix. Elles furent partagées; & les Juges ordonnèrent, pour se déterminer, que la Novice seroit produite devant eux. On l'amena sur-le-champ. A son aspect tous les Sénateurs parurent prendre feu. Chacun la veut pour soi, chacun la demande à grands cris. Voilà tous les Juges devenus des plaideurs. On proposa différens partis, tels que de l'initier tous l'un après l'autre; ou bien, ce qui étoit le plus honnête, de lui laisser le choix de celui qui devoit lui rendre ce service. La jeune personne eut la finesse d'adresser à chacun de ses Juges, l'un après l'autre, un regard tout-à-fait tendre. Sur ce regard séducteur, chacun se flatta d'être préféré; & le parti de s'en rapporter à son choix fut accepté d'une voix unanime. On lui dit gravement de choisir celui qu'elle voudroit honorer de la préférence. Pour toute réponse, Ondule vola dans mes bras. « Ah! s'écria l'un des plus impétueux, je » ne souffrirai pas cette indignité! » A ces mots, il s'élança pour m'arracher la proie enviée. Tous se précipitent pour se la dis-

puter. Voilà les ignobles coups de poing qui roulent indécemment parmi ces graves personnages. J'enlève la Novice du milieu de la bataille, & je voulois l'introduire dans ma grotte; mais les Frères servans s'y opposoient, en riant à gorge déployée, du combat des *Vénérables*. Enfin, je m'écriai d'une voix tonnante : « Que le premier » des droits, que la force en décide. Je » suis le champion de cette belle ; que » chacun me la vienne disputer à son tour; » elle sera à moi ou à mon vainqueur. »

Ce parti fut accepté; & tous ces majestueux rivaux vinrent, l'un après l'autre, recevoir, de mon poing, des coups assommans. Il n'y en eut pas un qui ne fût honoré, par ma main, de quelque douloureuse apostrophe, & qui ne roulât sur la poussière. Les plus vieux même, qui avoient peine à se soutenir, vinrent acheter, au prix de quelque léger coup qui les étendit sur le pavé, le droit d'aller prouver leur impuissance à la charmante Ondule. Enfin chacun se retira solemnellement avec le nez cassé, les yeux pochés, la machoire démontée. Je demeurai maître du champ de bataille; &, comme Hercule, après avoir vaincu cinquante ennemis, je remportai la plus douce victoire sur une charmante vierge, avec une surabondance, de force,

qui annonçoit que, ſemblable au Héros dont je parle, j'aurois pu remporter preſque autant de triomphes ſur le beau ſexe, que ſur le nôtre. Bref, la chère Ondule fut bien & dûment initiée, & très-contente de l'être. « Ah! mon cher ami, me » diſoit-elle, on avoit bien raiſon de » m'aſſurer que je ſentirois un avant-goût » des joies du Paradis. S'il y a quelque » choſe au-deſſus de ce plaiſir, dans l'autre » monde, il faudra en mourir. » — » Mourir dans l'autre monde, lui répon- » dis-je! Ah! ma chère, alors vous ſerez » immortelle. »

Je reconduiſis, chez elle, ma chère Ondule, qui auroit voulu toujours être initiée. Le lendemain, je redeſcendis dans le Temple, pour l'être moi-même dans les grands myſtères. Je comparus, avec reſpect, devant le Tribunal des Vénérables. Chacun ſiégeoit gravement, le viſage meurtri de contuſions. J'avois, moi-même, le poing très-enflé des coups qu'ils m'avoient forcé de leur donner. Mon Docteur, entr'autres, me paroiſſoit méconnoiſſable. Ses yeux étoient ſi enflés, qu'on ne pouvoit appercevoir ſes prunelles. Je fis, avec une profonde révérence, la demande d'être initié dans les grands myſtères. On me répondit qu'on ne pouvoit rien refuſer à un homme

qui se conduisoit aussi bien que moi. On commença soudain les cérémonies, dont j'épargne le détail à mes Lecteurs. Enfin, après m'avoir fait prononcer le serment d'un silence inviolable, un Docteur, qui me fut donné pour guide, la tête empaquetée, une lumière à la main, me fit descendre dans une cave; & de là, dans un chemin souterrain. Nous montâmes sur une espèce de dromadaire; nous allâmes très-vîte, & nous marchâmes toute la journée sous la terre & la mer. Nous rencontrâmes beaucoup de monde sur la route; il s'y trouve des auberges, & elle est peuplée de bonzes & de mendians.

Ce long corridor souterrain étoit éclairé; mais, à mesure que nous avancions, l'illumination augmentoit. Enfin nous sortîmes du sentier étroit que nous avions parcouru. Nous entrâmes dans un autre chemin bien plus spacieux, & dont la voûte étoit infiniment plus haute. Je vis une espèce de campagne éclairée par une lumière artificielle. Ce pays me rappelloit celui des Gnômes. Après avoir long-temps marché, nous arrivâmes au bord d'un grand fleuve, qui ressembloit parfaitement à celui du pays souterrain que j'avois habité ci-devant. Cependant, comme rien ne ressemble tant à l'eau, que de l'eau, je suspendois mon jugement.

Bientôt j'apperçus, dans le lointain, une foule de lumières. « Voilà la ville des » Gnômes, m'écriai-je; » & la joie se glissa dans mon cœur. Cependant, je craignois toujours de me tromper. Enfin nous parvînmes jusqu'à la ville; & je crus la reconnoître. Il est vrai qu'il me restoit quelques doutes; mais le quartier, par où j'entrois, pouvoit être un de ceux que j'avois le moins fréquentés. D'ailleurs, on y avoit pu faire des changemens depuis mon départ. Il est vrai que l'habillement des hommes que je rencontrois, étoit celui des Gnômes; la langue, que j'entendois parler, étoit celle de ce peuple.

Tout-à-coup je vis passer une longue file de voitures, dont la principale étoit entourée de Gardes-du-corps. Je demandai ce que c'étoit. On me répondit que c'étoit le Prince Héréditaire. Je vis un grand jeune homme que je ne connoissois point. « Est-» ce l'époux de la Princesse Almanzine, » me disois-je? » Enfin je vis, sur une enseigne, une figure qui me ressembloit, avec cette inscription : *Au Prince Merveil.* Alors je n'eus plus de doute. En effet à mesure que j'avançois, je reconnoissois très-bien tous les quartiers, quoiqu'on y eût beaucoup bâti depuis mon départ. Je voyois plusieurs personnes me regarder,

comme des gens qui cherchoient où ils m'avoient vu. J'en reconnoiſſois pluſieurs. Nous arrivâmes au Palais du Roi. Le Docteur, qui me ſervoit de guide, demanda à voir S. M. Nous fûmes introduits en ſa préſence. Le Roi me reconnut du premier coup d'œil; mon conducteur fut fort étonné de le voir s'écrier : « Ah! cher Mer-» veil! » & m'embraſſa de tout ſon cœur. On courut, ſur-le-champ, dire à la Princeſſe Almanzine que j'étois arrivé. Elle quitta ſa toilette; elle arriva toute échevelée, ſe précipita dans mes bras; & les plus tendres careſſes, les larmes de joie, les exclamations paſſionnées ſe ſuivirent rapidement. Je fus attendri d'un ſi touchant accueil. Mon ancienne amante me préſenta une jolie petite fille d'environ ſix à ſept ans, dont elle me dit que j'étois le père, & qui fut enchantée de m'avoir pour papa. J'embraſſai ma chère enfant, avec une joie paternelle. Le Prince, mari d'Almanzine, arriva dans le moment que ſon épouſe m'accabloit des marques de ſa tendreſſe. Il me fit auſſi beaucoup d'amitiés; mais il parut le plus froid de la compagnie.

Mon Docteur, (ce n'étoit pas le même qui m'avoit donné les premières inſtructions) mon Docteur, dis-je, ne comprenoit rien à toute cette ſcène; d'autant plus

que nous parlions François devant lui. Il avoit compté me faire voir des choses bien étonnantes pour moi ; & il s'appercevoit que je connoissois le pays mieux que lui. On lui fit, cependant, politesse ; & on le remercia beaucoup de m'avoir amené. « A » ce que je vois, me dit le Roi, vous êtes » initié chez les Océanins. L'initiation » consiste à conduire le Néophite dans le » pays d'où la ville aquatique tire sa sub- » sistance. Nous avons fait alliance avec ce » peuple singulier ; il nous fournit diffé- » rentes productions marines ; nous lui » donnons, en échange, de l'or avec le- » quel il va, dans d'autres pays, acheter » ce qui lui est nécessaire. Il est, d'ailleurs, » notre courtier, par l'avantage qu'il a » d'être marin. » Je fus charmé d'apprendre l'alliance des Gnômes avec les Ondins.

Nous dinâmes tous ensemble fort gaîment. L'après-midi, j'allai, avec le Roi, visiter toute la ville. On y avoit fait des travaux immenses, depuis mon départ. Les arts, que j'avois enseignés, avoient fructifié sans peine, & produit des chefs-d'œuvre dans tous les genres. La Nation enchantée ne prononçoit mon nom qu'avec une certaine vénération. Sa reconnoissance s'étoit sur-tout manifestée depuis mon départ. On me regardoit comme un

mort, sur la tombe duquel l'envie s'éteint; & qu'on honore d'autant plus volontiers, qu'il n'est plus à même de sentir les hommages qu'on lui rend.

Notre souper que je trouvai délicieux, fut suivi d'un bal paré, où la principale Noblesse fut invitée. Je reconnus les plus charmantes personnes de ce pays; & j'en fus accueilli de la manière la plus gracieuse. J'apperçus du premier coup-d'œil, ma chère Tatonille, qui étoit née dans le purgatoire des Gnômes, chez le peuple que j'ai nommé *Taupe*. On se rappellera peut-être que j'introduisis cette belle enfant, dans les régions de la lumière; & qu'ainsi je lui donnai, en quelque sorte, la vue. Elle s'étoit accoutumée à ce présent. Elle me reconnut, vola dans mes bras; & me témoigna la plus vive tendresse. Elle étoit mariée; mais son époux, qui étoit présent, ne put désapprouver un transport si légitime.

Un grouppe d'enfans très-jolis vint, en dansant, me lier d'une guirlande de fleurs; & me poser une couronne sur la tête. Le Roi me dit à l'oreille qu'ils étoient tous mes enfans; que c'étoient les fruits de mes amours dans les Champs-Elysées. J'embrassai, avec une douce émotion, ces chères images de moi-même. Il y eut, dans la ville,

ville, une illumination extraordinaire, qui dura toute la nuit. Le peuple, instruit de mon arrivée, me témoigna sa joie & son amour, par les transports les plus vifs. Voltaire n'en a pas excité de plus bruyans au sein de notre Capitale.

Je fus aussi attendri qu'enchanté d'un pareil accueil. Le lendemain, le Roi me conduisit, avec sa fille & son gendre, dans les Champs-Elysées. On y étoit prévenu de mon arrivée. Toutes les Beautés étoient sous les armes, & m'offrirent un spectacle enchanteur. Elles célébrèrent, à l'envi, mon apparition en ces lieux, par les fêtes les plus brillantes, qui doublèrent les charmes de ce beau séjour. Toutes briguèrent ma conquête ; &, selon les usages de ce pays, je ne pus me dispenser de choisir, pour chaque nuit, une compagne. Nous passâmes, dans cet état, six jours délicieux. Dans un petit comité secret, le Roi & sa fille me firent raconter toutes les aventures qui m'étoient arrivées depuis que je les avois quittés. La tendre Almanzine donna des larmes à la mort de ma Reine Ninon V. Cette partie de mon histoire étoit parvenue jusqu'à elle. On me renouvella, à cette occasion, les reproches qu'on m'avoit faits dès mon arrivée, d'avoir si cruellement abandonné les Gnômes, quand

j'étois leur ambassadeur. On m'apprit que ma fille, Ninon VI, occupoit toujours le trône de la France Australe; ce qui me combla d'une véritable joie.

Je passai encore une quinzaine fort agréable dans ce charmant pays; mais je commençois à concevoir de l'inquiétude. Le peuple demandoit qu'on me retînt; le Roi paroissoit tenté de céder à ses instances. Peut-être les excitoit-il en secret. Il cherchoit à me prouver que c'étoit le meilleur parti que je pusse prendre. Mon Docteur, las de me voir rester si long-temps chez les Gnômes, étoit retourné dans son pays. L'envie de partir, & le desir de retrouver Julie, me tourmentoient jour & nuit. L'ennui m'assailloit au milieu des fêtes qu'on célébroit encore pour moi. Je me dérobois à toute la Cour, pour m'égarer seul, & m'enfoncer dans des promenades solitaires. J'y goûtois des charmes singuliers; & j'étois comme Ulysse qui brûloit de s'échapper de l'isle de Calypso.

Fin du Livre sixième.

PREMIÈRE SUITE

DE

L'AVENTURIER FRANÇOIS.

LIVRE SEPTIÈME.

Un jour, j'apperçus, dans un endroit écarté, un grand escalier tournant, fait depuis mon départ; & soigneusement gardé. Je fus curieux d'y monter. A mon approche, les Gardes se rangèrent en haie, & me laissèrent passer. Je montai presque aussi haut que les tours de Notre-Dame de Paris. Au sommet, je vis d'autres Gardes qui me laissèrent aussi passer; & je me trouvai dans une campagne très-riante. Je fus agréablement surpris. Je cherchois à deviner à qui appartenoit ce pays, qui me paroissoit bien cultivé. Il me sembloit que la France Australe n'étoit pas de ce côté-là. D'ailleurs, je ne croyois pas qu'elle approchât si près du souterrain des Gnômes. Je questionnai des Paysans, qui parloient une langue assez semblable à celle des Alfon-

dons. Ils ne se cachèrent pas pour rire de mes questions ; & me tournèrent le dos.

Je ne craignis pas de m'engager dans la grande route. Je m'applaudissois d'être échappé du pays des Gnômes ; je regrettai seulement de ne leur avoir pas fait mes adieux. J'apperçus, bientôt, une ville dans le lointain. Je me flattai d'y arriver dans la soirée. Là, des envoyés du Roi que j'avois quitté, vinrent me rejoindre, & m'engager à retourner à sa Cour. Je leur dis que je ne pouvois le faire sur-le-champ, leur témoignant d'ailleurs le tendre attachement que je conserverois, toute ma vie, pour S. M. & son auguste Famille. Sur mon refus, ils me quittèrent pour retourner chez eux ; & un courier se détacha pour prendre, sur moi, les devants ; &, sans doute, m'annoncer dans le pays où il devoit me précéder.

J'arrivai dans la ville, avant que le jour fût entièrement fini. J'appris qu'elle se nommoit *Merveil*, & j'y vis ma statue équestre. Je ne doutai plus que je ne fusse dans les Etats de ma fille. D'ailleurs, on commençoit à parler François dans cette Contrée. La Ville étoit neuve & bien bâtie. Je reconnus, à l'Hôtel-de-Ville, mon portrait, celui de feu la Reine, mon épouse ; & celui de ma fille, placé sous un dais. J'ai

vois quelque monnoie Gnôme, qu'heureusement on vouloit bien recevoir dans les auberges; & qui me soutint, pendant plus de cinquante lieues de chemin; mais enfin, elle me manqua trop tôt, & je ne savois plus comment poursuivre ma route, ni comment subsister. Ce qui me rassuroit, c'est que je commençois à être connu. J'entendois crier *vive Merveil;* mais il n'y avoit encore que le peuple qui me rendît cet honneur. Je voyois, dans toutes les villes, mon portait, avec cette inscription : *Viro immortali* (à l'homme immortel) & cet homme immortel étoit menacé de mourir d'inanition.

Enfin une ville envoya, au-devant de moi, des députés; & j'y fis mon entrée au bruit du canon. Ces marques de respect me prouvèrent que j'avois été annoncé par le courier qui avoit pris les devants. Au sortir de cette ville, des voitures de la Cour vinrent me prendre, & des Gardes-du-Corps, m'accompagner. J'entendois tirer le canon dans les villes où je passois; & j'y étois complimenté solemnellement. Je voyois, sur les grands chemins, l'affluence d'un peuple innombrable. Les premiers de l'Etat venoient au-devant de moi, & se joignoient à mon cortège. Enfin j'apperçus, dans le lointain, les tours de Paris-neuf.

Tout le peuple accouroit ſur mon paſſage. J'entendois déjà le bruit du canon. Bientôt je vis venir, à toutes brides, une foule de voitures; j'apperçus des Gardes-du-corps; j'entendis crier *vive la Reine ;* & je la vis enfin paroître. C'étoit ma chère fille qui venoit rendre hommage à ſon père. A mon aſpect, elle ſe hâta de deſcendre de voiture; j'en fis autant de mon côté. La Reine approcha de moi, & mit un genou à terre. Je la relevai, & je l'embraſſai tendrement. Elle étoit le vivant portrait de ma chère Ninon V. Je ne pus m'empêcher de verſer quelques larmes, moitié de joie, moitié de triſteſſe, en me rappellant la mère, & en embraſſant la fille.

La Reine me balbutia un compliment, qu'on lui avoit fait apprendre par cœur, où elle me diſoit, en ſubſtance : « Je ſuis » pénétrée de joie & de reconnoiſſance de » voir l'auguſte auteur de mes jours. Je » ſupplie V. M. de me pardonner, ſi je » ne vous fais pas une réception plus di» gne de vous, & plus au gré de mes » vœux. J'ai ſu votre arrivée trop tard, » pour faire tous les préparatifs que j'au» rois deſirés. » Les yeux & le cœur de ma chère enfant m'en dirent mille fois plus que cette éloquence d'emprunt. Je l'embraſſai avec une ſatisfaction inexprimable.

Nous remontâmes ensemble en voiture; & nous prîmes, à petits pas, le chemin de la ville, au milieu des *vive Merveil*, *vive la Reine*. Je ne pouvois m'empêcher de sourire, en me rappellant ma première entrée dans Paris-neuf, & la comparant à celle-ci. Les Magistrats vinrent au-devant de nous, me présentèrent les clefs de la ville; & me complimentèrent. J'entrai dans la Capitale au bruit de toute l'Artillerie, au son de toutes les cloches. Nous descendîmes au Palais des Tuileries. Je me hâtai de me rendre dans une église voisine, où le tombeau de ma chère Ninon la rappelloit sans cesse à l'esprit de son peuple. Je me jettai à genoux sur cette précieuse tombe. J'invoquai l'ombre vénérée de ma touchante épouse. Je baisai la pierre froide dont j'avois fait couvrir son corps; & la statue d'albâtre qui représentoit cet objet adoré. Je goûtai je ne sais quelles délices, dans cette contemplation mélancolique. Bientôt, j'en fus retiré par les cris de joie de mon peuple. Je parus sur un balcon. Je fus salué avec transport, par la multitude enivrée de joie, au milieu des illuminations & des réjouissances publiques.

Je retournai auprès de la Reine, ma fille, que je pris sur mes genoux. Je ne puis me lasser de répéter qu'elle étoit charmante.

Ses caresses enfantines avoient la plus forte expression ; elles portoient la joie & l'oubli de mes maux, jusqu'au fond de mon ame.

Le Régent, que j'avois établi moi-même, & qu'on n'avoit pu déposséder, vint m'offrir de me remettre les rênes de l'Etat. Je les refusai, en lui disant : « Je ne » suis venu dans ce pays-ci, que par un » heureux hasard. Je ne prétends pas y » rester. Je n'y ai aucun droit. Je n'y veux » aucun pouvoir. Si j'en avois quelqu'un, » je ne m'en servirois, que pour vous » donner l'emploi que vous m'offrez, ou » pour vous obliger de le conserver. » Il y consentit.

« Qu'exigez-vous, me dit-il, qu'on » fasse à l'égard de ces Grands odieux, qui » nous avoient privés de vous, d'une ma- » nière si indigne ? Depuis votre départ, » j'ai su, à force de vigilance, les empê- » cher de bouleverser l'Etat ; mais ils tien- » nent aux plus grandes familles ; & je n'ai » pu sévir contre eux, comme ils le méri- » toient. Ces coquins, privés de la force, » & réduits à la ruse, commettent encore » de grands désordres. Ils cherchent à se » concilier l'amour & l'estime du peuple ; » & ils y sont parvenus, par un plaisant » moyen. Ils ont formé, ensemble, une

» communauté de prétendus Hermites.
» Ils vivent réunis dans une régularité ap-
» parente; & nous demandent même des
» réglemens approuvés par l'Etat; afin de
» former un corps autorisé, & de donner,
» à leurs désordres, la sanction des loix.
» Tout le peuple est pour eux; & qui sait
» à quels excès ils pourront se porter par
» la suite? »

Je répondis au Régent: « Qu'on leur ac-
» corde des réglemens; qu'on les soumette
» à la clôture; qu'on mette à leur porte
» une garde imposante, composée de Gar-
» des-du-corps mêmes, pour les veiller &
» les contenir, en paroissant les honorer;
» qu'on leur fournisse abondamment leur
» subsistance; que le peuple tranquille sur
» leur compte, & les croyant hautement
» protégés, n'ait plus, avec eux, aucune
» communication; sur-tout qu'ils ne puis-
» sent plus recevoir de Novices; & qu'ils
» meurent tranquilles malgré eux, après
» avoir rempli chacun leur carrière. » Le
Régent me promit que mon arrêt seroit
exécuté de tout point; & il me tint parole.

Il me rendit compte de son administra-
tion. Depuis qu'il étoit chargé du poids de
l'Etat, il s'étoit conduit avec une sagesse
consommée. Je ne pus que le remercier,
& m'applaudir de mon choix. Il me parla

de l'alliance qui ſubſiſtoit entre la France Auſtrale, & les Gnômes ou Alfondons, alliance que j'approuvai beaucoup. A cette occaſion, je deſirai qu'il envoyât une ambaſſade au Roi de ce pays, pour le complimenter, au nom de la Reine ma fille, & au mien; & le remercier de l'accueil dont il m'avoit honoré, le priant de m'excuſer pour avoir profité du haſard, qui m'avoit dérobé à ſon amitié. L'Ambaſſadeur fut nommé ſur-le-champ. Je choiſis moi-même les préſens qu'il devoit offrir; & il partit dès le lendemain.

Le Régent me parla auſſi d'une alliance avec ſes Océanins, que j'ai nommés ci-deſſus les Ondins. Je le priai d'envoyer auſſi un Ambaſſadeur à leur Joram, pour le remercier, en mon nom; & le prier d'expédier promptement un vaiſſeau qui me mît à même d'accélérer mon départ. Cet article fut encore exécuté ſur-le-champ.

Le précieux Adminiſtrateur me conduiſit dans les atteliers de pluſieurs manufactures, qu'on devoit à ſes ſoins. En parcourant avec lui le Royaume, je voyois des campagnes admirablement cultivées, des villes d'une majeſtueuſe beauté, des châteaux d'une architecture noble & impoſante, par-tout des établiſſemens qui devoient immortaliſer leur Auteur; & qu'on

s'étoit obstiné à m'attribuer, parce que j'étois absent, pour en dérober la gloire au Ministre présent qui les avoit fondés.

Je m'appliquai à faire sentir à ma fille, autant qu'il étoit possible, dans une si tendre jeunesse, toutes les obligations qu'elle avoit à ce grand homme. Elle lui faisoit des caresses enfantines comme à moi-même. C'est tout ce qu'elle pouvoit, pour le moment; & il y paroissoit sensible.

Je fis publier, malgré lui, un écrit, où je détaillai toutes les obligations que lui avoit le Royaume; & j'appris, ainsi, au public mille choses dont il ne se doutoit pas.

Je ne voulus point m'entourer du faste de la grandeur, ni porter aucune marque de dignité; je marchois sans cortège, seul même; &, la plupart du temps, à pied.

Un jour, dans une de mes promenades solitaires, je rencontrai un homme qui paroissoit desirer de m'aborder. Je le reconnus pour un Chirurgien que j'estimois beaucoup ci-devant. Je l'embrassai de tout mon cœur; & il me parut extrêmement sensible à cette marque d'amitié. « Je voudrois bien, me » dit-il, faire voir à V. M. une personne » qu'Elle sera sûrement charmée d'em- » brasser. Agréez-vous que j'aille lui de- » mander la permission de vous conduire » chez elle, sans lui dire précisément qui

» vous êtes ? » Je lui répondis que, sans chercher à en savoir plus long qu'il ne vouloit m'en dire, je m'en rapportois à lui, & serois reconnoissant du plaisir qu'il vouloit me faire.

Le lendemain, le Chirurgien vint me dire qu'il avoit obtenu la permission ; ou plutôt qu'il étoit chargé, pour moi, de la plus tendre invitation, quoiqu'il n'eût pas dit, à la personne, qui j'étois. « Ainsi V. M. » poursuivit-il, veut-Elle me donner un » jour pour faire ce petit voyage ? » — » Faisons le tout-à-l'heure, lui répondis-» je. » Nous partîmes en effet dès le jour même. Mon conducteur exigea que je fusse sans suite. Nous tirâmes les glaces & les stores ; & nous fîmes une route de cinq ou six lieues. Au bout de cette course, nous entrâmes, par une petite porte, cachée derrière des buissons, dans une petite maison qui avoit la plus simple apparence, & qui ne laissoit rien soupçonner de curieux. Nous la traversâmes, sans nous y arrêter. Le Chirurgien m'introduisit dans une espèce de parc, me demanda la permission d'aller voir quelques malades, me promit de me rejoindre bientôt, & me laissa seul.

Je n'en fus pas fâché. Le lieu m'offroit un aspect un peu mélancolique, mais agréable. Je voyois de tous côtés, des tombeaux,

des grottes profondes & fraîches, des statues qui paroissoient gémir, de grands arbres d'une verdure sombre ressemblans à des cyprès. A droite & à gauche, des ruisseaux couloient avec un doux murmure, sous des antres mousseux. Des débris, des ruines, des cascades imitant les torrens, tout offroit l'image d'une désolation qui avoit ses charmes.

J'apperçus de jeunes Beautés en demi-deuil, c'est-à-dire, avec des robes blanches, & des garnitures noires. Je ne sais quoi de noble & de mélancolique transpiroit sur leurs jolies physionomies. A mon approche, elles s'éloignèrent, en affectant de ne pas me regarder. J'en entendis une chanter une romance, en s'accompagnant d'un théorbe. Je n'ai jamais entendu rien de plus touchant. Une grande Dame, qui paroissoit leur maîtresse, & vis-à-vis de laquelle toutes se tenoient à une distance respectueuse, avoit le visage plongé dans un coussin; & sembloit se livrer à une profonde rêverie. Le respect fit que je m'éloignai, & m'enfonçai dans une allée solitaire, où je rêvai de mon côté. Quelque temps après, j'apperçus, dans une allée de traverse, une grande Dame habillée de blanc, avec quelques ornemens de deuil. Je crus reconnoître que ce devoit être la

Dame que je venois de voir le visage caché dans un coussin. Elle paroissoit toujours méditer profondément ; &, quoiqu'en marchant, elle avoit les yeux presque fermés.

Malgré mon respect, je me sentis entraîné vers elle. Je la vis bientôt de près ; je poussai un cri, elle leva les yeux, m'observa, poussa un cri elle-même ; & nous restâmes tremblans vis-à-vis l'un de l'autre. Enfin je me précipitai dans ses bras, elle tomba dans les miens. Nous nous reconnoissions mutuellement. C'étoit Ninon V. C'étoit la Reine, ci-devant mon épouse. Elle me croyoit mort ; je la croyois au tombeau. Nous étions, aux yeux l'un de l'autre, des ombres, des mânes sortis du séjour des morts. Quels embrassemens ? quelle tendresse ! quelle réunion ! quelle éloquence dans nos regards, nos soupirs, nos accens entrecoupés ! Je n'entreprends point de décrire une pareille scène. Ceux qui ont un cœur la sentiront.

Alors le Chirurgien nous rejoignit. « C'est donc là, lui dit Ninon, la personne que vous m'aviez fait annoncer que vous m'ameneriez ! » — Ah ! » mon bienfaiteur, mon sauveur, dis-je » au secourable mortel ! Est-ce vous qui » avez rendu la vie à ma Souveraine ? » » — Oui, s'écria Ninon, c'est par lui que

» je vis. » Nous restâmes embrassés tous les trois; & nous versâmes de douces larmes.

Les jeunes Beautés de la suite de la Reine nous entouroient; & paroissoient abîmées dans une heureuse extase. Mon épouse nous conduisit à son château, dont les ornemens, comme ceux de ses jardins, inspiroient une tendre mélancolie.

Là nous recommençâmes nos touchantes étreintes. Ninon, les lèvres tremblantes, se levoit à tous momens, & m'embrassoit, comme pour s'assurer que je vivois. Jamais elle n'avoit été si belle. La nature la couronnoit de toutes les graces de la beauté épanouie & perfectionnée. Je me rappellois chacune des scènes qui s'étoient passées entre nous, tout ce qui me l'avoit rendue chère; & je l'embrassois à mon tour, avec une tendresse inexprimable.

Nous soupâmes gaîment. Après le repas, ma Ninon daigna chanter elle-même, en s'accompagnant, une romance relative à nos amours, où j'étois célébré comme un héros. Son chant me fit fondre en larmes; mais quelle volupté dans nos larmes! Nous parlâmes de notre chère fille. Son portrait & sa statue enfantine étoient devant nos regards. Nous les embrassions tour-à-tour. Les yeux de ma Reine étinceloient d'amour, dès qu'on lui parloit de sa fille.

Enfin je voulus décidément savoir comment ma chère Ninon avoit été rendue à la vie. Elle tourna ses beaux yeux vers l'Esculape son libérateur ; & le pria de m'expliquer lui-même comment il lui avoit rendu un si grand service. Il y consentit, & s'exprima en ces termes :

« Je fus chargé, dit-il, d'embaumer le » corps de notre auguste Reine. Je crois » pouvoir dire, sans l'offenser, que je » ressentois, pour elle, ce mélange de tendresse & de respect que la beauté, jointe » à un si haut rang, ne peut manquer » d'inspirer. J'avois le cœur serré de la » douleur que me causoit une mort si » cruelle ; & je cherchois à me persuader » qu'une si chère personne vivoit encore. « Non, me disois-je, elle ne peut être » morte. On l'a trop affoiblie par des saignées & par des diètes. On a tari le suc » vital ; mais les organes doivent être » sains. Faites-y circuler de nouvelles liqueurs ; & vous rétablissez la vie. »

« Quand on m'eut apporté le cadavre, » pour l'embaumer, je me confirmai dans » cette agréable idée. Je vis un corps où » la mort avoit respecté la beauté ; pas » d'autre altération que celle qui venoit » du tarissement du sang. D'ailleurs, toutes les formes dans l'état de perfection.

» Quand mon élève me présenta l'acier
» meurtrier pour ouvrir ce beau corps,
» je me serois cru un sacrilège, si j'eusse
» approché l'instrument mortel, de cet
» objet sacré. » Non, m'écriai-je encore;
» non elle n'est pas morte. Attendons que
» le temps indique le trépas, en laissant
» pénétrer la putréfaction dans une por-
» tion de matière qu'elle devoit à jamais
» respecter. » Je ne touchai donc pas au
» corps précieux; je me contentai de l'en-
» tourer de bandelettes, & d'un appareil
» qui pût faire croire que je l'avois em-
» baumé. Je le remis en cet état; & l'on
» célébra les obsèques. La Reine fut dé-
» posée dans la sépulture des Souveraines.
» J'obtins, du Sacristain, la permission d'y
» descendre tous les jours. Je fis des fumi-
» gations, & j'employai obstinément tous
» les moyens dont on se sert, tous les
» jours, pour ranimer les noyés & les as-
» phixiés. Je commençois à désespérer du
» succès, quand, au bout de huit jours,
» je crus sentir un battement de cœur
» presque insensible. Le corps, d'ailleurs,
» ne se déformoit point; & il me paroiss-
» soit, de quelques degrés, moins froid
» qu'un cadavre. Deux jours après, la
» Reine poussa un soupir; & je tressaillis
» de joie. Le battement du cœur & du

» pouls ne fut plus équivoque. La chaleur » revint sensiblement ; & même la cou- » leur. Je vins à bout de faire prendre » quelque chose à la chère morte, qui » n'étoit plus que malade. Au bout de » trois jours, elle rouvrit les yeux ; elle » les rouloit d'abord d'un air peu animé ; » & elle passa encore plusieurs jours, sans » reprendre entièrement la connoissance.

» Enfin elle se reconnut ; je vis de la » stupeur, & une vague inquiétude se » peindre dans ses yeux. « Où suis-je, » dit-elle d'une voix foible ? » Je n'avois » encore pu obtenir qu'on la laissât sortir » du tombeau. Elle apperçut sa demeure » sépulcrale, & parut en frémir ; mais » elle me reconnut, & son horreur s'adou- » cit. Je lui racontai les motifs qui m'a- » voient empêché de l'embaumer, & les » procédés par lesquels j'avois eu le bon- » heur de la ranimer. Elle daigna me re- » mercier, avec la tendresse que vous lui » connoissez. Elle me demanda, vive- » ment, des nouvelles de son époux & de » sa fille. Je lui répondis que son époux, » inconsolable de sa mort, avoit, sur-le- » champ, fait proclamer sa fille Reine, » & abdiqué le titre de Roi, se contentant » de celui de Régent ; qu'il avoit, ainsi, » rétabli l'ancienne constitution du royau-

» me ; que, d'ailleurs, il travailloit à
» former un code de loix. Elle bénit le
» ciel, de ces heureuſes nouvelles. Je lui
» demandai ſi elle approuvoit que j'allaſſe
» trouver le Régent, pour lui apprendre
» qu'elle reſpiroit encore. « Parlez-moi
» ſans détour, me répondit-elle, êtes-
» vous ſûr de me rétablir entièrement ? »
» Je lui dis que, malheureuſement, je ne
» pouvois rien aſſurer d'ici à quelque
» temps. « Attendez donc, reprit-elle,
» que vous ayez quelque certitude, afin
» de ne pas vous expoſer à troubler mon
» mari, & tout l'Etat, par une fauſſe
» nouvelle. Tâchez ſeulement de me faire
» ſortir de ce lugubre aſyle. » Cela étoit
» difficile. Le Gardien des tombeaux n'é-
» toit pas traitable ; mais, heureuſement
» pour nous, il fut attaqué d'une maladie
» mortelle. Dès qu'il ne veilla plus, il
» me fut aiſé de ſubſtituer, à la Reine,
» un cadavre de femme morte à l'Hôtel-
» Dieu ; & d'enlever, chez moi, S. M.
» reſſuſcitée. Là, j'eus le moyen de la ſoi-
» gner avec tout le zèle que je lui devois ;
» & bientôt je pus acquérir aſſez de certi-
» tude, pour être en état de faire, au Ré-
» gent, la découverte d'un ſecret précieux
» qui devoit lui rendre ſon épouſe. Je me
» préſentai, pour cette révélation, au Pa-

» lais, avec le consentement de cette » Reine adorée ; mais je ne pus obtenir » audience. J'apprenois que le Régent se » disposoit à partir ; & j'étois inconsolable » de ne pouvoir pénétrer jusqu'à lui. Je » n'osois confier au papier un secret de » cette importance. Enfin j'appris que l'ad- » ministrateur, qui gouvernoit avec tant » de gloire, venoit de disparoître ; & je » retournai, désespéré, vers la Reine.

» Je ne savois si je devois apprendre, à » l'auguste Convalescente, cette cruelle » nouvelle. Je crus devoir enfin compter » sur la force de son ame. D'ailleurs, il me » sembla que je pouvois lui assurer ce que » je ne faisois pourtant que conjecturer, » savoir, que vous vous étiez évadé, pour » retourner dans votre patrie. Cette idée » écartoit du moins celle d'assassinat, que » je voyois par-tout adoptée.

» La Reine crut perdre une seconde » fois la vie, en apprenant qu'elle ne vous » verroit plus. J'en eus plus de peine à la » rétablir entièrement ; mais j'en vins à » bout. Elle ne voulut plus reparoître dans » un pays où vous n'étiez plus. L'idée de » remonter sur un trône, qu'elle ne parta- » geroit plus avec vous, l'effrayoit. Elle ne » pouvoit, cependant, avoir des moyens » de subsister, sans dévoiler son existence

» au nouveau Gouvernement. Elle m'en-
» voya trouver le Régent que vous aviez
» établi; mais elle exigea qu'avant de dé-
» voiler son secret à cet Administrateur, je
» lui ferois jurer qu'il ne la presseroit pas
» de remonter sur le trône. Le Régent vint
» aussi-tôt, avec la jeune Reine, se jetter
» aux pieds de son ancienne Souveraine. Il
» lui fit de respectueuses instances, pour
» l'engager à reprendre son rang. Elle ne
» voulut jamais y consentir; & elle s'en-
» ferma dans ce parc, qu'elle a fait enclore
» d'une manière conforme aux disposi-
» tions de son ame. Toutes les personnes
» qui la servent sont des provinciales,
» qu'on a fait venir des extrémités du
» royaume, qui ne l'ont jamais vue Reine,
» & ne sont pas du secret. Le Régent seul
» le sait avec moi. Vous êtes le troisième
» auquel il est communiqué. Ce Prince
» vient souvent saluer S. M. avec la jeune
» Reine, à laquelle on n'a pas encore
» dévoilé qu'elle a le bonheur d'embrasser
» sa mère. »

Le récit du Chirurgien fut, en tout, confirmé par ma chère Ninon. Elle me peignit tous les tourmens qu'elle avoit ressentis en apprenant ma perte. Elle s'étoit toujours occupée de moi.

Elle exigea que je lui racontasse, à mon

tour, toutes les aventures que j'avois essuyées depuis sa prétendue mort. Je les lui racontai. Je lui appris d'abord comment on m'avoit fait disparoître. Elle n'avoit jamais eu aucune lumière sur ce crime des Grands. Au récit de chaque danger que j'avois couru, elle m'embrassoit tendrement. Quel desir sincère elle me témoigna de voir ma Julie! Il ne lui vint pas dans l'idée de la croire coupable, & de lui faire un crime d'avoir disparu. Nous passâmes, ainsi, la nuit dans les plus douces confidences. Il fallut enfin se quitter. Nous revînmes à la ville, l'Esculape & moi; & nous nous couchâmes au point du jour, comme des gens à la mode.

Je ne cachai pas au Régent la visite que nous avions faite. Il l'approuva; & m'en proposa une seconde, deux jours après, avec ma fille & lui. Je voulus que le Chirurgien nous accompagnât; & nous fîmes une partie charmante. Je jouissois du spectacle de la tendresse maternelle. Ninon partageoit les marques de son amour entre sa fille & moi. Avec quelle volupté nous caressâmes, ensemble, notre chère enfant!

Je passai rapidement un mois, partagé entre les fêtes qu'on me donnoit à la Cour, & les visites que je rendois à ma Ninon. Quel contraste de l'éclat de ces fêtes, avec

les ſcènes douces & mélancoliques dont je goûtois les charmes auprès de mon épouſe! La rivière baignoit les murs de ſa délicieuſe retraite. Je fis conſtruire un Bucentaure, vaiſſeau brillant & doré, conſacré aux promenades que je devois faire, avec elle, ſur l'eau. J'ordonnai qu'on en conſtruisît un pareil pour la Reine ma fille. Les deux Souveraines alloient ainſi de l'une à l'autre, & ſe promenoient ſouvent enſemble. On va voir que ces Bucentaures nous furent très-utiles; & que n'en poſſédions-nous un plus grand nombre! On avoit trop négligé la navigation dans ce royaume. C'étoit la ſeule faute qu'on y eût commiſe.

Ce fut au milieu des fêtes, que la plus horrible cataſtrophe vint nous accabler. Tous mes malheurs ne ſont rien auprès de celui-ci, parce qu'il enveloppa des nations entières.

Le terrein de la France Auſtrale étoit extrêmement bas, & au-deſſous du niveau de la mer, où j'avois vu les Ondins. Il étoit d'ailleurs entouré de hautes montagnes, qui ne s'ouvroient que pour laiſſer paſſer, dans l'Océan, le fleuve qui traverſoit la Capitale. Un tremblement de terre, en occaſionnant à la fois deux accidens funeſtes, fit diſparoître, du monde, une immenſe contrée. D'un côté il fit tomber le ſommet

d'une montagne ; & combla, par cette masse énorme, l'oûverture par où le fleuve entroit dans l'Océan ; de l'autre il fendit un rocher qui s'élevoit du côté des Ondins, & de cette manière ouvrit un passage, par où l'eau de leur golfe entra dans le pays. Dès-lors la France Australe fut inondée avec une rapidité qu'on a peine à concevoir ; &, pour décrire cet événement désastreux, je respirois un jour avec ma chère Ninon, dans le plus grand calme de la nature. Tout-à-coup nous sentîmes une secousse épouvantable qui nous précipita par terre. Nous entendîmes, à l'Orient, un bruit sourd, qui paroissoit causé par la chûte de quelque masse énorme ; &, à l'Occident, un éclat terrible, comme si quelque vaste corps se fût soudain fendu & entr'ouvert. Bientôt après, nous entendîmes comme un déluge d'eau, qui rouloit avec autant de rapidité que de fracas. Nous fûmes frappés des cris d'une foule innombrable entraînée par les torrens. Nous sortîmes en tremblant. Nous vîmes la campagne inondée, & bientôt nous fûmes assaillis par les flots. Heureusement, j'eus le temps de porter ma Ninon dans son Bucentaure ; & je fis voguer, à toutes rames, du côté de Paris-neuf. Hélas! tous le pays paroissoit déjà une vaste mer. La pointe seule des clochers

chers les plus hauts, nous indiqua la ville; encore ne tarda-t-elle pas à disparoître; & toute la France Australe n'offrit plus que l'aspect uniforme d'un Océan sans bornes. La mer étoit couverte d'hommes infortunés qui disputoient leur vie contre les vagues, de cadavres flottans, de débris, de richesses dont les ondes se jouoient. Tout le monde se précipitoit sur les barques égarées. La multitude, qui vouloit y entrer, les renversoit; & privoit de la vie tous ceux qui s'y étoient réfugiés. Il sembloit que tous les élémens conspirassent pour la perte de cette malheureuse nation. Le ciel paroissoit s'abîmer & se fondre en eaux. Des tonnerres affreux éclatoient de tous les points du ciel. La nuit la plus épaisse étoit survenue. Les éclairs seuls offroient une lumière passagère & terrible, qui éclairoit lugubrement cette scène d'horreur. Je cherchois, de tous côtés, ma chère fille. La foule s'efforçoit d'inonder notre Bucentaure; &, après avoir reçu tous ceux que nous pouvions porter, il falloit avoir la cruauté de repousser les autres, dont la trop grande affluence auroit pu nous faire périr tous.

Je voyois ma chère Ninon plongée dans un profond évanouissement; mais je ne me hâtois point de la faire revenir à elle;

même. Cet état d'anéantiſſement lui déroboit, du moins, la vue & la ſenſation de tant d'objets ſi douloureux. Enfin, à la lueur des éclairs, je crus appercevoir, dans le lointain, le Bucentaure de ma fille. Je me flattai de la trouver ſur ce vaiſſeau propice; & je dirigeai ma courſe de ce côté-là. Il me parut bientôt qu'on nous avoit auſſi apperçus; car j'obſervai qu'on avançoit pareillement vers nous. En peu de temps, les deux Bucentaures ſe rejoignirent. Je ſautai ſur celui de ma fille. La chère enfant! je la vis plongée dans un profond ſommeil. On la porta auprès de ſa mère, ſans qu'elle s'éveillât. Je fis naviguer du côté où je ſavois que je devois trouver la mer, & le pays flottant des Ondins. Au bout de quelque temps, ma chère épouſe rouvrit les yeux. Elle vit, dans ſes bras, ſon enfant chérie, qu'elle éveilla par ſon treſſaillement. Elle ſe ſentit preſſée par les bras enfantins de ſa fille. Je ne décris point ſa joie, ſes careſſes, ſes douces étreintes, tout ce que la nature a de plus tendre, au milieu de ce qu'elle a de plus horrible. Je partageai des tranſports ſi touchans; ils adoucirent, pour nous, l'horreur d'un ſi affreux ſpectacle.

Je continuai de voguer du côté des Ondins. Après quelques jours de navigation

& d'égarement, j'apperçus leur ville dans le lointain. Elle paroissoit entièrement flottante & détachée; elle avançoit vers nous; & nous vînmes à bout de l'aborder. Elle étoit dans le plus grand désordre. La violence du tremblement de terre avoit brisé les anneaux & les cables qui la retenoient; & elle se trouvoit dans un état de désolation, qui étoit vraiment touchant; cependant aucune partie n'avoit péri.

J'avois navigué du côté de cette ville, parce que je me flattois d'y trouver des vaisseaux, à l'aide desquels je pourrois retourner dans ma patrie, & sauver les personnes les plus chères; mais tous les vaisseaux étoient dispersés.

Nous n'avions encore pu sortir du théâtre du désastre & de l'horreur. Nous étions assaillis de cadavres que les vagues dispersoient de tous côtés. Nous rencontrions encore, de temps en temps, quelques vivans que nous daignions recueillir; mais bientôt nous ne vîmes plus que des morts, que les débris flottans d'une nation entière, sur lesquels nous ne pouvions nous empêcher de répandre des larmes.

Enfin, nous apperçûmes une petite flotte qui venoit à nous. C'étoient des vaisseaux Ondins. Nous les joignîmes, & nous trouvâmes à bord, qui? le Roi des Gnô-

mes & toute sa famille, avec la plupart des personnes qui m'intéressoient dans ce pays souterrain. Un autre vaisseau portoit les Prêtres, qui n'avoient pas oublié d'emmener, avec eux, toutes les plus jolies prétendues mortes de leurs Champs-Elysées.

Avec quel plaisir j'embrassai le bon Roi des Alfondons & ma chère Almanzine, & la petite Tatonille, qui étoit devenue bien grande, & tous mes enfans! On conçoit aisément que l'inondation avoit pénétré dans le souterrain, & l'avoit bientôt comblé. Toute cette nation infortunée avoit péri. Des barques avoient conduit promptement le Roi & sa famille vers l'escalier tournant par où j'étois sorti. Toute la foule vouloit se précipiter du même côté; mais les Gardes avoient empêché le peuple d'approcher de cette issue, pour laisser, au Monarque & à ses suivans, la liberté de ce passage. A peine la Famille royale étoit-elle sortie, par cet escalier, que les eaux l'avoient couvert & fait disparoître; &, sans deux vaisseaux Ondins qui passoient à propos, le Roi & sa suite n'auroient sorti de dessous la terre, que pour périr à l'aspect des cieux. Dans une inondation si rapide, on n'avoit pas eu le temps de rien emporter. Je me voyois donc chargé de nourrir les restes de deux nations, quand je ne sa-

vois pas moi-même où trouver ma subsistance.

Nous nous étions tous livrés, d'abord, à la joie de nous revoir mutuellement; mais nous voyant privés de vivres, & menacés d'une mort lente, nous nous regardions les uns les autres, en versant des larmes amères; & nous n'appercevions de consolation, que celle de mourir ensemble.

Mon Pilote paroissoit lui-même consterné. « Comment, mon ami, lui dis-je ! » qu'avez-vous à craindre? Ne savez-vous » pas que nous devons être peu loin du » Bengale? Sous deux jours je vous y mène; » & nous y trouverons des vivres. »

Nous voguâmes sur-le-champ du côté du Bengale; mais à peine avions-nous fait quelques lieues, que nous apperçûmes une frégate Angloise. Nous pensâmes bien qu'elle nous commanderoit d'amener. Nous n'avions pas un canon. Il ne falloit donc pas différer d'obéir. Cependant j'assemblai, autour de moi, tous les hommes. Nous étions en assez grand nombre; mais il n'y avoit de quoi armer que trente personnes. Je distribuai les armes aux plus braves. « Mes amis, leur dis-je, les Anglois n'ont » point le droit de s'emparer de nous. » Vous n'êtes point leurs ennemis. Vous » naviguez sur les vaisseaux d'une nation

» qu'ils doivent respecter. Si donc ils ne » nous font point de mal, nous pourrons » nous laisser conduire, par eux, à Ma- » dras, où nous trouverons des vivres. Si, » au contraire, ils veulent, contre le droit » des gens, attenter à nos biens & à nos » vies; alors que chacun de nous ait l'at- » tention de se tenir auprès d'un de ces » brigands, avec un pistolet que nous au- » rons soin de cacher. Au signal que je » donnerai, chacun brûlera la cervelle à » son homme, & s'emparera de ses armes. » L'occasion & les circonstances nous in- » diqueront le reste de ce que nous aurons » à faire. »

Nous reçûmes bientôt, en effet, l'ordre d'amener. Nous obéîmes. Nous descendîmes, au nombre de trente hommes, dans une chaloupe, & nous allâmes droit au vaisseau Anglois. Les nôtres approchèrent en même temps. Nous montâmes à bord de l'Anglois. Je dis que nous étions des étrangers, naviguant sur les vaisseaux d'une nation qui n'étoit point leur ennemie, que nous allions de nous-mêmes au Bengale ou à Madras, & que nous les conjurions de nous y conduire. Le Capitaine examina nos Bucentaures, & conjectura que la prise pouvoit être bonne. Il nous répondit, que nous parlions François, & que tout ce qui

parloit cette langue étoit ennemi de l'Angleterre. Nous lui demandâmes si c'étoit son dernier mot. Il nous répondit qu'il nous feroit tous pendre, si nous osions faire la moindre résistance. Je pris à témoin le ciel que ces brigands nous mettoient en droit, par leur injustice, de les traiter comme ennemis. L'indigne Capitaine ordonna qu'on me saisît & qu'on me pendît sur-le-champ. On se mettoit en mouvement pour lui obéir. Alors je me crus autorisé à repousser la force par la force. Je m'étois posté, comme il falloit, auprès du Chef des scélérats. Je donnai le signal & l'exemple, & chacun brûla la cervelle à son homme. Soudain chacun s'empara des armes des morts ou blessés, & coucha en joue tous les vivans qui restoient. Heureusement, les Anglois, par une suite de mille accidens, n'avoient que soixante & dix hommes en armes. Nous venions d'en abattre une trentaine, il n'en restoit donc plus qu'une quarantaine; & trente hommes déterminés, comme nous, ne les craignoient pas. Nous leur criâmes de se rendre. « Coquins, nous répondirent-ils, nous » allons vous faire tous pendre. » A ces mots, nous fîmes, sur eux, notre décharge, & nous essuyâmes la leur. Nous leur tuâmes quatre hommes, & nous en blessâmes une

douzaine ; &, de notre côté, nous n'eûmes que six blessés. Alors nous fondîmes impétueusement sur les Anglois, la baïonette au bout du fusil. Privés de leur Capitaine, ils ne tardèrent pas à demander grace. Il étoit temps, car ceux qui servoient l'Artillerie alloient tirer sur nos vaisseaux, qui n'avoient pas de quoi leur répondre. Je jettai un coup-d'œil sur nos femmes qui étoient dans des transes mortelles. Je les vis aux genoux des Prêtres Gnômes qu'elles prioient d'excommunier les Anglois. Ceux-ci, avec leurs cérémonies burlesquement graves, procédoient à cette excommunication ; & ils ne manquèrent pas de s'attribuer la victoire.

Maître de la frégate Angloise, je ne tardai pas à rencontrer l'escadre Françoise de M. de Suffren. Nous nous rendîmes, sur-le-champ, à bord du vaisseau amiral. On loua notre valeur ; & l'on nous offrit tout ce dont nous avions besoin. Tous nos Austro-Francs & nos Gnômes demandèrent à être transportés auprès d'Hyder-Aly, ce qu'on leur promit. La Reine mon épouse, la Reine ma fille, le Régent & leur suite, le Roi des Gnômes & sa famille consentirent à venir, avec moi, en France. On nous laissa notre frégate, qui étoit en bon état. On nous fournit des vivres & tout ce

qui étoit néceſſaire. Nous nous ſéparâmes de ceux qui reſtoient dans l'Inde. Les vaiſſeaux Ondins reprirent le chemin de leur patrie flottante ; & nous voguâmes vers la France.

Fin du Livre ſeptième.

PREMIÈRE SUITE
DE
L'AVENTURIER FRANÇOIS.

LIVRE HUITIÈME.

Je ne parlerai ni des tempêtes ni des autres accidens, que nous essuyâmes dans le cours d'un voyage très-long. Nous rencontrâmes une flotte Angloise ; mais, à l'aide d'une brume, nous la traversâmes sans être apperçus ; & nous arrivâmes à Brest, au bout de quatre mois de navigation.

Redoutant l'effet de la lettre de cachet que je croyois exister contre moi, je jugeai à propos de me déguiser. L'habit ecclésiastique étant un de ceux qu'on respecte le plus, je m'en revêtis ; & nous prîmes la route de Paris.

Nous approchions de la Capitale, & nous dînions dans un village. Des gens, qui paroissoient alarmés, vinrent me dire : « Monsieur, n'êtes-vous pas Prêtre ? » Je leur répondis effrontément : « à votre » service. » — « Venez donc, sur-le-

» champ, reprirent-ils, confesser un pauvre mourant, qui vient d'être écrasé par une voiture. » Je leur dis que c'étoit au Curé du lieu à remplir cette fonction; que, d'ailleurs, je n'avois pas les pouvoirs. On me répondit que le Curé n'y étoit pas; & que, dans une circonstance si pressante, tout Prêtre avoit le droit de confesser, sans les pouvoirs. Je ne pus éviter d'aller chez le malade. Me voilà donc Confesseur.

Je trouvai sur un grabat, dans une chambre sombre, un gros corps fracturé, gémissant, dont je ne cherchai pas à distinguer la physionomie, empaquetée dans des serviettes. Ce moribond commença par me déclarer un tas de péchés communs à la plupart des hommes; « mais, mon père, » ajouta-t-il, il y en a un qui excite mes » remords; & pour lequel Dieu me punit » sans doute. Je suis tourmenté, depuis » quatre ou cinq ans, d'un malheureux » amour pour une de mes voisines. Ne » pouvant lui faire agréer mes vœux, » parce qu'elle a l'entêtement d'aimer son » mari, j'ai trouvé le moyen d'éloigner » cet époux aimé si mal-à-propos. J'ai mis » auprès de lui, un de mes domestiques, » un fourbe, qui lui a fait croire que sa » femme s'est laissée enlever. Le benêt est » allé courir après sa prétendue infidèle;

» Mon fourbe l'a mené de pays en pays, » au bout du monde, lui suscitant tous les » embarras qu'il pouvoit en conscience. » Ce pauvre mari est à présent je ne sais » où, probablement il n'est plus de ce » monde; & j'ai contribué bien cordiale- » ment à sa mort; mais je n'y ai rien ga- » gné, mon père; & c'est-là, sur-tout, » ce qui m'afflige. A peine ai-je pu parler » quatre fois à son épouse, dans quatre » ans, & ça été pour essuyer quatre refus; » de sorte que j'aimerois presque autant » que son mari fût avec elle; puisque l'ab- » sence de ce bon homme ne me sert à » rien. Cependant cette affaire m'a coûté » considérablement. Mon coquin, que j'a- » vois mis aux trousses du mari, me de- » mandoit, tous les jours, de l'argent, sous » différens prétextes. Il est à présent puni » de ses manœuvres. Il est de retour à Paris, » perclus de tous ses membres, au pou- » voir d'une femme encore plus scélérate » que lui. S'il m'a volé, le traître n'en jouit » pas. Ma pauvre victime souffre. Elle croit » son mari noyé, pendu, que sais-je, moi? » Ce mari est au diable, peu m'importe; » mais moi je souffre ici. J'allois faire un » petit voyage, pour tâcher d'oublier la » cruelle. Vous voyez dans quel état le » malheur m'a réduit. Sans doute je suis

» pécheur ; mais je n'ai aucunement joui » de mon crime. C'est une considération » à offrir au Souverain Juge. J'en suis dé» sespéré. Rien n'égale mon regret d'un » crime si infructueux. Je pardonne, de » tout mon cœur, à la femme qui m'a tant » fait pester, au mari que j'ai maudit tant » de fois, au coquin de valet qui, graces à » Dieu, est aussi puni que moi. Priez pour » moi, bonne ame, j'en ai besoin. Vous » payera qui pourra ».

Je ne pus m'empêcher de réfléchir sur l'histoire de ce pauvre époux trompé si cruellement, & envoyé loin de sa femme. J'y vis du rapport avec mon aventure. Je craignis bien d'être le benêt dont parloit mon pénitent ; & je voulois lui demander des explications ; mais sa tête s'embrouilloit, sa gorge se remplissoit. Il ne pouvoit ni parler ni même entendre. Ce que je viens d'exposer, de sa confession, ne me fut pas détaillé, par lui, si clairement. Il falloit que j'en devinasse la moitié ; & je dis plutôt ici ce que je crus comprendre, que ce que je compris en effet. De sorte que, si je voyois, dans cette confession, tant de rapports avec mon histoire, je n'osois pas m'y fier entièrement, & je craignois que mon imagination n'eût fait les trois quarts de cette ressemblance. Quoi qu'il en soit,

après avoir essayé plusieurs fois d'interroger le malade, voyant qu'il ne pouvoit me répondre, je poussai, jusqu'au bout, la comédie ; & je lui donnai, en apparence, une absolution que ses yeux me demandoient.

J'allai rejoindre ma compagnie qui, par hasard, étoit dans un moment de gaîté. Je crus pouvoir m'y prêter. On me fit raconter ce que j'avois vu. Je rendis compte de la confession du mourant & de mon absolution. On vit cette scène du côté plaisant. On n'apperçut, d'ailleurs, aucun rapport entre cette histoire & la mienne ; & je n'y repensai plus. Nous apprîmes, un moment après, que le moribond étoit mort. Nous nous remîmes en route pour Paris, où nous arrivâmes le même jour.

En approchant de la Capitale, mes Austro Francs étoient frappés de sa ressemblance avec Paris-neuf. Quoique je les eusse prévenus, ils n'en étoient pas moins étonnés. Ils reconnurent, comme j'avois fait chez eux, Notre-Dame, Saint-Sulpice, le Dôme des Invalides, l'Observatoire & autres monumens élevés. Mais, quand ils furent dans l'intérieur de la ville, ils disoient *fi* à chaque moment ; & trouvoient justement leur Capitale beaucoup plus belle que la nôtre.

Nous allâmes descéndre dans un grand hôtel garni, que nous trouvâmes vuide, ce qu'on attribuoit aux inconvéniens de la guerre. Notre compagnie le remplit à elle seule. Je laissai reposer mes femmes; & je courus à la découverte, toujours plein de ma Julie. Je cherchai la rue où je logeois ci-devant; &, d'abord, je ne la trouvai plus. J'enfilai, à sa place, une rue qui me parut neuve; &, par conséquent, où je ne retrouvai ni mon logement, ni mon épouse. A force de rôder & de tournoyer, je crus enfin reconnoître quelques anciens édifices de la rue que je cherchois. Mais j'y vis, aussi, des bâtisses immenses & neuves, de sorte que je ne savois trop si la maison, où j'avois demeuré, y étoit encore.

Tandis que je tâchois de me reconnoître, il m'arriva une de ces aventures burlesques auxquelles j'avois été accoutumé jadis, mais dont j'avois perdu l'habitude. Je fus assailli d'une foule innombrable, qui me renversa & me foula aux pieds. On étoit dans un temps de réjouissance pour la naissance d'un Dauphin. Je fus poussé sous une fontaine de vin, qui, en m'arrosant, me donna une couleur indécente, & une odeur désagréable. Je reçus des contusions occasionnées par des petits pains & des cervelas, qu'on me jetta au visage. Je

retournai, chez moi, crotté, envinè, moulu, meurtri, & sans avoir vu ma Julie. Quand j'arrivai, scandalisé d'être si cavalièrement traité par la fortune, ma figure fit rire toute la compagnie; & mon histoire, que je racontai, fit rire encore davantage.

Je ne me rebutai pas. Le lendemain, le peuple étant plus calme, je me transportai dans la même rue. En m'orientant, je ne pus reconnoître la maison où j'avois logé; mais, au même endroit, je vis une maison différente, qu'on avoit dû bâtir ou réparer depuis mon départ; &, sur un balcon, j'apperçus, de loin, une Dame en deuil, qui me parut ressembler parfaitement à ma Julie, avec cette seule différence qu'elle me paroissoit plus grasse que mon épouse; mais cinq années avoient pu lui procurer plus d'embonpoint. Je m'avançai, pour observer, de plus près, cette Dame. Il me sembla qu'elle jetta un regard de mon côté; mais je la vis, sur-le-champ, se retirer, & fermer sa fenêtre. Je restai immobile. « Est-» ce ma Julie, me dis-je? Si c'est cette chère » personne, m'a-t-elle reconnu? Est-ce » ma vue qui l'a fait fuir? Craint-elle son » mari? Est-elle infidelle, & mon aspect » lui reproche-t-il ses infidélités? Julie » est-elle digne de moi? »

J'entrai chez le portier. « Quelle est, lui » dis-je, une grande Dame qui loge au pre» mier? » — « C'est, me répondit-il, une » très-honnête Dame, qui n'est pas jalouse » d'être connue. » — « Ah! me dis-je » en moi-même, ce mystère n'annonce » rien de bon. » Mais n'est-ce pas, repris» je, Madame la Marquise d'Erbeuil ? » « — Ouais, me répliqua-t-il, vous en » voulez savoir bien long. Dites-moi qui » vous êtes, je monterai chez Madame, » je lui rendrai compte de ce que vous » m'avez dit; &, si elle veut vous recevoir, » elle vous recevra. » Ce mystère me piqua. Je voulus m'assurer si cette précieuse Dame n'avoit point quelque liaison avec Bassonville, que j'avois eu lieu de soupçonner d'être son ravisseur. Je dis donc au portier, que je venois de la part de M. Bassonville. Le fidèle domestique monta en effet; mais il vint, sur-le-champ, me répondre que Madame ne recevoit personne, de la part de cet homme-là. Je fus déconcerté de cette réponse. « Si c'est Julie, » me disois-je, il faut qu'elle ne se soucie » pas de Bassonville, & tant mieux; mais » est-ce elle ? » Y a-t-il long-temps, repris» je, que cette Dame loge ici ? » — « Il » y a plus de quatre ans, me répondit le » portier. » — « Est-elle veuve ou ma-

» riée, repartis-je ? » — « Elle est l'un » & l'autre, me répliqua-t-il ; mais vous » en voulez trop savoir ; & je n'ai plus » rien à vous répondre. » Je dis que je repasserois ; & je sortis.

Je m'arrêtai quelque temps devant la porte, pour voir si la Dame ne reparoîtroit point. Je vis, au bout d'un moment, à travers les vîtres, qui étoient fermées, une figure de femme en noir, qui vint tirer un petit rideau de gaze. « Est-ce pour se cacher, » me dis-je en moi-même, que cette Dame » tire ce rideau de gaze ; ou bien est-ce » pour m'examiner, sans être apperçue ? » Fuit-on ma vue, ou veut-on me voir ? » Je crus pouvoir, à mon tour, faire le mystérieux. Je détournai la tête ; & je m'éloignai. Bientôt je vis sortir, de la maison, un jeune homme qui m'examinoit beaucoup ; & qui me donnoit lieu de le prendre pour un espion, qu'on envoyoit à ma poursuite. J'étois mortifié d'avoir excité la curiosité. On paroissoit être sur ses gardes ; & je devois avoir plus de peine à découvrir la vérité.

J'allai vaquer à différentes affaires qui m'occupèrent jusqu'au soir ; & je me retirai, assez peu content de ma journée. Une foule d'embarras insurmontables m'occupa le jour suivant ; & je ne pus retourner que

le surlendemain, au logis de la Dame que je soupçonnois d'être Julie. Le portier me dit : « Ah! Monsieur, on vous a attendu » hier toute la journée. Voilà un billet » que je vous remets de la part de Ma- » dame. » Je l'ouvris sur-le-champ; il étoit conçu en ces termes : « Si l'Ecclésiaf- » tique qui a passé hier, peut donner, à la » Dame du premier, des nouvelles de son » mari, il est instamment prié de monter. » » Sans doute, m'écriai-je, je puis lui donner » des nouvelles de son mari : annoncez- » moi sur-le-champ. » — « Madame vient » de sortir, me dit le portier; des affaires » indispensables l'y ont forcée. Elle nous » a bien recommandé, si vous reparoissiez, » de vous prier de repasser. » — « Mais » enfin, lui répartis-je, est-ce Madame la » Marquise d'Erbeuil? » — « Elle vous » dira elle-même, répondit-il; ce qu'elle » aura à vous dire. Je ne crois pas qu'elle » dîne ici; mais elle rentrera dans l'après- » dînée. » Je promis de repasser; & j'allai faire un tour au Palais-royal, pour méditer sur la circonstance. « Il paroît, me disois- » je, qu'on desire de me voir. On veut » savoir des nouvelles du mari. Bon au- » gure, si c'est Julie. Au reste, je la verrai » cette après-midi. Dois-je chercher ou » non à me déguiser devant elle? »

Tandis que je méditois sur ma Julie ; un certain homme paroissoit m'examiner de tous ses yeux. Je l'apperçus, je l'examinai à mon tour ; & je le reconnus pour Saint-Jean, mon ancien Domestique. Je volai dans ses bras ; & nous nous embrassâmes tendrement. « Et par quel hasard, me » dit-il, vous trouvez-vous Ecclésiastique ? » — « C'est un déguisement, lui » répondis-je. C'est pour éviter une lettre » de cachet, que la famille de Noirville, » non contente d'usurper mon bien, a, » dit-on, obtenue contre moi. » — « Et » depuis quand me dit-il ? » — « Il y a » déjà au moins trois ans, lui répondis-je. » » — Comment, reprit-il ! Madame votre » épouse ne m'en a rien dit. » — « Elle » est donc ici, repartis-je ? » — « Et sans » doute, me dit-il, elle est dans votre ancien » logement, qu'on a réparé à neuf. Oh ! je » vais bien réjouir M. votre frère, en lui » apprenant que vous êtes de retour. Il a » retrouvé sa femme. » — « Et son bien, » repris-je ? — « Et son bien, répliqua » Saint-Jean, je n'ai pas entendu dire » qu'il l'ait jamais perdu. Je loge chez lui. » Soudain j'entrevis, de la part de Fourbin, une complication de fourberies qui m'étonna ; & qui s'offroit confusément à mon esprit. Pour apprendre quelque chose de

clair, je dis à Saint-Jean : « Mon cher ami,
» dis-moi d'abord tout ce que tu sais sur
» le compte de ma femme. » — « Hélas !
» me répondit-il, je ne sais pas grand-
» chose. Il y a quelque temps que je ne
» puis plus la voir. J'ai eu le malheur de
» loger chez M. Bassonville, qui, comme
» vous savez, l'a toujours persécutée. Elle
» s'est imaginée, sans doute, que j'étois
» dans les intérêts de ce méchant homme;
» &, depuis trois ans, elle m'a fait inter-
» dire sa porte. Heureusement, le coquin
» vient de mourir, dit on, écrasé par une
» voiture, sur la route de Bretagne; &
» j'espère, qu'avec votre médiation, je
» pourrai, à présent, rentrer en grace aux
» yeux de Madame. »

Je me rappellai soudain le moribond que j'avois confessé sur la route de Bretagne; c'étoit en effet un gros homme comme Bassonville. Il me parut décidé que j'étois ce benêt de mari, que le traître avoit envoyé se morfondre loin de sa femme. Je vis que Fourbin avoit été l'instrument de son indigne complot. « Mais enfin, repris-je, y a-t-il » long-temps que Julie est de retour? »
» — Je n'ai pas appris, répondit Saint-
» Jean, qu'elle ait jamais été absente. Elle
» vouloit d'abord courir sur vos traces;
» mais on lui remontra qu'une femme

» n'étoit pas faite pour ces sortes de dé-
» marches ; & M. votre frère fit quelques
» courses pour vous retrouver. Il parcou-
» rut la Flandre, la Hollande, l'Allema-
» gne, sans pouvoir recueillir de vos nou-
» velles ; mais vous, comment avez-vous
» pu quitter une femme qui vous aimoit
» tant ? » J'étois muet & confondu.
Enfin : « Connois-tu Fourbin, dis-je à
» Saint-Jean ? » — « Sans doute, répon-
» dit-il, c'est ce coquin que Bassonville
» avoit mis auprès de vous ; & avec lequel
» vous êtes parti. Il est revenu seul, au
» bout de quelque temps. Il a juré à Ma-
» dame votre épouse que vous étiez mort.
» Elle en a été long-temps malade ; & elle
» porte votre deuil. Je vois que ce scélérat
» nous a trompés tous ; aussi le traître en
» porte-t-il bien la peine. Il a amassé quel-
» que argent, sans doute en vous trom-
» pant ; mais comment en jouit-il, tour-
» menté par une femme & par la goutte ? »
Je m'enfonçois de plus en plus, dans la
stupéfaction. J'entrevoyois des perfidies,
des complots sur lesquels je n'osois arrêter
ma vue. Pour ne pas quitter le quartier de
Julie, & pour jouir plus long-temps de
Saint-Jean, qui m'apprenoit des choses si
intéressantes, je le menai dîner chez un Res-
taurateur. Je conversois délicieusement ;

avec lui, sur-tout ce que j'aimois; je m'apprêtois à retourner chez mon épouse, selon le rendez-vous que m'avoit donné le portier; & Saint-Jean se flattoit de m'y conduire.

Il nous arriva, bientôt, une de ces scènes auxquelles on n'est guères exposé qu'à Paris; & qu'on ne doit craindre que de l'impertinence de nos jeunes François. Deux jeunes Militaires entrèrent, pour dîner, dans l'endroit où nous finissions notre repas. Ils nous lorgnèrent insolemment, Saint-Jean & moi. Quoique mon commensal fût mis assez proprement, il ne pouvoit déguiser son ancien état. « Voilà, » dit un de ces extravagans, M. l'Abbé » qui dîne avec son valet. Cette place nous » conviendroit assez. Je crois que ces êtres-» là, qui ne sont pas faits pour se trouver » ici, voudront bien nous la céder. » Je sentis toute l'insolence de ces mirmidons; mais j'étois occupé de ma Julie d'une manière trop intéressante, pour vouloir en être distrait si désagréablement: « Cédons » notre place, dis-je à Saint-Jean; » & je commandai au garçon de nous établir à une autre table. Les deux écervelés se placèrent à la nôtre. « Ces Messieurs » sont polis, dit l'un d'eux. Ils ont de l'é-» ducation, tu le vois. On ne s'en feroit

» pas douté. » Et ils continuèrent leurs mauvais propos sur le même ton. « Ils sont » d'assez bon choix, reprit l'un des deux. » Leur nouvelle place vaut mieux que la » nôtre ; & je crois qu'ils auront encore » la politesse de nous la céder. » Nous avions fini ; nous nous levâmes de table. Je payai ; &, pour toute réponse aux propos de ces extravagans, je me contentai de lever les épaules ; & je sortis.

Le jeune fou vint à moi. « M. l'Abbé » fait l'insolent, dit-il ; » &, d'un coup de main, il me fit tourner mon chapeau sur la tête. Je lui appliquai un soufflet, & je m'emparai de l'épée de son camarade. Le souffleté fondit sur moi, l'épée à la main. Il ne s'attendoit pas à trouver, en moi, un homme qui la manioit mieux que lui. Je ne tardai pas à lui percer le bras. « Etes- » vous content, lui dis-je ? » Il me parut plus que content ; car il n'en demanda pas davantage. J'étois honoré des applaudissemens de tous les témoins, ce qui ne le réjouissoit pas. Les claquemens de mains battoient aussi pour Saint-Jean, qui s'escrimoit, à coups de canne, sur le dos de l'autre Officier, par lequel il s'étoit vu attaquer avec pareille arme. La garde vint & nous conduisit chez le Commissaire. On dressa procès-verbal. Le maître de l'endroit,

droit, où nous avions dîné, & plusieurs autres personnes rendirent témoignage en notre faveur. Il étoit clair qu'il n'y avoit rien à nous reprocher; mais, comme on voyoit effusion de sang, on jugea à propos de nous envoyer en prison, Saint-Jean & moi.

Je frémissois de ne pouvoir aller voir ma Julie. J'écrivis au Régent de la France Australe, pour le prier de venir me trouver. Il accourut avec le Roi des Gnômes & les gens de leur suite. Je leur racontai mon histoire. Ils me dirent que, pour peu qu'il y eût du bon sens à Paris, je devois être bientôt mis en liberté. Le Régent alla chez M. le Lieutenant de Police; il parla à un Commis, qui étoit déjà prévenu sur l'affaire. « Il faut, dit cet employé, voir les » adversaires des deux prisonniers; si ces » deux jeunes fous se désistent de toute » poursuite, on pourra mettre vos gens » en liberté sur-le-champ. » On alla, de ma part, chez l'Officier blessé, qui dit qu'il vouloit que ces canailles-là mourussent sous le bâton; & qu'il prétendoit absolument poursuivre cette affaire. On alla chez le bâtonné qui fut plus traitable. « Je ne » veux point de procès, dit-il. J'ai eu le » malheur de me trouver avec un crâne, » qui m'a attiré cette déplaisante scène. Je

» ne veux point de monument qui atteste
» que je me suis battu à coups de canne,
» avec un valet. Ce sont des choses qu'il
» faut ensevelir. Je parlerai à mon ami. »
Il se rendit en effet chez lui, dès l'après-midi; mais il trouva l'absurde jeune homme déterminé à poursuivre l'affaire. Il lui dit que son projet n'avoit pas le sens commun; & lui reprocha de l'avoir engagé, sans raison, dans une aventure si désagréable. Le blessé lui répondit avec hauteur; ils s'aigrirent l'un & l'autre. On sent bien qu'entre deux personnes de cette espèce, qui ne sont pas d'accord, il doit y avoir infailliblement une querelle; & l'on sait comment se vuident ces sortes de querelles. Le bâtonné dit au souffleté: « Puisque tu ne veux pas en-
» tendre raison, tu me la feras; & dès
» que ton bras sera guéri, je t'attends. »
Le défi fut accepté; il fallut, de mon côté, que j'attendisse cette conclusion.

Les deux Reines & toute ma société venoient me voir assidûment, pour me dissiper les ennuis de la prison. Tous les habitans de ce triste séjour étoient surpris d'entendre prononcer, entre nous, les mots de Majesté, Altesse Royale; & ils nous prenoient, de la meilleure foi du monde, pour des fous.

Cependant le bras de l'Officier se gué-

rit; les deux braves se rendirent au bois de Boulogne. Le plus juste des deux étendit roide mort son adversaire, & se sauva. Dès-lors plus de poursuite; & nous eûmes lieu d'admirer la complaisance du jeune homme, qui avoit bien voulu se faire tuer, pour nous tirer d'embarras. Nous n'étions pas cependant encore venus à bout de nous en tirer tout-à-fait. Le Régent alla trouver M. le Lieutenant de Police, pour obtenir mon élargissement, fondé sur la raison qu'il n'y avoit aucune poursuite contre moi. Le Commis du Magistrat dit qu'il n'y voyoit aucune difficulté. « Cependant, » ajouta-t-il, qu'est-ce que cet Abbé qui » s'est battu, qui se nomme Marquis d'Er- » benil dans le procès-verbal? Quel grade » a-t-il dans l'Eglise? » Comme il vit mon ami embarrassé pour répondre, il dit qu'il m'interrogeroit. Le Régent vint me rapporter cette réponse. Nouvel embarras! Je n'étois point Abbé; pourquoi avois-je pris cet habit? Et, s'il y avoit une lettre de cachet sur mon compte, ne risquois-je pas d'en éprouver l'effet? Je fus interrogé le lendemain par un Exempt de Police. Je lui avouai que je n'étois point Abbé; que je m'étois ainsi déguisé, parce qu'un ennemi, pour me tenir éloigné de la France, m'avoit fait accroire qu'il existoit une lettre de

cachet contre moi. « C'est ce qu'il faut vé-
» rifier, me dit l'Exempt. » Il me demanda,
de plus, ce que signifioient ces titres de Ma-
jesté que nous nous donnions réciproque-
ment. Je lui exposai, sur cet objet, le plus
succinctement qu'il me fut possible, tous
les éclaircissemens convenables. L'Exempt
de Police me parut satisfait; mais je restai
en prison. Ce ne fut que deux jours après
qu'on me rendit ma liberté, sans doute
après s'être assuré qu'il n'existoit pas de let-
tre de cachet contre moi.

Je voulus, sur-le-champ, me rendre
chez Julie; car je ne pouvois plus douter
que ce ne fût elle que j'avois vue dans mon
ancien logement. J'en pris la route. En y
allant, je passai, avec Saint-Jean, dans
une petite rue borgne. « Voilà justement,
» me dit-il, le logement de Fourbin. En-
» trons-y. » J'y consentis. Nous trouvâmes
un misérable goutteux, dont tous les mem-
bres étoient retirés & ratrampis, comme
ceux de Scarron. L'infortuné gémissoit à
la merci de sa femme, qui venoit de lui
casser un pot sur le front; & qui conti-
nuoit de lui caresser le visage, avec un
balai sortant du ruisseau. On voyoit, sur sa
face immonde, le sang couler avec la boue.
A travers ce singulier masque, je reconnus
Fourbin. Il me reconnut aussi. Le malheu-

reux, il auroit voulu se cacher dans les entrailles de la terre. Il se jetta sur le pavé, & resta la face dans la poussière, sous le balai de sa femme. Je le fis relever ; j'arrêtai sa Mégère. Il me balbutia de mauvaises excuses, & ajouta : « Si je suis bien cou-» pable, je suis bien puni. J'ai voulu pro-» curer un sort à cette femme, en lui fai-» sant partager la jouissance de ce que j'ai » gagné à vous tromper. Vous voyez com-» ment elle me traite. Je l'ai mérité ; mais » étoit-ce d'elle que je devois attendre ce » châtiment ? » Je voulus questionner ce mauvais sujet ; il n'aimoit pas, sans doute, à entrer dans le détail de ses trahisons. D'ailleurs, il avoit une paralysie sur la langue, qui ne le laissoit parler que très-difficilement. Il me dit, pour toute réponse à mes questions : « Oh ! vous avez une très-» honnête femme ! »

N'en pouvant rien tirer de plus, nous le quittâmes. Il me parut clair, au moins, que Julie vivoit, & m'étoit fidèle. Je me rendis chez elle. « Oh ! Monsieur, me » dit le Portier, dans quelle inquiétude » vous avez plongé Madame, en ne ve-» nant pas le jour que vous aviez promis ! » Depuis ce temps, elle passe toutes les » matinées à vous attendre, & toutes les » après-dînées à vous chercher dans tout

» Paris. » — « Et me voilà, m'écriai-je, » où est-elle ? » — » Revenez demain » matin, reprit le portier, je vous en conjure, vous la trouverez sûrement ; car, » pour le moment, elle est sortie, sans » doute, afin de vous chercher. »

Je pestai de voir tant d'obstacles différer mon bonheur. Enfin, le lendemain, je me rendis, de bonne heure, chez Julie. « Montez vîte, me cria le portier, Madame » vous attend. » Je montai les degrés quatre à quatre. J'apperçois d'abord, sur l'escalier, mon ancienne Cuisinière, qui me reconnoît, pâlit & s'enfuit. J'entre, je parviens jusqu'à Julie. C'étoit elle-même, plus belle que jamais. J'étois déguisé, j'avois le visage caché d'un mouchoir. Après l'avoir saluée promptement, je me hâtai de me recouvrir d'un grand chapeau, qui ne laissoit pas voir ma figure. « Ah ! » Monsieur, s'écria-t-elle en se jettant à » mes genoux, de grace, dites-moi où est » mon époux ? » A ces accens enchanteurs de ma Julie, à cette voix absolue sur mon âme, je n'y puis plus tenir ; &, faisant voler mon chapeau, je m'écrie : « Chère Julie, » il est dans tes bras. » J'enlevai de terre ma chère épouse ; je la pressai sur mon cœur. Je la vis pâlir & tomber en foiblesse ; mais il est aisé de juger que son saisisse-

ment venoit d'un excès de joie. » Qu'on
» m'amène mon fils, s'écria t-elle. » On
amena un enfant de quatre à cinq ans, beau
comme sa mère. Elle prend l'enfant, le
porte à mon cou. Je me sens pressé de ses
bras enfantins. Je tombai moi-même sur
un canapé, dans une espèce de pâmoison.
Julie s'assit à côté de moi. Nous tenions
notre enfant dans nos bras. Nous l'embrassions à l'envi l'un de l'autre; nous nous
embrassions mutuellement; nous étions
muets, nous pleurions, nous étions dans
l'extase, dans le ravissement. Nous jouissions; & cette jouissance est ineffable. « Ah!
» Julie, m'écriai-je enfin, comment as-tu
» pu quitter ton époux? » — « Que dites-
» vous, cruel, me répondit-elle, com-
» ment avez-vous pu me quitter vous-
» même? » — « Mais au moins, repris-
» je, pourquoi vous êtes vous absentée?
» Pourquoi n'avez-vous jamais répondu
» un mot à mes lettres? » — « Je n'ai
» jamais été absente, me répondit-elle;
» je n'ai jamais reçu de lettres de vous,
» depuis votre départ. » Je restai confondu.
« Ma chère Julie, lui dis-je enfin, je vois
» que nous avons été les victimes & les
» dupes des fourbes & des méchants. Je
» vois un chaos dans lequel je me perds.
» Pour me fournir quelques lumières, ra-

» contez-moi, en peu de mots, votre hif-
» toire, depuis l'époque de mon départ. »
« Mon hiftoire eft toute fimple, me
» répondit-elle. Vous favez que vous aviez
» été paffer huit jours à la campagne.... »
» — Oui, lui dis-je; &, à mon retour,
» Fourbin me dit que vous aviez difparu
» dès le premier jour de mon abfence. Je
» fus obligé de repartir fur-le-champ avec
» le Prince de ***, & je vous laiffai un
» billet, pour vous prier de m'écrire fans
» délai, afin de me donner de vos nou-
» velles. Quand je fus de retour, au bout
» de trois jours, je vous demandai. Four-
» bin, pour toute réponfe, me remit une
» lettre datée de Lyon, où l'on me difoit
» que vous aviez paru dans cette ville, &
» que vous demandiez de l'argent. Je pris
» foudain la pofte pour Lyon. » — « Quelle
» complication de fourberies, reprit Julie!
» Je n'avois pas été abfente un feul jour.
» Je venois de fortir, quand vous arrivâtes.
» Ce fut un voifin qui me dit que vous
» étiez revenu de la campagne; mais qu'il
» vous avoit vu, bientôt après, repartir
» avec le Prince de ***. Je peftai contre
» moi-même, d'avoir fi mal choifi mon
» temps pour fortir; & d'avoir manqué
» le moment de votre apparition rapide à
» la maifon. Je queftionnai la Cuifinière

» & Fourbin, qui me parurent embarraſ-
» ſés; & me répondirent très confuſément.
» Je leur demandai ſi vous ne les aviez
» chargés de me rien dire. « Non, me ré-
» pondit Fourbin.... ſimplement bien des
» excuſes... Monſieur dit que ce nouveau
» voyage ne ſera gueres que de huit jours.
» Il vous invite beaucoup à aller à la cam-
» pagne de votre côté, à ſortir, à vous diſ-
» ſiper. » Le traître ſe garda bien de me
» donner votre lettre. Je vous attendis
» avec réſignation, réſolue de ne pas ſor-
» tir, de peur de vous manquer. Au bout
» de trois jours, Fourbin vint tout hâle-
» tant, me dire : » Venez, Madame, telle
» que vous êtes; Monſieur vous attend. »
» Il me prit le bras. Je le ſuivis, ſans ſavoir
» où j'allois; & je me rappelle à préſent,
» qu'en ſortant, je rencontrai la voiture
» du Prince de ***; vous étiez peut-être
» dedans; c'étoit peut-être vous qui reve-
» niez; & quel bonheur, ſi je vous euſſe
» vu dans ce moment! Fourbin, proba-
» blement, étoit au guet, pour vous voir
» revenir. Vous ayant apperçu, il étoit ac-
» couru tout eſſoufflé, pour me faire ſor-
» tir, afin que vous ne me trouvaſſiez point
» au logis. Le ſcélérat me conduiſit dans
» je ne ſais quelle maiſon, où vous n'étiez
» point; & me dit : « Madame, Monſieur

» vous prie de l'attendre ici. Je vais l'aller » chercher; & il partit en me laissant in- » terdite. Je m'apperçus qu'en sortant, il » dit quelques mots à l'oreille d'une fem- » me, qui paroissoit la maîtresse de la » maison. Je fis plusieurs questions à cette » femme, qui me répondit poliment, que » tout ce qu'elle savoit, c'étoit que mon » mari alloit venir. J'attendis avec impa- » tience. « Je ne vois pas, me disois-je, » pourquoi mon mari veut que je l'attende » dans une maison tierce. » Il me sembloit » plus naturel qu'il vînt à la maison, où » il savoit qu'il devoit me trouver. Alors » je me rappellai la voiture du Prince » de ***, que j'avois vue en sortant, » mais à laquelle je n'avois pas fait alors » attention. « C'étoit peut-être mon bien- » aimé qui rentroit, me dis-je. » Cepen- » dant vous ne veniez point. Je voulois » partir; la femme bavarde me retenoit » avec son ennuyeuse politesse. « Mada- » me, me disoit-elle, M. votre mari va » arriver tout-à-l'heure, je vous le jure. Il » sera très-fâché, s'il ne vous trouve pas » ici. » Elle vint à bout de me retenir pen- » dant une heure. Enfin, je commençois » à concevoir des soupçons. Je retournai » chez moi, malgré la femme bavarde. » Je trouvai l'appartement ouvert, la

» cuisine fermée, & personne au logis.
» Peut-être la Cuisinière s'étoit-elle ca-
» chée dans la cuisine, pour se dispenser
» de me répondre; car je commence à
» soupçonner à présent qu'elle étoit du
» complot. Je descendis; je cherchai des
» informations chez les voisins. Je deman-
» dai si l'on n'avoit point vu mon mari.
« Vous avez dû le rencontrer, me dit quel-
» qu'un. Il est revenu dans la voiture du
» Prince de ***, positivement quand
» vous sortiez. Il est reparti, très-peu de
» temps après, avec Fourbin. » Il me pa-
» roissoit clair que ce malheureux m'avoit
» fait sortir, précisément pour que vous
» ne me trouvassiez pas au logis : mais
» pourquoi cette trahison? Je vous atten-
» dis tout le reste de la journée. Vous ne
» parûtes point, non plus que Fourbin.
» Le lendemain j'envoyai ma Cuisinière
» chez le Prince de ***. Elle revint me
» dire que le Prince vous avoit ramené
» hier, & qu'il ne savoit pas où vous étiez.
» Je courus de tous côtés; mais vainement.
» Enfin je rencontrai un ami, qui me
» dit : « Où donc est allé votre mari? Je
» lui ai vu hier prendre la poste avec Four-
» bin. » A cette nouvelle je fus consternée.
» J'envoyai sur-le-champ ma Cuisinière à
» la poste, pour s'informer quelle route

» vous prie de l'attendre ici. Je vais l'aller
» chercher; & il partit en me laissant in-
» terdite. Je m'apperçus qu'en sortant, il
» dit quelques mots à l'oreille d'une fem-
» me, qui paroissoit la maîtresse de la
» maison. Je fis plusieurs questions à cette
» femme, qui me répondit poliment, que
» tout ce qu'elle savoit, c'étoit que mon
» mari alloit venir. J'attendis avec impa-
» tience. « Je ne vois pas, me disois-je,
» pourquoi mon mari veut que je l'attende
» dans une maison tierce. » Il me sembloit
» plus naturel qu'il vînt à la maison, où
» il savoit qu'il devoit me trouver. Alors
» je me rappellai la voiture du Prince
» de ***, que j'avois vue en sortant,
» mais à laquelle je n'avois pas fait alors
» attention. « C'étoit peut-être mon bien-
» aimé qui rentroi[illegible] me dis-je. » Cepen-
» dant vous ne [illegible] point. Je voulois
» partir; la fem[illegible]rde me retenoit
» avec son en[illegible]olitesse. « Mada-
» me, me d[illegible] M. votre mari
» arriver to[illegible], je vous le j[illegible]
» sera très-[illegible] ne vous tro[illegible]
» ici. » E[illegible]out de me[illegible]
» dant [illegible] Enfin, j[illegible]
» à co[illegible] soupe[illegible]
che[illegible]
Je[illegible]

» cuisine fermée, & personne au logis.
» Peut-être la Cuisinière s'étoit-elle ca-
» chée dans la cuisine, pour se dispenser
» de me répondre ; car je commence à
» soupçonner à présent qu'elle étoit du
» complot. Je descendis ; je cherchai des
» informations chez les voisins. Je deman-
» dai si l'on n'avoit point vu mon mari.
« Vous avez dû le rencontrer, me dit quel-
» qu'un. Il est revenu dans la voiture du
» Prince de ***, positivement quand
» vous sortiez. Il est reparti, très-peu de
» temps après, avec Fourbin. » Il me pa-
» roissoit clair que ce malheureux m'avoit
» fait sortir, précisément pour que vous
» ne me trouvassiez pas au logis : mais
» pourquoi cette trahison ? Je vous atten-
» dis tout le reste de la journée. Vous ne
» parûtes point, non plus que Fourbin.
» Le lendemain j'envoyai ma Cuisinière
» chez le Prince de ***. Elle revint me
» [illegible]re que le Prince vous avoit ramené
[illegible]r, & qu'il ne savoit pas où vous étiez.
[illegible]ourus de tous côtés ; mais vainement.
[illegible]in je rencontrai un ami, qui me
[illegible] : [illegible]onc est allé votre mari ? Je
[illegible] ai[illegible] rendre la poste avec Four-
[illegible]ouvelle je fus consternée.
[illegible]le-champ ma Cuisinière à
[illegible] s'informer quelle route

» vous aviez prise. Je voulois y aller moi-
» même ; mais j'étois accablée. La Cuisi-
» nière vint me rapporter que vous aviez
» pris la route de Lille. » — « J'avois pris
» celle de Lyon, m'écriai-je. Il est trop
« visible que la scélérate étoit du complot.
» A mon arrivée je viens de la voir pâlir
» & s'enfuir. » — « Je le reconnois trop
» à présent, me dit Julie. Quoi qu'il en
» soit, votre frère, trompé par cette mal-
» heureuse, prit soudain la route de Lille,
» vous tournant ainsi le dos, sans le sa-
» voir. Il a couru toute la Flandre, la
» Hollande, l'Allemagne, sans vous trou-
» ver ; & nous en voyons trop la raison.
» Pour moi, je me sentis si accablée, que
» je fus obligée de me mettre au lit. Je
» ressentis, en même temps, les commen-
» cemens d'une grossesse, qui fut doulou-
» reuse. Arrivée au terme, je mis au mon-
» de, un enfant né dans les larmes. Il de-
» vroit être mélancolique ; mais l'ascen-
» dant de la gaieté, qu'il tient de vous,
» l'emporte sur les tristes circonstances de
» sa naissance. Je l'ai allaité. Il m'a consi-
» dérablement adouci les ennuis du veu-
» vage & de l'abandon, de la part d'un
» mari que j'idolâtrois, que j'avois lieu de
» croire infidèle, qui avoit eu la cruauté
» de me quitter, & qui ne daignoit pas

» m'écrire. Ciel ! après tant d'années paſ-
» ſées à m'occuper de lui, à le deſirer ;
» après avoir joui ſi peu de lui, le perdre ſi
» cruellement ! Jugez de mon état. Hélas !
» je me reprochois ſouvent d'oſer vous
» croire infidèle.

» Un barbare joignoit ſes perſécutions
» aux horreurs de mon ſort. Baſſonville
» vouloit pénétrer chez moi, dans l'odieux
» deſſein de mettre à profit votre abſence.
» J'étois obligée de m'enfermer, pour ne
» pas le rencontrer. Je ne ſortois que
» quand je le ſavois abſent de Paris. Ja-
» mais il n'a pu parvenir à me parler que
» trois ou quatre fois. Heureuſement, la
» guerre m'a ſouvent débarraſſée de lui,
» en l'obligeant de courir les mers. J'en-
» trevois à préſent que le traître étoit l'in-
» digne auteur de nos maux. » — « Rien
» de plus sûr, ma chère Julie, répliquai-
» je ; vous en allez juger par mon récit. »
Alors je lui racontai tout ce qui m'étoit
arrivé depuis mon départ, juſqu'à notre
réunion. Elle élevoit ſouvent les yeux au
ciel, & s'écrioit : « Quel abominable
» homme ! »

« Oh ! ma chère Julie, m'écriai-je, à
» la fin de mon récit, tu vois comme j'ai
» été trompé ; comme toutes les circonſ-
» tances ſe ſont combinées, pour m'obli-

» ger à te croire infidèle. Je ne l'ai jamais » cru. Julie n'a jamais cessé d'être, à mes » yeux, la plus vertueuse des femmes. » » — Pardonne, cher époux, reprit Julie; » si j'ai été plus crédule, ce n'a été que » dans des momens de désespoir; & je me » suis toujours reproché les soupçons que » j'osois former sur ton compte. »

A ces mots, nous tombâmes dans les bras l'un de l'autre; nous semblions chercher, par nos caresses, à réparer le temps où la fortune jalouse nous avoit privés d'un si doux plaisir. Il étoit clair que nous avions été les dupes d'un Valet & d'une Cuisinière; que moi, qui me croyois si clairvoyant, qui avois eu l'occasion de connoître si bien les hommes, je m'étois laissé persuader que Julie, la femme la plus vertueuse, que Julie, qui n'avoit pas un moment quitté Paris, s'étoit enfuie avec un malheureux. « Oh! détestable condition des riches, » m'écriai-je, voilà ce que c'est que d'avoir » des Valets! Pourquoi ne pas se servir soi- » même? Si j'avois été simplement, comme » autrefois, Grégoire Merveil, réduit à » moi seul pour tout domestique, cela ne » me seroit pas arrivé. J'aurois porté, moi- » même, mes lettres à la poste; j'aurois » reçu, moi-même, celles qu'on m'adres- » soit; j'aurois vu tout par mes propres

» yeux ; & je ne me ferois pas égaré, en » me fiant à ceux d'un Valet. » — « Ah ! » je suis dans le même cas, s'écria Julie ! » Pourquoi m'en rapporter à une malheu» reuse Cuisinière ? Pourquoi ne pas m'in» former moi-même, de ce qui m'inté» ressoit de si près ? Que de chagrins souf» ferts, que de plaisirs perdus ! Cinq ans » passés dans les larmes, tandis qu'on au» roit pu jouir de cinq ans d'un bonheur » ineffable ! » — « Ah ! lui dis je, le plaisir » de retrouver Julie efface tout. Un seul » moment, où je la tiens dans mes bras, » me ferois oublier des siècles de mal» heurs. » En effet elle étoit plus belle que jamais ; & je l'aimois, en cet instant, plus que je ne l'avois jamais aimée.

Dans ce moment, mon frère & ma belle-sœur vinrent visiter Julie. Ils parurent agréablement surpris de me voir. Ma belle-sœur sembla cependant un peu décontenancée. Nous nous précipitâmes dans les bras les uns des autres ; & nous nous témoignâmes, de la manière la plus tendre, notre joie mutuelle. « Ah ! mon ami, di» soit mon frère, tu nous as donné bien » de la peine, & bien de l'inquiétude. » » — Ah ! s'écria Julie, nous n'avons pas » acheté trop cher le plaisir dont je jouis » en ce moment ! Je retrouve l'époux le

» plus tendre & le plus fidèle. » Je regardois dans les yeux de ma belle-sœur, pour voir si elle exigeoit de moi du mystère, relativement au hasard qui me l'avoit fait rencontrer dans mes voyages. « Oh! ne » craignez rien, dit-elle; on sait tout, je » n'ai rien déguisé. Vous pouvez vous- » même rendre témoignage de ma con- » duite, dans des lieux où, sûrement, » mon honneur couroit quelque danger. » » — Je rendis à ma belle-sœur la justice » qui lui étoit due; & j'assurai qu'elle étoit » sortie intacte de deux serrails. » — « Il » en est aussi sorti, passablement fidèle, » reprit la chère de Mirville; car il faut » avouer qu'il aimoit sa Julie plus que » toutes les femmes qui étoient à sa dis- » position. » — « Sa fidélité est hors de » doute, reprit mon épouse. C'est ce co- » quin de Fourbin qui lui avoit fait ac- » croire, que je m'étois sauvée avec Basson- » ville. Ma Cuisinière étoit du complot. » Il couroit à ma poursuite, comme on » vous a fait courir, vous-même, à celle » de votre mari; car elle a été aussi trom- » pée; on l'a fait aussi voyager. Racontez- » lui, ma chère de Mirville, vos courses » & vos embarras. »

« Je vous dois cette explication, mon » cher frère, me dit ma belle-sœur; car

» vous avez dû être scandalisé de me voir
» dans le serrail du Grand Turc; & vous
» l'auriez été bien davantage, si vous aviez
» su que c'étoit moi qui étois la Dame
» voilée, dans celui du vieux Duc. Je vois
» que nous avons été les dupes de nos va-
» lets; mais ils étoient des maîtres dans
» l'art de la fourberie; & ils pouvoient se
» regarder comme profonds dans cette
» partie. C'est Bassonville, je le vois, qui
» m'a fait aussi tromper par votre Cuisi-
» nière. Sans doute le traître me craignoit.
» Il croyoit que je soutenois ma sœur par
» mes conseils; & qu'elle seroit moins
» forte; & feroit moins de résistance,
» quand je ne serois plus auprès d'elle. Il
» résolut donc de me faire aussi courir le
» monde. Dès que mon mari fut parti pour
» suivre vos traces, la Cuisinière de Julie
» vint me trouver; &, feignant de me
» plaindre: » Voilà pourtant ce que c'est,
» dit-elle, que ces indignes maris. Vous
» avez vu comment celui de ma maîtresse
» vient de la quitter, pour aller vivre je
» ne sais où, avec une gourgandine. Votre
» mari ne vaut pas mieux: il a pareillement
» quitté la sienne; il vous a dit qu'il alloit
» courir après son beau-frère, & cela n'est
» que trop vrai; mais il ne vous a pas
» ajouté qu'il enlevoit aussi sa maîtresse;

» qu'ils avoient machiné ensemble leur
» complot ; & qu'ils devoient faire partie
» quarrée. Il ne vous a pas confié qu'ils
» étoient partis séparément, pour ne donner
» aucun soupçon ; mais qu'ils devoient se
» réunir en Italie. Il vous a dit, le traître,
» qu'il partoit pour Lille ; & il se met-
» toit en route pour Lyon, comme son
» frère. Il a trompé les gens de la poste
» même. Voilà ce que m'a protesté la mère
» de sa maîtresse. » Je fus consternée de
» ce que m'apprenoit cette malheureuse
» Cuisinière. Elle m'amena, le jour même,
» une femme, se disant mère de la pré-
» tendue maîtresse de mon mari, qui me
» certifia tout ce que m'avoit dit la co-
» quine. Bref, elle vint à bout de me
» persuader. J'ai plus de résolution que
» Julie. Je me décidai à courir moi-même
» après mon infidèle. Je pris la poste pour
» Lyon ; j'y descendis au Parc. Je deman-
» dai des nouvelles d'un homme dont je
» montrai le portrait, qui avoit dû passer
» par-là, quinze jours auparavant. L'Hôte
» m'assura que ce Monsieur étoit, en effet,
» passé ; & qu'il avoit pris la route de
» Turin. Je ne réfléchissois pas que le
» portrait de mon mari étoit en même
» temps celui de son frère, vu l'extrême
» ressemblance des deux jumeaux. Je me

» rendis à Turin, puis à Milan, puis à
» Venise, puis à Ancone, enfin à Rome,
» en suivant toujours les traces de mon
» beau-frère, tandis que je croyois suivre
» celles de mon mari. Dans cette dernière
» ville, je trouvai Fourbin, pour mon
» malheur. Il parut déconcerté de me voir;
» mais il se remit bientôt. Je lui deman-
» dai s'il avoit vu mon mari. « Oui, oui,
» me répondit-il, je tâcherai de vous ré-
» concilier avec lui. Je me flatte d'y réus-
» sir. Venez avec moi dans une maison de
» campagne, où vous pourrez peut-être
» le voir. » Je partis, en effet, avec lui;
» mais à peine étions-nous à huit milles
» de Rome, que nous fûmes assaillis par
» des brigands qui m'enlevèrent, & me
» conduisirent dans le serrail du vieux Duc.
» Je n'ai jamais pu savoir si Fourbin étoit
» du complot. Mes ravisseurs le chassèrent
» à coups de fouet, & il ne se fit pas prier
» pour fuir à toutes jambes. »

« Vous avez été, long-temps, témoin
» de ma conduite dans ce serrail; & vous
» savez s'il y a rien à me reprocher. Vous
» sentez combien, d'abord, votre arrivée
» dut m'étonner, & m'embarrasser; com-
» bien je dus être confuse de me trouver,
» à votre aspect, dans un séjour si scan-
» daleux, avant que vous connussiez la

» manière dont je m'y comportois. Sans » doute, je me ferois, par la fuite, dé» voilée à vos yeux; mais l'indigne Fourbin trouva le moyen de me faire passer » une lettre, par laquelle il m'apprenoit » qu'il avoit retrouvé mon époux; qu'il » lui avoit persuadé que j'étois innocente; » mais mon mari exigeoit absolument, » selon lui, que je ne me fisse pas connoître à son frère. J'ignorois pour quelle » raison; mais je crus devoir obéir à ses » ordres, sans savoir enfin si c'étoit pour » n'avoir pas à rougir à vos yeux, ou pour » quelque autre motif, qu'il me les don» noit. Je vois que ce prétendu ordre ne » venoit que de Fourbin, qui craignoit » des explications entre vous & moi.

» Nous sortîmes de cette indigne re» traite. Vous me mîtes au couvent avec » votre petite Marquise Contini, qui vous » adoroit. Je lui donnai ma confiance; » son mari vint bientôt la reprendre; & » j'ai appris, depuis, qu'ils vivoient bien » ensemble. J'eus, quelque temps après, » une legère incommodité, qui m'obligea » d'aller respirer l air à la campagne. Une » grande Dame Françoise, mon amie, » mourut dans la maison où j'étois. Four» bin vint me trouver & me dire que mon » mari avoit été obligé de faire un voyage

» qui ne seroit pas long ; mais qu'il per-
» sistoit à exiger que je ne me dévoilasse
» pas à son frère. Je crus devoir continuer
» d'obéir. Ainsi je me cachois à un frère,
» à un tendre ami, tandis que j'étois tou-
» jours visible à un traître de valet.

» A peine fûtes-vous parti pour Naples,
» que le fourbe vint me dire que mon
» mari m'attendoit à Cività-Vecchia. Je
» m'y rendis sur-le-champ. J'y trouvai
» Fourbin, qui me dit que mon infidèle
» ayant été forcé de se battre, & ayant
» tué son homme, s'étoit vu obligé de
» partir sans m'attendre ; qu'il me recom-
» mandoit de profiter de la première oc-
» casion, pour le rejoindre à Malthe. Je
» m'embarquai pour cette isle ; mais nous
» fûmes pris, en route, par un Corsaire
» Algérien, qui me vendit à des Mar-
» chands d'esclaves, par lesquels je fus
» conduite à Constantinople. Le Pour-
» voyeur du Grand Seigneur crut faire, en
» m'achetant, une bonne emplette pour
» son maître. Il m'acquit à un prix modi-
» que, & gagna sur ma personne. Je me
» rendis si maussade, que le Sultan fut
» mécontent de moi ; & me fit la grace
» de ne pas me toucher. Sa colère tomba
» sur le Pourvoyeur qu'on fit étrangler,
» parce qu'on vit S. H. froncer le sourcil,

avec tant de cordialité, la petite Reine careſſoit le fils de Julie, qui lui répondoit de tout ſon cœur. Ninon reconnut mon frère & ſon épouſe. Julie reconnut Almanzine & le Roi des Gnômes. Soudain la plus douce intimité fut établie entre des gens qui, un moment auparavant, ne s'étoient jamais vus. Il n'y avoit pas un individu, dans la compagnie, qui ne fût digne d'une telle ſociété; & au-deſſus, peut-être, de toutes les ſociétés qui exiſtent parmi les malheureux mortels.

Nous ſoupâmes tous en famille, avec une gaieté franche & bourgeoiſe, qu'on ne connoît plus à Paris. Après le ſouper, la Reine, en ſouriant, me céda ſolemnellement à Julie. « Vous êtes la première en » date, lui dit-elle, au moins pour l'amour, » qui eſt le premier lien des cœurs. Quand » j'ai paru mourir, ſi j'ai été dépouillée » d'un Empire, j'ai perdu mes droits, en » même temps, ſur un époux. La Reine » eſt morte; il eſt veuf, libre & tout à » vous. » Les deux belles perſonnes s'embraſsèrent. Il fut arrêté que j'irois paſſer la nuit avec mon épouſe, chez elle; mais toute la compagnie voulut nous conduire. Nous étions dans un tranſport, dans un délire de joie. Nous ne nous quittâmes qu'au premier chant du coq. Julie redevint

entièrement

entièrement mon épouse ; & je savourai plus de délices avec elle dans un reste de nuit, que les époux vulgaires n'en peuvent goûter ensemble dans plusieurs années.

Le lendemain, nous nous revîmes tous avec la même joie. Il fut décidé que nous vivrions tous ensemble. Nous achetâmes, en effet, un vaste hôtel, dans un des plus beaux quartiers de Paris, & qui suffit pour nous loger tous commodément. Bientôt nous fîmes l'acquisition d'un château & d'une terre magnifique, aux environs de Paris, dans la plus brillante position. A l'aide de ce double séjour, nous nous partageons entre la campagne & la ville ; & nous trouvons le bonheur tant d'un côté que de l'autre. Le Roi des Gnômes, Almanzine, Ninon & sa fille, par un heureux hasard, avoient sur elles, le jour du désastre qui avoit fait périr leur patrie, une quantité de diamans qui, convertie en or, leur a fait une fortune immense. Almanzine & Tatonille se sont très-bien accoutumées à vivre en plein air; elles trouvent que les Champs-Elysées de Paris valent bien ceux du pays des Gnômes. La Reine des Austro-Francs respire avec plus de plaisir, simple particulière à Paris, que Souveraine à Paris-Neuf. Nous vivons dans l'aisance, dans l'opulence même ; mais

nous menons toujours une vie bourgeoise. Nous formons une société assez nombreuse, pour pouvoir nous passer de compagnie étrangère. Nous n'admettons, chez nous, que les gens que nous en jugeons dignes; & ils sont étonnés de trouver, parmi nous, cette aimable liberté, cette confiance & cette bonhommie qu'on ne connoît plus qu'en province. Ils avouent que le bonheur s'est retiré chez nous; & ils viennent, quand nous le leur permettons, en respirer l'heureuse influence.

Je reçois, de temps en temps, des lettres de ma fille de Messine, qui veut aussi venir s'établir au milieu de nous. Elle a déjà eu bien des malheurs; & sa vie a été très variée, pour une personne de son sexe.

Il y avoit quelque temps que je n'avois entendu parler de mon fils Cataudin. Un jour, un beau Cavalier est venu nous demander à dîner. C'étoit Cataudin lui-même. Il a fait, soudain, la conquête de toute la famille. Il est devenu éblouissant. Nos femmes sont folles de lui. Il est l'intendant de leurs plaisirs; & leur en procure avec profusion. Nous jouissons du moment où nous le possédons; car il va bientôt partir. Un joli homme comme lui se doit à l'Univers.

Notre vieille Cuisinière est-elle digne

qu'on parle de sa punition ; & qu'on dise, qu'elle a épousé, avec ses épargnes, un jeune-homme qui la traite, comme la femme de Fourbin traite son mari ?

Je n'ai plus rien à dire à mes Lecteurs. Je suis heureux. Ce sont les malheurs qui piquent & intéressent sa curiosité. Je n'en ai plus. Je veux me cramponner si bien à Paris, qu'aucune aventure ne m'en puisse plus arracher pour me faire courir le monde. Je m'applique à la littérature, qui remplit tous les instans que je ne donne pas à ma famille & à ma société. Je laisse la plume à Cataudin. Il a déjà essuyé bien des aventures. Il me paroît avoir, comme moi, la demangeaison de les écrire ; & il y succombera, si j'ai quelque succès.

Fin du dernier Livre.

On verra, dans les Mémoires de Cataudin, ce que c'est qu'une Dame nommée Julie, que le Marquis d'Erbeuil a vue au Tonquin.

EXTRAIT

d'une Lettre de feu M. l'Abbé COYER.

J'AI été présenté, il y a peu de jours, dans une société charmante, dont on n'a point

d'idée. Je compte n'avoir vécu que du moment que j'ai connu des gens si estimables; & l'année où je m'y suis vu admis, sera toujours, pour moi, l'*année merveilleuse.* M. le Marquis d'Erbeuil est le chef de cette Société unique. Il forme, avec son épouse, le plus beau couple que j'aie vu de ma vie. Il semble que, dans leur charmant asyle, ils se soient tous donné le mot pour être d'une beauté singulière. Tous ces gens sont, d'ailleurs, vraiment extraordinaires. Il y a des Rois & des Reines de pays nouveaux qui nous sont inconnus. On voit une Reine de la France-Australe, qui égale en appas Madame la Marquise; & sa fille, Reine comme elle. On aime à converser avec un Roi des Alfondons ou des Gnômes, peuple souterrain. En un mot, on jouit d'une compagnie choisie, unique, & qu'on ne trouve que là. Tous ces amis d'une espèce si rare ont eu des aventures miraculeuses, sur-tout le Marquis d'Erbeuil. Il les a écrites avec un air de naturel qui en garantit la vérité. Son épouse a connu feu M. Dorat, tandis que son mari étoit absent. Elle a inspiré bien des vers galans à notre Ovide François; mais elle n'a jamais permis qu'il la chantât publiquement, ni qu'il la désignât par aucun trait caractéristique. Elle étoit alors ensevelie dans la plus profonde

retraite. Elle avoit fait, à notre Poëte charmant, le récit de ses longs malheurs; & il avoit écrit, presque sous sa dictée, les Mémoires de cette femme adorable. Elle a daigné me les lire presque en entier; je les ai entendus avec enchantement. Si l'on publioit cet ouvrage, le public jugeroit peut-être que c'est le meilleur de M. Dorat; mais Madame la Marquise est trop modeste pour permettre que l'histoire de sa vie devienne publique; peut-être s'y résoudra-t-elle, quand elle verra livrer à l'impression les Mémoires de son mari, où il est question d'elle à chaque page. Oh que n'ai-je connu plutôt cette Société enchanteresse! Quelles idées j'y aurois puisées! Quels ouvrages elle m'eût inspirés! ou plutôt quels plaisirs elle m'eût fait goûter! Je ne puis vous indiquer où demeurent ces bienheureux mortels, tant à la ville qu'à la campagne. Cela m'est rigoureusement défendu, sous peine d'exclusion; mais j'espère que cette défense sera levée par la suite en votre faveur. Je vous présenterai, le plutôt que je pourrai, à ces mystérieux amis qui semblent craindre de laisser évaporer leur félicité, en la communiquant. J'ai besoin, moi, pour être parfaitement heureux, que vous partagiez mon bonheur. D'ailleurs, si ces habitans de l'Elysée pren-

nent quelque attachement pour moi, ils seront charmés que je leur laisse un autre moi-même, qui remplisse ma place auprès d'eux; car je sens que je ne puis tenir long-temps la mienne dans ce monde; & il faut que je le quitte au moment où le sort favorable m'offroit ce qui étoit le plus capable de m'y attacher.... Mais je m'apperçois que voilà des idées tristes. Je finis, car cette Société charmante ne doit inspirer que la joie & la sérénité.

NOTE DE L'ÉDITEUR.

*Nous regrettons beaucoup d'avoir perdu un grand Portrait de M. le Marquis d'Erbeuil & de Madame son Epouse, peints par feu M. Aubry, dans le temps de leur mariage, & que nous regardons comme le chef-d'œuvre de cet habile Artiste. Nous avons lieu de croire qu'il nous a été volé. Il sera reconnoissable, parce qu'on y verra, sur un manuscrit, ces mots : l'*Aventurier François. *La personne qui voudra bien le rapporter, à l'adresse d'un des Libraires chargés de la vente de cet Ouvrage, recevra une récompense proportionnée.*

FIN.

